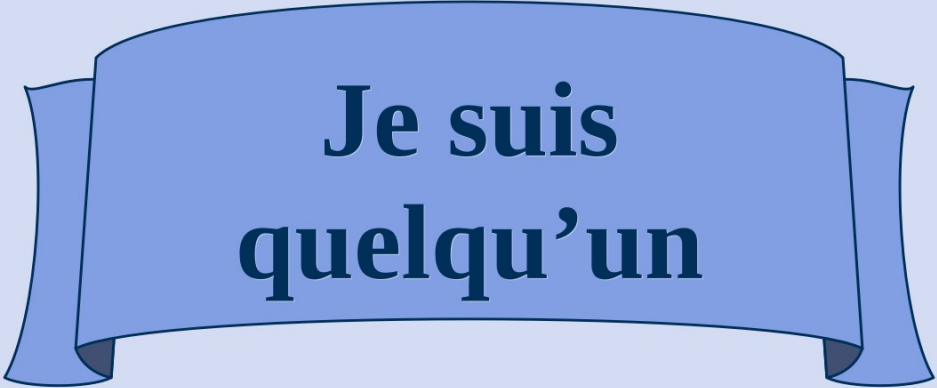




**Je suis
quelqu'un**

Aminata Aidara

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AMINATA AIDARA

JE SUIS QUELQU'UN

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

nrj | GALLIMARD

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

AMINATA AIDARA

Je suis quelqu'un

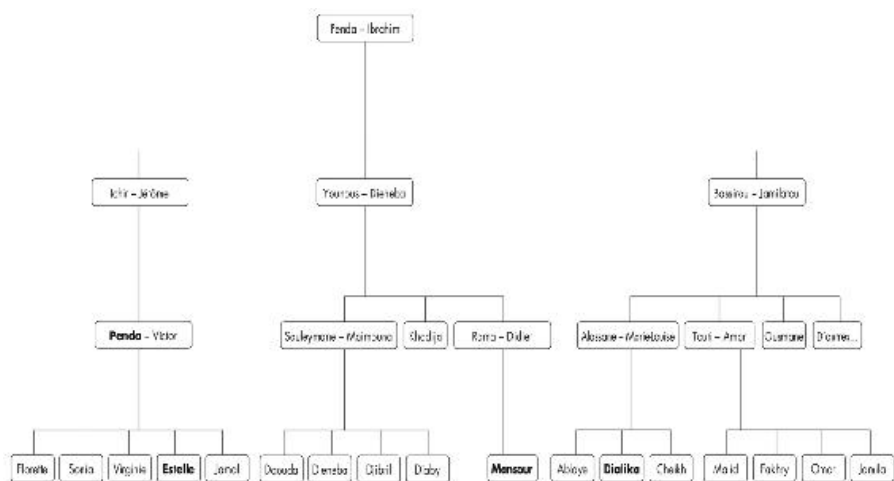
roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

A mia madre

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne.

MARGUERITE DURAS, *L'Amant*



PROLOGUE

Un jour de juin

Quelque part, à Paris, une fille appelée Estelle rencontre son père. En le regardant s'approcher, le visage fermé, elle comprend qu'il n'y aura pas de cadeau d'anniversaire. Elle a donc une seule pensée, nette et limpide : Ainsi soit-il.

Avant de rentrer dans le bar, les deux se sourient à peine. Ils se font la bise. Son père inspire profondément et, sans aucun « comment tu vas » ou « comment je vais », il annonce : « Ta mère a eu le courage de me faire un enfant dans le dos. Avec un autre homme. Et certainement... »

Il s'éclaircit la voix en produisant le bruit d'un train qui déraile. « Oui... je dis, certainement, tu l'as toujours su.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'aurais dû savoir, moi ? demande-t-elle, alarmée.

— Tu as toujours été au courant de cette relation », répond son père. Il la regarde, le visage joufflu éclairé par un rayon du coucher du soleil. Son expression est inquiète. Puis il frémit : « Mais tu ne m'as jamais rien dit ! »

Voilà ses premiers mots. C'est Estelle qui a décidé du lieu de rendez-vous. La jeune femme scrute le cigare que son père tient entre les doigts. Il faut bien répondre quelque chose à ces lèvres tachées par le tabac, ou du moins essayer de serrer ces doigts aux ongles jaunis entre les siens. Pour faire la paix. Et ne plus jamais parler. De rien. À quoi ça sert de parler ? Son père tourne ailleurs son visage suant. Estelle cherche ses petits yeux rapprochés qui frétille derrière les verres. Mais il ne les lui offre pas.

Ils s'installent dans le bar. La fille se met à observer ses mains. Elle se rappelle le temps où elle était enfant et imaginait que l'index représentait le long cou d'un brontosaurus et l'ongle sa tête. Estelle

bouge la main en faisant marcher le dinosaure sur la serviette.

Elle ferme les yeux. Qu'il revienne donc, le monde saturé de son enfance. Un univers dangereux, certes, mais qu'elle avait appris à maîtriser. Et pourtant le regard qu'elle avait à l'époque, quand elle chérissait des mystères qui lui paraissaient simples mais en même temps profonds, est désormais un souvenir. Depuis son arrivée en France, quinze ans auparavant, les nuits se sont vidées de leurs rêves et sur la carte de sa vie il n'y a plus de trace de l'endroit où elle se trouve : « Perdue », la seule information.

Son père l'observe un instant. Puis, étonnamment calme, assis sur le petit fauteuil face à la table, il reprend : « Je n'aurais jamais voulu que tout cela arrive. Mais ta mère a explosé notre famille. » Il lève la main pour appeler celui qu'il croit être le serveur : « Elle l'a complètement détruite. »

Estelle regarde dehors et se sent inutile. Une personne au hasard, née par hasard, qui vit au hasard. À quoi sert-elle au juste ? Et servirait-il vraiment à quelque chose de dire à son père que dans ce bar-là le service aux tables n'existe pas ? Elle le laisse attendre. Un sentiment hostile est en train de lui chauffer la poitrine. Tout doucement. Elle fronce les sourcils.

Son père poursuit, raisonnable : « Ça ne sert à rien de faire cette tête. Si tu avais parlé de quoi que ce soit, les choses auraient probablement été différentes. Mais tu t'es tue, Estelle, et je suis sûr que tu as assisté aux rencontres clandestines de ta mère. Toutes ces fois où tu sortais avec elle, seule avec elle, toujours avec elle... Tu as été son alibi pendant des années. N'est-ce pas ? » Estelle pense aux après-midi passés chez Cindy, l'amie afro-américaine de sa mère, celle qui l'attendait « à la plage », au-delà de la mer, sur une île anciennement habitée par les esclaves, Gorée. Pendant que sa mère s'éclipsait, elle jouait interminablement avec Cindy, elle écoutait ses histoires. La règle était qu'ensuite elle ne devait le dire à personne.

Face au silence de la fille, l'homme hausse les épaules et écarte les bras, impuissant. Puis il pose les mains sur la table et conclut : « Et si tu ne savais rien, il était temps que tu saches pour ce fils illégitime. De

toute façon, c'était un enfant malade et il est mort quelques jours après sa naissance. Il n'y a que ta grand-mère, mamie Ichir, qui est au courant de cette affaire. Maintenant, tu es assez grande pour la connaître aussi. Tu as l'âge de ta mère quand elle t'a eue. T'es une adulte. Voilà mon cadeau pour tes vingt-six ans, Estelle : une vérité que t'ignorais. Tu comprendras ainsi que chacun de nos choix a ses conséquences. »

Est-elle réellement à l'écart de cette naissance ? N'avait-elle pas vu, en effet, il y a longtemps, cet enfant ? Ou sans doute était-ce un rêve ?

Elle se demande aussi pourquoi elle a donné rendez-vous à son père dans ce bar. Pourquoi elle a voulu partager avec lui un lieu qui lui tient tant à cœur. Elle a fêté de nombreux événements avec ses amis, aux Pères populaires. Elle a goûté au bonheur, elle a fait la folle, écorché les nuits, éventré les amours. Le feu qui depuis toujours l'enflamme a pu crépiter tranquille, rougir furieux, s'éteindre et se rallumer comme un éclair, ici.

Là où ils se trouvent, il est licite comme dans peu d'autres lieux d'effleurer les frontières de l'indicible. À l'aide de quelques substances, même les grimaces les plus imperceptibles des barmans peuvent révéler l'abîme sous-jacent, celui qui consume tout le monde. Et cela a toujours réconforté Estelle. Pourquoi, alors, les savants mixeurs de cocktails, qui l'ont déjà acceptée à toutes les sauces, refusent maintenant de s'approcher de la table pour prendre la commande que son père croit avoir lancée ? Ils l'ont vu, mais l'ignorent. Peut-être alertée par son regard, la fille derrière le comptoir signifie d'un geste à Estelle qu'il est impossible de faire une exception. Estelle interrompt son père :

« Attends une seconde, je vais chercher à boire. Dis-moi ce que tu veux.

— Une bière double malt », répond-il, sec. Ses yeux semblables à des petites pièces fouillent le bar, outrés qu'on doive se servir par soi-même.

Quand elle retourne à la table, Estelle se rend compte que son père vient de sortir une enveloppe de sa mallette. « Il y a ici de l'argent que ta sœur Florette souhaite donner à Virginie, pour son enfant. Ne le dis pas à Sonia. » Estelle prend l'enveloppe et l'enfonce dans son sac à

dos. Complice, émissaire, double. Voilà à quoi sa famille l'a réduite. Un papillotement dans son cœur témoigne d'une colère encore retenue. Puis revient le rythme normal des pulsations, du souffle. De la vie.

« Tu n'as rien à dire ? la questionne son père en croisant les bras d'un air inquisiteur.

— Non », répond-elle, poignardée par la culpabilité qui l'attend depuis toujours au seuil de n'importe quelle réponse attendue.

Après une courte hésitation elle ajoute :

« En fait oui... Merci pour cette révélation. Elle m'est vraiment utile pour vivre.

— Pour vivre ? demande-t-il entre sarcasme et surprise, en secouant sa tête dans un tremblement de joues.

— Oui, pour vivre mieux. Merci. Carrément. »

Estelle pousse loin le Diabolo qu'elle n'a même pas bu et le verre, en basculant, se renverse sur elle. Elle est envahie par un haut-le-cœur et sort en courant des Pères populaires. Une fois dehors, elle respire à pleins poumons l'air pollué du carrefour, juste en face de l'arrêt Buzenval. Elle est libre. Et elle ne reviendra pas sur ses pas. Les rencontres avec son père se terminent parfois comme ça, rien de nouveau.

Ne lui avait-il pas dit, un jour : « T'es quelqu'un qui jette à la poubelle les détails de la vie, tu es une personne superficielle, tu ne connais pas l'éducation, la discipline. Tu ne sais pas comment on salue les gens, ni comment on termine les conversations » ? Il avait raison : Estelle se débarrasse ponctuellement de tous les salamalecs de l'existence.

En sautant le tourniquet du métro, elle pense qu'il est temps de faire, au contraire, un bond en arrière. Vers sa mère. Vers elle-même.

Depuis la fin du lycée, Estelle vit un peu partout dans la ville. Dans les squats, chez des amis et dans les salles associatives dont quelqu'un lui passe, en douce, les clés. Paris est sa grande maison. Une maison pour riches, certes, mais où les pauvres rusés peuvent survivre, voire se concéder un certain niveau de vie : selon les jours, selon les personnes rencontrées ou évitées, selon la roulette de la chance. La décoration de ses différentes habitations vient entièrement de la rue, des arrière-boutiques, des magasins en faillite. Même les jouets qu'elle a l'habitude

d'offrir au petit Nelson, le fils de sa sœur Virginie, sont trouvés dans les brocantes, dans les marchés aux puces ou dans les enchères en banlieue. Pour ses amis et elle, les bingos des foires ou ceux du quartier, loin d'être de simples jeux, sont aussi nécessaires qu'une expédition chez Ikea.

À Nation, elle prend la ligne 2 pour Mairie de Clichy, où vit Virginie, dite Vi Vee. Estelle pense qu'elle profitera de cette visite pour prendre une douche. Aucun de ses proches, désormais, ne trouve son style de vie absurde. Et quand elle annonce sa visite, sa mère et ses sœurs lui sortent souvent une serviette propre. Il n'y a pas toujours, là où elle loge, le confort espéré, et encore moins si le propriétaire ou la mairie décide de couper l'eau, la lumière ou le gaz. Pendant le trajet, elle met ses écouteurs. Son père ne lui a fait aucun commentaire concernant les dreadlocks copieuses et mal soignées qui s'épaississent de plus en plus sur sa tête. Étrange. Ou peut-être a-t-il été trop occupé à médire sur sa mère, une habitude que les années et la distance ne semblent pas avoir atténuée.

Estelle sort de la poche de son jean la Red Bull qui l'aide à rester éveillée après les nuits blanches. Voilà à quoi ça ressemble le Diabolo « avec papa ». Elle s'essuie la bouche d'un revers de main. Elle n'a jamais été aussi fatiguée de sa vie que ces temps-ci. Deux jours plus tôt c'était son anniversaire et cet âge, entre celui des plaisirs et celui des devoirs, comme lui a dit quelqu'un, l'angoisse. Elle ne sait pas pourquoi, c'est inconscient, ça l'effraie à mort. Elle pense que voir Vi Vee lui fera du bien. Sa sœur et son copain Stéphane, contrairement à Sonia et son mari, ne lui disent jamais de « prendre sa vie en main », de « suivre une formation » ou de « se trouver un vrai travail ».

Estelle travaille juste si besoin : vendanges, hôtels saisonniers, restaurations, traiteurs hebdomadaires, agences d'un jour, petits marchés. L'argent pour se nourrir, elle le trouve toujours. Et pourtant, après huit ans de vie underground, quelque chose commence à grincer dans la cage thoracique des certitudes. On dirait qu'une valve a sauté : sa respiration s'est faite pénible, presque un râle rouillé demandant d'être dissous et dispersé dans l'air, en quelque chose de plus imprécis et léger. Peu d'amis savent qu'une chambre vide l'attend toujours chez

sa mère. Parfois, elle l'oublie elle-même. Pourtant, elle y dort à l'occasion : quand l'hiver est trop rude, après avoir subi une expulsion ou si les problèmes dans les squats se multiplient. Ou encore, après des disputes furieuses avec le copain du moment. Aucune de ses cohabitations en couple ne dure plus d'un mois ou deux. Même la relation avec Pedro, l'*indignado* espagnol avec lequel elle a vécu quatre intenses semaines de passion, vient de s'évaporer en une amitié cordiale. Pour l'amour il faut du temps, du dévouement, de la patience. Et aucun de ces concepts, pour l'instant, ne lui est familier.

Estelle adore sa mère, mais elle ne peut plus retourner vivre chez elle. Elle a décidé de quitter sa maison dès ses dix-huit ans parce qu'il y avait trop de choses à expérimenter loin de son regard anxieux. À cette époque-là, elle pensait que laisser Couronnes aurait permis à sa mère de vivre pleinement son histoire avec Éric, le compagnon qui avait pris la place de son père. Mais la situation, entre les deux, s'était dégradée, compliquée, et l'atmosphère lourde qu'on respirait là-bas les week-ends avait confirmé son envie de vivre autrement.

Maintenant, la solitude de sa mère la met en garde contre le fait qu'il ne faut jamais confier son propre bonheur à quelqu'un d'autre. C'est peut-être pour cela qu'Estelle est souvent seule. Et puis cet air constamment distrait et surpris de sa génitrice, telle une personne attendant qu'on l'informe sur ce qui se passe autour d'elle, la fatigue encore. Même aujourd'hui, Estelle est d'avis qu'elle ne peut pas retourner là-bas.

« Pourquoi tu ne vas pas un peu chez maman ? » lui demande toutefois Vi Vee, à peine la porte ouverte, sans tourner autour du pot. « Tu as l'air épuisée », elle ajoute en boudant un peu, pendant qu'elle déplace l'enfant de la hanche droite à la gauche.

« J'ai rencontré papa », lui répond Estelle, en rentrant. Puis, sans plus attendre, elle tend à sa sœur l'enveloppe avec l'argent. Le visage de Vi Vee s'illumine. Elle cherche à l'ouvrir en déséquilibrant l'enfant agrippé à son corps comme un koala. Alors Estelle le prend dans ses bras, l'étreint fort et lui fait une myriade de baisers sur les bourrelets de son cou. Une fois dans le salon, Vi Vee sort de l'enveloppe dix billets de vingt euros et une lettre de Florette, l'aînée des sœurs, celle qui est restée au Sénégal, qui fait ainsi son apparition entre elles avec son écriture serrée et enfantine. Vi Vee attrape trois billets et les met dans la

poche d'Estelle, avant de lire la lettre.

C'est toujours comme ça. Tout le monde croit qu'Estelle a besoin d'argent alors qu'elle le trouve de façon très simple et immédiate. Le fait d'avoir des amis sous-payés et donc habités par la volonté de justice sociale lui permet d'acheter en douce des dizaines de packs de bière. Il suffit ensuite de vendre, lors d'une fête au squat, chaque cannette à deux euros, et on peut gagner trois cents euros par soirée. Il y a bien sûr la redistribution avec les barmans occasionnels et tous les autres. Mais ça se tient. Elle fait semblant d'accepter les sous. Elle les utilisera pour acheter un supercadeau à Nelson : pas d'autre moyen de les rendre.

Estelle n'a jamais réussi à économiser. Le propriétaire du magasin de musique à côté de chez sa mère, Zev, celui qui a un œil faux et passe son temps à critiquer ou encenser, dans une éternelle obsession, le comportement des Africains et Afrodescendants, affirme d'eux qu'ils ne savent pas garder la richesse. Qu'ils ont toujours besoin de faire circuler leurs biens pour se sentir faire partie du monde. Estelle réfléchit : est-ce vrai ? Et l'image de son père, qui s'est introduit et imposé dans l'univers des affaires avec la renommée du « Lion de l'industrie des arachides », se fige face à elle : voilà un exemple de rupture nette avec un passé de dispersion généreuse. Cela a-t-il dénaturé sa relation aux autres ? Autrefois elle s'est déjà demandé comment il avait été possible que la confrérie des Mourides, depuis toujours en première ligne dans le monopole des arachides, ait accepté et intégré un homme qui formellement se déclarait chrétien mais qui en réalité ne croyait en rien qui ne fût tangible. Un homme bien loin de tout spiritualisme existentiel.

Aujourd'hui elle sait juste que Zev aime pontifier. Se conforter dans de douteuses généralisations. C'est tout.

Vi Vee prend une boîte en métal posée sur le frigo et y dépose le butin. Sur le couvercle figure un post-it « Pour les vacances ». Estelle pense que le sens du mot lui échappe désormais. Combien de fois est-elle partie à l'étranger, sac au dos, une cinquantaine d'euros dans la poche et le portable rempli de contacts sur lesquels compter pour le gîte et le couvert, à n'importe quel moment de l'année ! La solidarité entre squatters de pays différents lui a souvent sauvé la vie, ou du moins l'a

mise à l'abri de l'éventualité de mendier, comme faisaient certains. Ça jamais. Déjà, il y a les associations qui récupèrent les surplus des magasins de fruits et légumes pour les plus indigents, puis, si elle a besoin de quelque chose, depuis toujours, Estelle le prend : une seule vie n'est pas suffisante pour perdre du temps à demander. Habitée à des larcins qui lui permettent d'organiser des pique-niques pour les amis proches au canal Saint-Martin ou de donner une touche chic aux dîners sociaux arrosés de bon vin, Estelle n'a jamais eu de problème pour affronter les agents de sécurité des supermarchés. Au contraire, elle les défie de fouiller son soutien-gorge. Mais maintenant, cette énergie-là semble aussi avoir glissé loin d'elle. Elle est si fatiguée.

« Alors, tu défais mes tresses ? lui demande Vi Vee en allumant la télévision.

— Et Nelson ?

— Mets-le dans le box et donne-lui la peluche en forme de paresseux. Il l'adore. »

Vi Vee se rend dans la salle de bains pour chercher un peigne, des pinces à cheveux et une brosse, puis elle revient et change de chaîne à la télé. En commençant à défaire l'entrelacement des cheveux de sa sœur, Estelle pense qu'elle a bien fait de passer aux dreadlocks quelques années auparavant. Le démêlage des cheveux crépus, elle le laisse aux femmes plus patientes et entraînées qu'elle.

Assise sur le canapé, en même temps que Vi Vee pose ses fesses sur un coussin par terre, elle se rend compte qu'elle aime vraiment ces moments, peut-être parce qu'ils sont rares, passés devant un programme télé quelconque. Les télérealités lui paraissent comme un monde parallèle et leurs participants des Martiens. Heureusement, le zapping de Vi Vee s'attarde surtout sur les chaînes musicales.

« Tu l'as trouvé comment, papa ?

— Comme toujours. Il va droit au but.

— Il y a des nouvelles ? »

Pendant une fraction de seconde, la terrible nouvelle d'un enfant illégitime mort quand il était encore dans le berceau, leur frère perdu à jamais, frôle la surface de sa bouche. Puis Estelle décide, en déglutissant, qu'elle ne va rien dire. C'est trop. Trop pour elle aussi.

« Bah non, les mêmes choses que d'habitude.

— Il t'a rien dit de Florette ?

— Par rapport à quoi ?

— Dans sa lettre, elle a écrit qu'avec Nanki ils vont bientôt se marier, probablement l'année prochaine. »

Estelle se dit qu'en l'espace d'une année l'existence peut se replier sur elle-même. Mais en réalité il suffit d'un mois ou d'un jour pour qu'elle s'écroule. Il suffit que quelqu'un décide de jeter sa vérité de trop dans le monde.

« Ah super ! Je suis contente pour elle. »

Florette est sacrée, pour elles toutes, même si Sonia, la plus solitaire des sœurs expatriées à Paris, ne va jamais l'admettre. Cela fait désormais quinze ans qu'elles ne vivent plus avec l'aînée, dans le même pays, sur le même continent. Quinze ans que Florette, malgré ses courts séjours en France, leur manque.

« Et Stéphane et toi ? demande-t-elle ensuite à Vi Vee, pour la provoquer : elle l'imagine sourire sous les cheveux mêlés.

— Les contrats matrimoniaux ne sont pas pour nous. Au grand max on vous invitera à notre pacs. »

Le soleil est déjà couché et le ciel d'une clarté sinistre : les immeubles commencent à se ponctuer de lumières jaunes, blanches et orange. Estelle démêle les tresses de Vi Vee de façon presque automatique, en se servant du beurre de karité et de l'huile d'argan qu'elle applique sur le cuir chevelu de sa sœur. Elle la masse afin de lui éviter, pendant la nuit, la douleur de la journée de coiffure. Même si elles ne sont plus à Dakar, certaines choses n'ont pas changé. Elle pense d'un coup que l'Afrique l'habite, la possède dans l'image que lui renvoie le miroir et dans les nécessités du corps : soleil, hydratation, nutrition de la peau. Et intérieurement ?

« T'as eu au téléphone les cousins, récemment ? demande Vi Vee.

— Ça dépend lesquels... »

Estelle s'exclame, comme si c'était évident :

« Ceux qui appellent pour l'argent ! »

Elles rigolent ensemble, avec un peu d'amertume concernant la nature des échanges outre-mer qui se résument essentiellement à ça. Et pourtant comme elles les comprennent !

« Non, ça fait un moment qu'ils ne m'ont pas contactée, répond Vi Vee. Et toi ? elle demande en tournant légèrement la tête vers sa sœur.

— Oui. J'ai eu Diaby et Djibril. Je leur ai envoyé l'argent que j'avais sous la main pour les aider à compléter leurs bourses d'études.

— Tu fais toujours tes envois par MoneyGram ? »

Estelle hésite un instant avant de camoufler la réalité : « Mmm... non, dans un endroit différent, où tu ne paies aucune commission. » Elle ne sait pas si le lieu où elle traîne vers Barbès-Rochechouart est légal ou pas et, habituée à protéger tout ce qui est au service du bien, elle décrit assez rarement les moyens pour l'obtenir.

« Je dois rentrer », dit-elle après une heure de musique, de bavardages et de tresses défaites. Un fourmillement sinistre lui parcourt les articulations. Même ses yeux picotent. Vi Vee acquiesce et indique un peignoir accroché à côté de l'armoire. L'enfant crie, en demandant l'attention qui lui a été enlevée pendant ce temps. La routine reprend son cours.

Sortie de chez sa sœur, Estelle commence à se sentir mal. L'effet bénéfique de Vi Vee cette fois-ci ne semble pas se manifester. Elle s'assoit sur les marches d'une église, probablement impie : l'intérieur se laisse dévorer par le lierre et les bancs renversés cachent à moitié une paire de sacs de couchage. Autrefois, Estelle se serait activée dans une série de coups de fil pour transformer ce lieu en un nouveau squat. Mais là elle lui tourne le dos et regarde l'écran de son portable. Le chanteur du groupe folk qu'ils hébergent ces jours-ci lui écrit que lui et les autres repartiront à l'aube pour Londres et qu'ils voudraient la voir pour lui rendre les clés du squat de la rue Fontaine-au-Roi. Au lieu de lui répondre tout de suite, Estelle fait défiler, les mains tremblantes, ses contacts. Qui pourrait-elle appeler si elle se sent mal ? Sûrement son cousin Mansour, qui comprendrait tout de suite tout, et l'hébergerait chez lui, à Asnières-Gennevilliers. Mais « le Petit Cousin Fragile » est au Sénégal pour les vacances.

Elle a l'impression de respirer des mégots d'oxygène. Dans un élan optimiste, elle compose le numéro de Sonia.

« Allô ?

— Salut Sonia, comment tu vas ?

— Bien et toi ?

— Bien, ment Estelle.

— Tu as besoin de quelque chose ? » demande Sonia. Estelle l'imagine avec les mains occupées et le portable entre la tête et l'épaule, presque étouffée.

« Non, je voulais juste t'entendre... Comme ça, pour prendre des

news. » Utiliser un mot anglais lui semble la seule manière cool de se sauver du ridicule d'avoir appelé Sonia sans un truc précis à lui dire. Elle hésite un instant et ajoute : « Papa était de passage à Paris, mais il repart ce soir. Pour ses affaires.

— Et... ? l'encourage sa sœur avec son ton habituellement hâtif, quoique bienveillant.

— Et rien. Il était pressé.

— Un peu comme moi en ce moment, petite étoile.

— Ouais », rumine Estelle.

Elle se rend compte qu'appeler Sonia sans s'être préparée pour la conversation à venir est comme partir en pique-nique sans rien mettre dans le panier. Elle soupire et la salue :

« Un bisou, Sonia, on s'appelle vite.

— Attends ! Tu fais quoi cet été ? T'as des projets ? » demande sa sœur, miraculeusement. Mais l'idée de se projeter au-delà de cette journée misérable alourdit les muscles de tout le corps d'Estelle. Aller en Italie, chez Dialika, comme elle en a convenu avec la cousine, lui paraît d'ailleurs plus fatigant que de se lancer dans l'univers avec un vaisseau spatial. Donc elle répond :

« Non. Je pense que je vais rester dans le coin. Et toi ?

— Avec Antoine nous allons au Japon pendant deux semaines.

— Tu me montreras les photos d'Hiroshima, dit Estelle, machinalement.

— Bien sûr. Si j'y vais. Tu sais... On voudrait rester dans une énergie plutôt gaie... Mais on se voit avant, ok ? Comme ça, je te donne ton cadeau d'anniversaire.

— Ça marche. *Bye, Sister.*

— *Ciao, petite étoile.* »

Elle range le portable dans sa poche. Un nouveau message, sûrement du chanteur folk, fait vibrer sa cuisse. Estelle se prend la tête entre les mains.

II

Quelque part, à Clichy, une femme lave le sol d'une salle d'informatique. Cette femme s'appelle Penda et le lieu où elle se trouve c'est un lycée professionnel désormais déserté. Les cours sont terminés depuis environ trois semaines et les examens du bac viennent de se conclure.

En passant un torchon sur les vitres de la fenêtre, Penda voit les derniers jours d'école défiler sous ses yeux : les élèves ont commencé à faire voler les avions en papier et les morceaux de gomme, mais aussi des jets de Coca et d'autres boissons sucrées, celles qui laissent des traces collantes et attirent les insectes. D'ailleurs, les boules puantes qui s'aplatissaient par terre à la sortie des cours sont devenues l'odeur constante des prévacances. Évidemment, il a fallu aussi écouter les fameux « bruits d'animaux » que les jeunes sous examens émettaient pour se défouler entre un cours et l'autre. Il y a eu de tout : des lions atteints d'enrouement, des rossignols sopranos, des singes à la voix d'or, des chats rabat-joie, des chiens pesteux.

Quand Penda ferme les yeux, dans ce genre de moments, elle s'imagine à l'intérieur d'un zoo dénoncé pour maltraitance. Et pourtant elle ressent la joie sincère et diffuse des derniers jours d'école. Il y a moins d'un mois, dans un nuage de cigarettes électroniques et de tabac roulé, les petits jeunes, avec leurs coiffures improbables, à moitié allongés sur leurs scooters, parlaient de tout sauf des derniers tests auxquels ils avaient dû se plier pour avoir accès au bac. Un peu comme elle aujourd'hui, qui pense à tout sauf à ce dont elle devrait se préoccuper.

Voilà quelles sont les réflexions de Penda pendant qu'elle passe de l'abrasif sur les écritures semi-indélébiles qui décorent les tables. Puis

elle se met à lire quels sont les mythes musicaux de l'année : « Booba nique Rohff », « Mac Tyser versus Kery James », « 50 Cent power », « La milice 4ever », « Ol Kainry t'es le Roi d'Évry », « Respect pour Kaaris », « Lacrim the Boss ».

Penda regarde la montre qu'elle a mise au bout de son collier : il est presque onze heures, le temps du déjeuner. Et elle a vraiment faim. Le réveil de cinq heures ne permet pas à son estomac une autonomie majeure. Elle descend les escaliers en laissant le chariot du ménage au deuxième étage et accède à la cantine, au sous-sol, pour réchauffer le repas qu'elle a rapporté de chez elle. Les autres agentes d'entretien mangent plus tard. Plus que trois heures et elle pourra rentrer à la maison.

Son repas terminé, Penda récupère le chariot et se rend au rez-de-chaussée pour se consacrer à la tâche la moins désagréable de son service, celle de balayer le sol de la permanence.

La dernière fois qu'elle a fait ce ménage avec un public d'adolescents qui l'observait remonte à deux semaines plus tôt quand elle y a retrouvé quatre étudiants exclus des cours.

« Pourquoi vous avez été exclus ? » a demandé Penda, en leur signifiant avec un petit geste de lever leurs pieds pour qu'elle puisse passer son balai. Dylan, un jeune qui cherche à faire pousser ses cheveux en les coiffant en minuscules vanilles, dans le but d'en faire des rastas bien fournies, lui a répondu :

« Je faisais faire des abdos à mon carnet. Regardez-le : il s'est cassé le dos. C'est un vrai sportif ! Maintenant, par contre, il est mal foutu. Je lui ai accordé un peu de repos.

— Et toi, Thibault ? elle s'est adressée en riant à un élève toujours défoncé par une substance ou une autre.

— J'avais un peu de tabac dans la trousse. Quelques feuilles. Je me suis roulé une clope, mais je vous jure, je suivais les cours ! La vie de ma mère ! »

Penda s'est alors demandé pourquoi, à un moment, les professeurs perdent leur sens de l'humour. Mais elle est revenue sur son avis quelques minutes plus tard, quand elle a entendu deux autres jeunes discuter sur un devoir. Le thème était « Vous avez été élu président de la République : quels sont les réformes que vous mettrez en œuvre pendant votre mandat ? ». L'un d'entre eux a dicté à l'autre les réflexions suivantes : « Alors, écris que les femmes travailleront tandis que les

hommes resteront à la maison. — Oui, super ! — Puis ajoute que le mariage homosexuel sera interdit et que le divorce sera sanctionné. — Mais mes parents sont séparés, a dit, stupéfait, le scribe. — On s'en fout, on est en train de parler du futur, ce qui est fait est fait. — Ah oui, tu as raison. Et sur le thème de la santé on met quoi ? — Écris que j'autorise le doping afin que tout le monde donne le meilleur de ses potentialités. — Et sur l'immigration ? — Alors... les étrangers pourront venir en France mais ils auront que quatre mois pour apprendre à parler français, lire et écrire. Autrement ils seront renvoyés chez eux. — Mais ma mère est ici depuis vingt ans et elle ne parle pas encore très bien français, a protesté le copiste aux incontestables origines asiatiques. — Bon, alors mets vingt ans au grand maximum. Et puis écris qu'il y aura une loterie pour héberger chaque mois dix immigrés chez soi. Ceux qui gagnent deviennent les hébergeurs ! Les irréguliers seront envoyés en prison, c'est-à-dire un centre de travail rémunéré... » Penda s'est éloignée avec un frisson.

Pendant qu'elle repense à ces scènes des semaines passées, une surveillante entre dans la salle avec un jeune homme fraîchement sorti du collège, venu s'inscrire pour la rentrée prochaine. Le gamin, accompagné par une mère épuisée, ressemble à un petit vieux bossu et maladroit, mais très polémique : il dit tout de suite qu'il ne veut pas être photographié pour le trombinoscope.

Et à la question : « Pourquoi tu souhaites t'inscrire à ce lycée ? » il répond : « Parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. Ça vous va comme réponse ? »

Penda monte au deuxième étage et continue le ménage. À quatorze heures, elle descend à nouveau dans les vestiaires au sous-sol, près de la cantine.

Qu'est-ce qu'il est vide le bâtiment ! Chaque été, cet espace inoccupé la trouble.

Et qu'est-ce qu'ils sont loin, désormais, les gamins, ayant sans doute complètement oublié les notions apprises pendant ces neuf mois d'école. Elle enlève le tablier et s'assoit près de la fenêtre. Ses collègues antillaises parlent entre elles en créole. Maintenant elle le comprend à la perfection, mais elle a décidé de ne pas le parler jusqu'à ce qu'elle ait le courage de formuler à haute voix au moins une phrase en bassari, la langue de la région natale de sa grand-mère, sa langue de cœur.

Penda se scrute dans le petit miroir qu'elle garde toujours dans son sac. Quoique la lumière crue venant des vitres n'aide sûrement pas, elle se dit que cette tête-là ne va pas du tout. Un chagrin lui traverse les traits. Et pourtant elle ne changera pas facilement d'expression avant d'accomplir ce à quoi elle pense depuis un certain temps. La Lettre Définitive.

À la sortie du travail, l'attend un visage bien différent du sien : celui, enthousiaste, de Rosa, sa meilleure amie, qui lui fait signe depuis sa Xara-Picasso bordeaux. Elle est venue la chercher pour lui éviter le long voyage étouffant en métro. Depuis quelques années c'est leur rituel de juin. Rosa a été chez le coiffeur et agite ses grandes boucles blond miel. Le rouge à lèvres couleur prune et le mascara indiquent qu'elle n'est pas prête à accepter un refus pour la soirée « pétillante » à laquelle elle prévoit de conduire son amie, quelques heures plus tard. Cependant, se dit Penda en lui faisant un signe avec la main, de son côté elle doit impérativement écrire sa lettre.

« Penda ! Enlève-moi tout de suite cette expression-là ! Je n'admets pas de refus, sache-le, dit Rosa en démarrant dès que sa copine s'est assise.

— Je dois écrire une lettre à Éric..., commence Penda en baissant immédiatement la vitre pour diminuer la chaleur de la voiture.

— Encore ! s'exclame Rosa, dont les angles de la bouche semblent avoir été magnétisés vers le sol.

— Les autres, je ne les ai jamais envoyées. Celle-ci est la dernière. Et j'ai déjà l'enveloppe avec le timbre prêt.

— Et tu ne peux pas le faire demain ? demande d'un ton exaspéré Rosa, en dépassant un bus.

— Je sens que si je ne le fais pas aujourd'hui, demain le courage pourrait me manquer », insiste Penda.

Rosa profite du feu rouge pour poser sa main sur la jambe de la copine, se tourner vers elle, détendre les traits de son propre visage et dire : « Demain mes boucles seront beaucoup moins convaincantes, mon visage plus vieux et mon portefeuille de fin de mois... ben, encore plus vide. Mais si tu ne peux faire autrement, ferme ce chapitre aujourd'hui. Et demain je passe te chercher. » Penda hoche la tête et lui fait en retour le plus beau sourire que l'humeur de ce jour lui permet. Rosa se relève rapidement de cette petite déception et continue à

conduire d'un air attentif et méticuleux, le regard sur les rétroviseurs, la main droite collée aux vitesses.

Sa vie aussi a été comme ça, sous contrôle attentif. Quand elle a décidé de devenir mère, elle a trouvé un homme riche et jeune, amateur de *belles femmes italiennes*, et voilà. Même si leur relation n'a pas duré à cause de la distance géographique – il habitait en Angleterre – et des tempéraments trop différents, Rosa a eu son unique enfant, Lara, la meilleure amie d'Estelle. C'est ainsi que le risque d'être privée de la maternité, comme le risque de finir contre ce taxi à l'allure peu rassurante, a été esquivé.

Une fois chez elle, Penda ouvre la porte-fenêtre du balcon, s'assoit face au ciel et à sa feuille blanche et écrit :

Éric. Parfois je me souviens de l'époque où il était possible de s'endormir comme si c'était naturel, et non une lutte. Mais on ne peut pas remonter le temps. Et si je ne dois plus dormir, ça veut dire que ceci est mon destin.

Elle soulève le stylo, puis le rabaisse et écrit d'un jet :

Quand je marche le long des rues de cette ville, des fois je pense que ça aurait aussi pu se passer autrement. Et alors je préfère imaginer que tu m'as toujours vue différente de celle que je suis en réalité. Parce que si je dois supposer que les compliments avec lesquels tu assaisones tes rares lettres et la gentillesse avec laquelle tu m'écris depuis désormais deux ans me sont réellement adressés, à moi, Penda, tu me briserais le cœur à nouveau : pourquoi alors n'as-tu rien fait pour sauver la situation, pour me garder près de toi ?

Penda s'essuie la sueur du front. Comme il est difficile de poursuivre. Et pourtant, en appuyant le stylo sur la feuille elle continue :

Je veux donc que tu m'imagines comme une femme insensible, concentrée exclusivement sur ses petits objectifs familiaux, une personne qui n'a pas voulu te comprendre et qui, malgré sa volonté, n'est pas allée au-delà de ses propres limites. Je veux que tu me considères comme une personne égoïste, au regard tourné seulement vers ses propres sentiments, quelqu'un qui en se protégeant blesse

continuellement les autres. Je veux que tu me regardes comme on regarde une enfant qui, malgré le temps et la volonté de changement, est restée la même.

Ne glisse-t-elle pas, peut-être, dans le pathétique ? Penda a la tentation de froisser la feuille. Mais elle l'a déjà fait trop de fois. Et si l'envie d'écrire à Éric perdure, cela réside dans le fait que la missive n'est jamais partie. Elle poursuit :

Et je me demande : qui reconnaîtra comme moi l'opacité soudaine qui investit ton regard vert quand tu te fâches ? Qui comprendra que le rapport à ta famille est parsemé de culpabilités que ponctuellement tu cherches à expier ? Oh Éric ! J'ai tout aimé chez toi ! Ta manière drôle de me photographier, l'odeur de transpiration qui parfois ressortait de tes débardeurs, tes rires silencieux mais pleins de mimiques faciales, ta bouche en forme de cœur qui trahissait une douceur tout de suite démentie par tes sourcils orageux. Qui saura, comme je le sais, l'amour et l'adoration que tu as pour toi-même ?

Le souvenir des crises d'Éric l'habite avec la même violence qu'autrefois, une violence palpable dans l'air. Elle ajoute :

Et qui découvrira tes pulsions autodestructrices ?

Elle l'imagine froncer le front, et offre le seul compliment qui lui reste à bout d'encre :

Qui saura le plaisir que te donnent les mots des livres, ou ceux que t'arrives à enfilier dans ton écriture emphatique et rigoureuse ? Parce que t'as su comprendre beaucoup de choses de la vie.

Mais il n'a rien compris d'elle. Ou peut-être que oui, il l'a comprise. Et que c'est justement pour ça qu'il s'est éloigné autant qu'il pouvait de son quotidien. Elle écrit, comblée d'une ancienne rancœur fanée :

Et je pense au fait que je suis venue en France pour toi. Et qu'ici tu m'as redécouverte sous une nouvelle lumière, mais tu m'as également poussée à m'éloigner.

Un flot de sang lui monte à la tête, lui donnant des vertiges. La colère revient comme ça, des fois, sans prévenir :

J'ai toujours été la personne que l'on appelle quand on se sent mal, la femme douce et compréhensive qui illumine les moments sombres. Celle qui, lors des périodes euphoriques et d'effervescence, doit être mise de côté, parce que quelqu'un qui veut la transparence à tout prix, au fond, gâche la fête. La transparence et les bisous sont des choses réservées aux soirées à tisane et flocons de neige derrière la fenêtre. C'est avec d'autres femmes que la vie palpitante a toujours gagné le droit d'être cueillie par tes mains, et partagée. Qui sont-elles au juste ? Je voudrais le savoir. S'il te plaît. Dis-le-moi, enfin.

Un vent tiède la pousse à fermer les volets et une envie soudaine de terminer ce texte la porte à conclure :

Et maintenant, maintenant que je suis plus vieille, je ne me laisse plus aller avec les hommes avant d'avoir écouté ce qu'ils ont à dire. Ce qu'ils ont fait, quels sont leurs projets futurs. J'analyse froidement leurs gestes, les symboles dont ils s'habillent, les drapeaux qu'ils disent porter. Avec toi tout était plus simple : je t'avais reconnu sans savoir ce que tu avais fait ni ce que tu aurais fait. Sans demain et sans certitudes, je me délectais seulement de ce que tu étais. Ton unique symbole c'était toi. Mais je ne crois pas que t'aies vu les miens, de symboles : m'as-tu jamais connue ? Je peux t'apprendre à m'aimer, si tu le veux. Il faudrait tellement peu de temps, tu sais ? Une vie !

Elle s'étonne du sarcasme qu'elle peut sortir dans des moments pareils.

Tu m'as fait beaucoup de promesses, Éric, toutes terribles. Mais il reste la dernière, la cinquième, tu te souviens ? Je voudrais clore ce chapitre de ma vie.

Aide-moi à le faire. Si tu peux.

Penda

Elle prend l'enveloppe déjà prête et, en enfilant un manteau parmi ceux qui sont accrochés à l'entrée, descend dans la rue. La lettre glisse sans opposer de résistance dans la boîte « Paris et banlieue ».

Penda se sent déjà beaucoup mieux.

Rentrée à la maison, elle s'apprête à faire ce que depuis seize ans elle fait chaque jour. Elle va dans la chambre à coucher, ouvre l'armoire et en sort un petit coffre en bois. À l'intérieur il y a un sachet avec une poudre d'herbes, l'Agnogu, que Penda conserve parce qu'elle s'en était servie pour laver l'enfant. Puis il y a un bracelet d'écorces végétales, la *Rafia*, de ceux qu'on met chez les Bassaris aux nouveau-nés, pour les protéger des maladies et de n'importe quel autre malheur. Comme toujours, Penda le prend entre ses mains avec une délicatesse extrême. Même si l'objet n'avait pas assuré le rôle prévu, elle le caresse tendrement pour la simple raison que l'enfant l'avait touché à son tour. Et puis, du petit coffre, elle sort avec plus de désinvolture un collier de perles et de nœuds, jamais utilisé, un ornement qui aurait aidé l'enfant, s'il était arrivé à ses six mois, à ne pas souffrir lors de la poussée des dents.

Après quelques minutes, apaisée, elle range tout. Et juste au moment où elle pose le dos du coffre sur le front, comme pour se bénir – et le bénir –, quelqu'un sonne à la porte. Qui est-ce que ça peut être ? À l'entrée, Penda regarde dans l'œilleton. Il s'agit de la plus jeune de ses quatre filles, Estelle, qui approche son visage de la porte et chuchote : « Maman. C'est moi. »

ESTELLE

Les Délires

Message vocal : 20/06/13, 11 : 09

Coucou Estelle... Bon, je l'ai bien compris t'inquiète... Tu ne viens plus en Italie. Par contre l'excuse d'un squat à ouvrir urgemment pour y héberger des réfugiés j'y crois pas trop. Ça tombe mal ton argument... Tu l'as utilisé il y a deux mois aussi et je parie que le futur des sans-abri à Paris ne repose pas que sur tes épaules, mais bref... Tu ne veux pas voir ma gueule, c'est tout. Je rigole. Par contre écoute-moi : je ne devrais pas te le dire, mais ta mère m'a appelée et m'a raconté que tu allais mal et tout et tout. C'est quand que t'arrêtes de te prendre la tête ? J'sais pas quel est le problème, mais je suis sûre que tu peux m'en parler. J'attends un signe de ta part, meuf. Appelle-moi quand tu le sens !

Je suis quelqu'un qui ne répond aux appels de personne, cette semaine, même à ceux de la Cousine du Cœur, qui m'attend là-bas chez elle. Et je mens, pour ne pas y aller. Pourtant je me revois heureuse, l'année dernière. Heureuse et légère, dans cette ville du nord de l'Italie, avec les monuments élégants, les fleuves élégants, les portiques élégants, les parcs élégants. Moi aussi je me sens élégante, là-bas, même si je ne le suis pas. Mais cette année je ne peux pas y aller. Je suis quelqu'un qui a peur cette année. De quoi, je ne sais pas : de tout.

Il y a un an, chez la Cousine du Cœur me voilà : je passe des heures à regarder les gens en canoë, sur le fleuve, quand elle est occupée à l'université. Je ne fais rien d'autre. J'observe les gens qui rament, j'écoute les voix se laisser emporter par le bruit des avirons, sur l'eau. Ce son est le pont entre un mot et l'autre. Je passe mon temps appuyée à un jeune saule pleureur. Oui, c'est comme ça qu'il s'appelle, mais moi je ne le vois pas pleurer.

Je suis quelqu'un qui ne pleure pas, mais en juin je retourne quand même vivre chez ma mère. Je suis quelqu'un qui a cru pouvoir trouver du réconfort auprès de sa sœur Vi Vee. Puis pouvoir continuer à vivre à Télégraphe. Là où j'étais avec mon amie Lara. Dans notre petit squat

nommé « Téléporté ». Je me dis qu'elle pourrait peut-être m'aider à supporter la nouvelle que mon père vient de m'apprendre. Mais mon amie est distante dernièrement, elle semble étudier, planifier, concocter. Quoi ? Tout s'est fait très vite. Je suis à Clichy. Près d'une église abandonnée. Je soulève péniblement mon corps et je me dirige vers le métro. La fidèle ligne 2 me mène à Belleville, d'où je poursuis à pied jusqu'au squat de Fontaine-au-Roi, Imagine, dans cette rue où la fontaine des rois se laisse juste imaginer.

De toute façon, Lara est toujours ailleurs, dans tout Paris, sauf à Téléporté. Elle ne vient quasiment plus à notre refuge au rez-de-chaussée d'un immeuble abandonné. Pour ça je la cherche ici. Effectivement, elle est en train de fumer à l'entrée du squat royal. À côté d'elle il y a le bassiste du groupe folk. En me tendant un paquet de cigarettes, mon amie me demande tout de suite : « Qu'est-ce qui s'est passé ? T'as une de ces têtes ! — Rien », je réponds, et je m'allume une clope. Après avoir tiré une taffe je demande au mec où est le chanteur. Il me répond, l'air calme : « Il arrive dans dix minutes ». Il est pieds nus, comme d'autres de ses amis. C'est une nouvelle tendance. Il paraît que cela rééquilibre l'épine dorsale et connecte les nerfs des pieds à la terre.

Je suis quelqu'un qui regarde par terre et ne trouve rien de choquant dans l'affirmation de Lara : « Estelle, j'ai une nouvelle : je pars pour Londres, mon amie ! » J'ai un petit frère mort depuis seize ans, moi, que chacun aille où bon lui semble. « Ah », je réponds. Puis je demande : « Tu pars quand ? Tu restes là-bas un moment ? — Il est temps que je connaisse un peu mieux mon père. Je pars vivre à Londres, Estelle. » Sa voix est ferme, limpide.

J'acquiesce. Pourquoi devrais-je être surprise, au final ? Ma meilleure amie est en train de m'annoncer qu'elle s'en ira d'ici. Qu'à partir de maintenant je me démerderai seule pour notre logement, nos activités communes et nos projets artistiques. Et pendant qu'elle coupe et coud notre destin de cette manière, Lara fume une cigarette. Sans gêne, elle partage tout ça avec le bassiste folk qui est là avec nous. Non, il n'y a décidément pas de quoi se fâcher, tout se passe au calme, sur ce trottoir de merde.

Je suis quelqu'un qui s'écroule sur le trottoir. Je vois sortir de la porte ce jeune qui s'est fait briser par les acides. Il est au bras d'une artiste qui

vient de remplir les murs du squat de peintures à l'huile. Pendant que je rassemble deux miettes de pensées avec lesquelles créer une baguette de réponse pour Lara, le chanteur folk arrive. Il agite les clés dans sa main. « Merci Estelle, on a passé des jours de ouf. » En prenant les clés et en essayant de les ranger dans ma poche, assise, je pense que oui, tous ces gens semblent s'occuper très bien d'eux-mêmes. Je suis opprimée par une sensation d'inutilité. Moi, qui depuis toujours aide les autres, leur explique comment s'en sortir dans la jungle parisienne et dans la jungle de la vie, je ne sers plus à personne.

Je me souviens de ce jour lointain, à Dakar : je suis encore une enfant, et je sors d'un vieux tiroir une paire de ciseaux rouillés, d'un vert sombre. Je désire une plante à soigner, une fleur à embellir. Mais tout m'a déjà été donné, dans cette maison traversée par une liasse d'objets et de secrets. Tout est déjà là, cela existait avant moi et est destiné à rester après mon départ. Puis, dans notre famille, il y a un désastre. Mais lequel ? La seule chose en mesure de me sauver, quelques années plus tard, à Paris, est la vie dans la rue : en aidant, en détruisant, en créant. Chaque maison occupée est ma nouvelle maison, avant d'en chercher une autre. Et ainsi de suite, pendant des années. Et maintenant ?

Maintenant je suis quelqu'un qui dit « Estelle se tape une pause. Va où bon te semble, meuf ». Les mots sortent de ma bouche, comme un jet de lave longtemps retenu dans un volcan. Je me lève et je m'en vais, sans plus me retourner.

Message vocal : 22/06/13, 14 : 05

Wesh cousine. Vu que tu continues de faire l'autruche, je t'avoue un truc... Je sais que c'est le départ de Lara qui t'a sonnée. En plus, je suis sûre qu'il y a quelque chose d'autre que ta mère ignore. Je te connais bien, qu'est-ce que tu crois. Ça ne peut pas être que ça. T'as la carapace toi. Viens on en parle, allez... Rappelle.

Oui, je suis quelqu'un qui, sonné, marche le long de la rue Jean-Pierre-Timbaud, vers le seul endroit où, par exclusion, je pourrai enfin me reposer : chez ma mère. C'est là que j'aperçois le Vendeur de Disques à l'œil faux. Zev.

Celui qui a toujours un mot à dire sur les Africains et Afrodescendants du monde. Je le vois au-delà de la grille, près d'un

immeuble à côté de celui de ma mère, où il vit, malade et renfermé depuis l'été dernier. Comme un mauvais présage, le voilà proche du portail, immobile, dans un lit. Ainsi il observe la vie d'une autre altitude. Il ressemble à un Roi, fier et fatigué. Mais la lumière crue qui tombe du ciel l'illumine de froissements et de honte. Les infirmiers le poussent sans tendresse. Je châtie mes yeux, en regrettant de l'avoir regardé. Mais la clarté des nuages parisiens, blanche comme un linceul, est excessive. Et nos regards se heurtent. Moi : prête à apprendre des livres et à fuir les mots. Lui : enfoncé dans ses couvertures, fixé dans la gêne de ma présence ou absorbé par un souvenir quelconque, loin de la douleur. On s'en va chacun de son côté, vers des lieux différents.

Je suis quelqu'un qui arrive dans le lieu de son adolescence et qui prend l'entrée de la cité où vit sa mère. En montant les escaliers je tombe, trébuchant sur mes propres pas. Plutôt que de me relever, je tape les articulations de mes doigts contre les marches, le regard qui s'enfonce dans les lueurs du sol. La tête qui bascule comme si elle venait d'être percée par une pensée sourde. J'attrape mon portable et le jette dans la cage d'escalier. Pendant que je l'observe tomber au rez-de-chaussée, mes lèvres claquent à m'en faire trembler de la tête aux pieds. Les morceaux du téléphone éclatent aux quatre coins du sol.

Je suis quelqu'un qui se relève du sol. Je vois mon propre profil reflété dans la porte vitrée de l'étage de ma mère. Mais je n'arrive pas à me reconnaître : je remarque juste mes yeux presque jaunes, ouverts et vigilants comme ceux d'un chat dans l'obscurité. L'image de mon père qui croise les bras arrive la première. Puis celle de Lara qui forme un o de surprise avec la bouche. Ces deux images s'écoulent et reviennent.

Je suis quelqu'un qui devra dire « Maman, je suis revenue ». Quelqu'un qui se demande comment lui demander de l'aide. Et puis : arriverons-nous à abandonner notre combat, notre silence tenace et exténuant ? J'espère qu'une voix commencera à nous habiter. Autrefois le meilleur choix m'a semblé ce silence. Il blesse, oui, mais il permet de se sentir vivant. Ne jamais rapporter ce qu'on sait ou ce qu'on pense est une condition haute, plus haute que tout le reste. Comme un vent qui avilit des petites créatures d'herbe pour ensuite les élever à son souffle – le silence tolère. Ce sont les mots à renfermer, obliger, commander. En

sonnant à la porte, je me dis que ma mère ne m'a appris qu'une seule chose : l'*Honnêteté du tempérament*. À *préservé à tout prix*. Et alors que chacun soit comme il doit être.

Message vocal : 24/06/13, 14 : 56

Je vois que tu n'as pas la moindre intention de me rappeler ni de répondre à mes *calls*. Pas grave, je vais quand même te saouler. Tu sais que je viens d'assister au premier mariage de ma vie ? Mon amie Giulietta, tu te souviens d'elle ? On a été au même pensionnat de bonnes sœurs à un moment de nos adolescences... D'origine rwandaise, adoptée, très sympa et folle, un peu comme toi. Son mari est un violoniste de ouf. Le truc c'est qu'à mon avis ça ne va pas durer, on dirait qu'elle est déjà ailleurs... Bref. Et de ton côté ? J'imagine que t'as dû dégager Pedro de ta *life*, et depuis longtemps non ? Je me rends pas compte de ton *timing*, mais je t'envie, toi qui es aussi légère qu'un papillon, tu voles de fleur en fleur... C'est chiant ce truc des messages vocaux. J'sais que tu les écoutes hein, mais je ne suis pas sûre à cent pour cent comme avec WhatsApp. Pourquoi tu ne l'as plus d'ailleurs ? J'ai l'impression que t'es retournée à un vieux Nokia et que ton smartphone est décédé quelque part. Tu n'as même plus Facebook. C'est un peu radical, non, tout ça ? Bon... à plus.

Je suis quelqu'un qui quitte Facebook par un trop-plein de commotions. Je choisis de voir les conversations fragiles rebondir de bouche à oreille, face à face, mais de ne plus suivre leur recherche d'un sens sur la toile. Mes yeux picotent quand je vois à quel point nous sommes tous à la recherche de Dieu, sur les réseaux sociaux. De Dieu ou de l'Amour, avec nos grandes phrases, nos photos de bonheur ou de désespoir, nos provocations, nos attentes d'une approbation de la part de l'Autre.

Je suis quelqu'un qui a mis du temps à éprouver du désir pour l'Autre. À quinze ans je me comporte comme un garçon manqué aux cheveux courts et irréguliers, coupe que cette année-là je refuse, pour m'opposer à ma mère, de dompter. Mais le printemps d'après, avec Vi Vee, voilà que je découvre le plaisir qu'on peut ressentir en prenant soin de son corps. On cherche à créer ensemble des crèmes pour les cheveux en mélangeant le beurre de karité avec de l'eau et des produits parfumés. On les étale sur notre peau après les avoir réchauffées avec des huiles essentielles qu'on achète dans les magasins indiens du passage du Prado. Avec la découverte de mon corps, je commence à fréquenter aussi la faune masculine. J'ai seize ans.

Je suis une fille de seize ans qui convainc sa Mère de monter sur le toit d'un appartement, une des nombreuses demeures où l'Amour de la mère habite. Cette fois-ci un paysage de briques nous est témoin : silencieux de sons, bruyant de rouges. « Dis-moi pourquoi nous nous sommes enfuies » je voudrais dire, mais en dessous de nous il n'y a rien, juste de l'air gris, des pensées vagabondes. Je respire cette inconsistance et ma bouche souffle des mots si petits que ma mère n'entend rien. N'est grand que ce que je ne dis pas. Soudainement elle me regarde, mais tout de suite après elle me tourne le dos. « Maman, tu ne peux pas faire semblant de ne pas m'avoir vue. »

Je suis quelqu'un qui veut être vu par sa mère. Être admiré, comme d'autres l'ont fait avec elle. Qui pourrait ne pas ressentir un frisson d'exaltation pour Penda la guerrière ? Celle qui est allée en France avec ses trois filles. Celle qui a su partir même si l'aînée décide de ne pas quitter le Sénégal. Partir : Penda la femme aux grands yeux tristes, qui aime un homme affreusement attirant, est capable de ceci : partir et recommencer une vie ailleurs, avec le peu d'argent que lui file son ex-mari et les maigres allocations d'un pays nouveau. Partir et travailler pour la première fois de sa vie. Partir comme ça, sans préavis. Abandonner tout et tout le monde pour suivre un homme, avoir le courage de le faire. Partir comme on renverse un puzzle en cours, pour recommencer à coincer les morceaux d'une autre perspective, d'une autre vie. Par amour.

Je suis quelqu'un qui n'a jamais aimé un homme. Vraiment et sereinement. Je revois mes amours de passage défiler dans les chambres que j'habite. Je me suis fixé une règle : chaque semaine, pas plus de trois passions peuvent brûler dans le même lit, sous les mêmes draps. Je la maintiens, même quand le taux d'alcool n'est plus quantifiable. Le dernier *indignado* résiste longuement, seul, avec moi, puis lui aussi abdique. Les couronnes que j'offre sont toujours trop lourdes.

Je suis quelqu'un qui a souvent porté seul la couronne de la vie, emprunté seul le chemin de la paix. Les hommes qui voulaient m'accompagner n'ont fait que mettre des obstacles en forme de bisous, du sel sur le sol, des rires qui semaient le doute sur la bonne route. Des

acolades trop étroites. C'était des hommes qui avaient leur idée de voyage. Et qui m'ont fait perdre la mienne.

Message vocal : 25/06/13, 17 : 44

Putain, je viens de me souvenir qu'il y a pas longtemps c'était ton anniversaire ! Oh désolée ! J'avais complètement zappé, cousine ! On a vingt-six ans toutes les deux maintenant. L'affaire du siècle, t'sais ! Qui l'aurait jamais cru que jusque-là je ne suis pas encore allée au Sénégal ? L'année passée on avait dit que cet été on y allait ensemble, mais bon, t'es en modalité *off*, ça va être dur à réaliser ma sœur... Au moins t'as passé ton enfance là-bas, toi, la chance. Moi j'aurais tellement aimé grandir ailleurs qu'ici, dans un pays où je ne serais pas toujours l'attraction du coin, l'« Africaine de service ». Bon, de toute façon c'est fait ! T'es encore dans ta phase de dépaysement coupure du monde ? Allez, rappelle-moi, allez...

Je suis quelqu'un qui ne tient pas à revendiquer une identité africaine. Jean-Michel Basquiat, un jour, a dit : « Je ne suis jamais allé en Afrique. Je suis un artiste qui a subi l'influence de son environnement new-yorkais. Mais je possède une mémoire culturelle. Je n'ai pas besoin de la chercher, elle existe. Elle est là-bas, en Afrique. Ça ne veut pas dire que je dois aller y vivre. Notre mémoire culturelle nous suit partout, où qu'on se trouve. » Quand j'ai lu ces mots, je me suis demandé : est-ce qu'ils sont valables pour moi ? Dans ce cas, quelle est ma mémoire ? Alors j'aime me souvenir de la maison où nous vivons dans la Ville Ancienne, en particulier le premier étage, que ma mère décore à sa guise. Statues sénégalaises et pots de plantes aux feuilles larges et palmées. Et puis ces tableaux abstraits et ces pagnes tissés d'hommes et animaux stylisés. Et des livres, des vidéocassettes, des cd. Sur le canapé, sur la commode, sur les tables, y compris en tas et tours précaires. Je me souviens d'elle, les cheveux détachés, orageux. D'elle enfoncée dans le canapé. Est-ce elle ma mémoire culturelle ? Non, réessayons. Avant de quitter le Sénégal, ma mère nous amène à Soumbédioune et dit : « Prenez chacune un objet qui vous rappelle cette terre. » J'achète des cornes de bœuf évidées. Celles qui peuvent se transformer en porte-plume ou en vase pour les fleurs. Mais je préfère en faire une sculpture anthropomorphe : je leur applique un petit chapeau, des yeux, un nez et une bouche, et elles deviennent mes trois petits totems. Voilà le genre de mémoire africaine qui m'est restée : une mascarade.

Je suis quelqu'un qui ne porte pas de masques : maintenant j'ai vingt-six ans, plus proche des trente que des vingt. C'est comme ça. Je suis aussi quelqu'un qui n'a pas la moindre intention de prendre une direction, sauf celle que chaque jour lui donnera envie de suivre. Une fille qui est destinée à éviter que le volume de son Mp3 se fixe sur le numéro vingt-six. Qui n'arrivera pas à fréquenter un mec plus de vingt-six jours. Qui enfoncera la tête dans le coussin vingt-cinq ou vingt-sept fois en évitant le pire de cet âge traître. Vingt-six fois piégée.

Alors je suis quelqu'un qui s'habille et qui sort. Je porte des bottines trash et des minijupes en jeans. Je me suis dépaysée de tout, je l'ai fait exprès. Il n'y a pas de maison où me sentir tranquille et protégée, ni un fiancé à enlacer la nuit. Ou un but, pour ne pas errer. Ma famille écarte les bras, elle voudrait circonscrire quelque chose, elle essaie. Puis elle les baisse, fatiguée. Je suis quelqu'un qui dit : « Ce n'est pas ici que je devais grandir. Pourquoi est-ce arrivé ? »

Et alors je vais dans des bars très anciens, raffinés, avec les plafonds qui donnent le torticolis et les toilettes décorées avec des canapés. Des bars où les pigeons volent entre les arcades et passent entre les jambes pendant que tu bois ton café arrosé. Moi qui enfant ne savais même pas que ça existait, les pigeons.

Retour au passé. Je suis une enfant-mouette. Je vis des centaines de couchers de soleil sur la plage. L'air tiède m'essuie les cheveux dans un craquement de boucles. Et les gradations de la lumière solaire me teignent le visage de quiétude. D'autres enfants, gris de sable, créent les dernières constructions sur le rivage. « Encore une minute, une minute avant de partir, Cindy ! » je crie. « Un plongeon et puis on y va, Estelle », elle répond. La tata de l'île a un accent étrange, quand elle parle, et ses cheveux sont courts comme ceux des hommes. Je voudrais pouvoir toujours rester avec elle. Je le voudrais juste parce que je sais que ce n'est pas possible. Si c'était mon sort, je ferais sûrement le contraire : je m'enfuirais de son vieux tourne-disque, de ses rires, de sa bouteille de rhum toujours ouverte, si sucrée que j'en ai léché le bord. Enfant curieuse.

Je suis quelqu'un qui a vu un enfant un jour, un nourrisson qui a

disparu. Je suis quelqu'un qui connaît un secret. Probablement que je le sais depuis longtemps, parce que ça ne me détruit pas d'apprendre son existence. Je suis choquée, par contre, que mon père en dise le nom à haute voix : « le fils de l'Autre ! » Personne ne l'a jamais fait, nommer l'innommable. Un univers a été démonté, ébranlé, et je tombe toujours plus vite quelque part. Les astres à qui je dois mon nom m'ont abandonnée. Alors je voudrais que quelqu'un tombe avec moi, je crains de ne pas pouvoir remonter toute seule. Mais je me tais sur cet enfant, sur ma chute, sur ma remontée. Je file en silence, comme l'étoile qui devient comète.

Message vocal : 28/06/13, 21 : 00

Salut la belle silencieuse... Hier j'ai eu mon père au tél et il m'a dit qu'il va aider les enfants de son cousin Souleymane avec leur bourse d'études... tu sais Djibril et Diaby... D'ailleurs ma mère ne doit pas être au courant de l'aide aux cousins, comme d'hab'. Je te jure, ma daronne est d'une lourdeur extrême, je me demande comment mon père peut la supporter : je crois qu'il y a un maraboutage dans toute cette histoire. Bref ! Les cousins je ne les ai jamais vus. J'imagine que tu étais leur pote quand t'étais enfant. Mansour doit être avec eux en ce moment... Non ? Il l'a fait quoi ! Il est au Sénégal ! Ce petit cinglé... Tellement intelligent. À son âge j'savais à peine d'être sur terre. Et toi, tu reviens vite parmi nous ou quoi ?

Je suis quelqu'un qui a eu beaucoup de pères. D'abord, il y a le Père de l'Enfance, le père noir. Le seul de cette couleur. Je l'aime beaucoup. Il me prend sur ses épaules, il me fait jouer au dada. Restaurants, zoos, aires de jeu, piscines, hôtels. Il m'amène partout où je veux, dans la Ville Ancienne. Mes sœurs et moi, ses Précieuses. Il nous appelle aussi ses Poupées. Et il convoque le couturier à la maison. On doit choisir un seul tissu, le plus beau. Pour chacune, une robe à la coupe différente. Le Père de l'Enfance dit : « Après, vous ferez ce que vous voulez, mais là il ne faut pas oublier que vous venez toutes de la même racine, de la même étoffe. » Nous choisissons alors le tissu le plus classique et élégant. Pour lui faire plaisir. Puis, de toute façon, les vêtements durent très peu, quelques cérémonies, pas plus. Nos corps grandissent exprès. Rapidement. Pour laisser ces déguisements au fond de l'armoire. C'est notre comédie de Précieuses Poupées. Devant lui, je suis calme. Il ne doit pas me punir, je sais qu'il fait mal. Les mains comme du bois. Ma mère peut devenir folle quand je m'enfuis, je vole dans les boutiques, j'amène des petits serpents à la maison, je domestique des souris. Mais

lui non, lui il ne doit recevoir que le meilleur, le Père.

Plus tard il y a l'Amour de ma mère, un Père Ami, libre dans les mots, mots qui ne se fixent jamais – mobiles, rapides –, un père toujours en train de se demander et de douter. Curieux jusqu'à en mourir. Avec lui, le Père Substitut, la Ville Nouvelle est moins difficile. On visite des monuments, des jardins, des musées. On va au cirque sans animaux, aux petits lacs, on fait des pique-niques sur un bateau en bois, des dîners sur des péniches. On a froid, mais c'est ainsi que ça doit être : on est en Europe, et lui il est blanc, quoique africain. Cet Amour de ma mère, Père Ami et Substitut, je l'avais connu avant – je ne sais pas quand – depuis toujours ? Et maintenant je le vois vraiment. Il est réel. Son nom peut être prononcé haut et fort. Et pourtant il nous indique plein d'autres gens, d'autres exemples, et nous éloigne de lui, qui comme personne importe très peu, il dit. Nous ne l'écoutons pas. Il parle jusqu'à s'éclipser derrière ces autres noms. Puis le Père Substitut se fait de plus en plus rare : il devient un hologramme. Mais je suis quelqu'un qui a décidé de ne pas déchiffrer. Je cherche donc d'autres Pères. Gourous de passage, Sages Fous, Hommes Dévastés. Et le Vendeur de Disques. C'est lui, le Dernier Père, celui qui observe le monde d'un seul et unique œil.

Je suis une enfant qui observe tout, mais qui ne dit presque rien. Mon Père, le premier, c'est la seule personne qui n'enlève pas ses chaussures pour entrer dans les chambres. Il préfère s'asseoir en haut, sur la chaise, plutôt que sur les tapis. Un jour il est assis comme ça, face aux grands-parents. Ils vont bientôt partir, c'est un moment important. Ils quittent l'Afrique pour l'Europe. Maman est enfermée dans sa chambre. Tout à coup j'entends plusieurs voix. Elles m'enjoignent de me mettre pieds nus : je suis toujours la dernière à le faire. Mes sœurs, je le vois, sont déjà nu-pieds et s'inclinent face à notre Grand-Mère. Je lui fais aussi ma petite révérence, mais je sens qu'elle voudrait me tirer les cheveux, comme elle a fait dans la forêt. Je la regarde et je ris. Je reçois une gifle. Mon père me prend par une oreille : encore une punition. « Tu es une enfant sauvage », il dit. Peu importe, tout le monde le dit.

Je suis quelqu'un qui a reconnu le reflet sauvage du Petit Cousin Fragile. Ce sont mes premières années en France. Mes sœurs et moi on le prend avec nous certains samedis après-midi, quand il a un peu grandi. Une

fois, on lui achète quatre pyjamas. Son père nous demande à quoi ils servent. Si nombreux. Je réponds : « Ils servent à ne pas faire trop de machines. » Il me tourne le dos, fâché. Le Petit Cousin court les lui montrer, joyeux. Son père simule une seconde, il dit « Jolis », puis il nous demande combien nous avons dépensé. « Rien, répond la Deuxième Sœur. C'est un cadeau de notre part et de la part de notre mère. Un pyjama chacune. » On rit. Le Petit Cousin Fragile court toujours d'une chambre à l'autre. Il revient avec des feutres et des papiers rêches. « On dessine ! » il dit, il a peur qu'on rentre à la maison. Alors on reste encore un peu. Il devient fou, quand il dessine. Des cercles, des segments fluctuants passent d'une feuille à l'autre, à travers la table, la salissent pour toujours, les crayons appuyés jusqu'à en écraser les pointes. On le laisse faire. Même son père ne dit rien. On rend visite au Petit Cousin Fragile chaque mois. Avant d'arriver dans la Ville Nouvelle, je ne sais même pas qu'il existe. Je ne l'ai jamais vu.

Je suis quelqu'un qui rencontre Mansour pour la première fois quand il a presque deux ans. Il est très clair et maigre. Il est petit, pour son âge. Ils disent que c'est parce qu'il n'a pas eu de maman. Mes deux sœurs et moi nous le câlinons. On lui apporte toujours, comme si on était les Rois Mages, des dons. Mais on ne reste pas trop longtemps. Et une fois rentrées à la maison, on l'oublie pendant des semaines, lui et ses grands yeux affamés. Affamés de quoi ? D'une mère, disent les gens. Le Petit Cousin Fragile grandit, mais isolé, dans cette autre cité, avec son père. On habite tous dans une cité et on se rend visite d'une cité à l'autre. Des villages égaux mais disloqués. Un jour, lui et moi nous devenons amis. Je ne sais pas comment ça arrive, mais on se parle comme si on se comprenait. La différence d'âge se réduit. Tourbillonnante. Je découvre que le Petit Cousin Fragile est très intelligent. Il effraie. Il a la pointe de la langue qui ressemble à une baguette magique. Il gagne des tournois de poésie, puis de slam. Puis il ne veut plus rien, à part retourner où il est né. Malade, comme quand il était petit. À nouveau sans issue. Affamé. Cette fois-ci d'Afrique.

Message vocal : 03/07/13, 14 : 55

Hola Estelle del mio cuore, come stai ? Ça m'inquiète ton silence, mais je sais que tu es en vie, j'ai encore une fois appelé ta mère. Elle m'a dit de

continuer à essayer de t'avoir, qu'un jour tu vas répondre. Bref, c'était pour te dire qu'il est temps que je quitte Turin... Je vais me chercher un taf estival à Brescia, chez les darons. Brescia la ville à l'eau polluée, à l'usine d'incinération, aux SUV des bourgeois qui se garent en ZTL, au maire qui enlève les bancs dans les parcs où squattent les immigrés. Ma ville, quoi. Tu vois, c'est l'été case départ. Je fais comme toi au final... Je t'envoie plein de bisous !

Je suis quelqu'un qui est retourné chez sa mère depuis un moment. Alors je retrace toute ma vie. Je me souviens, il y a une décennie : je suis une adolescente qui voyage avec des amis de passage. On cherche à aller loin, mais en vrai on s'arrête aux parcs les plus grands, ceux qui sont autour de la Ville Nouvelle : Vincennes, Boulogne, avec nos sandwichs. Une fois, j'avale un comprimé et je découvre que l'écorce des arbres respire comme nous. Et que les feuilles qui voltigent, où le regard se perd, chuchotent des phrases légères, des secrets inaudibles. Je comprends beaucoup de choses et je rentre heureuse chez moi. Mais il arrive qu'on m'arrête. Je ne sais pas où sont passés les autres : le bureau de police où je laisse mes empreintes digitales ressemble à un débarras. En décomposition. Ils disent que j'ai de la drogue sur moi, trop pour une seule personne. J'explique que c'est aussi pour mes amis. Ils rient, ils disent que mes amis imaginaires n'en ont pas pris : il y a juste moi qui est *défoncée*.

Je réponds que leur ordinateur s'effondre et que j'aimerais l'achever en l'écrasant sur les pierres de la haie à l'entrée. Ils me ramènent chez moi, sans plus rien dire. Comme dans un film, devant la porte, ma mère est en train de pleurer.

Et pourtant je suis quelqu'un qui ne pleure jamais sur son sort. Et ma mère ne doit pas s'inquiéter : je trouve toujours du taf. Je participe à plein de castings. À l'époque je suis très jeune. Un jour quelqu'un me dit que je semble sortie d'un film. Je cours faire la file comme figurante. Je n'y parviens que quelquefois. Ils ne font pas assez d'auditions pour femmes de cité destroy, prostituées, camées, jeunes mères, cuisinières avec le bonnet sur la tête. De plus, mes dreadlocks ne rentrent pas dans le projet. Alors je reprends ma vie, en la trouvant plus intéressante qu'autrefois. Je l'épice, même, avec des nouveaux boulots qui peuvent ressembler à mon statut d'actrice incomprise : je me propose modèle au Louvre. Nue. Comme Ève. Un désastre. « Mademoiselle, vous ne savez

pas rester calme, ce corps si séduisant a la rapidité d'un lézard, pardieu, restez calme, ne vous agitez pas comme ça ! » J'ai de la musique dans les oreilles, pour ne pas m'ennuyer. Il suffit d'apprendre à être immobile, non ? Mais c'est trop me demander.

Plus tôt encore, je suis une fillette agitée, alors ma mère m'envoie rendre visite aux grands-parents, dans le sud de la France. Mais je m'arrête avant. Je descends du train dès que je vois des vignes décoiffées par le vent et j'entends les cigales, des cigales partout. J'arrive chez mes grands-parents à pied. Il n'y a personne devant la maison. Aucun bruit, aucune goutte ne piaille dans l'évier piétreux. Les silhouettes des arbres jettent des images sombres sur l'herbe et ma perception s'élargit. Des touffes désormais jaunes et brûlées feignent une vie, parmi les tiges verdoyantes.

Je suis quelqu'un qui voudrait mettre le feu à tous les livres emportés en vacances. Le soir mon grand-père m'apprend à cuisiner et à reconnaître les constellations. On s'installe dans le jardin et on trace, avec les doigts, des ours et des capricornes. Ma grand-mère est assise sur la balançoire, pas loin. Elle ne dit rien : je ne sais pas si elle nous écoute. Ou si elle pense. À quoi elle pense. J'aime lui parler au cours de la journée, elle me fait moins peur. Quand, par exemple, je cueille la salade dans le potager, je coupe le fromage qu'ils gardent dans la glacière ou je remplis la carafe d'eau du robinet. Dans ces moments, oui, on parle. Maintenant que nous sommes loin de l'Afrique elle est gentille, la grand-mère. Alors que dans les derniers temps, quand on était encore là-bas, elle voulait me faire quelque chose, peut-être du mal. J'ai un souvenir effrayant. Des lianes entremêlées me serrent et je sais que c'est quelqu'un qui provoque cela : c'est elle. La grand-mère demande ce que j'ai vu, me dit de parler. De quoi ? Pendant qu'elle se penche pour ramasser une branche flexible je ressens la fraîcheur de mes pas sur les feuilles de tissus. Je prends la fuite : je suis quelqu'un qui court dans les buissons. Les plantes me frappent avec un rythme constant, une saveur de sel. Et voilà que la terre s'anime à mon abandon. Parce que je cours plus vite que je peux, je ris et je pleure. Et soudainement je comprends que si je reste dans la forêt, avec elle, au final je n'existerai plus.

Hello Estelle ! Rentrée de Turin, ma mère a forcément dû se plaindre de mon aspect : « Mais regarde comme tu as noirci à rester au soleil, et comme tu as grossi, on dirait une Lebou, ndeysan ! » Toute la faute est de mon taf pour elle. Tu sais, le banc que je tiens à côté de la fac et où je vends mes bijoux sénégalais... Pour ma daronne je devrais être cuisinière, vu que bientôt même ça ne sera plus exotique. Elle dit que je dois en profiter maintenant. Avant que d'autres Sénégalaises me volent le boulot ! Ahahah, elle me fait tellement rire des fois, je te jure. Inutile de lui dire que j'aime bouffer et pas *faire* à bouffer, la nuance lui passe au-dessus. L'important c'est de trouver un bon travail, puis un bon mari. Fonder une famille. Faire vivre tout le monde en santé, longtemps. Mettre de l'argent de côté. Ne jamais divorcer. Et puis se rappeler toujours que l'homme et la femme sont faits pour exister, se compléter et disparaître ensemble. T'as compris, Estelle ?!

Je suis quelqu'un dont la mère a beaucoup d'attentes. Elle imagine qu'un jour j'aurai un appartement très coloré. Que je ferai un travail me ressemblant, un peu concret et un peu abstrait. Peut-être designer, productrice musicale ou journaliste. Elle me voit avoir beaucoup d'amis, les mêmes que j'ai maintenant mais plus posés, et organiser chez moi des dîners avec de la musique maghrébine, aux épices orientales. Danser comme une Brésilienne douée et me maquiller avec un eye-liner qui souligne la courbe amande de mes yeux, à la malgache. Et pourtant, pendant que j'anticipe ses rêves, les miens échouent.

Je suis quelqu'un qui en vérité fera échouer tous les rêves de sa mère. Le futur appartement décoré de batiks. La baignoire encerclée de plantes et de bougies dans laquelle plonger le soir. Le miroir nacré face auquel faire cliqueter mes boucles d'oreilles indiennes au matin. Les écailles d'argent dans les colliers. Le regard fier que je m'adresserai dans la glace, telle une femme indépendante et libre, avec un piano au salon et peut-être un homme, près de moi. Tout ça, ne se réalisera pas.

Mais elle s'imagine encore que j'aurai un homme, une relation stable. Que je suivrai des cours de yoga ou de danse du ventre. Et que je participerai à un cercle de lecture pour m'exprimer avec d'autres personnes, chaque semaine, sur les romans lus pendant mes soirées tranquilles, sous la couette, une tisane à la main. Que j'irai à des concerts, rouge à lèvres couleur pêche sur la bouche, contrebasse et saxophone dans la poitrine. Selon ma mère, je donnerai une forme à ma vie, en esquissant à l'acrylique les couleurs et les contours de ce qui me rendra heureuse. Elle rêve déjà d'accrocher à son mur la même

peinture, car la certitude que je suis enfin sauvée c'est le bonjour qu'elle souhaite avoir à chaque réveil.

Je suis quelqu'un qui a été réveillé par sa mère. Elle est rentrée et m'a trouvée allongée sur le canapé, un torchon humide posé sur le front. Mes mots ont été : « Salut maman. Je t'en prie, laisse-moi dormir. Je suis épuisée. » La netteté de ses rêves est constamment mise à l'épreuve par ma réalité. Son envie de me voir rangée, confrontée à ma peur d'être cloisonnée.

Je suis quelqu'un qui a horreur des cloisonnements. Lara, par contre, savait les faire et les maintenir. Il y avait ses amis d'enfance – ceux du lycée –, les gens du squat, ceux du travail à mi-temps. Et puis les voisins d'avant et ceux du présent. Toujours des gens avec qui découper des moments séparés. Avec qui « profiter ». Moi je fais partie des gens de passage. Ceux qui s'échangent le vin des verres, portent deux écharpes ou aucune. Ceux qui bouffent des falafels au cinéma et courent vers des métros qui ne les attendent pas. Ces gens de passage qui parlent de casser les tablettes des mêmes occidentaux et taxent des clopes tout le temps. Ceux pour qui l'important c'est d'essayer de communiquer et qui ne savent même pas la signification du mot « profiter ».

Message vocal : 06/07/13, 17 : 31

Coucou Estelle, je suis déjà superfatiguée d'être à Brescia, c'est nul. J'avais oublié qu'il y a beaucoup de gros racistes machos. En plus je n'ai pas l'impression de pouvoir me faire de la thune ici, tu sais. Du coup, je vais en profiter pour avancer dans mes études, écrire mon mémoire. Tu te souviens, non, que je suis inscrite depuis pas mal de temps en Sciences de l'Éducation ? Moi, la reine de la pédagogie, ahahah ! Et toi, as-tu trouvé un sens au gros chaos de ton mois solitaire ?

Je suis quelqu'un qui a rencontré pas mal de racistes. C'est pour cela que l'été dernier je me retrouve à passer une matinée « tête à l'envers », dans un appartement de luxe avec Dialika, la Cousine du Cœur. Ça arrive à Turin, dans cette ville du nord de l'Italie où j'occupe le temps en regardant des canoës sur le fleuve. Où tout est parfait. Jusque-là. Jusqu'au moment où l'ami d'un cousin d'un ami nous amène ici, où nous n'avons rien à partager avec les autres. Trop tard pour faire demi-tour et quitter les tapis persans. Les fresques du plafond sont si absurdement

pacifiques ! Ils assaisonnent avec des épées souples comme des plumes des banquets riches de raisin, viande et carafes de bon vin. Ou Nectar des dieux. Qui sait. Lors du dîner j'attends l'affirmation de trop et je suis prête à briser les vases en cristal, les sculptures en verre. De Murano ? Encore mieux.

« Ta cousine et toi vous êtes de race négroïde. Pourquoi voudrais-tu le nier ? Il n'y a rien de mal à cela ! » Dents qui brillent en violet. Violet de Dolcetto. Je revois alors la fatigue de certains dans la revendication d'une identité. Humaine. Je repense au petit vieux du Mali qui surveille la laverie près de chez moi, à Couronnes. Son regard submerge mon souffle : un homme avec une voix tremblante et vibrante, à croire qu'il a une kora à la place des cordes vocales. Ancien griot qu'ici en Europe personne ne reconnaît, il conserve sa dignité dans le silence. Les machines à laver, lui dit son chef, doivent briller, point barre. Les sols aussi, et l'eau stagnante doit être recueillie. Que les races existent ou pas lui importerait très peu à lui aussi, le vieux blanchisseur. Mais je suis avec lui et il est avec moi quand je ressens la dérision luire, comme les dents de ce petit noble déchu, cet ami d'amis qui me parle maintenant de race. Ce mec si loin, dans la chaîne de l'amitié, que je ne m'émerveille pas de son envie de définir, limer et aiguiller ladite différence. Sans le vouloir il a aiguisé mes ongles. Alors je les lui plante dans le bras levé, un bras qu'il replie par moments, dans l'acte d'imiter un chimpanzé flegmatique. Le cul rose, ça il l'a. Je peux laisser tomber, non, vu que c'est juste pour rigoler ?

Mais je suis quelqu'un qui rigole très peu, quelqu'un de Juste. Je le fais donc pour le vieux de la laverie, qui ne sait pas comment se défendre de l'Absurde. Lui qui aurait offert deux yeux entrouverts, incrédules et fatigués. Deux pierres lisses, caressées par l'eau des siècles. Moi qui ai déjà l'haleine pourrie, je dois le faire : emporter dans la boue de mes mots les jeunes de la fête, souiller avec le putride vivant de ma voix, tartinée partout comme une confiture amère, lui et ses aïeuls. En premier le petit noble, en deuxième la mère, enfermée dans l'aile nord de l'appartement, sous des coussins de Valium et de Lithium. Trop sensible pour tous ces sous, pour une vie au-delà de tout désir.

Puis le frère cadet du petit noble, lui aussi, le voilà : mec ennuyé qui remplit de fausses notes son livret universitaire. Je lui aplatis le visage de chagrin. Un visage vide comme un pandoro, avec mes décibels

d'insultes. Une avalanche d'inutilités, la mienne. Qui le nie ?

Et pourtant je suis quelqu'un qui croit utile cela : réhabiliter la fille ukrainienne qu'ils s'amusent à dénigrer, eux, les jeunes prometteurs, avec leur humour des sûrs de soi. Pour les belles jambes enveloppées dans des collants à mailles. Et l'écharpe en plume, rose comme le vernis. Ils rient de son accent. De l'élégance de son allure et du chignon bas, telle une danseuse de danse classique. Il faut la teindre de ridicule et le Dolcetto final aide à tout confondre dans le violet rougeâtre. Sang ou honte ? Elle encaisse en silence, cette invitée, je ne connaîtrai jamais le son de sa voix en colère, bien que chacune de leurs phrases sous-entende cela : « Petite pute, petite pute de l'Est. » Son regard doux et suppliant ne sert à rien : le fiancé italien ne la défend pas. Beau trophée de chasse, elle, et alors que chacun reste à sa place.

Je suis quelqu'un qui ne voudrait plus occuper la place, au restau, à la table d'un Édouard, d'un Charles. Surtout s'il y a plus de deux couverts près de l'assiette. Ou rigoler avec Augustine et Clémence, dans leurs manoirs de campagne. Ou caresser la chevelure souple de leurs enfants, entre une baignade à la piscine et une balade à poney, sous le soleil ardéchois. Je ne pourrais pas non plus accompagner ces mêmes chez le pédopsychiatre, pour qu'il soigne leur stress précoce, face aux mille stimulations et activités des agendas parentaux. Ni nourrir leurs chiens avec les meilleures bouchées de viande.

Je ne suis pas un chien, mais un animal du cinquième jour. Moitié oiseau, moitié poisson. Je ne nage pas bien et je vole mal. Je reste à fleur d'eau, pour pouvoir m'immerger si nécessaire. Je suis un oiseau-poisson d'Afrique arrivé, par erreur, en France. J'aurais pu finir en Espagne, ou en Italie. Je suis quelqu'un du cinquième jour, il est écrit dans l'Ancien Testament, quand Dieu dit : « Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel. » Mais je ne vivrai jamais en paix, je le sais déjà, parce que Dieu ajouta, en les bénissant : « Soyez féconds, multipliez, et remplissez les eaux des mers ; et que les oiseaux se multiplient sur la terre. » Je suis quelqu'un qui ne saurait pas où se multiplier : dans la mer ou sur la terre ?

Holaaaa... Désolée de t'harceler aujourd'hui mais en fait je voulais te dire un truc... Il se peut que ma pote Giulietta soit à Paris. En fuite. Tu vois... Lara se barre à Londres pour connaître son père, Giulietta à Paris pour fuir son mari. Une copine commune vient de me dire qu'elle est partie, ça y est. Je le savais qu'une fois mariée elle allait flipper ! Bon, à un moment elle rentrera, je crois. Paris c'est une grande ville, puis sûrement même si tu la croises t'auras du mal à la reconnaître. Mais par assurance je t'ai envoyé une photo récente sur ton mail. Ah là là, mais pourquoi les gens se font peur tout seuls ? Anyway j'espère que quelqu'un te tient compagnie en ce moment bancal de ta life. Moi, le désert, niveau mecs. Bon ben, à bientôt hein...

Je suis quelqu'un qui a dormi dans l'appart' de Pedro. Dans ses quinze mètres carrés tirés d'une ancienne loge de théâtre, à cinq minutes de la place Léon-Blum. Je vais là-bas parce que je veux être caressée. Et il le sait. Aucun malentendu. À mon réveil, je décide que c'est ce matin-là que je rendrai visite à Éric, l'ex-compagnon, l'Amour de ma mère. Dehors le ciel, plombé et encore recouvert d'un bleu profond, feint la nuit même si la montre le contredit de plus en plus, en l'obligeant, enfin, à une vague transparence. Je prends un café bouillant dans un bar du coin. Puis j'arrive face à un supermarché, à côté de groupes de Roms et de gens mal habillés. Tout le monde s'arrache des mains les aliments invendus. Pendant que les chariots se vident à une rapidité inhumaine, je m'éloigne. Je plisse les yeux. Mon aversion pour la misère, autrefois guerrière, me fait maintenant saigner de l'intérieur. Je cache mon indignation dans les couloirs souterrains du métro.

J'en sors une demi-heure après, en découvrant un ciel blanc et innocent, privé de souvenirs. Et je me dirige vers la montée qui m'amène chez mon Père Substitut, mon vieil ami.

Je suis quelqu'un qui considère Éric comme un ami, mais il y a quelque chose que je ne m'explique pas. Pourquoi il ne veut pas se barrer, partir, disparaître de la France, vu qu'il n'y a aucune attache. Depuis des années. Il vit maintenant dans une grande maison à l'aspect excentrique, avec le plafond très haut, sur la colline de Montreuil. Il partage le loyer avec un éducateur spécialisé et une actrice. Le propriétaire est loin, en Russie. Cette maison témoigne d'une passion effrénée pour les anciens vélos. Ils occupent les murs de la salle, mais aussi le jardin, la palissade, la cave et pour finir le grenier, où l'on accède par une petite échelle en suspension. Flexible comme le sont seulement les échelles du cirque, cette perche offre une vision fascinante

et obscure du trou qui déchire le plafond. Elle nous invite à y monter. Éric dort là-haut, entre les livres et les canapés élimés. C'est sa Énième Demeure.

Je suis quelqu'un qui s'assoit face à Éric. Je lui demande à quel moment il a décidé de nous quitter pour le Mexique, avant qu'on se retrouve en France. Il me regarde, en souriant, et explique : « J'étais avec ta mère. Je l'ai conduite sur la terrasse de chez vous, là-haut. Dans la brise légère du soir. Sans parler. Le vent aux portes chantait, chantait avec la voix de la mer pour faire sortir la lune et éclairer son visage. Ta mère était sombre, sérieuse. Ta mère a toujours été sombre et sérieuse. Juste ses yeux ne pâlissaient d'ombre. Ils resplendissaient. Je l'ai embrassée. Je l'ai tenue si serrée qu'elle a presque perdu son souffle. Elle a rigolé. » Éric fait une pause, il se laisse tomber sur le canapé, le visage incliné et les yeux contractés dans une grimace de scientifique. « Je pouvais la cueillir, comme si c'était un fil d'herbe, et essayer de siffler, en la retenant entre les lèvres. » Il se passe deux doigts sur sa bouche aride : « Mais je ne l'ai pas fait. Au contraire. Chaque fois que je lui concédais une part de moi, je voulais tout de suite la récupérer ! » Il rit amèrement. « Je ne la connaissais pas assez, je ne savais pas qui elle était. Derrière son sourire il pouvait y avoir des lames fines, comme les frissons que j'éprouvais quand, désarmée, elle s'approchait et me parlait. — Mais de quels frissons tu parles, Éric ? Ne raconte pas des conneries. » Ma voix est un cri retenu, un sifflement détestable.

Je suis quelqu'un qui déteste entendre parler comme on écrit un livre. Mais Éric est ça aussi, un Homme de Papier.

« Oh oui Estelle, je ne voulais pas risquer de la connaître véritablement. J'avais peur. Je soupçonnais qu'il y avait plus, une réalité plus vraie, un monde de sentiments tus qui ne s'offrait même pas à ses yeux. Je me demandais la raison de ses caresses, l'élan de ses bises, le but de ses silences. Et je craignais le futur ; la signification qu'ils pouvaient avoir pour moi, pour ma vie. Moi je cherchais des yeux qui pouvaient me conduire, alors que les siens laissaient l'espace à l'espace. Elle me voyait seulement à travers son prisme. Et ça, c'est affreux. — C'est toi qui l'as conduite, au final, et vers une brèche. Magnifique », je marmonne. Puis je feuillette un magazine arraché, au hasard, d'une pile sur la table basse.

« Oui, j'ai été exécrable. Et ta mère a tant fait pour moi. Elle m'a sauvé de moi-même. Tu ne peux pas le savoir, mais l'avoir connue m'a vraiment transformé ! Si avant j'étais hypocondriaque, obsédé par la pensée de la mort et d'une gourmandise anxiogène, avec elle je suis devenu audacieux. Généreux. Vif. Équilibré. Je n'avais plus peur des vols intercontinentaux, des maladies caribéennes. La chaleur sénégalaise et ses bisous m'avaient séché, bronzé et rajeuni. Mais à la fin, j'ai dû partir pour me retrouver. »

Écouter ces mots m'affaiblit. Et pourtant je dois les écouter. Une fois qu'ils seront dits, tous, peut-être pourrai-je vivre ma vie amoureuse de façon pleine, autonome. Mais cette histoire entre ma mère et Éric doit enfin finir. Enfin finir. Finir enfin !

Message vocal : 09/07/13, 10 : 30

Ciao Estelle ! Un petit appel... Comme d'hab' dans le vide ! Me retrouver ici m'a donné plein de souvenirs sur les années passées et mon adolescence sulfureuse, quand on m'avait envoyée à Milan. Je voulais tout le temps m'échapper du pensionnat de bonnes sœurs où j'avais rencontré mon amie Giulietta. Elle était arrivée d'ailleurs, à l'époque, à se barrer avant moi ! Là aussi elle continue de s'échapper. Elle dit qu'elle va rester encore un peu à Paris, de ne pas s'inquiéter et bla-bla-bla. Mais je sais qu'elle cache son jeu beaucoup mieux que moi... Qui sait qu'est-ce qu'elle fabrique vraiment. Bon. Bref ! Tu me manques quand même *cuginetta*, tes sœurs aussi, tiens. Elles deviennent quoi ? Ne t'en fais pas si tu as l'impression qu'elles avancent plus que toi. Nous sommes de celles qui rampent, nous deux, mais nous arrivons quand même... Ahahah, allez à plus, des gros gros bisous !

Je suis une adolescente qui hait l'école de la Ville Nouvelle. Je déteste la façon dont les camarades me regardent, leur accent. Et avoir le même sac que les autres, l'anonymat de la cantine. J'ai toujours plus faim que la Portion. Et je vole du fromage. Je vole des desserts au chocolat – vu qu'ici les fruits sont dégoûtants. Et je vole du pain, jusqu'à ce qu'on me dise que non, je ne suis pas en train de le voler : le pain c'est à volonté.

Je suis quelqu'un qui se fait balloter par-ci par-là contre sa volonté. Ma mère cherche à me donner une discipline, mais elle est Faible, très faible. Les mains à fleur de nerfs. Trop de choses lui sont arrivées, avant et après le Voyage, pour qu'elle ait juste un brin de force. Je prends possession de toutes ses absences. Et je lui rends la monnaie de la

Surprise. Surprise ! Je suis quelqu'un qui aime surprendre : j'apprends par cœur le code de sa carte de crédit. Je fais mine de voler le flingue d'un policier dans la rue. Je me choisis un paquet de cigarettes pour mes treize ans, avec l'argent que ma mère m'a donné pour m'acheter un petit cadeau. Je tousse pendant trois jours, mais je n'ai pas compris la leçon. Je recommence à fumer, cette fois-ci pour de vrai. Ma mère m'aime, beaucoup, mais elle ne me comprend pas. La surprendre me regarder devient un supplice.

Je suis quelqu'un qui ne comprend pas ses sœurs. Je les aime. Profondément. Mais je ne les comprends pas. Quand nous sommes enfants, la Première me lance des regards sévères : elle est plus Constante que la Mère, plus Douce que le Père. Elle est restée là-bas, dans la Ville Ancienne, sans nous donner d'explications. Elle est devenue notre Mythe. La Deuxième pleurniche tout le temps, elle se torture de jalousie pour des instants que je n'arrive même pas à voir. Je la prends alors par les mains : « Viens, on fait une ronde. » « Viens, on va en ville avec le car rapide, pas de taxi ! » « Si tu veux, je te défais tes nouvelles tresses. » Son visage crispé de pleurs se détend. Je ne propose que des choses interdites. La Troisième, ma complice, rit toujours très fort. Je suis sa Distraction Quotidienne. Avec moi elle n'a peur de rien, mais seule elle n'ose pas. Juste si c'est nécessaire. Et elle m'encourage. « Tu peux voler au moins dix bonbons au vendeur ambulant quand il se tourne ? » On se prend pour les reines de notre ville. Notre belle Ville Ancienne.

Je suis quelqu'un qui aujourd'hui vit dans le quartier de Belleville. Le royaume où le café en terrasse coûte deux euros, comme deux paires de culottes au marché. Belleville, la galaxie des dandys hipsters qui sirotent kirs et bières à des tables en sursis sur le trottoir, face à des hommes barbus qui font défiler leurs doigts sur les chapelets en récitant des prières. Belleville, le cosmos des mariages chinois en grande pompe avec des limousines longues comme un pâté de maisons, à côté de kebabs grands comme mon armoire. Belleville, mon détestable amour.

Message vocal : 13/07/13, 21 : 25

Cousine ! J'ai trouvé un plan pour aller bosser dans un refuge dans les

Alpes, deux mois. Il s'appelle Questa, il est à presque 2 400 mètres, dans la province de Cuneo. Ça y est, finies les grasses mat'. J'abandonne cette ville polluée pour me retrouver à la montagne à préparer des p'tits déj', déj' et dîners pour des excursionnistes et des familles en randonnée. Pourquoi tu ne bouges pas toi aussi ? Tu pourrais choper un Ryanair pour aller à Londres et parler à Lara... J'sais que vous êtes en froid, à cause de l'histoire d'abandon de votre squat... Mais justement ce serait bien de parler et vous réconcilier. Et sinon, c'est décidé, en automne je passe te voir ! Pas possible ce monologue infini... On est ensemble ma sœur. *Nio farr. Bacioni !*

Je suis quelqu'un qui a bien connu Londres il y a des années de cela. Je me souviens des nuits folles à Shoreditch, des interminables après-midi à Brick Lane. Le Tea Bar, le Mother Bar, le Russian Bar. Tous ces lieux, avec les immenses vitrages d'usine désaffectée, qui deviennent des boîtes de nuit. Ou des petits pubs en style soviétique-punk. Et les dizaines de squats qui nous hébergent, si besoin.

Je suis quelqu'un qui a abandonné son dernier squat sans remords. J'en ai l'image en tête, et ça me suffit. L'encens au muguet finit de brûler et la cendre molle se disperse dans le vent. La nappe moche de tournesol luit sous le soleil, en laissant entrevoir, comme s'il s'agissait de petites sculptures, les miettes de biscuits. Les portes du placard sont ouvertes. Une corde d'ail est à moitié dehors, penchée vers le sol. Elle semble demander à être remise dans son étagère. Mais je la laisse pendre. Un jour elle tombera elle aussi.

Je suis quelqu'un qui avait une amie, mais qui l'a vue tomber de l'arbre de la confiance. Des fois ça arrive. Je me suis peut-être réjouie de détails inutiles, qui la faisaient sourire. Et j'ai peut-être cloué au cœur des nuances que personne ne voyait, même pas elle. Alors je reste à ma place. Celle de qui ne peut pas – et ne veut pas – être quelqu'un d'autre que soi-même. Ou croire à autre chose que l'amitié.

Je suis quelqu'un qui a du mal à croire que j'ai perdu une amie. Et pourtant je ne la reconnais plus. C'est avec elle, Lara, que je décide de me servir des locaux abandonnés. C'est avec elle que je tiens depuis toujours les banquets dans les brocantes, la comptabilité dans les bars des squats ouverts ensemble. C'est avec elle que je grandis, car c'est la première amie que j'ai en France. Je ne sais pas ce qu'elle a décidé de faire de sa vie, mais la manière dont elle s'en est allée nous a

éloignées. Abandonnée par elle, par le Vendeur de Disques à l'œil faux, je me réfugie dans mes livres. Je fuis les mails, le contact avec les autres.

Je suis quelqu'un qui a peur de lire les mails. Quand je vois, comme maintenant, que le Petit Cousin Fragile m'a écrit, je me sens vainement importante. Je visualise un papyrus, je ferme l'ordinateur : je m'étends sur le lit.

Je suis quelqu'un qui lit, toujours, même ce que je ne voudrais pas.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

16.07.13 à 13 : 06 PM

Estelle,

Je t'écris avec l'honnêteté de toujours. Je suis rentré depuis quelque temps, mais je ne t'ai pas rendu visite car ce n'est pas la meilleure période de ma vie. Si ça se trouve, je pourrai te parler honnêtement et te dire les choses comme elles sont.

Alors voilà. C'est une période vide, elle manque de tout. Même de mots pour la raconter.

Eh bien oui : moi, Mansour « Le Prince des Mots », champion régional de Slam Poetry deux années consécutives ; moi qui me maintiens en écrivant des dissertations, j'abandonne mon sceptre et ma réputation. Je ne crois plus que ma voix puisse être comprise par tout le monde. Ni que les gens veuillent vraiment l'entendre, l'écouter. Le silence a gagné. Il n'y a rien d'autre à dire. Ah oui : je ne fuis plus le mutisme de la planète : je l'autorise à prendre ma voix. Je lui donne chaque chose que je ne dis pas pour qu'il la range dans la caverne la plus secrète, dans la grotte la plus sombre et humide.

Peut-être qu'un jour viendra un explorateur sans prétention. Et alors, je me dévoilerai.

Estelle ! Je ne dois pas succomber moi aussi à l'ego-trip de cette époque maudite. Je dois, au contraire, partager avec toi ce que je ressens. Pardon. Re commençons. La psychologue a dit que je dois tenir un journal, mais si je ne l'adresse à personne, pour moi ça n'a aucun sens. Je vais te dire tout ce qui s'est passé.

Le problème, toutefois, c'est qu'il n'est absolument rien arrivé, mis à part le fait que je ne sors plus de ma chambre. C'est mon manoir, je ne l'abandonnerai pas si facilement ! Cette chambre est un coffre plein de rêves. Tu veux en goûter un peu ? Eh bien, tu n'as qu'à m'écouter : si je ne mets plus les pieds dehors c'est parce que couper le gâteau du demain devient de plus en plus pénible. Le couteau brille, oui, mais quand j'arrête de le regarder et que les autres m'invitent à partager la vie, je sais que c'est déjà trop tard.

Pour moi ce n'est plus un gâteau savoureux, tu comprends ? On pourrait me dire que je n'ai pas encore seize ans, ou que je ne pense qu'à moi-même, en laissant mon père dans l'incompréhension. Pourtant je ne suis pas égoïste, au contraire ! Je les remplis de vœux, lui comme les autres explorateurs. Mais s'il vous plaît, qu'on me laisse dans l'oasis du trésor perdu, dans les profondeurs de mon coussin. Je ne demande rien d'autre, vraiment !

Ok, je veux te dire ce qui s'est passé. En fait tout le monde m'a fatigué. Du premier au dernier. Tout le monde. Aujourd'hui la psy m'a dit que je dois me vider de ma rancune et m'emplir d'air propre. Me promener avec mon père et lui raconter ce que j'ai fait au Sénégal. Me lever de bonne heure et prendre une douche fraîche. Je ne peux pas, je ne peux pas. Après ce voyage mon navire a fait naufrage. Et même s'il est resté intact, peu importe ce qu'il contient encore : rien ne pourra le ramener à la surface. Et puis, que veux-tu que ça change, une fois que je serai sorti d'ici ? Là, dehors, il y a juste des rues qui brodent le futur avec des aiguilles de pétrole. Bien que l'aube frappe à la porte des gratte-ciel chaque jour, bien que les dinosaures gris continuent à crier : « Aidez-nous à ne pas tomber ! », il y a trop de lumières qui répondent avec des grimaces souriantes. Je parle de nos immeubles ! Tu les as vus ? De jour en jour plus hauts, plus sales. La croissance les a rendus aveugles et nous on est privés d'un toit. Orphelins d'un Créateur parce que le ciel est désormais obscur. On n'a plus qu'à suffoquer tout doucement, un peu électrocutés par le courant, un peu bêtement optimistes. Tu ne les sens pas, les fils de plus en plus serrés qui enlacent nos vêtements ? Et quand la grande vapeur descendra des cieux, tu verras, nous serons fagotés par la mort. T'as aimé ma prophétie ? Mais surtout, un jour, malgré ces mots, viendras-tu me voir ?

Je t'en prie, ne réponds pas.

Mansour

Je suis quelqu'un qui n'est pas surpris par les mots du Petit Cousin Fragile. Il a fait le premier Voyage de sa vie. Son épuisement est normal. Je le ressens moi aussi, à onze ans. Je l'expérimente, comme une opération à cœur ouvert, au moment où il y a la césure entre la vie d'avant et celle d'après. Quelque chose la divise, et pour chaque partie il n'existe qu'une seule et unique recette. À Dakar, la Ville Ancienne, on est tous là, mais il nous manque beaucoup d'amour. Une fois à Paris, la Ville Nouvelle, la famille se réduit. Mes sœurs et moi nous apprenons à nous connaître. Je découvre que ma liberté n'a pas de limites. Personne ne l'endigue. Alors je me retrouve à fuir de la maison à plusieurs reprises, ou à inviter des amis occasionnels pendant la nuit. Dès que tout le monde est sorti, des petits dealers vident le frigo et les portefeuilles qui traînent. Je nie toujours être impliquée dans la

disparition des objets de valeur du salon, de la chambre de ma mère, du dernier tiroir du placard. Elle est très patiente. Moi aussi, avec elle. Et ce depuis que je suis née.

Je suis quelqu'un qui devait naître animal. Moitié poisson, moitié oiseau, je l'ai dit.

Là-bas d'où je suis partie, je reste des heures sur la terrasse. C'est un lieu étouffant, le soleil à pic brille sans pitié. Je monte là-haut parce qu'il y a toujours deux moutons à l'air souffrant qui mangent du pain sec et du foin. Je me blottis, avec eux, sous le toit en plastique. J'éprouve de la peine. Je pâtis comme eux. Attachés, contraints à la canicule étouffante, destinés à être égorgés, puis éventrés, écartelés, encore en vie ils sont laissés à eux-mêmes. Il y a aussi les chats, mal nourris et squelettiques. De rares chiens jaunes, pleins de croûtes, à moitié aveugles, les oreilles et la queue démangées par les blessures. Ils attendent toujours près des carcasses de voitures, où il y a l'usine des réparations. Proches d'un troupeau de moutons errants. Qu'en est-il d'eux à présent ? Ils me manquent.

Je suis quelqu'un de nostalgique. Quand j' imagine retourner au Sénégal après tant de temps, je pense avant tout à la nature. Pas de lourdeurs sociales ou familiales. Je m' imagine marcher dans la réserve naturelle de Bandia. Traverser le parc de Niokolo Koba, à quelques mètres du rhinocéros, prendre en photo avec un zoom les mâchoires du crocodile. Voir courir une meute de lionnesses. Sortir mon goûter alors que des petits de phacochères me tendent une innocente embuscade. Chasser tendrement les singes qui cherchent à voler mes lunettes de soleil. Apprendre à contrôler la soif, l' impact du soleil. Comprendre, de nouveau, la valeur de l' ombre. Respirer avec les animaux.

Je suis quelqu'un qui ne mange pas d' animaux. Je n' ai pas l' argent pour me payer des repas bio, mais je laisse reposer en paix les êtres qui ne sont plus. Que les morts de ce monde reposent en paix.

Je suis quelqu'un qui souhaite au Vendeur de Disques de reposer en paix. Il s' appelait Zev. Il est mort la semaine passée. Le jour qu' ils affichent la petite annonce sur la porte de son immeuble je me rase le

crâne. C'est ma façon de le saluer. C'est lui mon Dernier Père, un père qui dit toujours fasciné : « Vous les Afrodescendants vous êtes extraordinaires mais incompréhensibles. » Foutaises. Mais je tiens à lui. Il a un magasin de vinyles anciens et de nouvelles découvertes caribéennes, d'Afrique centrale et afro-américaines. Au coin de la rue. Je ne sais pas s'il rêve d'être noir, mais son obsession est drôle. Je me rase le crâne parce qu'à partir de maintenant personne ne me grondera si je n'entretiens pas mes dreadlocks comme je devrais. Si je ne vais pas à la fac, même pas populaire, pour « forger une nouvelle élite afro-européenne ». Moi qui ai la possibilité d'étudier. Puisque ma victime s'en va plus tôt que prévu, je perds le goût de la provocation. Avec le crâne dégarni, j'achète les premiers livres qu'il aurait approuvés : *De la postcolonie* d'Achille Mbembe, *Habiter la frontière* de Léonora Miano et *Méditations africaines* de Felwine Sarr. Zev est un juif propalestinien, un Français anticolonialiste, un commerçant anticapitaliste et un homosexuel qui déteste le mariage, pour les hétéros comme pour les gays. Il était. Certes, il aurait encore beaucoup de choses à dire.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

16.07.13 à 02 : 56 PM

Ok, je te dis au moins ceci ; je suis allé au Sénégal pour voler des souvenirs qui ne m'appartenaient pas. J'aurais ensuite créé une réserve avec laquelle me nourrir pendant les longs hivers de la cité. Et pas que. Je voulais trouver des traces d'elle : la Princesse, ma mère. Sa famille m'a accueilli avec affection, mais en vérité... C'est moi qui l'ai tuée, en naissant. Mon père n'a pas voulu venir ; il disait que le soleil l'aurait brûlé. À mon avis ce sont les souvenirs qui le brûlent, plus que les rayons sur sa peau blanche. D'ailleurs mon statut de mi-Blanc m'a valu un tas de filles prêtes à s'immoler pour un de mes sourires. Mais j'avais autre chose à penser. Là-bas je ne sentais *même pas* ce désir-là. Pourquoi personne ne me croit quand je dis que j'avais autre chose dans la tête ? La psy comme le médecin.

Ils n'ont vraiment rien compris. Au Sénégal j'avais d'autres obsessions. Enfantines, peut-être, mais palpitantes : je voulais trouver une autre photo de la Princesse, un déclic qui l'aurait capturée dans une posture différente de celle qui s'affiche sur la seule image d'elle que j'ai. Mais rien à faire. La photo gardée par ses frères est la copie fidèle de celle que mon père leur avait envoyée, il y a des années. Désormais cette icône est devenue un totem : ma mère si sérieuse, avec le kajal qui entoure son regard... Au cimetière je lui ai offert ma prière tardive. Des récits de la tante Khadija et de l'oncle Souleymane je sais qu'ils ne pensaient pas qu'elle allait mourir. Il n'y

avait pas eu assez de temps. Ils t'ont jamais expliqué quelque chose ? À ce qu'il paraît ta grand-mère était parmi ceux qui l'assistaient pendant que ses soupirs se pourchassaient les uns les autres et que l'air s'échappait, dans sa lutte pour rester en vie. On dit que le monde, pour ma mère, était devenu rapide comme les pulsations de son cœur, absurdement vide d'oxygène. Je suis donc arrivé dans un torrent de sang.

Le lendemain, à l'annonce de sa mort, des nuées de proches ont envahi l'hôpital, bruyants. Ils cherchaient à éloigner la douleur avec des mots qui se croisaient dans les chambres, rebondissaient aux murs, se levaient jusqu'au manguier de la cour d'hôpital et tombaient, en averses de souffrance et de rires gênés. Moi je suis ce qui est resté au-delà d'elle, de sa voix qui s'évapore en souvenir. Au-delà des silences, des pleurs, de tout. Pour elle.

Mansour

Je suis quelqu'un qui n'en sait pas plus du Petit Cousin Fragile. Quand il naît, ils l'emmènent loin si rapidement que je n'ai pas le temps de le voir. Je découvre son existence ici à Paris, quand il a déjà deux ans. Sa mère, cousine de la mienne, est très jeune quand elle meurt. Je ne saurais rien dire d'autre. La période qui précède notre voyage est compliquée. Ma mémoire mélange tout. Pour moi c'est comme s'il commence à exister seulement en France. Au Sénégal, je vois Rama la Princesse dans les occasions de rencontre entre proches. Elle est très gentille, petite de taille. Un jour, pendant qu'elle est dans la chambre de ma mère, j'essaie ses chaussures : je les trouve devant la porte et je veux voir si elles me vont. C'est le cas. Je n'ai pas d'autres souvenirs, ni récits ni photos.

Je suis quelqu'un qui aime regarder les photos, comme le Petit Cousin Fragile. Je les fixe et je me souviens de tout. Il y en a une, en particulier, que j'aime. Je suis avec mes sœurs. Nous sommes appuyées sur une rampe en bois de la maison, dans la Ville Ancienne. Je continue à me retourner pour attraper les lézards que je sens courir entre les feuilles. Maman me dit de ne pas bouger, *s'il te plaît*, car la photo est presque faite, *une seconde encore*. Peu après on va aux Almadies. Papa prend son car aux vitres teintées et nous amène, avec nos toiles, parasols et jeux, sur la plage. Puis il reste assis dans un bar avec vue sur la mer à observer nos gestes. Et il sirote des boissons glacées. Ma mère, par contre, vient avec un sac plein de livres et elle lit. Elle lit. Elle lit. Pendant ces moments-là j'ai la nette impression que rien de mal pourrait nous arriver, ni à moi, ni à mes sœurs, ni à personne d'autre au monde.

Mais ça ne dure pas longtemps. Pour ça, ça devient une image, un souvenir.

Je suis quelqu'un qui a fait siens des souvenirs qui ne lui appartiennent pas. Petite, je suis une sorte de passoire. Une espèce de filtre traversé par toutes les confidences et les purges possibles. Je les accueille et je cherche à les dompter, les domestiquer, les adoucir. Il existe quelque chose de très innocent dans l'enfance de certaines personnes, quelque chose qui a manqué à la mienne. Un jour, ici à Paris, je commence un écrit intitulé : « Le journal de la Perdition ». Il ne s'agit pas de ma vie de jeune squatteuse. En réalité il ne m'arrive jamais rien de vraiment extraordinaire ou aventureux. Le risque a été pris bien avant, dans les premières années de ma vie. Ça devrait être un journal qui parle de mon enfance. Mais je ne le continue pas.

Je suis une fille qui commence beaucoup de choses, mais ne les termine presque jamais car je me perds sur le chemin et je change de direction.

Je suis quelqu'un qui se perd et qui se retrouve toujours. J'avance en trébuchant sur la marée de notions et d'objets que je ne peux pas m'empêcher de cueillir le long de la route. Je vais à toutes les jam sessions, à tous les slams, open mic', festivals de musique ou de poésie. Les performances de rue ne me suffisent pas. J'en organise moi-même dans les squats, avec pour prétexte une expo d'art ou un dîner. Et j'avance. Toujours un peu plus lourde. Consciente. Désillusionnée. Je mens : je n'ai jamais eu d'illusions, à part celle d'en avoir. Je m'épuise toute seule, de moi-même. Alors je fume de l'herbe. Et je côtoie la légèreté. Enfin.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

19.07.13 à 11 : 15 PM

Oui, Estelle, je sais que dans la famille circule la rumeur que maintenant je suis devenu un visionnaire, un junkie à deux balles. Ce que vous supposez est vrai, mais ça concerne juste cet été : effectivement j'ai utilisé quelques substances là-bas. La première fois c'était à Saly, avec les cousins défoncés : les enfants de tata Touti. Je regrette de les avoir fréquentés, mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse maintenant ? On avait loué un bungalow pour le week-end. Le long de la route principale nous nous étions fournis de tout ce que les magasins offraient, c'est-à-dire cigarettes, biscuits, piles, magazines,

bonbons : nous échangeons des francs CFA avec des fades produits d'Europe dans l'attente de notre homme. Vu qu'il ne faut jamais laisser ses billets au premier *Boy hey boy* qui promet de revenir tout de suite après avec de l'herbe, le nôtre nous l'avons suivi. Le mec rencontré, un quadragénaire rasta, nous a conduits dans une maisonnette en paille de laquelle on pouvait encore entrevoir les lumières du centre-ville. Comme le veut la tradition, en le quittant nous lui avons laissé une partie de l'achat, en signe de fraternité. Les joints que nous avions préparés par la suite étaient ce qu'ils étaient : ce qui importe c'est que cette nuit-là nous ne sommes pas rentrés au bungalow. Dans la rue, en errant parmi les lumières au néon sur les allées bondées, j'avais l'impression d'avoir bu dans un verre qu'on ne m'avait pas donné et que je n'avais pas demandé. Peut-être en effet avais-je bu quelque chose. Mais quoi ? Vers l'aube, quand tout le monde souriait autour d'un feu presque éteint, voilà que la falaise d'un rocher m'attirait vers la mer. Pourtant je ne pouvais pas – je ne devais pas – respirer comme les crabes. J'entendais des castagnettes dans le vent et je voyais des êtres minuscules clignoter dans le sable. J'avais besoin de planer ailleurs, mais je n'apercevais aucune brèche disposée à me laisser m'enfuir. Je me suis alors rendu compte que j'étais piégé à l'intérieur d'un ciel si proche et si étincelant qu'il était en moi. Pire, il *était* moi. Mais il s'agissait juste d'un Messie de désarroi, Estelle, un astre privé de mémoire qui oubliait d'avoir promis ce que dans la lumière il n'avait pas amené : ma mère. Ça te semblera absurde, peut-être, que je ne me sois pas encore résigné. Pourtant je n'arrête pas de penser que le Sénégal devait être comme la Princesse : un berceau de souvenirs. J'aurais voulu que cette terre vomisse des roses et des tulipes pour moi, qu'elle rugisse d'amour. Dans mon imaginaire, elle a toujours été une lande de fruits doux, juteux. J'aurais pu en prendre, mais en m'enfuyant encore nourrisson, j'ai retardé ce moment. Et là il m'a semblé désormais passé. Tu sais, au final, qu'est-ce que je mangeais avec mon papi, le Roi du Call Center ?

Du pain : mou et plein de fourmis.

Mansour

Je suis quelqu'un qui accepte qu'en famille circulent des rumeurs. Je n'ai pas le choix. Je ne peux faire autrement. La famille est faite pour que les rumeurs circulent. Tata Khadija a dit à ma mère que cet été Mansour a fréquenté un milieu bizarre, au Sénégal. Elle a dit qu'il est devenu un de ces jeunes qui n'écourent personne, une racaille qui file dans des voitures de contrebande, sans permis, un petit dealer de la *dolce vita* dakaroise. Comme les cousins Majid et Fakhry. J'ai ri. En vrai ses mots ont signifié que tout était dans la norme. Sa vision des choses est comme d'habitude immuable, celle de ma mère flexible, la mienne aérienne.

Je suis quelqu'un qui reste convaincu d'une chose : le Petit Cousin Fragile est un visionnaire. Je le revois enfant. Son père l'amène chez nous pour passer quelques jours de vacances parce qu'il doit aller déguster je ne sais quel vin de Normandie. Le petit cousin est toujours un peu agité, mais c'est un enfant drôle, très éveillé. Un de ces matins, il nous raconte qu'il a rêvé d'être un pianiste dans le ventre d'un poisson. Vi Vee et moi nous lui demandons : « Comme Geppetto, le père de Pinocchio ? » Nous trouvons ça mignon : qu'il ait rêvé d'être le personnage d'une fable. Il répond que non, il n'était absolument pas comme Geppetto dans ce rêve-là. Plutôt un pianiste de talent, et plus sa musique était sublime, plus sa mélodie était harmonieuse, et plus le poisson rétrécissait. Il avait rétréci au point qu'il était plus petit que lui. Alors il avait décidé de le conserver sur sa tête pour toujours, comme avertissement et symbole qu'il fallait s'améliorer. Vi Vee et moi nous sommes impressionnées comme jamais. Il n'a même pas onze ans. Et il ne prend encore aucune drogue, le Petit Cousin Fragile. Sonia chuchote, d'une voix craintive : « C'est un artiste. »

Je suis quelqu'un qui aime l'art. Depuis très longtemps j'ai la chance de le côtoyer. C'est de l'art quand j'aide, enfant, la cuisinière à nettoyer le poisson et quand elle permet à mes doigts délicats de petite fille de le farcir avec des condiments épicés. Je revois mon visage attentif. Et mes petites mains agiles écraser la pâte rouge et parfumée à l'intérieur du thiof. L'art c'est quelque chose qu'on ne peut pas chercher, puis trouver. C'est seulement quand l'esprit est secrètement prédisposé à le voir qu'il nous illumine : pour un instant et pour toujours. Je sais que je n'ai aucune qualité artistique, mais je suis contente d'avoir gardé ouverts aussi longtemps des espaces créatifs. J'ai permis à des personnes d'exprimer leurs tourments, leurs grumeaux d'inadaptation, leurs rêves indicibles. Je leur ai permis de dompter l'enfer.

Je suis quelqu'un qui sait voir l'enfer même dans une journée de soleil. Je le sens crépiter aux oreilles, avec des langues en feu qui incendient tout ce que j'entends : les phrases absurdement vides des passants. Leur manière de répéter ce qu'ils ont intégré au cours de la journée. Je hais, d'une haine incandescente, l'harmonie forcée des jours de fête ou les week-ends en amoureux, commandés comme un carillon à rythmer. L'acceptation passive du coût de la vie. Sur des caricatures de terrasses,

les Parisiens vident leur porte-monnaie sans faire d'histoires. Moi je proteste et si je suis si dégoûtée je crache. Qui peut m'en empêcher ? Qui peut me punir ?

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

21.07.13 à 11 : 08 AM

Estelle, le passé que je ne connais pas me rend fou. Je sais que ça t'importe peu, mais quelqu'un t'a déjà parlé de la période *avant* nos naissances ? Tu n'as jamais eu la sensation désagréable que pour véritablement savoir quelque chose de toi, il fallait demander à ton entourage ? Et donc déranger les autres ? Pour ce qui me concerne, la seule chose que je sais c'est que mes parents s'étaient rencontrés à une fête organisée par l'université Cheikh-Anta-Diop, à Dakar. Ma mère était une étudiante menue, en première année de Droit. Mon père, un homme grand et baraqué qui passait ses premières vacances au Sénégal, invité par un ami de la même faculté que ma mère.

Si je suis allé à leur fac, c'était pour voir les mêmes choses qu'elle avait peut-être vues à son époque. Il y avait une grande mosquée. Soudain une voix qui sortait du mégaphone a envahi, mélodieuse, toute la cour. C'était l'appel à la prière. D'énormes 4 x 4 stationnaient sur les trottoirs de l'allée récemment cimentée, tandis que les jeunes qui voulaient étudier en plein air s'asseyaient sur les pierres dans le jardin. Mais moi j'observais surtout les jeunes filles : est-ce que ma mère avait, comme certaines d'entre elles, les épaules larges, la taille fine et des fesses saillantes ? Très peu portaient des soutiens-gorge et par l'élégance de leur démarche, livres sous le bras, on aurait dit qu'elles étaient en train de participer à un défilé de mode. Est-ce que ma mère défilait aussi ?

Tu sais que quand mes parents se sont mariés, mes grands-parents français ont arrêté de parler à papa ? Ils ne voulaient pas de ma mère. Les Sénégalais, par contre, ont accueilli mon père à bras ouverts dans leurs châteaux-taudis. Mais le jour où la Princesse s'en est allée de ce monde... Nous sommes partis aussi.

Le palais qui m'a hébergé cet été est le même où vivait sa famille : imposant et coloré d'un rouge désormais délavé, au cœur d'un quartier qui s'appelle Pikine. Mais t'as certainement déjà été là-bas. Y vivent maintenant cinq familles, sur trois étages.

Le premier jour, en déambulant parmi les rideaux, du Mozart dans les oreilles, j'ai marché sur des tapis, des nappes, des matelas, j'ai effleuré des tables basses en bois, jusqu'à arriver à la chambre de mon grand-père. Le Roi. Tout le monde l'a toujours appelé comme ça parce qu'il est le propriétaire du seul call center du quartier. J'ai enlevé mes écouteurs. Nous nous sommes regardés, en silence.

Moi j'étais le prince émérite, le grand vacancier. Je retournais dans mon

berceau tellement d'années plus tard que ma peau nécessitait désormais des crèmes solaires pour ne pas griller. Et après tant de temps que mon frêle intestin avait besoin de médicaments pour résister aux repas. Mon grand-père m'a serré la main et dit : « Tu es le bienvenu, Mansour, Salam Aleykoun. » J'aurais voulu lui répondre que je n'allais pas avoir la paix en moi sans avoir trouvé la Princesse. Mais j'ai tout simplement souri et pensé : je la chercherai jusqu'à la dernière seconde.

Mansour

Je suis quelqu'un qui adore le grand-père du Petit Cousin Fragile. Avec lui on ne peut jamais parler sérieusement. Il aime se faire passer pour un idiot : « Je n'ai jamais entendu parler de cet objet, une fourchette ? Tu dis vraiment que c'est ça ? Je consulterai mes esprits ! » Il m'amuse : en général les gens se remplissent la bouche des noms des autres, de personnages politiques ou historiques, pour pouvoir se gonfler et légitimer l'avalanche d'absurdités avec lesquelles exister. Et se propager. Lui ne cite jamais aucun texte sacré, ni de hautes personnalités locales. Il joue l'innocent.

Je suis quelqu'un d'innocent. Toujours. Même si, enfant, la Deuxième Sœur me dénonce souvent à notre Mère et à notre Père. Je me déclare chaque fois non coupable. Seules m'importent la justice et l'honnêteté avec soi-même. La possibilité de se donner perpétuellement le choix. La liberté.

Je suis quelqu'un de libre. Je suis donc seule. Je sais depuis la nuit des temps que ces deux choses sont liées, à la vie et à la mort. Malgré cela, je suis convaincue que tous, on doit chercher à être libres dans notre tête. Pour nous intégrer réciproquement. Vraiment. Et pour qu'un jour se dégage une quelconque forme de paix.

Je suis quelqu'un qui se sent en paix près des mélodies classiques. J'aime Chopin, je l'écoute pendant des heures. J'en tire ce que j'ai besoin d'entendre. Et pourtant, quand il m'arrive, invitée par quelqu'un, de suivre les spectacles de guitaristes, pianistes et violonistes dans des salles de concert, mon esprit s'aplatit. Je guette les filles aux boucles claires, héritières de Botticelli, leurs visages parsemés de taches de rousseur. Je les regarde sourire de façon presque imperceptible aux mouvements des archets, bouger les pieds pour adoucir le son des

touches des claviers, accompagner avec le mouvement du menton les galipettes des mains sur les cordes. Je les guette et je ne trouve pas de place pour moi à leur réception des grands classiques, à leurs murmures retenus autour du buffet, à cette façon décontractée qu'elles ont d'accepter le bras de leur conjoint sur la taille.

Je suis quelqu'un qui ne connaît pas la taille exacte de son malaise. Je sais pourtant qu'il s'affiche quand je suis face à des bobos qui cherchent à toucher le fond, à plonger, corps et âme, dans le bitume de la ville. Ces alternatifs de toutes couleurs confondues qui savent qu'un futur paisible les attend. Ces amis d'une saison qui vivent leur plongeon dans les squats comme si c'était déjà le déclic d'une image, d'un souvenir à regarder après, tendrement, dans un confort bien mérité.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

25.07.13 à 3 : 43 PM

Ah ouais... Aujourd'hui on m'a fait promettre que l'année prochaine je retournerai à l'école. J'ai dit ok. Mais pour l'instant ma promesse est juste l'air que je respire, une bouffée de captivité. Vu que ma mère a été l'artisane de ces barreaux, en se sacrifiant pour me faire exister, cette prison, cette vie, je les respecte. Je les respecte pour de vrai, que tout le monde soit bien tranquille. Mais l'école non. J'ai encore besoin de tout sortir, d'espace, de temps.

D'ailleurs, pour continuer à imaginer j'ai pris d'autres substances au Sénégal, mais de celles qui te font vraiment rêver, Estelle ! Ça n'a pas été difficile de se les procurer. Les cousins défoncés n'ont aucune barrière économique ou morale. Tu les as connus quand ils étaient petits, peut-être, mais tu ne sais pas comment ils sont maintenant... Ils ont tellement changé que quand j'étais là, j'ai fini par annuler mon programme de passer l'autre moitié de mes vacances chez eux. Je suis resté chez mon papi. Point. Tout le monde me demandait pourquoi je n'allais pas à Grand Yoff, chez les autres. Ils continuaient à me dire que j'aurais passé des vacances de rêve à prix réduit, dans cette partie de la famille : chauffeur privé, boissons fraîches, climatisation, personnes qui lavent tes vêtements à la main, piscine à l'eau cristalline, jacuzzi dans le jardin, couchers de soleil sur l'océan, draps propres, possibilité de s'occuper seulement du plaisir du corps, sans obligations, contraintes ou tâches liées à l'existence quotidienne. J'ai été inflexible. Ils sont tellement oufs, les cousins. Pour te donner un exemple... Majid, à un moment de ses hauts et bas avec la drogue, a été mis sous la surveillance de deux individus que tonton Amar payait généreusement. Il s'agissait de gardiens d'habitation « enrôlés » en qualité de gardes du corps.

Ils restaient collés à lui nuit et jour afin d'éviter qu'il ne se drogue. Un jour l'un d'eux l'a empêché d'aller faire pipi, l'obligeant à des efforts extrêmes pour ne pas se pisser dessus. Quelque temps plus tard Majid l'a appelé au téléphone, en l'insultant. Il l'attendait armé d'une bouteille cassée. Ils se sont affrontés. En souvenir de cette bagarre, il garde des cicatrices profondes, des tatouages indélébiles qu'il couvre maintenant avec un brassard en cuir. Si l'arme avait touché une artère, je pense qu'il aurait pu en mourir.

Depuis, il montre son poignet, en ricanant, aux amis et aux connaissances. C'est son trophée. En fait dans la vie du cousin il y avait un ravin, personne ne l'a vu, et cependant Majid y est tombé.

Fakhry, l'aîné, met des chemises propres, fait un peu de business, et se finance, essentiellement, avec le travail que lui passe son père. La première fois que je l'ai rencontré, c'était un vendredi, et le cousin portait un long boubou céleste. Il chaussait des baskets et un collier de rappeur.

Il avait les yeux rouges et m'avait dit, en rigolant, qu'il venait de fumer un joint. Je lui avais demandé s'il était vraiment allé prier dans cet état. « Bien sûr ! », sa réponse, pour ensuite me promettre qu'un jour il me montrerait les gris-gris qu'il gardait sous le lit ; avec ceux-ci, selon lui, il était ok même aux yeux de Dieu. Quelques jours plus tôt, Fakhry était en voiture avec son chauffeur, et il y avait une manifestation, peut-être étudiante, autour d'eux. N'arrivant pas à circuler comme il l'aurait voulu, son chauffeur était sorti de la voiture et avait tiré en l'air deux coups de pistolet pour disperser la foule et pouvoir avancer. Et où étaient-ils si pressés d'aller ? Aux Almadies, pour se relaxer en bord de mer. Pour te dire...

Mansour

Je suis quelqu'un qui enfant va souvent aux Almadies. Là-bas je me fais des nages phénoménales. Il y a toujours d'autres enfants qui se débattent autour des rochers pour arracher les coquillages et les moules. Puis ils courent les vendre aux petits restaurants au bord de la mer. J'aime rester à regarder les pirogues des pêcheurs parce qu'elles sont pleines de dessins, de symboles, d'écritures protectrices en arabe. Dès que je suis sûre que personne ne me voit, je caresse la surface des bateaux et je nage en dessous, en faisant semblant de croire que ce sont des requins, et que donc je dois les fuir. Les Libanais qui viennent aux Almadies sont de leur côté. Les Sénégalais de même. Une fois, je feins ne pas comprendre cette séparation officieuse : je vais prendre un bain de soleil de leur côté, avec Vi Vee. Florette et Sonia nous enjoignent à grands gestes de retourner auprès d'elles.

Et pourtant nous aussi nous fréquentions des Libanais : tonton Amar, le mari de tata Touti, et ses parents, les Shafiq. Aller dîner chez eux signifie manger jusqu'à l'épuisement. Nous voilà, je nous revois, mes

sœurs et moi, marcher dans leur demeure somptueuse, caresser les murs aux couleurs ténues et délicates. La salle à manger, grande et illuminée. La température fraîche et légère qui réveille les sens après la chaude torpeur du dehors. Les employés de cette maison ont des visages austères et des vêtements aux gilets croisés pour les majordomes, filet sur les cheveux pour les serveuses.

À la suite du départ de mes grands-parents pour l'Europe, je n'entends plus parler des Shafiq. Peu de temps après nous partons aussi. Depuis, je ne sais même pas si leur amitié avec mon père continue ou pas. Je sais seulement qu'elle précède ma naissance.

Je suis quelqu'un qui naît en pleurant, avec des petites mains immatures et des yeux fermés par la peur. Puis je vois qu'autour de moi tout est simple et déjà construit depuis un temps immémorial, aucune autonomie pour mes jambes tremblantes.

Je ne sais pas ce qui s'est passé avant ma naissance, et peu m'importe. Ma mémoire commence le jour où j'apprends à marcher. Si je m'arrête je vais prendre froid, je le sais. Je marche pour ressentir le sang, pour me forcer à respirer, pour que mes mains traînent autour des hanches prêtes à transporter quelque chose, à construire. À menacer. Je me défends des mots, je les esquive, je les fuis, je les tabasse et je recommence à marcher. L'Amour de ma mère, son homme, pendant des années il en a renversé une flopée, sur nous, sur notre vie, sur la vie de ses idoles – de ces mots. Mais en vérité il ne parlait jamais que de lui. Et ils n'ont pas été des mots dans le vent, non : ils ont été cruels, ils nous ont arrachés à un pays, ils ont supplanté d'autres voix, regards, visages. Ils m'ont déracinée des jeux du quartier, de mes déambulations infinies dans la pollution rassurante, dans la chaleur qui dévastait l'autre ville, la Ville Ancienne. Ils m'ont privé d'une vie, les mots de l'Amour de ma mère. Un homme aux yeux verts. Shakespeare l'avait dit, de se méfier. Il n'y a que l'envie qui est Verte. Alors me voilà : je suis une adolescente qui marche sur les rails des villages du sud de la France, quand il n'y a personne pour voir.

Personne ne l'a vu, mais je suis une étoile filante qui n'a pas encore touché le fond, la fin du ravin, malgré la chute. Encore une fois j'émerge du péril. Je survis. Je fête. Je vis. *J'ultravis.*

Ces dernières années, je suis quelqu'un qui aime organiser des fêtes : capoeira, jazz manouche. Et trinquer à l'infini avec tous les musiciens roms que je connais. Je fais des goûters polonais, avec des sucreries qui me donnent le diabète rien que de les regarder. Des Pâques serbes. Des dîners palestiniens, avec des drapeaux évocateurs accrochés entre un mur et l'autre. Des soirées tibétaines. Je cherche à faire mien tout ce que je ne peux rejoindre. Je me remplis en roue libre, je suis un hybride sans fin, comme le cercle de mille couleurs qui à force de tourner devient blanc, sans plus des nuances chromatiques. Nul, il s'annule. Comme tous les ramassis qui ne créent rien. Je m'annule toute seule : quelle force. Mais je ne touche jamais le fond. Aucun ravin en vue pour les étoiles. Quand on tombe, nous, ça vient de loin. Ça peut aller très loin. Ne jamais s'arrêter.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

26.07.13 à 1 : 06 AM

Tu sais, Estelle, là avant de me coucher, si je dois penser à ce qui m'a le plus dégoûté pendant mon séjour au Sénégal, je pense à Saly. C'est à Saly que j'ai connu l'ambiance ambiguë et crasseuse qui peut envelopper les touristes et les locaux. C'est là-bas que j'ai senti le mal-être se propager en moi. Voilà d'où vient, peut-être, mon mal d'aujourd'hui.

Les boîtes étaient belles, des fois elles donnaient directement sur la mer. De la terrasse d'un club j'ai même vu deux petits singes criants se disputer une noix de coco. Mais les soirées dégouлинаient de sueur. De tourments. Au rythme de reggae, hip-hop, funk, dance, son des Antilles et musique traditionnelle, la prostitution s'étendait de ses formes les plus *soft* aux plus explicites. Je me suis rendu compte de cela quand un mec a demandé, agressif, à une jeune fille : « C'est quoi ton problème ? Tu veux baiser ? » Puis il a cherché de lui enlever la perruque. Fakhry a remarqué que je m'approchais pour dire deux mots à ce gars, alors il a couru vers moi et m'a bloqué le bras en murmurant : « Calme-toi mon frère, c'est le patron du local et celles-là ce sont ses putes. Ne t'en mêle pas, ok ? »

Cette sensation de gêne m'a suivi le lendemain aussi, au réveil. Nous avons commencé la journée en louant des quads. Puis nous sommes allés où une étendue infinie de buissons et de baobabs peuplaient la terre ocre : il nous semblait que nous étions arrivés à l'origine du monde. Je te jure, c'était très étrange. L'atmosphère désolante et le silence nous donnaient un bienvenu sinistre. Autour des rares puits éparpillés dans la plaine, surgissaient des villages en paille et en bois. Le ruisseau desséché par le soleil avait laissé la place à des sentiers de boue remplis de déchets. Voilà comme était la campagne. Pendant que nous étions en train de passer sur nos quads, des

groupes d'enfants quittaient leurs jeux de terre pour nous saluer avec enthousiasme, en agitant leurs petites mains. Je n'avais jamais vu un paysage similaire : des termitières deux fois plus hautes qu'un être humain s'érigèrent tranquillement au milieu de la brousse. Il y avait des chèvres et des hommes, à l'ombre des arbres, des femmes assises face aux cabanes. Arrivés là où aucun mouton n'aurait eu envie de bêler, là où aucun enfant n'aurait su quelle distraction s'inventer, nous avons sorti de notre sac une canne de bambou pour aspirer un peu de sagesse.

Nous voulions simplement jouer à cache-cache dans le néant. Au fond, qu'est-ce qu'il y avait de mal ? Dis-moi, Estelle ! Les nuages voltigent aussi, non conscients de leur nature : éphémères ! Changeants ! À la merci des vents ! Pourquoi se comporter comme les pères du monde, avec des longues barbes et des paroles graves pour nous défendre ? Nous ne sommes et ne serons jamais mûrs !

Le ciel de ce jour était grand, puissant, invitant. Je savais que c'était la seule preuve de vérité et alors je le regardais, en me croyant observé. Et je volais sur les ondes du vent, je touchais les étoiles. Puis j'arrivais à penser être le ciel et là je tombais, piégé piégé piégé : affamé d'infini, dans l'illusion de l'avoir, pour un instant, en moi.

Mansour

Je suis quelqu'un qui a le droit de cueillir, dans une jarre secrète, toutes les confessions les plus fragiles et incertaines des mecs. Je suis quelqu'un qui a été avec des hommes de toutes les origines. Je me suis sentie regardée très peu de fois pour qui j'étais vraiment. Mais ça n'a pas d'importance. J'ai aimé leurs mesquineries. Moi aussi j'en ai fait beaucoup. Nous nous sommes mutuellement menti, en le sachant parfaitement. Donc, nous nous sommes plus ou moins dit le vrai. Aucun piège.

En vérité je suis quelqu'un qui se sent piégé par la plupart des bourgeois blancs français. Même si je me force toujours à ne pas voir la *color-line*, ni la *money-line*, à les annuler d'un clignement des yeux, je soupçonne la symbolique sociale de notre union. J'ai déjà essayé : lui aisé mais au tempérament modeste, moi indigente mais grosse voix, lui descendant de Franco-Français, moi sauvant mes aïeuls bantous, lui découvrant les bas-fonds de la ville, moi explorant les grandes propriétés de campagne. Il fallait qu'il m'aime trop fort, au-delà de ses moyens, pour balancer loin de nous les malentendus. Et qu'il arrête aussi de me regarder comme la représentante d'une communauté diasporique. Comme si dans mon teint et mes cheveux étaient inscrites

une colère et une revendication qu'ime transcendent. Ou encore, qu'il cesse de me considérer comme un parfum d'ailleurs avec lequel colorer sa vie morne, trop blanche et grise et nécessaire d'un arc-en-ciel qui porte mon nom, moi qui depuis toujours ne peux supporter d'être définie.

Je suis quelqu'un qui ne définit pas l'obsession, comme Éric. Je la subis. La deuxième fois que je lui rends visite, il me dit que ma mère est une personne obsessionnelle : « Elle a fait un transfert de notre amour, elle s'est mise à idolâtrer Frantz Fanon. Je ne pouvais pas la suivre dans sa fixation. » Je lui demande s'il est jaloux. Il rit amèrement : « Non, Estelle. Mais c'est moi qui lui ai fait connaître ce penseur : et elle l'a complètement transfiguré, ne me donnant plus accès à sa pensée de façon équilibrée et objective. Elle a lu ses livres, ses biographies et s'est convaincue qu'un lien exclusif les liait. Elle a voulu m'exclure de ça. Alors que j'ai toujours partagé mes repères avec elle. » Il parle en secouant la tête.

Je suis quelqu'un qui secoue la tête quand il faut écouter l'histoire d'amour de sa mère par la bouche d'un homme. Parler avec Éric, à Montreuil, c'est comme ouvrir une porte sans qu'il soit possible de la franchir. Lui aussi parle de Saly, lieu de péchés et de pécheurs.

« Ta mère et moi nous sommes arrivés dans un local bondé et mal éclairé. Son regard me traversait comme une lame pendant que nous dansions parmi des inconnus. En une seconde nous étions devenus des danseurs professionnels aux mouvements sinueux. Jamais épuisés, on exhibait des expressions distraites. » Je lui lance un regard suppliant : cette jeunesse qui revient toujours, je ne la tolère pas. Qui sait où j'étais, moi. Qui était en train de s'occuper de ma petite silhouette d'enfant. Pourquoi ne pas me parler d'autre chose ? Mais il continue : « On chantait tous très fort. Les haut-parleurs vibraient de rythmes africains pêchés aux quatre coins du monde, retravaillés et embellis par la diaspora. Il était temps de zouker, Estelle, les couples se serraient. Enfin j'avais moi aussi ma dame : grande et fragile. Ta mère me tenait les épaules avec des mains légères et gentilles. Elle avait la peau souple et pendant qu'elle m'effleurait l'oreille je pensais à elle enfant. Je l'avais sauvée, je me disais. » Putain, encore cette histoire de sauvés et sauveurs. Je cherche à couper court : « Oui, et après qu'est-ce qui s'est

passé ? » Nommera-t-il tôt ou tard cet enfant ? Éric rallume la pipe d'un air rêveur et, quasi transporté par l'arôme de bois brûlé, poursuit : « Ta mère me regardait intimidée et souriait avec les yeux en fissure. Je lui rendais son regard. À la sortie nous avons marché en silence jusqu'à l'hôtel. Dans la nuit. Au portail, pendant que nous parlions, nos mains se sont enlacées, précises et silencieuses. Dans l'obscurité. — Oui, une tisane au miel et à la cannelle, ton histoire », je grogne. J'ajoute, avec une voix voilée de désespoir : « C'était avant que tu partes pour le Mexique ? — Oui. Après, tout a changé, souffle Éric, presque inconscient de ses propres mots. — Qu'est-ce qui a changé ? je demande doucement, pour qu'il ne s'aperçoive pas de l'énormité de ce qu'il pourrait m'avouer. — Rien, c'est passé, répond Éric, redevenant sérieux, dans le visage et dans le ton. Viens, je te fais un café. Je n'ai plus rien à te raconter. »

Et pourtant je suis quelqu'un qui adore qu'on lui raconte des choses. Dans ma vie de squatteuse je monte et démonte des meubles, je mets le désordre et je le range pour m'occuper les mains pendant que les autres parlent : je sais que je dois écouter des centaines de contes. Les personnes que j'héberge ou celles qui vivent avec moi ont toujours beaucoup de choses à dire. Au petit matin, il m'arrive de porter des lunettes de soleil même si dehors il pleut ou il fait gris, comme ça personne ne me demandera si j'ai mal dormi. Je ne peux pas répondre : « Trop d'histoires dans la tête, à un point que même les rêves les plus fous sont devenus banals. » Alors je préfère montrer aux nouveaux venus mon bureau : une porte sortie de ses gonds et placée à l'horizontale, soutenue par deux béquilles et un perchoir. Ou ma table de nuit mangée par les termites. C'est souvent un bon sujet de conversation.

de : 97sourman@gmail.fr
à : estelle.sudwest@yahoo.fr
29.07.13 à 6 : 44 PM

Ces jours-ci je ne rêve que d'être contenu, protégé. Et ma chambre est ma seule maison. La psy ne fait que de me dire que la rue est en train de m'attendre. Pour dealer des chimères, par exemple ? Non merci, j'ai déjà donné. Et puis je n'aime pas le discours qu'elle m'a tenu aujourd'hui sur le fait que ma terre n'est pas le Sénégal, mais la France et bla-bla-bla. Comme si nous les humains nous étions des arbres à planter par-ci par-là. Même

pendant que j'étais au Sénégal j'ai subi des pressions pour me conformer à la société et à la religion et j'ai résisté... Ce n'est donc pas maintenant que je vais incarner le modèle du petit Français bien intégré.

Là-bas tout le monde me demandait pourquoi je ne priais pas, comment je comptais me sentir enveloppé par le regard bienveillant de Dieu si je ne lui adressais jamais la parole. Tu fais comment toi, Estelle ? Si j'étais très pauvre, malade, désespéré pour mes proches et pour moi-même, qui sait. Peut-être que je prierais.

Je te l'avoue : j'ai eu moi aussi un moment de micro-spiritualité, cet été. C'est arrivé quand, en montant dans un taxi avec Diaby, j'ai remarqué qu'il n'y avait pas de vitres à la fenêtre, que le siège du chauffeur était à moitié arraché de la moquette, les rétroviseurs cassés et le volant dépourvu d'enrobage, réduit à une tôle incandescente. Arrivés au premier croisement, j'ai regardé avec confiance les talismans affichés au tableau de bord, un par un. Tout était trop précaire pour faire autrement. J'ai fait part à Diaby de ma réflexion, mais comme toujours nous nous sommes trouvés en cordial désaccord.

Il m'a dit : « Tu vois la tristesse et l'angoisse là où elles ne sont pas, frère. Vous vous préoccupez tant en Occident ! Vous pleurez à l'avance pour des pertes éventuelles, vous êtes la proie de votre anxiété pour des projets que vous n'avez même pas commencés. Alors que nous sommes simplement tous dans le Flux ! Beaucoup de choses nous échappent de manière grandiose et tragique. Nous qui naissons ici, par contre, nous savons bien que nous sommes dans le Flux. Vous, les Occidentaux, vous êtes peut-être les seuls à le combattre, à l'instar de demi-dieux. Le monde à l'envers, boy ! » Je ne pense pas qu'il m'a tout dit. Autrement, à quoi serviraient tous les sortilèges et la préparation de potions auxquels j'ai assisté au Palace ? Ne s'agit-il pas, en vérité, d'une façon renversée et contrastée, d'une façon différente de la nôtre de voir le Flux ? Diaby m'a expliqué que tous les sacrifices et les offres de ces derniers temps avaient comme seul but la guérison de notre mamie, le bon rétablissement de sa santé. Pour cela trois moutons avaient été tués, désossés et divisés dans plusieurs sachets à distribuer aux membres de la famille dans le besoin.

J'ai donc compris plus tard pourquoi je l'avais accompagné donner quatre sachets de lait caillé aux talibés du quartier et un grand sac de mil à une femme pauvre qui « ne devait pas être handicapée » ! À ma question sur la raison de cette particularité, Diaby m'avait répondu : « Parce que dans le maraboutage dont est victime notre grand-mère c'est probablement une personne avec des déficiences physiques qui est mêlée. » Dans cette période j'ai vu mamie se laver avec des herbes, faire cadeau de ses vêtements, enfoncer des bâtonnets d'encens parfumés sous certains buissons du jardin. Tonton Ousmane l'*Ibadou* ne croyait pas en ces pratiques et superstitions, mais les encourageait quand même.

Mamie, entre un enchantement et l'autre, était souriante juste le soir, quand tonton Ousmane guidait la prière nocturne sur la terrasse la plus

ventilée de la maison. L'oncle psalmodiait avec une belle voix modulée selon les codes de l'école coranique. Et derrière lui des jeunes, des adultes et des vieux se prosternaient dans le noir. Mamie était contente parce qu'il y avait toujours une prière spéciale pour elle, pour sa maladie. C'était la seule chose qu'elle comprenait.

À ce qu'il paraît, ta grand-mère à toi est en pleine forme. On dit qu'elle ne vieillit jamais. Ça aussi c'est un sortilège de nos familles déglinguées ?

Mansour

Je suis quelqu'un qui a vu sa grand-mère il y a deux ans. Et la vieille femme ne semble pas avoir besoin de la médecine traditionnelle. Aucune idée de comment ça marche à Antibes, mais ici à Paris c'est facile d'être tenté par les marabouts et tradipraticiens. À la sortie de certaines stations de métro, te sont confiés des *flyers* qui promettent de guérir de l'impuissance, d'avoir du succès dans le travail et dans les conquêtes amoureuses. Si je ne savais pas que beaucoup d'entre eux sont des charlatans, j'aurais fait une consultation. Qu'en penserait tonton Ousmane, aujourd'hui musulman orthodoxe ? Et dire que maintenant il est *Ibadou* ! Qui l'aurait cru ? Je me souviens de lui sous une autre forme, celle d'un savant toujours concentré sur quelques livres, sceptique sur tout. Presque blasphème.

Je suis quelqu'un qui ne s'est jamais conformé à la religion. Mon père, quand on est enfants, nous amène à la messe le dimanche et nous fait baptiser, nous fait faire la communion. Sans explications particulières. Le soir, seules Florette et Sonia s'agenouillent au pied du lit, les mains jointes. Vi Vee et moi faisons semblant de ronfler, pour les déranger. Mais ma mère, en revanche ! Oh ma mère ! Un jour elle nous convoque dans sa chambre. Elle est au lit, le visage maigre, une année avant notre départ pour la France. Elle nous dit que si elle arrête d'exister elle veut que l'on croie à ce qu'on souhaite. Elle explique : « Je n'ai pas l'intention de vous diriger vers l'une ou l'autre religion. Je vous annonce juste que si de temps en temps vous voulez vous agenouiller face à la croix, fêter le sabbat, répéter le *Nam-myoho-rence-kyo* ou orienter vos sourates vers la Pierre Noire, vous serez libres de le faire, ok ? Ou peut-être voudrez-vous découvrir les traditions préislamiques des pasteurs peuls ou étudier le Culte du Soleil des Indios latino-américains avant la Conquête espagnole. Dans ce cas, là aussi, aucun problème. Et si vous choisissez l'athéisme, je vous souhaite d'être guidées et soutenues par le

plus Grand Espoir, parce que pour croire seulement en l'Homme il en faudra beaucoup plus que pour toutes les religions du monde. » Voilà l'esprit religieux dans lequel je grandis. Depuis, je choisis toujours. Aucun courant définitif ne me porte.

Je suis quelqu'un qui décide de ne pas se faire emporter par le Flux. Exactement comme le Petit Cousin Fragile. Je ne trouve pas, pourtant, d'alternative valide. La seule solution que j'ai est celle d'aller chez Vi Vee, dès que je ne sais plus dans quelles eaux je navigue. Je suis quelqu'un qui va toujours rendre visite à la Troisième Sœur. Celle qui m'est plus proche en âge et en cœur. Je le fais pour m'assurer de l'existence de l'harmonie. J'ignore si elle a compris : cela reste un mystère. Ses yeux le taisent, sa bouche le nie. Mais tout en elle tend à me rassurer, tout le temps. Quand son front se plisse, c'est juste pour annoncer une blague. Salace, brutale, impertinente. Il n'y a aucune haine. Ni revanche. Ni suspicion. Elle ne pense jamais, comme moi, que nous sommes tous dans un piège. Social. Mondial. Pourquoi ne pas exagérer : Cosmique. La Troisième Sœur est consciente d'exister, mais ça s'arrête là. Elle s'arrête là. Ni l'origine ni la fin ne l'intéressent. Elle soigne des corps qui sont déjà là, jetés au monde et frémissants. Vieux, enfants, adultes, malades. Elle connaît la valeur de la vie sans y avoir réfléchi une seconde, et elle nage sans savoir qu'on peut se noyer.

Elle nage dans le Flux, la Troisième Sœur. Sa collection de cartes postales de tous les musées du monde, ses vernis alignés, les différentes tétines de son enfant me le disent. Elle n'a pas peur d'accumuler, de polluer, de se tromper et – pourquoi pas – de sauver. Sa conscience est une non-conscience. À en devenir fou. Près d'elle je suis imprégnée par la paix. Je sais comment elle me voit. Et ça me rassure qu'elle ait décidé de prendre soin de moi de façon distraite. Sans beaucoup de mots, sans le Drame de notre Mère, ni le Jugement de la Première Sœur ou la Peur de la Deuxième. La Troisième Sœur s'occupe distraitemment de son enfant aussi. Elle le laisse tomber, se faire un peu mal. Le biberon, il a appris à le boire seul à cinq mois. La berceuse, avant de dormir, c'est un luxe qu'elle ne lui concède que s'il ne fait pas de caprices avant.

Aucun événement ne semble capital, aux yeux de la Troisième Sœur, y compris cette naissance. Le jour même, en accueillant Nelson pour la première fois dans ses bras, Vi Vee demande à ses amies de lui

rapporter des pâtisseries et du champagne. Les infirmières, ses collègues, ferment un œil sur la stéréo qui passe John Legend. Amy Winehouse. Ayo. Elles se contentent de filtrer et de doser l'avalanche de visites que la Troisième Sœur reçoit tous les jours. Vu qu'elle a eu une césarienne, son hospitalisation dure cinq jours. Les trois fois que je vais lui rendre visite, je la vois gourmande de nouveautés sur le monde extérieur, allaitant son enfant comme si c'était une vieille habitude. La Troisième Sœur intègre tous les événements et poursuit son chemin.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

01.08.13 à 5 : 01 PM

On t'a dit que depuis que je suis rentré, vingt points de suture me décorent le crâne ? Bien sûr que oui. C'était le grand souci de mon père. Il a dû en parler à tout le monde. Tu t'y attendais, n'est-ce pas, que j'arrive ici ? Je n'ai rien à perdre. Croire qu'on puisse trouver une vérité quelconque dans la rue est une conviction que j'avais, oui... Mais c'était avant d'être poursuivi et frappé par la police.

J'étais juste en train d'amener dans un square près de chez moi quelques rêves verts, pour essayer de planer à nouveau, même ici, dans la grisaille qui a remplacé mon berceau africain. Je cherchais à le sentir moins loin. Tu sais qu'est-ce que ça représente pour moi la distance de ma mère ? C'est savoir que toute chose que je lui tends s'agrippe au vide et me revient dès que je mime une brève capitulation, dès que j'arrête d'attendre.

L'éloignement c'est le stationnement dans l'indéfini d'un instant, l'habiter en vain, pour essayer de le cueillir : lever et baisser les paupières pour conjurer une attente qui ne s'apaise jamais. La distance c'est sentir ma mère dans le cœur, le seul endroit qu'elle se retrouve à habiter, et crier à son retour, ne serait-ce qu'en rêve. L'éloignement c'est juste elle.

Et quand je me suis mis à courir pour fuir la police je voulais simplement sauver mes désirs d'évasion solitaire... Ce n'était pas pour protéger les « produits illicites » que, selon eux, j'aurais ensuite vendu au détail ! Après m'être fait frapper par les matraques j'ai passé, comme tu l'as appris sûrement grâce aux potins de famille, des jours et des jours à l'hôpital. Là, avec le silence de mon père à côté du lit, je cherchais à capter le pourquoi de tout cela et j'avais la gorge enflée, comme si une corde y poussait à l'intérieur. Et pourtant je le savais : mon scénario était usé. Cela m'est arrivé, comme c'est arrivé à tant d'autres. Mon daron a porté plainte. Mais pour l'instant je refuse de témoigner. Je veux juste oublier.

Depuis, rien ne m'échappe et j'observe, à travers les vitres de la fenêtre, la fin de l'été. Même si la lumière blanche qui me touche est invitante, je n'ouvre jamais : je reste assis sur ma chaise. Et pendant que l'été recule, en nous privant de soleil et de promesses, je m'arrête et je regarde. Avec la

main serrée dans la glace de mes pensées gelées et les yeux enflés de médicaments, je ne comprends pas grand-chose. Je n'ai plus l'Équilibre, je ne peux plus tolérer des rencontres collectives. La terre ou le ciel sont des solutions. L'obscurité ou la lumière, des réponses. Pas les personnes, pas les livres, pas moi.

Mais je n'ai pas que des pensées négatives, vraiment ! J'ai un beau souvenir, un souvenir concernant ces dernières vacances au Sénégal. Nous étions sur une plage appelée Virage, moi, Diaby, Djibril et un petit cousin de six ans qui venait d'arriver de la brousse, comme ils disent : un des enfants de la famille lointaine. Il y avait comme un vent de liberté qui nous enveloppait de la tête aux pieds. Le ciel, comme tu le sais, peut être blanc et opaque à Dakar, l'air lourd et collant. La mer, même l'après-midi, peut être sombre, bleu encre, et se lancer en tourbillonnant sur des rochers noirs, tandis que de grands crabes immobiles font semblant de ne pas exister. Ce jour-là le panorama était moche mais vif : les gens jacassaient et la mer était trouble. Pour une fois il n'y avait pas de trace du fameux bleu mais la couleur était plutôt marron mousse, comme un *milk shake*. Malgré cela je me suis mis à nager tel un fou. Les vagues me soulevaient et me jetaient sans pitié et moi j'avais vers une destination que je ne trouvais jamais, mais je restais néanmoins confiant qu'elle était quelque part. De retour sur la rive le petit cousin a dit, en observant l'horizon : « Je n'ai jamais vu le ciel tomber dans la mer. » Voilà. Dès que je repense au ciel qui tombe dans la mer et à l'enfant de la brousse, je voudrais être de nouveau là, pour regarder l'horizon à partir de la terre ferme. En revanche, je me retrouve coincé ici, à mille lieues sous les mers. Écrasé par la masse des kilomètres cubes d'eau qui me séparent de la joie, dans l'appartement dont personne ne se souvient : quatrième étage, cité des Freycinets, Asnières.

Mansour

Je suis quelqu'un qui a connu beaucoup de cités, mais encore plus de foyers et d'associations d'insertion sociale, parce que au fond je suis quelqu'un qui se propose toujours pour trouver un gîte et un couvert aux nouveaux arrivés, aux éternels pauvres. Les immigrés démunis, les réfugiés, aussi bien que les sans-abri français. Un jour, un certain Papis, trentenaire imbu de sa personne et échappé de son foyer de travailleurs, nous dit que si on continue à cuisiner de la viande de porc et à consommer des boissons alcoolisées dans le squat, il ne répondra plus de ses actes. Qu'est-ce qu'on rit ! Il est conduit à la porte. On lui demande une dernière fois s'il ne veut pas vivre pacifiquement avec nous. Il répond que nous sommes des blasphémateurs crasseux. On complète sa phrase : « qui t'ont quand même accueilli ». Quand il part, on considère son geste comme une fuite de la fraternité.

Je suis quelqu'un qui a toujours fui la police, même quand je n'avais rien à me reprocher. Parce que c'est surtout sur les trottoirs que l'Histoire se dissout. L'Histoire est éliminée par le sel qui absorbe des lacs de sang. Elle s'appelle épuration. Ou police. Beaucoup de ces hommes incarnent l'assurance de ne pas devoir connaître, penser. Il leur suffit de découvrir pour cacher. Et faire taire.

Je suis quelqu'un qui devait faire taire deux amants. Ma mère et Éric. Ce sont eux qui ont coupé les ailes de mon Espoir. Quand je décide de m'en aller de chez moi, à dix-huit ans, je n'arrive ni à me créer des hiérarchies ni à me donner des priorités. Tout est flou et confus. Certaines expositions auxquelles je participe me frappent l'iris et m'entraînent dans un système de pensée chaotique, passionné. Je m'attends toujours à des choses magnifiques. Puis je me dis que dans l'attente je pourrais les inventer. Je commence alors à ouvrir des petits squats, mes graines de Paradis. J'y passe des jours et des jours à étaler des tubes de peinture sur des grandes feuilles en carton, presque sans manger. Et après, à l'improviste, j'abandonne tout pour me consacrer à d'interminables promenades dans la Ville Nouvelle. J'apprends à jouer quelques notes de chaque instrument qui me passe sous la main. Je quitte la maison sans rien dire, en laissant le même silence qui déferle de mur en mur quand je reste des heures dans mon lit, comme évanouie. Ou immergée dans un océan profond, désert. Je pars car la rue m'attend.

Je suis quelqu'un qui sait que la vie est dans la rue. La tata de l'île, Cindy, me dit que si un jour je vais en Europe et que je vois un théâtre au tapis rouge engloutir, en soirée, des personnes élégantes, je ne dois jamais détourner le regard de ceux qui, dans un coin, s'exercent pour un spectacle sur place. Elle répète : « C'est surtout eux qu'il faudra regarder, Estelle ! C'est dans la rue que l'art touche, fouette, enflamme ! » Les plus belles œuvres que tata Cindy trouve pour son travail sont là, exposées sur des trottoirs en ciment brut, dans les fêlures remplies de sable et de ferrailles. Elle ne dédaigne jamais le contenu des paniers que les femmes portent en équilibre sur leur tête. Si elle n'y trouve pas de tomates, de poivrons ou de fruits, elle peut y découvrir des statuettes, des draps magnifiques, des énormes coquillages qui

deviennent des pots à fleurs. Elle me dit toujours : « La vie est pleine de choses étonnantes. »

Je suis quelqu'un qui aime étonner les gens. Ce sont mes premières années sans demeure fixe. Et à chaque réveil je suis surprise de la disposition des objets. De qui est à côté de moi. De la lumière qui filtre de la fenêtre. S'agit-il de celle du matin ou de celle de l'après-midi ? J'espère ne pas déjà être face au crépuscule. J'aime aller rendre visite à qui ne s'y attend pas. Les amis bouffons ou mégalomanes sans un centime en poche. Les travestis cachés de Riquet. Les vieilles de Mairie des Lilas. Les gens seuls qui, le jour, comptent les minutes et qui, en général, aiment les surprises. Je leur apporte mon butin du supermarché. Roquefort, beurre salé, camembert, pain. Et une bouteille de vin, si j'arrive à la faire glisser dans la veste. J'aime rendre les gens heureux. Et je passe des après-midi merveilleux. Je me nourris de leurs histoires, je les laisse se tordre la mâchoire à force de parler et perdre l'opacité des yeux. Quand je m'en vais, ils me semblent plus vifs.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

04.08.13 à 6 : 30 AM

Estelle... Ce dimanche je vais mal. Plié en deux, quelque chose à l'intérieur me lacère, me déchire, je voudrais pleurer jusqu'à la fin du monde. Après l'hôpital j'ai essayé d'expliquer à quelques amis ce qui m'arrivait, mais j'ai trouvé face à moi des personnes d'une gravité épouvantable qui m'ont dit « Non, on ne comprend pas » avec la voix décidée, une déclaration éternelle. Même la psychologue, qu'est-ce que tu crois. À part m'écouter avec des yeux creux alarmés, elle ne s'est pas immergée dans les images que je lui ai présentées. Désormais l'erreur m'a taché le front et rien ne peut plus l'effacer : signe indélébile de la fragilité qui se fait exiler ! Et ils n'ont pas tort, tu sais ? Comment peut-on construire quelque chose avec du matériel qui se casse à chaque éclat de colère, d'amour ou d'ennui ? Personne ne voudrait habiter dans une maison aux fondations qui s'écroulent sous des pas trop forts, dans une demeure aux murs qui fondent pour un trop-plein d'affection ! Et qui se fierait à un toit d'où gouttent des échardes de glace, comme en pleurant, dès le premier regard froid ? Qui oserait crier là où les fenêtres tremblent de peur et les lustres s'écrasent en silence ? Qui ?

Mansour

Je suis quelqu'un qui casse souvent les objets. Je suis maladroite. Et je

ne connais pas la valeur de ce qui ne m'est pas utile. Quand j'habite dans un squat privé d'assiettes et de fourneaux, au lieu de les récupérer quelque part je mange, pendant des semaines, juste des repas froids : des salades, du fromage, des légumes en conserve. Heureusement, il y a beaucoup d'inaugurations d'expositions et de présentations de livres. Les banquets, la première heure de l'événement, sont bien fournis. Je n'ai donc pas d'objets de valeur, je répète, à part un ordi portable que je garde plus par souvenir que pour ses prestations. Je l'enfonce dans mon sac à dos et je vis comme une tortue avec sa carapace. Si je décide de vivre ainsi, c'est parce que je suis atteinte par le picotement de la vie de groupe. Je ne sais pas encore, non, que les avantages économiques se paient avec la monnaie du temps. Je ne sais pas encore que Rien n'est gratuit. Alors je découvre des réunions, des actions collectives, un échange de savoir et une solidarité constante. C'est comme une croyance. Et j'y crois. Même si quelqu'un se presse toujours de me dire que c'est une erreur.

Je suis quelqu'un qui commet l'erreur d'aller rendre visite à Éric une énième fois. Je me demande, après son ébauche de révélation sur Saly, comment lui parler de cet enfant. Mais, face à lui, ma vue se brouille chaque fois que je déglutis. Difficile de commencer mon interrogatoire. En sortant une cigarette de ma poche, j'indique à Éric la terrasse. Je vais fumer, en lui laissant comprendre que je reviendrai bientôt.

C'est le Grand Espoir qui me guide. Et pourtant, maintenant que le moment des premières et vraies explications est arrivé, j'attends. Un signe, une hirondelle hors saison, une requête d'aide qui m'amène ailleurs : vers les montagnes qui sûrement existent, au-delà de cette région plate, même si elles ne se voient pas. Il doit bien y avoir quelqu'un qui a besoin de moi, quelque part. Mais il y a juste le Grand Silence et dans l'air on respire le Péché de la Question Interdite.

Je suis quelqu'un qui a posé peu de questions jusque-là. Même petite, ça a toujours été comme ça. Une fois ma mère m'amène au village paternel. Elle est très fatiguée. Elle me réveille à l'aube et on part dans une vieille voiture, conduite par un homme inconnu. Le soleil est cuisant et le voyage infini. Le moteur brûle les sièges et les trous dans l'asphalte nous font sursauter, nous empêchent de dormir. Il faut faire attention aux meutes de chiens et, surtout, à ce qu'il n'y ait pas de lions. La route est

déserte mais, quand des camions passent, j'ai l'impression que les sacs de riz qui les surmontent peuvent nous tomber dessus d'un moment à l'autre. J'ai un souvenir confus du village et de la maison. Je me souviens par contre que la salle de bains de la famille me coupe le souffle : un lavabo minuscule duquel sort de l'eau jaune, la douche rouillée qui fonctionne par à-coups, des trous dans le sol. C'est mon premier vrai contact avec la misère de ma famille. Alors je fais pipi en me tenant presque debout sur ces w-c crades. Et je me demande pourquoi il n'y a pas de brosse à dents, de dentifrice, de savon, de serviette ou de papier hygiénique. Plus tard je découvre que tout le monde garde ces objets dans les chambres. Ce sont mes petits cousins qui me l'expliquent, morts de rire devant mon air préoccupé.

Je suis quelqu'un qui demande d'un air préoccupé à Éric : « Pourquoi es-tu resté au Mexique si longtemps quand maman était malade ? » Il me regarde d'un air abasourdi. Perdure en moi l'impression de savoir quelque chose de monstrueux, concernant cet enfant. Quelque chose que j'ai vu quand Éric n'était pas là. Mais cette vérité est comme suffoquée. J'imagine qu'il m'enlace avec une tendresse inouïe, en aidant le nœud à se dénouer. Mais, figé, il me répond : « Tu sais très bien que j'avais une mission. Je l'ai accomplie. Et puis on s'est tous retrouvés, non ? » J'hésite une seconde et je dis : « Tous, je ne suis pas sûre. Florette est restée avec Papa, tu n'as jamais vraiment vécu avec nous et... — Et quoi encore ? C'est un procès ? — Oui, voilà, c'est ça. Un procès. » Il soulève la main comme pour esquiver cette situation et ajoute : « Non merci, j'ai déjà donné, j'ai déjà été condamné, c'est bon. » Soudainement, je renonce à lui parler de mes souvenirs, de la révélation de mon père, de tout. Je veux juste qu'il me dise où ils en sont ma mère et lui. « Tu ne vois plus maman ? — Elle ne veut plus me voir. » La tromperie incrustée dans cette vérité me saute aux yeux.

Je suis quelqu'un qui a les yeux fatigués. Mais Éric me regarde et dit : « Vous me manquez, tu sais. » Je cherche à gagner du temps : je m'allume une autre cigarette. Je voudrais dire « toi aussi », mais les mots crèvent dans ma gorge. Il semble le pressentir et me dit : « Pourquoi tu as voulu me voir à nouveau ? » Je réponds avec une autre question, épuisée : « Pourquoi tu ne veux pas dire adieu à maman ? Il serait temps, non ? » Je sais cogner et je sais quand ça cogne. Il ferme

les yeux. « Je ne peux pas, Estelle, je n'y arrive pas. » J'en profite et je ferme les miens aussi.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

10.08.13 à 7 : 56 PM

Ça fait un petit moment que je ne te donne pas de nouvelles, mais j'ai eu beaucoup à réfléchir ces derniers temps. Disons que la psy, en début de semaine, a voulu aborder le sujet de mon africanité. Elle m'a demandé si ça me posait problème. Figure-toi que l'été passé, j'aurais répondu avec un rire à n'importe qui m'aurait affirmé que les Noirs souffrent d'un « complexe de légitimité ». Quel naïf. Oui, Estelle, j'étais une espèce d'aveugle ! Avant ce dernier voyage, par exemple, je trouvais drôle qu'un homme noir sorte de sa poche une liasse de billets d'une centaine d'euros au moment de payer un dîner au restaurant. Il n'y avait pas besoin de montrer autant de faste, je pensais, c'était juste ridicule. Mais maintenant j'ai compris qu'il est bien plus ridicule de se faire tutoyer même à soixante ans juste parce qu'on est plus foncé ou qu'on a les cheveux crépus. Ou de recevoir des coups de matraque par la police avec une brutalité proportionnelle à la dose de mélanine affichée par le citoyen. L'ombre du *petit nègre* plane sur toute conversation avec quiconque ayant un accent du sud du monde. Voilà ce qui est vrai. Je pourrais intituler cette nouvelle période de ma vie « À la découverte du miroir brisé ».

C'est comme si ce voyage au Sénégal m'avait fait découvrir que j'étais aussi africain.

Essayer d'avoir un air détaché face à toutes les injustices qui ont empoisonné mes origines n'a pas de sens ! Je le faisais et ça ne marchait pas. De toute façon la société me jettera à la figure ce que je ne voulais pas voir, savoir, concevoir ! Elle m'appellera négroïde, mangeur de bananes, chimpanzé. C'est pour cela que je devrai me cultiver : pour faire face aux insultes racistes et à tout ça. Ou je suis trop dramatique ? Quand je fréquentais encore les autres, je m'étais aperçu que parmi tout ce qu'ils disaient de moi, peut-être une seule chose était vraie : mon vieux m'a entraîné à la mélancolie. J'ai une librairie à la maison, maîtresse de mes succès sur scène, mais je sais bien ce que ça signifie d'être forgé par des regards d'agonie ancienne, par le tintement de couverts et par le crissement de pages au milieu du silence. La place vide de ma mère, son siège royal, a toujours été couverte par un tissu sénégalais. Il paraît que c'est ce qu'elle portait à son mariage avec mon père. Est-ce toute cette poésie qui m'a empoisonné ? Qui sait. Et pourtant quand je faisais du slam je ne me sentais pas intoxiqué. La pollution sortait de moi.

J'ai tout gâché avec les nuits dans les sous-sols de la cité : elles ont contaminé mon souffle. J'ai trouvé de l'argent et des meufs, des substances et des alliances. Mais il ne s'agissait pas seulement de siestes mentales : je

mangeais mes propres désirs, je les aidais à perdre puissance. Jusqu'à ce dernier voyage je ne savais pas ce que signifiait « exister », je suffoquais tout seul pour ne pas respirer. Maintenant que j'ai le nez libre, je calcule chaque rencontre au point que je ne veux plus voir personne. Je sais que ça te semblera bizarre... Je sais...

Et puis dans la rue tout le monde a sûrement déjà parlé de moi. Peu importe. Ils vont fatiguer leur langue pendant quelques semaines, puis je tomberai dans l'oubli du quotidien.

Mansour

Je suis quelqu'un qui entend les peurs des jeunes hommes noirs de France. Ces peurs qui naissent du miroir qui leur est tendu par la société : vous n'êtes pas assez africains ! Et vous, là, trop noirs pour être français ! Pas assez cultivés, trop prétentieux, pas assez virils, trop sexuels, pas assez sportifs, incarnant un cliché musclé, pas assez dragueurs, polygames confirmés, pas assez attirés par les femmes noires, promoteurs de l'endogamie communautaire, pas assez riches, trop matérialistes. Seuls se sauvent les hommes zen, les sûrs de soi. Ou les artistes écorchés vifs, ceux qui refusent de voir en leur peau autre chose que cette enveloppe, cette frêle barrière à l'invasion du monde extérieur.

Je suis quelqu'un qui s'est senti envahi quand on lui a dit : « Montre-moi tes fringues traditionnelles », « Tu ne te sapes jamais à la sénégalaise ? », « Tu me fais écouter du bon son, du son que les babtous² n'ont jamais entendu ? ». Parce qu'on attend de nous qu'on sache danser. Et bien. Aux fêtes on nous épie. Même si le rythme est loin de nous avoir visités, c'est comme ça. Les visages en attente bienveillante nous demandent : « Quand est-ce que tu m'apprends ? » Alors que moi, pour apprendre quelque chose de l'Afrique, je vais à Château-Rouge.

Je suis quelqu'un qui passe des heures à Château-Rouge, dans le royaume de Tati, avec ses vêtements et sa pacotille rose, bleue et orange. Pendant que des bancs de la rue Poulet jaillissent des racines, des bulbes, des parfums et des fonds de teint, mes amis, des alimentaires improvisés, mais fidèles à leurs postes, cuisinent des épis de maïs à la vapeur. Du poisson fumé. Leurs grilles ambulantes protégées par des parapluies noirs. Habillés à l'africaine, ils gardent

des couvertures en plaid autour des épaules, mettent en scène des pièces de théâtre furieuses, se réclament entre eux de l'argent. Font des petits cadeaux aux fidèles acheteurs. Et ils rêvent de retourner chez eux, sans plus savoir où c'est. Peut-être l'Autre Continent ?

Je suis quelqu'un pour qui il n'est pas possible de penser à la Ville Ancienne comme un exemple du Continent Africain. C'était chez moi, point. Et je n'ai jamais voulu prouver mes origines à personne. À part vivre à la limite, à la frontière, je n'ai rien voulu démontrer.

Un jour ma mère me dit que j'ai peur, peur comme Sonia, ma sœur. Que je suis comme elle, au fond, mais à l'opposé. Que si elle s'autodiscipline pour rester à l'intérieur du Système, si elle se niche dans le cœur pulsant de la société, avec des yeux suppliants pour qu'on la reconnaisse française, à l'instar des Blancs – moi je fais face à tous les barrages avec le même désespoir. Et je les déchire. Mais il paraît que je veux aussi être reconnue, dit ma mère : comme quelqu'un qui a décidé de ne pas donner la main au moment de sceller le pacte. Le pacte social.

Et, dit encore ma mère, j'ai souffert d'être noire en France, mais sans le savoir. Elle dit que quand j'ai compris qu'on pouvait m'exclure pour des raisons liées à mon apparence physique – si je ne payais pas mon ticket de métro ou si j'avais de mauvaises notes ou si je n'étais pas bien coiffée – je l'ai fait toute seule, de m'exclure, tout de suite ! Avec terreur ! Avant quiconque ! Et elle ajoute que j'ai toutes les cartes en règle pour devenir un Symbole. Elle conclut que j'ai l'intelligence, le charisme, la sensibilité. Et qu'en le sachant, j'ai décidé de ne représenter personne, d'oublier que j'étais noire et cultivée et qu'il était de mon devoir de ne pas finir dans la rue. Elle a des mots durs, ma mère. Elle me fait pleurer comme je ne pleure jamais. Je désire juste être moi, rien d'autre. Mais elle veut, comme le Vendeur de Disques, me recouvrir de significations. De devoirs moraux. Je lui dis, avec les yeux embués, que je m'en fous d'assumer le regard des autres, celui des Noirs comme celui des Blancs. Comme celui de tout le monde. Et que j'ai une seule vie, pour me représenter : je n'ai pas le temps de le faire au nom de quelqu'un d'autre. Elle me répond que je ne pourrai jamais être transparente, parce que je suis au monde. Et que j'ai une couleur. Et que les autres la voient, *me voient* : je dois accepter l'état des choses

et faire face à leur regard.

J'épie par la fenêtre les gens qui marchent sur le trottoir. *Personne ne me voit, tu as compris, maman ? Personne n'est en train de me regarder !* Je ferme les rideaux.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

11.08.13 à 4 : 32 PM

Estelle, en ce dimanche inutile, en ce jour de faux repos, je suis sûr d'une seule chose : j'ai envie d'être à nouveau sous la pluie sénégalaise, intrusive, inévitable, puissante. J'étais content le peu de fois où il a plu car depuis quelques jours je supportais une chaleur humide qui m'alourdissait, j'étais comprimé par la gravité de l'atmosphère. Il pleuvait, pleuvait, pleuvait. Les rues devenaient des rivières et les gens lançaient des grosses pierres au milieu de la route pour pouvoir la traverser. C'est ce que je voudrais faire pour mon père aussi : lui donner des pierres qui l'aideraient à traverser son apathie. J'ai encore des herbes et des graines que mon cousin Diaby m'a fait acheter chez Paco, son tradipraticien de confiance. Je les ai proposées à papa en lui expliquant qu'elles étaient contre l'anxiété, mais rien à faire, il m'a juste dit : « Prends-les si ça peut t'aider à arrêter avec tes autres trucs. » Comme si j'étais un drogué. Il a l'air tellement désespéré.

Mais il ne faut pas qu'il se sente responsable de quoi que ce soit, comme je le lui ai déjà dit un milliard de fois. Je sais que ça n'a pas été facile de m'élever seul. Et si quelquefois je suis tombé dans les délires des caves, c'est juste parce que j'ai toujours ressenti quelque chose de sombre en moi, qui m'aurait quand même enfoncé. Rien de grave, alors, à jouer un peu avec l'obscurité. Je faisais ma provision d'ombre pour pouvoir me retirer dans l'obscurité dès que j'aurais eu l'iris fatigué. Mais il y a eu trop de jeux de lumière, dernièrement... Ainsi ma vie me semble ni plus ni moins qu'un jeu. De lumière ? Ça je n'arrive pas à le voir. Et pourtant je ne veux pas mourir. À part rester dans cette chambre, je ne sais pas ce que je veux. Pendant que je parlais avec la psychologue, l'autre jour, j'ai vu qu'elle a noté sur son carnet, rapidement, « suicide ». Elle se trompe.

Ce que je souhaite c'est seulement m'endormir pendant quelques mois ou quelques années, le temps nécessaire à me recharger... *Dama ghementu...* comme on dit en wolof : j'ai sommeil. Simplement sommeil. Et chaque matin je dois fuir des pensées bleuâtres qui cherchent, dans l'aube close de ma chambre, à m'annoncer l'arrivée de la mort, d'une lourde couronne qui descend, tenace, sur ma tête. C'est pour ça que je préfère dormir. Et puis qui a dit qu'il faut vouloir exister en tout état de cause ? Qu'est-ce que ça signifie ? J'aimerais faire comme ces hommes qui vont en apnée ou comme ces soi-disant saints déchaussés qui s'éclipsent du monde à travers la méditation. Dans cette foutue société, dès que tu te laisses aller tu es un maniaco-dépressif à tendances suicidaires. Erreur ! Je trouve beaucoup plus

perchés ceux qui ne s'arrêtent jamais par peur de ne pas réussir à repartir. Mais chacun a son labyrinthe. Je parcours le mien avec la force de la pensée. Pour l'instant, le corps, j'ai envie de l'oublier. Il a vécu si intensément, là au Sénégal, qu'ici il ne peut pas se prendre au sérieux sans s'effondrer...

La seule personne qui a pressenti l'état dans lequel j'allais me retrouver une fois rentré en France a été tonton Ousmane, l'*Ibadou*. Il a dit qu'il voyait dans mes yeux la même douleur qui l'avait habité autrefois. Un jour il m'a rendu complice de son plus grand péché. Il a pris le sujet de loin. Il a commencé par me dire que, comparé à beaucoup d'autres gens, il respectait ses choix à fond : depuis au moins quatre ans il n'avait pas de rapports sexuels. Il m'a dit que c'était difficile, mais que c'était le chemin qu'il avait décidé de suivre et que donc il était cohérent et fidèle avec lui-même. Il m'a confié qu'au moins il parlait aux femmes, pas comme d'autres *Ibadou* qui ne les saluaient même pas et qui détournaient le regard si celles-ci leur adressaient la parole. Il a affirmé que c'est le départ de la femme dont il était amoureux qui l'a décidé à entreprendre ce chemin. C'était sa punition pour avoir mal agi. Il m'a donc montré une lettre écrite en 2009 par cette femme, prénommée Cindy. Une lettre en anglais, adressée à un certain Steve. Tonton Ousmane m'a dit qu'un ami à lui, habitant Gorée, aurait dû la poster à Dakar, mais qu'en connaissant leur relation, il la lui avait montrée. Et lui, pris par la peur de perdre cette femme, il avait décidé de bloquer la missive. En fait, il voulait juste bloquer le retour d'un amour ancien, profond et jamais véritablement arrivé à terme. Mais il paraît que cet acte a provoqué l'irréparable : la femme, qui attendait une réponse, ne l'obtenant pas, était retournée aux États-Unis pour rencontrer l'homme avec lequel elle avait voulu reprendre contact. Et tonton Ousmane s'était donc piégé tout seul. À toi je laisse un scanner de cette lettre interceptée. Il me l'a confiée parce qu'il n'en peut plus de la lire et relire. Il veut se purifier de sa faute. Moi aussi, à vrai dire, je sens le poids de cette missive. Peut-être qu'en la faisant tourner, j'aiderai tonton à s'alléger. Elle n'est plus secrète désormais.

Mansour

Je suis quelqu'un qui lit une lettre intime. J'en ai le droit bien plus que Mansour ou tonton Ousmane. Parce que, enfant, je passe beaucoup de temps avec Cindy. Quand ma mère doit aller à un « rendez-vous important », c'est-à-dire s'éclipser, c'est chez elle qu'elle m'amène. À Gorée, ou dans la banlieue de Guédiawaye, une des plus populaires et surpeuplées de la région. Donc je passe la journée avec ma tata de l'île, auprès d'artisans, peintres et sculpteurs.

Oh Cindy !

Elle me dit toujours d'aller au-delà des égoïsmes humains, elle affirme qu'ils sont comme des petits démons qui sûrement, adulte, me titilleront. Et que pour les combattre je devrai toujours être contre les

privilèges, les différences de classe, les abus de pouvoir.

Oh Cindy ! Elle me parle comme à une adulte.

Qu'est-ce que j'aime visiter la ville avec ses yeux. Elle m'amène dans des endroits où les vaches traversent la rue en dictant la loi aux chauffeurs. Des quartiers où, au coucher du soleil, les gens tiennent des discours qui ressemblent à des meetings ou improvisent des matchs de foot, avec des vieux ballons dégonflés. Elle a beaucoup d'amis, partout, à Dakar. Et a avec eux des discussions politiques qui provoquent des pleurs, puis soudainement des éclats de rire. J'ai d'elle l'image d'une femme enthousiaste. Elle fume beaucoup, elle supporte bien l'alcool.

Oh Cindy !

Un jour elle se penche vers moi et m'explique, d'un air grave, que beaucoup de femmes s'éclaircissent la peau avec des crèmes chimiques. Elle me dit que celles qui ont moins de sous utilisent des produits de mauvaise qualité, et donc se retrouvent avec le visage plein de boutons. Des halos foncés sur les genoux, les coudes, les jointures des doigts. Elle conclut qu'elle et moi, aussi bien que ma mère, nous acceptons notre couleur naturelle et que nous serons donc toujours très belles. Oh Cindy.

Je suis quelqu'un qui n'est pas intéressé par la beauté. Je la regarde, chez moi, chez les autres, avec tendresse et pitié, comme toutes les illusions. Ce qui m'intéresse c'est l'éclat qu'elle laisse à qui l'a vécue, l'intelligence d'un regard qui a su la saisir, la tendresse d'une main qui la caresse là où elle n'est plus ou n'a jamais été. Pas ceux qui l'affichent. Elle me glisse dessus, la beauté, m'effleure sans m'imprégner, comme tout ce qui passe, comme la pluie.

Je suis quelqu'un qui aime marcher sous la pluie. Mais je ne l'ai découvert qu'ici, dans la Ville Nouvelle. Avant je ne l'accueillais pas avec enthousiasme : il fallait se protéger, courir à la maison avant que les routes ne deviennent impraticables. Depuis que je suis à Paris, au contraire, c'est une camarade fiable. Il n'y a pas un mois où je ne me prends pas en plein visage des gouttes d'eau battante, étayée, légère, violente. Je n'emporte jamais de parapluie avec moi. Je ne vois pas les présages de mauvais temps dans l'air, dans le ciel, agrippés aux toits. Je les sens arriver dans la peau : pour moi ce n'est pas du mauvais temps. Sous la pluie j'ai l'impression de me nettoyer et de renaître.

Chaque fois. Ma crainte est qu'en me privant de cette renaissance, je pourrais devenir la caricature de moi-même. Je suis quelqu'un qui cherche à fuir, fluide et malléable, les étiquettes de la société. Je sais avec précision que toute chose est possible pour l'instant, car nous sommes jeunes. Mais nous finirons tous rangés, il n'y a pas d'autre issue. Le professeur universitaire aussi bien que le sans-abri, l'acteur, l'ingénieur, le boulanger. Si à un moment nous avons les rides, les cheveux blancs, le ventre, c'est à cause de la pression interne et externe qu'on combat jusqu'au dernier souffle. Voilà pourquoi j'aime renaître, sous la pluie. Qu'il s'agisse du clair jour ou de la sombre nuit.

Je suis quelqu'un qui considère toujours l'appartement de ses grands-parents comme sombre. Tous leurs appartements, même clairs en apparence, sont sombres. Des tableaux de mauvais goût, de style faussement réaliste, sont accrochés aux murs près des meubles en bois. Ils encombrant les petites chambres. Dans chacun de ces appartements ou maisons, se retrouve ce goût absurde pour l'ameublement hasardeux, faussement raffiné. L'obscurité est planquée un peu partout. Vu que le soleil y est admis avec une attention maniaque, ses rayons filtrent dans les chambres et jettent de longues et lourdes ombres. Sur les murs, sur le sol. Les grands-parents, pour parler, se protègent à l'intérieur de cette ombre. Ils sortent des éventails de chanvre et allument la climatisation. Ils cherchent le soleil mais se cachent à l'ombre : dans l'ancienne maison au sud de la France, à Sablé, comme à Antibes. Et même à Barcelone, dans leur maison de vacances. Quand je suis avec eux, je n'arrive pas à me mettre dans la lumière : j'ai peur qu'ils ne me voient pas.

Je suis quelqu'un qui préfère maintenant plutôt voir qu'être vu. Quand je suis enfant, au contraire, j'ai besoin d'exister. Du bout des lèvres, du bout des yeux, du bout des mots, du bout des mains. Même si je reçois des claques, c'est une façon d'affirmer ma corporalité. Aujourd'hui j'aimerais juste observer sans être aperçue. Connaître en étant méconnaissable.

de : 97sourman@gmail.fr

à : estelle.sudwest@yahoo.fr

13.08.13 à 10 : 23 PM

Après-demain c'est le 15 août et mon père voudrait m'emmener avec lui quelques jours chez sa sœur, en Bretagne. Zéro envie d'y aller, cousine. Mais peut-être que je vais faire cet effort surhumain. Juste pour lui. Voilà. Il n'y a rien à ajouter, tu sais. La dernière chose que je veux te dire, avant de clore ce fleuve de mails avec lequel je t'inonde depuis un moment, c'est qu'il me reste une question sur le bout de la langue : combien de douceur humaine s'est perdue ces mois-ci ? Dehors il y a encore des toits qui brillent au soleil et des chats qui dorment dans l'ombre. Mais les joues pleines des passants m'offensent le cœur. Leurs mots m'ont désormais fatigué.

Une fois rentré, j'espérais que quelqu'un me demande de raconter quelque chose sur mes lumières et mes rêves. J'aurais eu beaucoup, beaucoup à raconter. Mais personne ne l'a fait, donc je n'ai rien dit. Je n'ai rien dit même si je sentais que leur bouclier était faible, mou, et que mon abandon aurait été plus fort. Pour ça, peut-être *Dama ghementu*...

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais encore à Dakar : la soirée était en train de s'échapper avec des étoiles de plus en plus opaques et des terrasses éclairées par le ciel. Je n'étais ni fatigué ni ennuyé parce que j'étais avec elle, ma mère, et ensemble nous étions euphoriques. Je ne sais pas dans quelle voiture nous étions, ni qui était en train de conduire, mais nous ne faisons que d'aller de haut en bas le long des rues, rapides et insouciantes. On rigolait comme si on gardait un secret.

Et aujourd'hui j'aimerais pouvoir envoyer à ma mère la carte postale que je lui ai prise. Elle représente un car rapide. Tu t'en souviens, non ? Ces bus surchargés qui bondissent dans la ville de Dakar. Vous, dans ta famille, vous ne les avez sûrement jamais pris à l'époque, trop populaires. J'ai découvert qu'on les appelle « sarcophages ambulants ». Des freins impraticables et la porte arrière toujours ouverte, avec un jeune homme qui attrape aux arrêts de bus les gens, car si tu veux monter, la seule façon de le faire c'est à la volée ! J'aurais aimé être ce jeune et ma mère une voyageuse que je sauvais de la circulation. Voilà.

Au revoir, Estelle, je te promets de m'en sortir.

Mansour

Je suis quelqu'un qui prenait le car rapide avec une seule et unique personne : Cindy. Pour notre père il n'y avait que son chauffeur, qui pouvait nous amener dans les rues de la Ville Ancienne. Nous ne pouvions consulter que des médecins français. Et la fréquentation de tout maître spirituel animiste ou musulman était interdite. Mais me voilà, enfant : je prends tous les moyens de transport possibles, je me blesse et me fais soigner par des inconnus dans la rue ou je mets des gris-gris que les cousins me filaient en cachette en me disant : « Avec ça, rien ne peut t'arriver. Même si on cherche à te poignarder le couteau s'arrête

sur la peau, bloqué par une force invisible. »

Je suis quelqu'un qui voudrait pousser Éric, par une force invisible, à me parler de cet enfant. On est en terrasse, au bar La Liberté, et je m'allume une clope, regarde la fumée à contre-jour. Je me sens seule. Je lui demande : « Tu as des amis, Éric ? » Il me regarde, outré : « C'est toi qui dis que je suis seul, pas moi ! » Il ajoute, nerveux : « C'est toi qui veux me charger avec le poids de ces mots ! » Était-ce vraiment le cas ? Je ne sais pas. Ce qui est sûr c'est qu'il n'est pas de ceux qui savent bien écouter : il écoute juste des squelettes de conversation. Ses réponses n'ont pas la force de mes questions.

Je suis quelqu'un qui sait qu'il lui faudra beaucoup de force pour ne pas se fâcher à cause de ce qu'Éric vient d'annoncer : « En fait, ta mère m'a écrit en début d'été. Mais je n'ai pas encore eu le courage de lui répondre. » Je sais qu'il va continuer face à mon silence. « Je lui répondrai à la fin des vacances, je n'ai pas le choix. Comme tu me l'as fait comprendre, on a trop attendu, il est temps de se résoudre à donner une forme quelconque à tout ça. — Pourquoi pas maintenant ? je demande, dure. — Parce qu'il faut qu'on soit entourés de murs, d'activités, de gens pour assumer ce qui va se passer. Les vacances c'est l'horreur. J'attendrai d'être à nouveau à la rédaction et qu'elle soit à l'école. C'est le meilleur choix, crois-moi. » Je voudrais lui dire que c'est à cause de ses choix que la Première Sœur n'est plus venue en France, que mon Père nous méprise, qu'il y a ce secret de l'Enfant Décédé et que je ne suis pas allée chez la Cousine du Cœur. Si l'été c'est l'horreur, comme il dit, c'est parce qu'il lui jette son regard horrifié.

Je suis quelqu'un qui voudrait lui faire endosser toutes les responsabilités du monde, mais je le regarde et il a peur. C'est un Homme rongé par la Peur. Et pourtant il a été un Père ami, rigolo, enthousiaste, fou. Et il n'a jamais eu peur de moi. Je décide de ne rien lui dire de ce que j'ai vu une nuit d'il y a seize ans : aucune excuse ne doit l'empêcher de contacter ma mère. Ainsi, tout finira. Ou tout recommencera. Mais surtout tout se débloquera et je pourrai rappeler Dialika, répondre à Mansour, re-fréquenter les squats de la Ville Nouvelle. Et comprendre ce que me réserve mon futur.

1. *Zona a traffico limitato* ; en français : zone à trafic limité.
2. Toubabs, en verlan, c'est-à-dire Blancs ou Occidentaux.

INTERLUDE

Des jours d'Histoire

7 février 2009,
Île de Gorée

Cher Steve,

Peut-être que cette lettre te surprendra.

Mais, comme tout événement inattendu, elle pourrait aussi te faire plaisir.

Tu veux savoir la raison pour laquelle j'ai décidé de me manifester, après trente ans de silence ? La voici : hier Joseph Ndiaye est mort. Il s'agit du vieil homme qui depuis près d'un demi-siècle s'occupait de La Maison des Esclaves, à Gorée. On lui a rendu beaucoup d'hommages dans les médias. Si tu es toujours attentif et engagé, tu ne les auras pas ratés.

Il est mort dix-sept jours après l'élection du premier président noir des États-Unis, Barack Obama. J'aurais aimé mieux connaître Joseph Ndiaye, ce vieil homme si tenace, au regard dur, par exemple en dehors de ses visites guidées. Pour l'entendre dire autre chose que la rengaine habituelle. Mais hélas, ça ne s'est pas passé : on a juste eu le temps d'échanger quelques mots avant qu'il ne s'en aille pour toujours. Et lui, quittant cette terre, n'a pas pu ajouter à la galerie de photos qui l'exposent avec les différents présidents américains celle avec Obama. Je vis sur l'île de Gorée maintenant, tu sais ? Un ami commun t'a peut-être avoué qu'après avoir quitté les States pour l'Europe, je suis allée en Afrique.

Avec Joseph Ndiaye, c'est le temps qui m'a manqué. Avec toi, c'était la volonté : pas la mienne, mais la tienne. À un certain moment, tout est devenu extrêmement compliqué parce que mes aspirations s'étouffaient.

D'ailleurs, je ne suis pas devenue journaliste, comme j'en rêvais. Au début, j'ai juste voyagé en vendant des bijoux que je fabriquais ou que j'achetais. Ensuite, pendant une vingtaine d'années, j'ai enseigné l'anglais dans des écoles, en Europe.

Ici, au Sénégal, je crée le lien entre les artisans locaux et des touristes. Je ne garde pour moi qu'un maigre bénéfice. J'ai besoin de peu : du papier, de l'encre et une terrasse sur la mer. Tu te souviens, lorsque je t'avais dit qu'écrire aurait rendu ma vie moins lourde ? Je n'ai pas pu oublier ton regard indulgent. Par ces mots, je voulais dire qu'en répandant mes idées çà et là, je pouvais me passer des autres. Ce n'était pas vrai. Nous avons compris tellement de choses ensemble, Steve ! Mais combien nous ont aussi épuisés.

Ici, sur l'île, je mets souvent un disque qu'à l'époque nous écoutions tout le temps : *But Not For Me*, d'Ella Fitzgerald. Cette chanson m'aide à me souvenir de la raison pour laquelle j'ai choisi d'habiter sur ces rochers sur lesquels se brisent les vagues tumultueuses et pourquoi je ne suis pas restée là où on pouvait s'attendre à me trouver. Il y avait trop de choses qui m'auraient empêchée d'être une personne heureuse. Qu'est-ce que je pouvais y faire ? J'ai dû transformer la réalité en souvenir pour l'accepter. Et cependant ces souvenirs sont menaçants comme si je tâtonnais dans une mer sourde, avec ses algues à l'indifférence infinie qui reposent au fond. Dans le sommeil, par contre, la mer est reculée, et alors une brise légère me traverse les yeux, les ouvre, et me libère les poumons. Je ne suis plus en train de crier dans le vide, c'est le vide qui crie en moi. Tout ça a commencé le jour de l'arrestation de ma sœur Susan, quand un mur ferma l'horizon de ma compréhension. Il m'a alors semblé composer un puzzle dont les morceaux avaient été dispersés par le vent d'une tempête livide et impitoyable, tel l'ouragan Katrina qui vous a frappés. Tu te souviens : Susan décida de couper tout contact, rendant ses activités de plus en plus mystérieuses, ma mère chantait des chœurs de gospel, avec les voisines, à partir de l'aube, et mon père, pour détourner toute suspicion, n'allait même plus à ses manifestations pacifistes. Pense à tous les pleurs désespérés avec lesquels j'arrosais nos derniers dîners. Ça n'a pas été facile, non ?

Comme on était beaux et heureux, tout de même ! Et qu'est-ce que je t'aimais ! Je n'arrive pas encore à effacer les frissons provoqués par ton

corps m'enveloppant, tes baisers sur ma poitrine. Nous nous regardions dans la profondeur des yeux en lisant une musique intime, secrète. Tu devenais moi, je devenais toi : nous étions généreux dans l'amour, dans les discussions, dans le sommeil. Tu te réveillais et tu te faufilais pour préparer le petit déjeuner. Le désir semblait ne jamais s'épuiser, Steve. Et notre « première fois », oh, je m'en souviens parfaitement. J'étais si fière de ma chambrette peinte en rouge ! J'ai lu quelque part que c'est une couleur agressive et qu'avec le temps elle énerve les gens. Comme si j'en avais eu besoin !

Maintenant que je ressens une grande paix s'échapper de mon souffle, maintenant que toute la haine a été rejetée par ma voix mordante et par mes yeux que tu appelais « magnétiques », je peux enfin m'émouvoir pour celle que j'étais. Je me souviens de la coupe afro et du bandeau coloré, à la Jimi Hendrix. Je revois les chaussons en cuir dans lesquels je glissais mes petits pieds. Je mets encore des bagues argentées aux orteils, mais mes pieds ont enflé et ça reste une cajolerie ridicule. Si tu savais le succès que j'ai eu, quand j'ai débarqué en Europe avec ce look ! En Angleterre et en France, c'étaient les années où ma coupe dégageait fierté et liberté. Là-bas, je devins bientôt – grâce aussi à mes récits concernant le Sud profond – une icône pour les cortèges contre la politique interne des États-Unis.

Une fois en Afrique, en revanche, tout le monde me demandait pourquoi je ne lissais pas mes cheveux, ou pourquoi je ne les tressais pas, afin d'enlever du volume. Au Ghana, certains m'ont dit que je ressemblais à une femme échappée de la forêt. En ignorant ces jugements, j'ai continué à porter ma coiffure avec désinvolture et toujours avec ce même sentiment je suis arrivée à un âge où, ni grand-mère ni mère, je ne me suis pas mariée.

Sur l'autre rive, en face de l'île, à Dakar, il y a un homme que je vois de temps en temps. Il est très gentil et il se moque de moi pour ma résistance à la vie conjugale. Il dit que je suis comme Mbeekh, la protagoniste d'un conte de fées sénégalais. Cette fille, selon la légende, avait été donnée en mariage avant sa naissance au djinn d'une île et resta pour cette raison « la fille sans mari ». Tous les soirs, Mbeekh mettait ses plus jolis habits et marchait pieds nus le long de la plage. Et puis elle s'asseyait sur les rochers en regardant la mer et l'île de son amour-djinn, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit l'oblige à rentrer à la

maison. Elle vieillit et mourut sans jamais connaître d'homme. Quelle vie !

Moi je le laisse plaisanter et, même si je suis bien loin de n'avoir pas connu d'autres hommes après toi, je me demande si ce djinn existe vraiment. D'autres gens de Gorée me disent que ne pas avoir eu d'enfant c'est comme avoir décidé de ne pas continuer à travers les autres. Peut-être ont-ils raison, mais c'est la seule façon grâce à laquelle ma vie a trouvé son équilibre et m'a permis de rester à flot.

Malgré cela, même mes souvenirs les plus tranquilles, comme la mer, m'agitent : je sursaute à chaque vague. Et la transparence qui me rend si heureuse changera à la nouvelle marée. Elle deviendra soudain de l'eau trouble, impénétrable.

Depuis lors, au bord du Mississippi, quelque chose s'était cassé en moi, mais je ne savais quoi. Étudiant modèle, puis avocat prometteur. Au fait, qu'es-tu devenu ? Après *l'affaire Francis*, est-ce que tu continues tout de même à faire l'avocat des pauvres ? Des Noirs ? Des opprimés ? Tu avais tant de bonne volonté, je m'en souviens.

Mais au fond tu as toujours manqué d'empathie envers ceux qui ont une peau et un passé radicalement différents du tien. Avec moi, tu arrivais à le faire mais c'étaient tes sentiments qui te guidaient. Pourquoi pas avec tous les autres aussi ? Tu sais, je suis vraiment arrivée à la source des rapports entre Blancs et Noirs. Ça a été une invention et, comme beaucoup d'autres, elle s'est incrustée dans la réalité.

De toute façon, si seulement tu avais forcé ton imagination, si tu t'étais véritablement familiarisé avec mon point de vue, peut-être que je serais restée à tes côtés. Mais tu ne l'as pas fait. La preuve : le procès du petit Francis.

Un jour, nous étions au bord du Mississippi. Tu m'as dit que tu ne pouvais pas me choisir, me poser sur un piédestal ou m'obéir. À ce moment-là, j'avais commencé à trembler. Pourquoi ? Bien sûr que tu pouvais le faire, tu le voulais. Quitter cette ville-là était aussi ton rêve. Mais l'ombre de ta famille m'enlevait déjà les fossettes des joues. Il y avait trop de gens qui comptaient sur toi. Et toi, tu devais être équitable, transparent. Juste. L'as-tu vraiment été ? Au creux du mouchoir dans lequel j'avais pleuré et que tu laissas tomber dans l'eau, il y avait aussi mon élan à continuer avec toi. Un sentiment lourd, qui m'oppressait et qui a en effet tout de suite pris fin au fond du fleuve.

Ça n'a plus d'importance désormais. À l'ombre des baobabs, le vent doux de cette île ne garde aucune trace de ce moment-là. Juste une petite faille, en t'écrivant, me blesse à mort. Mais elle est toute petite, tu comprends ? C'est le déchirement d'un tissu qu'on ne peut pas recoudre.

Comme la robe que je portais à ta remise de diplôme, celle bleu ciel, qui se déchira quand je dansais, déchaînée et ivre de l'espoir que nous quitterions un jour cette ville. Je ne portais pas cette robe pour t'aveugler, comme tu me le reprochas, mais tout simplement car je l'aimais. Ce soir-là, je compris que tu cherchais à m'emprisonner dans ta liberté construite, modelée, planifiée. Une liberté qui était simplement la tienne. C'est étrange mais certaines choses ne se comprennent qu'avec le temps.

Le long du fleuve, je te dis que nous avons une seule vie. Au moment même où je te disais ces mots, j'ai ressenti des frissons. J'avais la gorge serrée et tu m'as souri. Tu m'as souri ! Ton calme a englouti mes larmes. Et dès lors, mes souvenirs sont salés, leurs profondeurs sont inaccessibles : je peux juste les imaginer dans l'éveil et les rêver dans mon sommeil. Toucher ces grands fonds tremblants, là où une force insondable comprime toute chose, cela m'est impossible. Je ne les connais pas. Ils sont trop profonds.

Le petit Francis attendait quelqu'un comme toi, pour être sauvé : un jeune homme blanc, qui a étudié l'histoire des États-Unis en éprouvant une angoisse croissante et qui voulait expier toute culpabilité. Mais il n'aurait pas dû. Il lui aurait plutôt été utile de penser aux dîners à la table garnie et impeccable, à ta mère qui commentait, en souriant, le journal télévisé, voix de l'opresseur. Il aurait mieux fait de penser au jour où ton père a licencié le jardinier qui flirtait dans la cabane à outils, avec la bonne, ou lorsqu'il t'a donné une Cadillac Eldorado, comme cadeau pour ta réussite au barreau. Francis aurait dû considérer tout ça, au lieu de hurler, d'invoquer pitié, de t'insulter.

Toi, son avocat. Toi, qui devais le défendre sur l'affaire de son braquage désespéré dans le magasin des Morris. Dix-huit ans de prison. Après le verdict, j'ai tout de suite regardé le jury, blanc et satisfait, et ensuite le mur en face de moi ; les portraits des juges accrochés et encadrés me disaient que c'était un chapitre fermé pour

toujours. Ils étaient dix-huit eux aussi : comme les années que Francis avait fêtées quelques mois auparavant. Plus tu cherchais à le calmer, plus ta voix s'affaiblissait. Il t'a crié que tu avais été acheté par les amis de tes parents pendant que sa mère, derrière vous, t'inondait d'une pluie de malédictions. Pourtant, sur ton visage il n'y avait aucune hostilité, ni aucun regret. Il était clair que ce jour-là, durant le procès, tu aurais pu insister sur le fait que l'arme avait servi à se procurer les médicaments pour le diabète de sa petite sœur et de son père. Il n'aurait jamais fait feu ! Tu as dit toutes ces choses-là mais sans conviction, sans passion, sans y croire. Or un avocat doit défendre au mieux la cause de son client, Steve !

Comment as-tu pu te plier à cet horrible système ? Tu as accepté ce dossier en le considérant comme déjà perdu d'avance. Tu voulais juste prouver qu'il était encore possible de t'éloigner de ta position privilégiée. Néanmoins, le fait que ce magasin soit aux Morris, et que leurs enfants comptent parmi tes meilleurs amis d'enfance, a rendu tes phrases fades. Une voix a sûrement résonné en toi, te disant de ne pas tourner le dos aux souvenirs. Ça a été la goutte de trop. Je me demande encore pourquoi, avec les autres, je cherchais à te justifier, même si j'étais du côté de Francis.

Ainsi mes souvenirs sont toujours sombres et je n'arrive pas à les définir. Ils peuvent se briser sur moi si je suis un rocher, m'entourer si je suis une île, mais je ne peux pas les endiguer, les contenir dans mes calanques. Ils sont trop vastes. Comme la mer, ils s'étendent pour toucher beaucoup de côtes. Ils les inondent ou les effleurent seulement, mais ils amènent toujours quelque chose avec eux en créant des coraux qu'ils sont les seuls à connaître. Ils sont complexes.

Gorée, Gorée, Gorée. Pourquoi suis-je venue ici ? Où beaucoup regardent l'Occident avec bienveillance et envie ? J'ai vu des centaines d'endroits, durant toutes ces années, j'ai connu des centaines de personnes et je sais que je ne vais plus bouger d'ici. Tu pourrais me dire de ne pas me charger les épaules avec cette souffrance. « Oublie-la, étouffe-la pour toujours. » Non, c'était ici que je voulais arriver. J'ai juste repoussé le moment. Avant de m'évanouir dans l'air, pendant des milliards d'années, je devais marcher sur cette île, la vivre, la respirer, la haïr, la pleurer. Est-ce que ma vie atteindra la durée d'un siècle, ça je ne peux pas le savoir, mais je suis certaine qu'elle se terminera ici.

J'ai lu, je ne sais plus où, que les tortues peuvent vivre jusqu'à deux cents ans. Je ne voudrais jamais vivre deux cents ans. Deux cents ans avec la brise de la mer sur les joues, avec les sursauts salés des poissons qui me brûlent les lèvres. Je n'y arriverais pas. Et toi ?

Steve. Tu m'as tellement manqué. Pourtant, vois-tu, je n'ai pas envie de te revoir. Je ne pourrais supporter de découvrir que tu es devenu un homme sage, posé, prudent. Je ne réussirais pas à t'observer pendant que tu te caches dans une tour d'ivoire avec un ventre grand comme un bouclier ! Et je ne serais pas non plus en mesure de croiser ton regard, avec tes yeux bleus, devenus porcins comme ceux de ton père, ces yeux qui allument le visage rouge et hautain de qui a réussi.

Oh non ! Je ne veux pas savoir comment tu es maintenant, à soixante ans sonnés. Moi non plus je ne te dirai pas comment mes cheveux sont devenus des fils gris et frisés, ni rien des plis amers qui, comme une parenthèse, encadrent ma bouche. On ne se dira pas tout ça. Je vais plutôt te parler du lieu que Joseph Ndiaye a abandonné.

La Maison des Esclaves contenait une quantité incroyable d'esclaves, tu sais ? Il y avait la chambre des jeunes vierges : plus leur poitrine était prospère, plus elles valaient cher. Il y avait ensuite la chambre des femmes et des enfants, un tunnel sombre et humide comme on n'en trouve pas même dans les pires histoires d'horreur.

Les hommes qui pesaient moins de soixante kilos étaient entassés dans une pièce minuscule où on les engraisait. Dans une petite grotte adjacente il y avait tous ceux qui étaient atteints de déficiences physiques : futures proies des requins qui envahissaient la falaise, animaux habitués à ne pas avoir faim. Les esclaves pouvaient sortir de leur cellule une seule fois par jour, pour faire leurs besoins, et vu que les fenêtres étaient très petites, ils restaient sans lumière la plupart du temps.

Les familles étaient souvent séparées. La mère, par exemple, pouvait être vendue à un commerçant des Antilles, le père à un autre de l'Amérique du Sud, les enfants éparpillés entre les États-Unis et l'Europe. Partir, à des moments différents, sur les navires négriers, signifiait ne plus jamais se revoir ! La porte qui donne sur l'océan en témoigne : elle s'appelle « Porte de non-retour ».

Voilà où je vis maintenant. Dans ce même lieu d'où je suis partie il y a des siècles. Peut-être qu'on peut y retourner : avec un visage différent. Qui sait ? En me promenant entre les habitations rouges, orange et jaunes, en piétinant les rues de pur sable parsemées de coquillages, je pense à nos fast-foods, aux chants rythmés de nos églises, aux échanges de tirs qui, parfois, nous éloignaient des fenêtres la nuit.

Il y a quelques années de cela, une amie franco-sénégalaise très chère, Penda, était chez moi avec sa fille Estelle et pendant que nous nous baignions, au crépuscule, elle m'avait dit, distraitement : « Comme on est bien ici, n'est-ce pas ? » J'avais souri. C'est vrai, on s'y sent bien aujourd'hui, mais il ne faut pas te laisser berner, je ne suis surtout pas dans une oasis de paix. C'est un lieu de mémoire de souffrances inouïes. Les fantômes qui se lèvent, comme un avertissement éternel, avec la marée haute, sont des présences qu'on ne peut tous voir, mais qui touchent tout le monde.

Penda est désormais partie, elle a suivi un rêve d'amour, une des nombreuses promesses des hommes. Qu'elle ait été, au final, satisfaite ou non de son choix, elle aura toujours, pour moi, le mérite d'y avoir cru : profondément, éperdument. Elle a traîné avec elle trois de ses quatre filles, elle les a conduites dans la terre de l'ex-colonisateur, la France. Et elle n'est plus jamais revenue. Tandis que moi je suis restée, je reste et je resterai. Les States ne m'auront plus sous leurs griffes : je ferai de Gorée ma demeure éternelle.

Léopold Sédar Senghor, le premier président du Sénégal, venait ici pour réfléchir et composer ses poèmes. Moi je ne réfléchis pas : je survis. Dans le grand livre des visiteurs, j'ai « baptisé » ma visite à La Maison des Esclaves avec le titre du dernier livre de George Jackson, celui qui lui a coûté la vie : *Blood in my Eye*. With *blood in my eye* j'observe cette île, si tranquille, où les touristes discrets marchent en silence, conscients de la sacralité qui empêche les éclats de joie. With *blood in my eye* je me montre, chaque jour, sur la terrasse qui surmonte les rochers noirs affreusement pareils à ceux de l'autre côté de Gorée, contre lesquels les esclaves trouvaient la mort.

Des hommes et des femmes lancés afin que leurs os deviennent miettes, afin que leurs mots et cris soient emmenés par la mer, dans un oubli lointain comme les fonds marins. With *blood in my eye* je pense à qui cherchait à fuir, à qui semblait dans la folie, à qui ne pouvait se

suicider parce qu'il n'appartenait à personne d'autre qu'aux commerçants et surtout pas à lui-même. *With blood in my eye* « je me souviens » de l'attente patiente du jour des adieux et du futur de mort dans les bateaux surchargés ou de celui de vie dans une terre que la plupart auraient appris à haïr.

En songeant aux années que nous avons partagées, par contre, j'ai les yeux secs : mes souvenirs, en effet, sont habités par des courants de toutes sortes et peuvent aussi être chauds comme des baisers, pas seulement froids comme des frissons qui luttent contre le silence ! Je suis la nageuse inexpérimentée qui se débat à contre-courant : je cherche des zones chaudes pour m'enrouler de paix et je fuis celles qui sont froides, car elles barrent mon chemin.

Alors je me souviens et j'oublie. Je me souviens de chaque jour où ma sœur Susan portait les enfants noirs du quartier pour aller déjeuner dans le pavillon bleu, à côté du terrain de foot. En l'accompagnant, je pensais que si elle avait continué à le faire toute sa vie, je n'aurais rien demandé de mieux ; que si être une Black Panther signifiait simplement s'occuper de la communauté discriminée, peut-être que je le serais devenue aussi : amener en voiture les familles des prisonniers qui voulaient leur rendre visite, assister les personnes âgées noires abandonnées. Oui, pourquoi pas ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y avait de plus utile, dans un État qui voulait nous piétiner, nous étouffer, nous humilier ? Je m'efforce d'oublier le premier pistolet que je trouvai entre le matelas et le sommier du lit de Susan, mais aussi ses absences, deux soirs par semaine, quand avec les autres Black Panthers elle s'engageait dans les rondes nocturnes, tandis que le visage de ma mère, en attendant l'aube et son coup de sonnette, s'enfonçait dans les coussins du fauteuil.

Et pourtant je n'arrive pas à oublier la sensation qu'aux déjeuners du dimanche auxquels parfois tu participais, nous étions les pions d'un dessein plus grand : mon père, le révérend, héritier de Martin Luther King, prêchait d'attendre sans rage, de se faire valoir dans la non-violence. Les mauvais sentiments, disait-il, corrodent l'intégrité, usent la psyché.

Non, nous devons nous tourner vers King, emprisonné quatorze fois mais resté tout de même ouvert au dialogue, les mains nues et tendues vers le prochain, fût-il blanc ou noir. Susan portait alors, sous les

réflecteurs de notre attention, Malcolm X et elle criait, dans mille et une nuances : « Les personnes comme toi, papa, sont la meilleure arme que les Blancs aient jamais eue ! » pour ensuite se demander, à voix haute, si l'homme allumé par une haine glaciale tel qu'avait été Malcolm X aurait approuvé ce que ses camarades et elle étaient en train de faire pour la communauté, si c'était vraiment assez. « Toi et tes pacifistes, papa, vous êtes pires que nos adversaires : vous êtes des traîtres ! »

Mon père, le visage serein, lui disait que tôt ou tard elle comprendrait. Avec leurs références désormais mortes, Susan et papa défendaient deux hommes qui avaient eu le même sort, celui d'être criblés de plombs par la rafale de l'intolérance. Et moi ? Moi j'étais peut-être comme James Baldwin, je détestais les injustices quotidiennes que nous subissions, mais je ne croyais pas aux représailles sanglantes. Je savais que les modérés aussi avaient tort, enterrés vivants par leurs bons et vains propos.

Je ne voulais pas la séparation, le communautarisme, la religiosité instrumentale des Black Muslims, ni celle « à la oncle Tom » qu'adoptaient certains partisans de King. Je n'aurais jamais tendu l'autre joue, ni épaulé un fusil. À ces déjeuners auxquels tu assistais, stupéfait, moi je représentais l'emblème de qui croyait dans l'Amérique du futur, métisse, hybride : mes rêves cherchaient à se refléter dans ton visage inquiet et dans tes yeux clairs, au-delà du poulet du dimanche, en face de moi.

Ma mère n'avait aucune opinion particulière : miroir en négatif d'Angela Davis, elle ne s'était jamais posé de grandes questions, sauf peut-être : d'où sortaient deux filles comme nous ? De temps en temps elle se laissait aller à des commentaires : « Peut-être que dans quelques années ils feront des films dans lesquels nous ne serons plus que des cireurs de chaussures et des bagagistes. » En réalité, dans sa voix il y avait l'écho de réflexions que mon père omettait de ses prêches à l'église pour s'en débarrasser avec elle, dans la salle à manger : « Il a servi à quoi le *Civil Right Act* si dans certains cinémas et restaurants on nous fait toujours comprendre que nous sommes quand même indésirables ? — Quel cinéma ? » demandait Susan, langue de feu, un pied déjà sur la route. Mais nos parents se taisaient.

Je voudrais parler aussi des lueurs du soleil, mais mes souvenirs ne sont pas lumière : ils n'éclairent pas les troubles, les incertitudes ! Ils

brillent pour eux seuls. Et comme la mer, ils cachent des nacrés, des poissons argentés. Ils peuvent accueillir des débris du monde tombés du ciel ou trouvés sur la terre, mais ils vivent de leurs éléments, ils se nourrissent de ce qu'ils sont : entiers.

Quand je suis partie, je me sentais si forte. Il y avait une lumière diffuse qui explosait entre les contours des maisons, sur la surface des feuilles. Je marchais, les bras libres et les yeux figés sur les objets de la rue. Ma bouche était fermée, merveilleusement fermée. J'ai toujours pensé qu'il aurait été tragique de partir. Je me voyais avec le visage perlé de larmes, froide et tremblante, emprunter des voies inconnues, le regard fou et les mains contractées de peur et de regret. Mais au contraire, tout fut beaucoup plus facile : j'ouvris le petit portail de la maison, je le refermai délicatement et je marchai pendant des heures, jusqu'où New Orleans se perdait dans les champs de blé.

L'horizon devenait orange et je sentais dans l'air des promesses de joie. Je me voyais voler, embrassée par les nuages et puis serrée dans l'étau de la nuit, comme piégée, et alors je me tranquillais avec des sourires tirés et des rires soudains, des sanglots. Je ne pouvais plus te voir, te parler. Depuis que Susan purgeait une peine que je lui avais prédite, j'étais devenue Susan. Depuis que Susan se taisait, je ne parlais plus. Depuis que Susan jeûnait, je maigrissais.

Il y a longtemps, je m'étais disputée avec elle, avec la famille de Francis, avec beaucoup d'amis – pour toi. Je pouvais le supporter, peut-être, mais tandis que ces faits s'accumulaient, je me disputais aussi avec moi-même. Voir ma sœur derrière les barreaux et penser que, par ta négligence, le petit Francis aurait grandi et serait devenu adulte dans six mètres carrés, tout cela était en train de me tuer à petit feu.

Je ne t'ai jamais écrit, malgré toutes ces années, parce que Susan, en sortant de prison, m'a demandé de ne plus jamais ouvrir ce chapitre de notre vie. Alors j'ai cherché à oublier. Aux amis avec lesquels je suis restée en contact j'ai demandé de ne plus me parler de toi.

Parce que même si j'ai essayé de te voir comme un atome fou dans un univers encore plus dégénéré, même si j'ai essayé de m'affranchir des pleurs qui me perçaient les tympans dans la nuit, ceux de mes grands-parents, capturés par des foules déchaînées et ensuite pendus, arrosés d'essence et brûlés... Même s'il y avait toute cette bonne volonté,

l'Histoire c'est nous qui la faisons. Et tu as eu ton moment pour prouver que t'étais différent. Tu l'as eu, Steve.

Cela dit, je ne suis pas arrivée en Afrique parce que je rêvais, comme d'autres leaders et intellectuels noirs, de me reconnecter aux aïeux. J'étais simplement curieuse de savoir si je pouvais assumer sur moi quelque chose de plus cosmique, qui expliquerait aux obscures régions de mon esprit comment on a pu arriver à tant d'injustice.

Tu te rappelles une des poésies dont on se moquait ? Celle de Bernard Dadié qui disait : « Je Vous remercie, mon Dieu, de m'avoir créé Noir / d'avoir fait de moi / la somme de toutes les douleurs » ? Et l'histoire qu'il avait mise dans la bouche du protagoniste d'*Un Nègre à Paris* ? Tanhoé Bertin racontait que quand Dieu créa les hommes, il les mit à cuire dans un four. À partir des premières flammes, les Blancs s'enfuirent, puis au fur et à mesure que la température augmentait les autres aussi. Juste ceux qui seraient devenus les hommes noirs, à ce qu'il paraît, résistèrent jusqu'au dernier moment, avec courage.

Et ils le firent pour prouver à Dieu qu'Il avait créé des hommes dont Il pourrait être fier. Même si ce conte caricatural a sans aucun doute aidé beaucoup de personnes, je le tiens encore pour odieux, comme toutes les pensées qui trouvent une revanche dans la souffrance. Il n'a pas été écrit pour moi ! Ma vie a avancé à force de négations et elle peut sembler une vie triste, implorée, tandis que c'est en continuant à dire Non que maintenant je peux dire Oui. Un Oui plein, conscient.

Oui, c'est toi le djinn caché de ma vie. Oui, avec cette lettre je t'offre la possibilité de redevenir fidèle à l'enfant que tu étais. Oui, je te demande de m'aider à défendre les causes dont je vais te parler dans la prochaine lettre : ce pays est plein de gens qui ont besoin de toi, de ton expérience. Oui, je crois que tu as toujours attendu, au fond de toi, une rédemption, une parole de moi.

Les plages sont bondées, sur l'île de Gorée. Lorsque les bateaux de touristes arrivent, les enfants plongent pour récupérer, comme des petits poissons, les pièces qui leur sont lancées dans l'eau. Certains soirs, moi aussi je voudrais plonger, mais ce serait dangereux. Parce que les souvenirs doivent rester une pensée secrète qui murmure au loin. Je n'ai pas besoin de les traverser pour comprendre qu'ils sont là : je ne pourrais plus retourner à la surface. J'ai besoin de les sentir. Moi je suis la plage qu'ils lissent avec douceur, qu'ils caressent de mélancolie. S'ils

me mouillent, je deviens plus belle, s'ils s'éloignent, je me dessèche de nostalgie. Et pourtant je ne peux qu'être une terre. Ni sirène ni étoile marine – l'eau ne m'appartient pas.

Cet océan qui nous sépare symbolise les choses que nous ne nous sommes pas dites, Steve, les silences qui nous ont des fois noyés d'espoir, d'autres fois de résignation. L'Atlantique est notre histoire. Pour ça je te demande de me répondre. De m'aider à dompter ce passé si résolu, traître, charmeur. Seulement ensemble, on réussira à nager, et donc à vivre. Et puis, peut-être, s'il n'est pas trop tard, on pourra aussi oublier.

Cindy

II

8 septembre 2013,
Montreuil

Chère Penda,

J'ai bien reçu ta lettre. J'attendais un signe de toi depuis longtemps. Je l'attendais et le craignais à la fois. Je t'écris de ma chambre, à Montreuil. Les objets autour de moi sont recouverts d'une poussière qui est un peu celle de ma vie. Des valises jamais rangées occupent un coin de ma vue et une grande vitre au fond de la pièce affiche le paysage d'arbres et de maisons. Tu n'es jamais venue ici : je ne t'y ai pas invitée. J'aimerais le faire maintenant, en profitant de cette lettre, mais je n'en ai pas le courage. Bien que ta présence me manque énormément, je n'y arrive pas.

Le faire te donnerait l'illusion que j'ai changé. Mais changé en quoi, au juste ? Et si c'était le cas ? Serais-tu prête à me croire ? Cela fait deux ans que nous ne nous voyons pas. Deux ans. Nous n'étions plus en couple, mais tu avais insisté pour que je vienne dîner avec toi, Vi Vee et son copain Stéphane dans un restaurant éthiopien à Ménilmontant. Comme si de rien n'était. Pour fêter notre entrée dans la cinquantaine. J'ai accepté malgré moi. (C'est seulement avec Virginie que tu n'as pas honte de nous et de nos erreurs, n'est-ce pas ? Je suis sûr qu'Estelle n'aurait pas toléré cette comédie, pour ne pas parler de Sonia... !) J'aurais pu venir et être cohérent avec le froid qui nous enveloppait depuis un moment, mais la présence de Vi Vee, qui a toujours été bienveillante envers moi, malgré toute la souffrance que j'ai pu involontairement vous causer, a censuré mes véritables pulsions. Je t'ai enlacée dans mes bras, je n'ai pas exagéré sur le vin, j'ai été brillant avec Stéphane, je les ai taquinés sur leur choix de s'installer à

Clichy, j'ai proposé de continuer la soirée chez toi. Je savais que tu n'aurais pas osé le suggérer de peur que je refuse de venir. Quand ils sont partis, nous avons fait l'amour. Oui, malgré toutes mes bonnes intentions et ce que je m'étais préfixé, nous avons couché ensemble. C'était la dernière fois.

Tu sais combien j'ai aimé ta bouche pendant cette vingtaine d'années de relation ? Et tes joues, la petite cicatrice que tu as sur ton front lisse et ample. J'ai aimé la façon dont tu rigolais avec tes belles lèvres rosées, ton nez qui se pliait comme s'il était timide. Et ton regard pensif. Tes grands yeux noisette qui dévorent le monde, tes sourcils toujours alarmés. J'ai aimé tes cheveux souples comme de la laine. Mais j'ai surtout adoré te voir arriver de loin, fière et discrète comme une reine aux mouvements élégants et lents de qui ne connaissait pas de hâte, alors que ton visage manifestait le contraire, une attente constante. Que je n'ai pas su combler. Cette nuit-là, la nuit de notre anniversaire prétexte, j'ai pu te revoir telle que je te connaissais. Tu m'as griffé le dos, tes fesses sont devenues de la pâte à modeler sous mes soupirs affolés. Tu me repoussais avec la même force avec laquelle tu m'attirais vers toi. Tes mouvements suivaient une danse violente. Tu as dit, une ou deux fois, « Je vois les étoiles, Éric, je vois les étoiles ». Puis tu as crié que tu allais mourir. De joie. J'ai dormi lourdement après tout ça, ton odeur comme berceuse. Mais le matin, le matin a tout effacé, brouillé. Tu étais à nouveau fâchée contre moi à cause de notre rupture, des autres femmes que tu ne nommes jamais, de ma lâcheté légendaire, de ma distance. Même à présent, en gardant ce stylo à la main et en t'imaginant lire mes mots, je ressens l'ombre de ton ressentiment. Il a tellement peuplé notre vie qu'il s'est désormais collé à ma peau. Ne pouvant rien faire pour éclairer ma personne, je reste dans l'ombre dans laquelle tu m'as confiné. Oui, Penda, j'aurais tellement voulu que les choses aillent différemment entre nous ! Si tu savais. J'aurais voulu être avec toi, dans le soleil qui nous semblait destiné, et toujours marcher à tes côtés. Mais mon maudit voyage au Mexique a tout déchiré. Des fois je me dis que sans cette brisure on aurait pu continuer notre vie paisible à Dakar. Puis la pensée de l'enfant, la pensée la plus atroce de ma vie, revient me hanter. Je ne peux pas imaginer qu'il ne soit pas né. Donc oui, il serait né, et on aurait dû partir quand même. Dakar c'était fini pour nous. Sauf s'il était de Victor. Mais bon. Refaire le passé est un acte épuisant, inutile. Pourquoi, alors, ne puis-je me

soustraire à ce piège ? Je suis parti pour Mexico-City et un mois plus tard tu m'as annoncé ta grossesse. Je me suis accordé quelques mois de liberté avant de rentrer et assumer cet enfant, si c'était bien le mien. Mais je suis resté presque une année. L'erreur a bien été cela, je le reconnais : te laisser seule pendant la gestation. L'accouchement. La perte. Mais j'étais déjà tombé dans le labyrinthe de mes peurs, dans les craintes assourdissantes de reproduire les mêmes schémas que mes parents. De plus, selon l'échographie, c'était un garçon. La panique totale. Quand je t'ai rencontrée, tu étais déjà mère de quatre enfants, quatre ! Je t'admirais pour l'insouciance avec laquelle tu semblais les éduquer. J'étais fasciné par ton envie d'aimer et de savourer la vie, alors que de mon côté, bien que nous ayons le même âge, j'étais si vieux, désabusé, cynique ! J'aurais été un mauvais père, j'en étais persuadé. Alors voilà : j'ai préféré me perdre à San Luis Potosí, la ville où je me suis installé après un bref tour du pays. Là j'ai connu le plaisir du pulque et du peyotl, mes deux compagnons de rêve, et j'ai également connu des hommes qui m'ont expliqué que même ce qui nous semble quantifiable et vérifiable ne l'est pas, car la réalité n'est jamais univoque. Tu comprends cela, Penda ? *La réalité n'est jamais univoque.* Je sais à quel point tu pourrais souffrir en lisant cela, car je mets en doute tes certitudes. Et ça me donne envie de hurler et de te dire que tu ne connais pas la vérité des choses, comme tu le répètes depuis des années. Mais même ça, même me fâcher, je n'y arrive pas. Je dois être un torchon sans force, hein ? Et pourtant comment pourrais-je m'en prendre à quelqu'un qui vit à moitié dans ses rêves, à moitié dans la réalité ? Je n'ai jamais connu personne se fiant aussi aveuglément à ses sensations que toi. Tu as dit être sûre que notre enfant n'est pas mort, mais qu'il a été kidnappé et caché quelque part. Tu as dit être sûre que ta mère a toujours voulu ton malheur, et non ton épanouissement. Tu dis être sûre que je m'aime à la folie, et non pas que je me déteste au plus haut point. Tes suppositions te suffisent, tu t'en fiches depuis la nuit des temps des contre-preuves que les autres peuvent te fournir. De plus, tu crois à tes rêves, tu les interprètes. Où se trouve, alors, ma place dans tout cela ? En réfléchissant à notre passé, je peux affirmer ceci : il n'y a que moi qui t'ai vue. Mon regard sur toi était tellement humble et retenu que j'en ai eu mal au cœur, aux côtes, et mon souffle s'est brisé. L'espoir de te plaire comme tu me plaisais a fini par disparaître. Oui, Penda. Et notre histoire a duré, en dépit de

l'évidence. Le pourquoi est à chercher, paradoxalement, dans la possibilité que tu m'as donnée, celle de te regarder. Je suis enfin devenu œil, je me suis dématérialisé. J'étais encore un homme, mais qui regardait et qui n'était pas véritablement vu. Cela calmait mes angoisses. Ça ne s'est produit qu'avec toi. Malgré ta certitude d'avoir été la seule, de nous deux, à aimer l'autre, je peux t'assurer du contraire. J'ai aimé ta spontanéité par-dessus tout, Penda. Ce qui aurait dû m'effrayer par sa puissance m'attirait. Ton affection démesurée pour ma chair, mes mots, mes troubles, en vérité m'apaisait et m'enthousiasmait. Tu m'as aimé sans me voir. C'était parfait. Tu vivais si intensément ce qui t'arrivait, les phrases que tu écoutais, les souvenirs que d'autres déclenchaient en toi. Je n'ai plus jamais rencontré une femme comme ça. Je sais maintenant que le temps a tout gâché. Le temps et le silence avec lequel nous avons laissé traîner les jours et les nuits. Je crains que tu n'aies emporté ces jours et ces nuits dans la solitude. Je ne le voudrais pas : moi je n'ai jamais été seul, d'autres femmes n'ont pas cessé de m'accompagner. Dans ta lettre tu écris que tu as eu des hommes. Je veux bien te croire. Je te sais capable de donner ton corps entièrement. Et je pense que tu pourrais le faire de la même sorte avec moi qu'avec un autre. C'est comme si ce domaine était pour toi une vie parallèle, un univers de bonheur à ne pas mélanger avec tout le reste. Pourquoi ? C'est toujours un mystère pour moi. Pendant les dix ans que nous avons partagés à Dakar, je ne souffrais pas de tes relations intimes avec Victor. D'une certaine manière, elles me mettaient en valeur. Oui, tu couchais avec lui, c'était ton mari, mais c'est moi seul que tu aimais ! Moi seul. As-tu jamais réalisé à quel point avoir été ton seul amour a compté pour moi ? Même en ce moment, j'ai la certitude d'être le seul que tu as dans la peau, et cela à jamais. C'est arrogant, égocentrique, narcissique. Mais c'est vrai. Si ce n'est plus le cas, car tu en as décidé ainsi, laisse-moi au moins cette illusion. Pour un homme qui a eu pas mal de déceptions, cette petite certitude brille comme une oasis dans le désert.

Tu sais bien que de mon côté j'accorde beaucoup d'importance à mes rapports intimes et que le sexe et les sentiments sont dans ma vie, comparée à la tienne, étroitement liés. C'est pour ça que tu as voulu jusqu'ici ignorer mes autres relations. Tu m'écris que tu veux savoir comment j'ai comblé ton absence. Est-ce que dans tes rêves il y a aussi de la place pour mes femmes de ces dernières années ? Ton

indifférence pour ces personnes, ton manque d'intérêt pour leur physionomie m'ont toujours surpris. C'est avec étonnement que je les amenais dans des endroits où, susceptible de te croiser, j'avais toutefois la certitude que tu n'aurais pas fait un scandale. Mais on ne s'est jamais croisés. Il y a eu Carla, Marième, puis Elsa, depuis que nous nous sommes séparés, il y a presque trois ans. Carla, je l'aimais pour sa douceur, sa tolérance extrême : elle ne me reprochait jamais rien, et après toi et tes reproches enfouis, je ne pouvais pas mieux tomber. Elle avait les yeux bleus et gris, tel un chat. Des cheveux noirs, longs et lisses, et un grand nez. Mince et sans formes, je savais que sa grâce enfantine aurait pu charmer d'autres hommes, mais son regard profond me reposait l'esprit. Elle était dessinatrice. Oui Penda, je le sais : une fille blanche, artiste, plus jeune que toi. Je sais. J'ai choisi le chemin moins périlleux. Elle n'avait pas un passé comme le mien ou comme le tien. Elle était légère, insouciant, vaguement torturée mais à la façon des enfants protégés, sans jamais se mettre en péril comme on a su le faire. Je l'ai quittée car j'ai rencontré Marième. Un salaud, oui, ou un faible. C'est comme tu préfères. Les deux peut-être ? Je souris : tu ne le diras jamais, c'est ça qui est impressionnant chez toi. Ton absence de mots, directement proportionnelle à ta présence débordante de sentiments. En tout cas Marième, d'origine malienne, avait le même âge que ta fille Florette. Je l'ai beaucoup aimée cette femme. Elle était méchante, gentille, sensuelle, austère, généreuse, profiteuse, joyeuse, triste, intéressée à l'Afrique, dans l'oubli de l'Afrique. Rien n'était cohérent chez elle et notre relation était en dents de scie. Je savais qu'elle me trahissait, cela m'arrangeait, je n'étais pas fidèle non plus. Mais, au final, aucun pacte n'avait été fait, donc fidélité à quoi, à qui ? Je restai fidèle à notre amour à nous, Penda, car c'est à cette période que je suis venu « fêter » nos cinquante ans. C'est elle qui m'a quitté. Et même pas pour un autre, tout simplement parce qu'elle commençait une thèse en sociologie au Canada. Je t'avoue que je ne m'en suis pas remis aussi rapidement que je l'aurais souhaité. Une nouvelle collègue, journaliste de quarante ans, a abrégé mon deuil. Elsa, d'origine russe, une beauté époustouflante. Le corps d'une statue blanche et tendre, des formes à couper le souffle. Nous avons eu une relation plus charnelle qu'autre chose. Elle m'enveloppait, me chérissait, adorait la musique et m'a fait découvrir sous un nouvel angle les grands classiques de la littérature de l'Est : le théâtre. Mais je me suis très rapidement rendu

compte qu'elle voulait un enfant de moi. Un constat amer et peu rassurant : m'aimait-elle pour qui j'étais ou pour ce que j'aurais pu lui donner ? Étais-je sa dernière chance de concevoir un fils ? Nous en avons beaucoup discuté, mais je ne me suis pas senti prêt à devenir père à nouveau. Nous nous sommes séparés d'un commun accord. Tu as vu, je suis resté fidèle à l'idée de Jamal comme mon seul enfant, sans l'avoir jamais vu. Il y a seize ans, pendant la période expérimentale où j'ai voulu tester les limites de mon cerveau, au Mexique, là où j'ai intégré une communauté de musiciens qui se perdaient dans des drogues, j'imaginais souvent ce que j'aurais pu dire à mon fils : « Ne sois pas lâche, mais assume la responsabilité de chacune de tes actions. » Je lui aurais dit ça, alors que je faisais exactement le contraire. Puis je lui aurais expliqué que le monde est patriarcal et que cela avait été mon drame, mais que ça ne devait pas être le sien. Donc il fallait qu'il sache qu'il y a beaucoup trop d'attentes sur l'homme, trop de privilèges à assumer sans être formé à la conscience de l'autre sexe, au véritable partage de la vie avec les femmes. Je lui aurais dit de lutter contre l'envie de suivre le groupe, cette entité qui semble être un nid protecteur, car si les amis sont importants, sa seule richesse allait être sa singularité. Je l'aurais pourtant laissé libre. Comme un oiseau qui apprend à voler, le ciel aurait été son espace le plus sûr et fascinant, son véritable refuge. Et j'aurais été un père léger comme une plume. Je lui aurais appris à être le roi de sa propre existence mais jamais le maître de la vie de quelqu'un d'autre. Je l'aurais débarrassé de la honte qui m'avait envahi, tout en lui racontant mon histoire, l'histoire de ses grands-parents. Moi, fils de harkis.

Aujourd'hui, par rapport à cela, je lui dirais plein de choses :

Cher Fils, je serai différent de mes parents, tu seras différent de moi. Être un fils de harkis a été pour moi un stigmate. Tes grands-parents l'avaient prédit, ils m'ont donc donné un prénom à consonance judéo-chrétienne. Mais ça n'a servi à rien. J'ai eu la haine de moi-même. La rage contre eux. J'ai mis énormément de temps à accepter qu'ils avaient été bourreaux et victimes à la fois. Énormément de temps. Penser à eux de cette façon m'a aidé à me reconstruire. Autrement, je n'aurais pas pu. C'est pour nous extirper de leur silence que je t'écris, et si je pouvais je te parlerais. Ils ne m'ont jamais expliqué pourquoi ils ont choisi de s'engager ni ce qu'ils ont ressenti lors des massacres des leurs, alors qu'ils étaient à l'abri, en France. Nos vies ont été sacrifiées par les non-dits. Ce réel indicible nous a privés de mots pour d'autres vérités : même des vérités banales ne pouvaient plus être

prononcées ! Pour m'intégrer aux Franco-Maghrébins de ma génération, il a fallu dire, haut et fort : « Mes parents sont des traîtres, des *biar*. » Le désir qui a animé toute mon enfance a pourtant été que ma mère et mon père aient pu être piégés par un malentendu : ils étaient moudjahidin, eux, pas harkis ! Il y avait eu une erreur ! J'en rêvais debout. Et pourquoi ne pas essayer de nous faire passer pour des pieds-noirs ? On les avait bien rapatriés, eux, non ? Avant tout le monde, n'est-ce pas ? Les voilà, en plus, réintégrés aussitôt à la société française. Si ce n'était pas pour l'armée qui décida de désobéir au général de Gaulle et d'improviser le voyage des harkis vers la France, je pense que mes parents auraient succombé aux représailles, aux tortures, aux lapidations publiques. Cher Fils, oui, le verdict populaire fut sans appel, la chasse aux harkis commença en 1962. Le massacre fut ample. Mes parents et moi, nous avons été entassés avec d'autres hommes, femmes, vieux et enfants dans les cales des bateaux, direction l'Hexagone. Je sais, pour l'avoir lu, qu'arrivés à Marseille d'autres harkis ont été hués par la foule qui lançait des pierres, les menaçait avec des machettes. Grâce à des connaissances, nous n'avons logé que quelques mois dans les tentes des camps militaires, pour ensuite être déplacés dans un immeuble de la banlieue marseillaise. Là où j'ai grandi. Il y en a qui sont restés dans les campements encore dix, treize ans. Une honte. Malgré tout cela, je n'ai jamais fait partie de ceux qui voulaient attirer l'attention par des prises d'otages, des rodéos et des voitures incendiées. J'ai participé à la marche des Beurs, j'ai suivi de près les grèves de la faim. Ça oui. C'était l'époque de mon école de journalisme. Si je n'avais pas la trempe ou l'engagement nécessaire pour jeûner, comme certains amis, c'était parce qu'en vérité je voulais garder l'Histoire le plus possible à l'extérieur de moi-même, la regarder de loin. Mais alors de tellement loin ! Le journalisme m'offrait une objectivité que ma vie me niait. Aujourd'hui je peux dire que, même si j'ai beaucoup voyagé pour découvrir, voir et comprendre, je n'en conserve rien. Sans doute j'ai connu beaucoup de choses sans les toucher. Les gens, par exemple. Je les regarde, je les écoute, chaque fois avec grande stupeur, en calculant la longueur de leurs phrases, la largeur de leurs propos, l'épaisseur de leurs contenus, la durée de leurs engagements. Mais c'est comme si je chevauchais des ombres longues, au coucher du soleil, en les laissant intactes. J'arrive à les connaître sans les toucher. C'est ça le problème qui hante ma vie depuis toujours : ne pas être à l'intérieur de ce qui m'arrive, mais à l'extérieur, toujours dehors : enfin sauvé. D'ailleurs, dans les années 1980, juste quand les violences policières s'exacerbaient, j'ai décidé de tourner la page et de partir, d'aller là où on ne savait pas qui j'étais, là où être un fils de harkis serait un détail inutile et où j'aurais pu moi-même l'oublier. Au Sénégal. Pour un projet de coopération internationale : mettre de côté le journalisme et vivre l'action concrète, de terrain. Ce n'était pas l'Algérie, mais c'était tout de même l'Afrique, non ? J'allais me reconstruire, me façonner à ma guise... La vérité ? Je n'ai rien oublié du tout. Je suis resté le même. Tu veux savoir ce qui me hantait en donnant des cours de français aux jeunes des quartiers démunis de Dakar ?

Eh bien, je pensais à la police française, qui disait qu'ils plaçaient les harkis, nos pères, en première ligne pour qu'ils se fassent tuer en premier. Quand je leur disais « Je suis français », ça les faisait rire. On était d'une autre catégorie, tu vois ? Parfois, les flics changeaient de discours, ils nous disaient de ne pas traîner avec les « racailles », avec les enfants d'immigrés. Il fallait faire attention à ne pas basculer de l'autre côté, au risque de perdre notre « francité ». Diviser pour mieux régner. La France nous a rendu l'emblème de ce dicton. C'est pour cela que j'ai écrit un livre sur le choix naïf d'un jeune fils de harkis d'entrer dans la police. J'ai par la suite animé beaucoup de rencontres, mais rien n'a pu combler la brèche que je sentais à l'intérieur de moi, cette ambiguïté existentielle. Pendant longtemps nous avons été instrumentalisés par la droite française, maintenant c'est la gauche qui nous prête attention. Il y a aussi une journée nationale d'hommage aux harkis, t'imagines ? Pour moi, ça aurait eu plus de sens qu'on oublie le passé. Pour que nous puissions vivre en paix, nous, les foutus enfants de « collabos » n'ayant rien demandé. Alors qu'on a hérité de tout : le chômage, le bannissement d'Algérie, l'exil à jamais, pas de vacances au pays natal. Pas de palmiers, pas de dattes. L'Algérie est devenue le paradis perdu, la terre promise. Contrairement à d'autres familles harkies, qui tenaient à une revendication, parfois excessive, des traditions d'autrefois, mes parents ont effacé leur culture arabo-berbère. Je n'ai pas vu les habits traditionnels ni goûté la cuisine du pays chez moi, mais seulement chez des amis. Et pour le reste, l'omerta : ce feu qui se métamorphose en douleur d'une histoire bafouée, ce rappel qui vibre sous la terre du temps en répétant « égalité, respect s'il vous plaît ». Omerta que nous avons portée comme une croix, nous les enfants de harkis, en nous transformant en monstres. Notre histoire défait toute harmonie, c'est l'arme qui blesse une plaie déjà ouverte, l'épée qui démasque, une à une, les perfections de cette société.

Voilà, mon Fils, tout cela est mon héritage pour toi.

J'espère que tu apprécieras ces mots. Ils te sont aussi adressés. Je ne sais pas ce que je pourrais faire de plus pour me reconnecter à lui, et donc à toi. Tu sais, Penda, quand tu m'as annoncé la disparition de Jamal dans ta solitude dakaroise, j'ai éprouvé une douleur difficile à délimiter, expliquer, partager. Mes phrases pour te consoler ne traduisaient pas la réalité de mon état. Pendant que tu me parlais au téléphone, j'ai imaginé ta silhouette posée sur le lit, figée, et j'ai vu les draps, bleu ciel comme les rideaux et tes ongles privés de sang, aux coins du matelas. Je me suis aussi allongé, faible. L'absence du bébé dans tes entrailles, puis sur ta poitrine, m'a fait ressentir un vide insupportable entre les aisselles et le buste. Je me suis serré dans mes propres bras, en saignant de l'intérieur. Les murs de ta chambre devenaient les murs de la mienne. Tes proches, qui t'apportaient à

manger, se transformaient en des inconnus au-delà de ma porte. L'image de toi, qui te levais péniblement pour aller aux toilettes, se reflétait dans mon corps amaigri qui cherchait à se reconnecter au sol, mes pieds osseux comme seules fondations. Savoir que tu n'arrivais plus à voir correctement m'a fait saisir un monde flou. Dans mon obscurité, j'ai partagé la tienne.

J'ai alors eu une vision terrible, un rêve de séparation sans retour possible entre toi et moi. Le voici, toujours actuel : un jour de lumière tamisée, je ne serai plus là, tu ne seras plus là, et alors personne ne pourra pleurer ce que nous n'avions pas compris. Tout parlera avec des voix différentes et il y aura des vitres cassées dans les rires. Les nuits seront encore longues, les batteries tiendront encore le *tempo* que nous n'avons pas su saisir. Et il y aura le même vide. Mais on ne le sentira plus : l'oubli de la nuit ne sera même pas une miette de souvenir. C'est pour cela que je te demande de m'attendre, avant que la vie ne nous tue. Pour effacer ensemble, pour toujours, ce cauchemar. Pour que le réveil assassine le sommeil.

Tu pourrais me dire que si tu vis ailleurs, aujourd'hui, c'est parce que je t'ai voulu ainsi. C'est vrai. Quand nous nous sommes retrouvés à Paris, j'ai eu très peur de toi. Tu étais détruite, et tu n'as plus jamais été celle que je connaissais au Sénégal. Mais paradoxalement tu étais plus solide. Et je t'ai aimée encore plus. Avec courage, tu me montrais que c'était possible de prendre un tournant. Même si c'était ta première fois en France, en très peu de temps tu as su trouver tes repères, tes amitiés, un travail. Par contre, la légèreté avec laquelle je t'avais vue élever tes filles avait disparu : maintenant tu t'inquiétais pour elles, tu les épiais, surtout Estelle, tu pensais à elles et à leur futur jour et nuit. Comme si leurs vies ne dépendaient que de ton engagement. En même temps tu irradiais la puissance de celle qui a perdu un être cher et qui porte le poids du monde sur ses épaules, sans s'en plaindre. De mon côté, ne pas avoir partagé ce moment avec toi m'avait affaibli comme jamais. Je suis conscient que dès notre arrivée à Paris j'étais beaucoup plus instable, fuyant, incohérent. Une chose était claire : je voulais que tu m'aides à redevenir fort. Je comptais, bêtement, sur toi. Je te demandais de m'aider à démarrer, comme un train à vapeur rouillé. Je rêvais d'être serré cent fois et que tu me laisses te lancer, te reprendre et encore te lancer pour faire bouillir ton sang et libérer le mien de la glace. Je voulais que ma colère enfouie explose, que tu me secoues sans relâche.

J'aurais aimé que tu enfermes la mort dans une cage pour en faire un lit de pierre, une destination lointaine. Et que tu brûles toutes les certitudes, les doutes, que tu déracines les fausses conclusions et que tu m'enlances avec toute ta force. Que tu m'obliges à respirer.

Mais c'était trop, n'est-ce pas ?

C'est là que ta drôle d'obsession pour Frantz Fanon a commencé. Bien que tu l'aies déjà connu à travers ses écrits, c'est lors de ma période de plus grande faiblesse que tu as eu besoin de trouver un modèle auquel t'accrocher. Et que tu l'as élu prince, gourou, idole. Ton ethnopsychiatre révolutionnaire : ton âme sœur. La première fois que je t'en ai parlé, on était encore à Dakar. Je me souviens que ton regard s'était fait de plus en plus attentif. Tu avais compris que la joie était un droit et que la vie pouvait aussi être pleine de ces rires qui bouleversent les corps, ces cascades qui font irruption dans l'univers établi de nos vallées, de nos ponts fragiles. Face à cet homme, venant d'un autre continent, tu as perdu tes moyens. Il était splendide et terrible à la fois. Il parlait des jeunes filles algériennes qui avaient été mariées précocement, ces femmes-enfants dont le corps était désormais dangereux : tu t'étais retrouvée dans cette histoire. Ça a été la même chose pour moi, quand il décrivait ces révolutionnaires qui reniaient leur propre père caïd ou *bachaga*, lors des réunions avec des militants. Mais est-ce que j'aurais eu le même courage ? Fanon nous a raconté des histoires à tomber par terre. Ce qui nous avait le plus troublés et rassurés à la fois avait été d'apprendre qu'il ne fallait pas forcément être blessés par balle pour souffrir dans nos corps et nos cerveaux de l'existence de la guerre, passée ou présente. Il nous a alertés sur l'absurdité de l'opposition entre peuple noir et peuple blanc, sur la naïveté de croire en l'union des Noirs, mais aussi sur l'intelligence de s'unir, quand il le fallait, contre la barbarie de la domination occidentale : « Jeunesse africaine ! Jeunesse malgache ! Jeunesse antillaise ! Nous devons, tous ensemble, creuser la tombe où s'enlisera définitivement le colonialisme ! » Tu avais frissonné en lisant ces mots. Ils t'avaient blessée, car ils te ramenaient à ton père, que j'ai détesté de toutes mes forces. Cet homme admiratif de De Gaulle. Oui, je sais que tu m'en voulais pour ça ; mais nos vies et l'Histoire qui les a façonnées ne sont pas faciles à démêler, tu sais ?

Penda. Certains dimanches le soleil est un cadeau cruel. Je ferme les yeux et je les rouvre en bougeant mes mains qui commencent à

blanchir, se préparant à l'automne. Mes colocataires ne sont pas là aujourd'hui. Je suis donc seul. Je peux déjà m'imaginer la vieillesse, les souvenirs qui traînent. Mais l'insistance gentille des rayons m'obscurcit et me cache la mort. Je retiens entre mes lèvres sèches des phrases arides et en même temps pleines de tension, d'amour. Je sais qu'en t'écrivant j'ai perdu le centre. Avant je ne le voyais pas, là je sais que je l'ai perdu. J'ai laissé l'horizon s'éloigner, je l'ai fait par crainte. Si je mettais mes lunettes, je pourrais peut-être le voir. D'ailleurs maintenant, la rive d'où je suis parti est aussi loin. Avoir cinquante ans c'est ça : savoir que tu es avec tes rames, au milieu de la mer, sans horizon, sans départ et que, bien qu'au centre, tu ne peux pas le voir, ce centre, tu ne peux pas te voir, toi-même. Tu peux juste ramer. Aujourd'hui, comme depuis des mois, des années même, je suis penché sur l'étude des Humains : les écritures comme unique preuve de ce qui a été. Des livres pour seuls vrais amis. Voilà, à la fin de cette missive, je te donne l'encre coulant entre mes doigts, les yeux fragiles aux cils collés – emprisonnés. Être lucide c'est être proche de la pierre, tu sais ? Je choisis donc l'ignorance d'une feuille accrochée à l'arbre puis tournoyant au-dessus de tout. La voici devant moi. Je la regarde voltiger derrière la fenêtre de ce grenier. Seul – dans l'étude des autres, je suis ton unique preuve, Penda, au-delà de moi – je ne te vois pas, je ne te sens pas. C'est comme si tu n'existais pas. Ça arrive à qui a été trop proche. Alors je souffle la feuille au loin et j'ouvre la blanche, en papier, sur la table. Allons-nous dessiner à nouveau – une nouveauté ? Je te ferai ma dernière promesse si tu veux bien me rencontrer. Sache qu'à présent je laisse partir les dessins communs, banals, et je brûle notre feuille si elle ne se laisse pas écrire, dessiner.

Seul – dans l'étude de l'absurde total, je transforme en cendre les copies de la douleur, les copies de la joie. Je veux vivre seulement, s'il y a la vie.

Éric

PENDA

Les Promesses

Jeudi 12 septembre

Dans deux mois Éric me fera sa dernière promesse. J'ai reçu une lettre de lui aujourd'hui. Le grand amour de ma vie. Nous savons tous les deux qu'il s'agira de la dernière promesse parce qu'il m'a dit, il y a des années de cela :

« Elles seront cinq, cinq comme les doigts de la main. »

Il m'en a déjà fait quatre.

J'ai longtemps vécu au rythme de ses promesses : je les ai laissées scander mon existence, devenir mon cadre, ma réalité.

Je suis heureuse : bientôt il n'y en aura plus.

Vendredi 13 septembre

J'ai presque cinquante-deux ans et je m'aperçois que je suis plus pressée qu'autrefois. Je suis née le jour de la mort de Frantz Fanon, le 6 décembre 1961.

Parce que c'est mon idole, il ne me semble pas exagéré de dire qu'il s'agit d'une coïncidence incroyable. Des fois je me demande : s'il n'avait pas existé, qu'en aurait-il été de moi ?

Nous avons partagé cette terre pour un bref instant. Et ce n'est pas important de ne pas l'avoir connu : j'ai lu tous ses livres et j'en ai absorbé la force, la détermination et le courage. Cela suffit.

Pendant longtemps j'ai connu la même fièvre de vivre que lui. Maintenant ma température a baissé. Et les gouffres de feu qui m'habitent sont désormais temporaires. J'ai affronté beaucoup trop de

batailles et passé ma vie à croire en la force salvatrice d'une main. La main qu'on te tend quand tu as besoin d'aide, comme l'a fait Frantz avec ses écrits, pour des milliers d'êtres humains. Il nous a tendu la main ! Il nous a dit combien nous étions riches sans le savoir. Que l'Afrique pouvait et devait se relever de la position agenouillée qu'elle tenait, malgré elle, depuis des siècles. Et pourtant.

Dans deux mois, quand je rencontrerai Éric, j'aurai la réponse que j'attends depuis toute une vie. J'ai espéré un signe de sa part pendant l'été et ce n'est que maintenant qu'il apparaît. Je m'étais résignée à son silence. Je dois retrouver la volonté de le voir. Je lui ai donc demandé de me recontacter en novembre.

Entre-temps j'écris pour me concentrer sur moi-même, pour comprendre ce que j'ai perdu et ce que j'ai trouvé dans cette longue attente du salut. J'ai décidé de me regarder. Le moment de le faire est arrivé. Je suis consciente qu'il y a eu beaucoup d'erreurs, car j'ai porté très tard mon uniforme de guerrière. Et je ne savais même pas le mettre correctement : il était si lourd !

Je suis venue au monde une année après l'indépendance du Sénégal, et jusqu'à mes trente-sept ans je n'ai pas su ce qu'était la pauvreté. Je m'appelle Penda, mais là-bas, entre le tropique du Cancer et l'équateur, on m'appelait Fleur du Sahel parce que je suis claire comme une noisette et que j'étais douce comme un petit sucre. Emprisonnée dans le jardin d'une villa de marbre noir et ivoire, j'ai aussi, comme Frantz, grandi dans un pays pauvre, mais à l'ombre d'une famille bourgeoise, aisée. Mon père, Jérôme : un riche Français, ma mère, Ichir : une jeune Sénégalaise. Enfant, j'étais entourée de la présence de « domestiques » qui s'occupaient affectueusement de moi : il y avait ceux qui me tressaient les cheveux, qui m'apportaient des mangues juteuses, qui m'attachaient des colliers de cauris autour du cou et des bracelets de perles aux poignets. Comme une fleur du Sahel, ma peau ambrée attirait les regards. J'étais si innocente ! À tel point que je souriais à mon image, dans les miroirs.

Je faisais partie d'une des familles, à l'époque, les plus riches du Sénégal. Je travaille maintenant comme agente d'entretien dans un lycée de la banlieue parisienne. Frantz aussi a connu la précarité dans la dernière année de sa vie, quand il vivait en Tunisie, qu'il n'avait plus de revenus fixes et que ses faibles droits d'auteur étaient payés à ses

beaux-parents. Avec sa femme et son fils, il allait d'habitation en habitation jusqu'à ce que lui soit attribué, peu de temps avant sa mort, un logement. Et pourtant il écrivait, il militait, jamais il ne s'arrêtait. Jamais il ne se lamentait. En ce qui me concerne, à ma petite échelle, quand mes collègues se plaignent des gamins et de leur impolitesse, je ne dis rien : j'ai l'impression que les expériences qui m'ont conduite jusqu'à Paris auraient pu faire de moi un être bien pire, et c'est seulement par « politesse » que je retiens tous les sarcasmes qui me pincement la langue. Si ces gamins nous paraissent tant troublés, c'est parce que le monde est tordu. Lorsqu'ils jouent, ils passent leur temps à s'insulter et ils se divisent par origine et couleur de peau : ils reflètent avec une candeur désarmante les aspects les plus pourris de notre société. Frantz le disait bien : il n'y a aucune différence entre un racisme et l'autre : on y reconnaît la même chute, la même faillite de l'homme.

Je les vois se tromper, je les observe confirmer les clichés les plus banals et je me trouve une excuse toute faite pour ne pas réagir : « De toute manière, qui m'écouterait ? »

Samedi 14 septembre

Il y a deux jours, au lycée, les gamins ont activé l'alarme incendie. Ils l'ont fait trois fois, sans aucune raison. Alors les agents de l'établissement ont coloré avec de l'encre rouge le bouton du deuxième étage, pour tacher les futurs coupables. Je ne sais pas qui peut les avoir prévenus, mais après la pause-déjeuner, les pires élèves sont retournés à l'école en portant des gants en cuir noir. Je les ai vus saluer les professeurs et les éducateurs de la main. Ils rigolaient. L'alarme a de nouveau sonné et nous sommes de nouveau sortis dans la cour. À terme, ce jeu pourrait devenir une lutte épuisante.

Quand j'étais en train de nettoyer les toilettes au rez-de-chaussée, j'ai entendu la proviseure s'exclamer qu'il y avait moyen qu'elle sache qui était le présumé coupable. Elle a dit à un éducateur : « Pendant la rénovation de son ancien collège ce gamin était sorti sans permission juste avant un après-midi de colle, profitant des travaux. Imaginez : il a fait semblant d'être un ouvrier grâce à un casque volé. Rien de

surprenant, donc, à ce qu'il a fait aujourd'hui. » Je me suis retenue de rire. Qui sait combien de ces histoires je vais encore entendre ! Et malgré tout, je n'en finis jamais de m'émerveiller : l'imagination de ces jeunes est phénoménale. Certaines de mes collègues les détestent : elles disent que se rouler des clopes pendant les cours en laissant tomber le tabac à terre, manger des cacahuètes dans les couloirs, coller des chewing-gums sous les tables et poser des cannettes vides juste à côté des poubelles sont toutes des preuves de leur arrogance et de leur je-m'en-foutisme à notre égard.

Moi je sais seulement que je les adore. Je ne crois pas qu'il y ait une raison particulière : il doit y en avoir mille. C'est comme s'ils équilibraient quelque chose, une feinte que je ressens en moi. D'ailleurs, si je ne me trompe pas, l'élève dont parlait la proviseure c'est celui que j'ai vu aller, il y a deux jours, chez la conseillère principale d'éducation pour une histoire de portable volé à une prof.

Ce jour-là a été terrible, empli d'exclusions de cours car certains se mettaient de la crème sur le visage ou sur les mains au lieu de prendre des notes, pétaient à répétition, fumaient dans les toilettes. Une journée dont je me souviendrai surtout pour une autre raison : quand je suis rentrée à la maison, c'est là que j'ai reçu la lettre d'Éric.

Comme autrefois ça m'a profondément troublée. Mais j'ai préféré ceci à sa voix. Lors de ses appels il m'a toujours suffi d'entendre son timbre rauque dans le combiné, pour avoir la gorge serrée et me retrouver à regarder un pagne accroché depuis des années au plafond de ma chambre. Un pagne qui appartenait à ma cousine Rama, morte peu après son accouchement, un tissu dont je suivais les contours à chaque appel d'Éric, en espérant arriver à parcourir du regard les mille lignes qui le dessinent avant la fin de la conversation. En priant qu'elle dure le plus longtemps possible. Qu'elle ne se termine jamais. Cette fois, non, il m'a écrit. Je lui ai répondu quelques lignes seulement, pour lui dire qu'il me faudrait deux mois. Deux mois pour me préparer.

Je ne suis plus pressée.

J'ai peur.

Ce matin, le père de l'élève qui passe en conseil de discipline est arrivé au lycée. Il semblait dépaycé, comme s'il ne comprenait pas pourquoi il était là, ni ce qu'il devait faire. En croisant son propre fils et la CPE dans le hall, il s'est mis à fixer le gamin comme si c'était un inconnu. Les parents aussi peuvent être des inconnus pour leurs enfants. De mon côté, j'ai toujours espéré des mots doux de mon père, des mots qui ne sont jamais arrivés. Il m'adressait rarement le regard, encore moins la voix. C'est pour cela que par la suite je décidai de croire aux cinq promesses qu'Éric allait me faire. La première promesse de mon amant avait été celle-ci :

« On ne se cachera rien des choses importantes. On se cachera, plutôt, chaque minute où la vie s'est perdue. On enterrera les moments où l'existence a oublié ce qu'elle valait. »

Qu'est-ce que ses mots m'avaient secouée ! Ma vie m'était d'un coup apparue pleine de futilités à enterrer. Et pourtant cela avait été mon quotidien. Qu'en faire, donc, des échos de mes conversations en famille ?

Je me proposais alors d'oublier ma cousine qui s'exclamait, auprès d'une copine : *Comment t'as fait pour avoir ces grosses fesses-là, Hadija ? Tu dois me donner ta recette, les miennes ne poussent plus !*

Ou la coiffeuse qui balançait : *As-tu su que NdeyPuy tente depuis un moment de tomber enceinte ? Elle est en train de faire plein de cures et traitements, mais elle n'y arrive pas. C'est parce qu'elle est méchante. Si elle était plus gentille avec ses bonnes, je suis sûre qu'elle aurait déjà trois enfants.*

Je cherchais à enterrer en moi pour toujours les leçons de morale inutiles de la voisine d'en face : *Le mari de NdeyAmi la cocufie sans se cacher. Il ne la respecte pas ! Et vous savez pourquoi ? Parce qu'elle ne lui cuisine jamais des bonnes choses, elle n'est jamais conciliante. Un homme, tu dois savoir le garder près de toi : des petits plats gourmands, des massages sensuels... Tu dois le protéger de ses craintes ! Elle le néglige et la voilà servie. Publiquement en plus !*

Je voulais me libérer des confessions d'une amie de ma mère : *Quand j'étais enceinte de mon dernier enfant, je n'avais plus envie d'aller au travail. Après sa naissance j'ai décidé de rester à la maison. Et c'est ce que j'ai fait ! Pour Abdoulaye c'était très bien comme ça, il*

m'a toujours dit que la place d'une femme est à la maison et que les femmes travailleuses ne lui ont jamais plu.

Ma métamorphose était en train de s'accomplir. J'allais bientôt arrêter de ramer dans le puits noir des malheurs féminins auxquels j'étais habituée et j'allais me lancer vers une réalité trop légère pour me soutenir. Moi qui pesais comme cent femmes goudronnées, lestées par les discours défaitistes bus dès le premier lait maternel. Moi qui étais enveloppée jusqu'aux os de farineuses évidences. Moi qui avais besoin qu'on me tende une main dont les doigts auraient chuchoté : nous sommes là, on ne te quitte pas. C'est juste à cet instant qu'Éric arrivait. Allait-il m'aider à jeter tout ce qui m'enchaînait à terre ? Je peux seulement dire que j'ai cru en lui comme on croit en Dieu.

Mardi 17 septembre

Penda, c'est le nom de ma grand-mère. Elle vivait avec nous et, enfant, je dormais dans son grand lit de satin jaune. Notre maison était comme la mienne allait être plus tard : mobilier lisse et astiqué, carrelage en marbre et canapés en cuir frais et doux. Quand j'étais petite, au réveil, je la massais. Puis je l'observais se maquiller les yeux et se dessiner les sourcils, assise, les seins nus. Des seins qui avaient nourri plusieurs enfants et qui pendaient, vidés, jusqu'au bas du ventre. Seuls trois avaient eu la chance de devenir adultes, dont ma mère. J'écoutais sa voix rauque et tendre me dire d'aller lui prendre le verre où flottait son dentier et je regardais ses mains, raidies par l'arthrose, m'indiquer la porte.

Elle me signalait ce qu'il lui fallait, qui je devais convoquer auprès d'elle. Mamie Penda n'avait jamais été à l'école et pour téléphoner elle avait besoin de quelqu'un qui lui compose les numéros écrits dans un agenda posé sur sa table de chevet. Je n'étais pas la seule à l'aider. D'autres jeunes filles, faisant partie de la famille, et venues de divers villages, vivaient périodiquement chez nous. Ma grand-mère passait la plupart du temps à prier, comme d'autres habitants de la maison. De la terrasse du premier étage je voyais à toute heure des voiles, des tapis religieux, des chapelets. Sa famille travaillait et en vivait dans les chambres de service au rez-de-chaussée.

Le mariage de ma mère avec un Blanc aisé, par ailleurs impliqué en politique, avait aussi servi à ça : donner le gîte et le couvert, dans la capitale tant convoitée, à qui était dans le besoin. J'avais entendu dire que mon père avait peur de ma grand-mère et qu'il acceptait donc tous ces compromis. Sans doute était-elle une sorcière. C'est ce que certains affirmaient.

Dans le lit avec elle, dès l'aube, je pouvais entendre l'appel pour la prière lancé aux fidèles. La voix du muezzin amplifiée par un puissant mégaphone ne laissait pas la moindre chance à qui que ce soit de pouvoir l'ignorer : seule une habitude tenace permettait d'en faire abstraction et de continuer à dormir. Après avoir pris ma douche je m'allongeais sur le canapé de la véranda et j'humais l'arôme des épices et des légumes qui mijotaient déjà dans la cuisine. Puis, quand ma grand-mère me prenait par la main pour m'accompagner à l'école, j'assistais au spectacle habituel : les paons aux plumes changeantes se promenaient dans notre jardin et, dans la rue, les ânes traînaient des chariots à côté des vendeurs ambulants de poulets et de poissons qui nous saluaient, cérémonieux.

D'un pas endormi je traînais le long des rues avec ma grand-mère, empruntant des chemins que ma mère m'aurait sûrement cachés. Je n'ai jamais été accompagnée par une bonne ou par un gardien : toujours par mamie Penda. Avec elle je découvrais des endroits où les nuages de sable se levaient du sol accompagnés par la puanteur stagnante du canal. Là où, assises sur le trottoir, des familles entières attendaient. Quoi, c'était une évidence : une rédemption. Les enfants jouaient les pieds incrustés de saleté, secs et abîmés, pendant que des nuées de mouches grésillaient autour de leurs têtes chaudes de soleil. Je les regardais et j'avais l'impression d'être dans un rêve que j'aurais pu briser en fermant les yeux. Mais je les tenais ouverts et en caressant les feuilles des manguiers et des bananiers je savais parfaitement ce qu'ils pensaient : « La métisse ! La voilà qui traverse la ruelle ! » Et je sentais – derrière les grilles blanches et fines – des regards qui scrutaient et mesuraient mes pas. Car c'était moi qui marchais : la Fleur du Sahel.

« Penda, rentre à la maison ! Tout de suite ! » sifflait la voix de ma mère le soir, en me voyant m'attarder dans le coin, avant de franchir le seuil

de la villa. Dès que je retournais dans son champ visuel, la geôlière ne me quittait pas des yeux même une seconde.

Maintenant, je suis du regard les gamins du lycée où je travaille, quand ils sortent de l'école. Aucun parent ne contrôle leur va-et-vient dans les cités, des discounts aux bars, des salles de jeux aux canaux et aux parcs. Aucun grand frère ne surveille l'heure à laquelle ils rentrent à la maison. C'est pourquoi les mères ont ces visages paniqués le jour des réunions parents-profs ou des convocations chez la proviseure. Celles qui portent le voile ajustent leur foulard sous le cou, les autres raniment leurs permanentes de crin avec des mains tremblantes. En traversant la porte de l'entrée réservée aux adultes, elles essaient de se donner une contenance.

C'est presque comme si elles se lançaient un défi avant de rencontrer enseignants et responsables scolaires : « Je me défie à dire toute la vérité, rien d'autre que la vérité : oui, je ne sais ni lire ni écrire. Non, je n'ai pas le temps pour savoir si le gamin est allé à l'école aujourd'hui. Oui, mon mari en sait encore moins que moi. Oui, j'ai quatre autres enfants : trois plus jeunes et le grand qui est "en vacances" depuis quelques années... Une vacance payée par l'État on va dire, des congés forcés. Non, je ne sais pas comment faire arriver mon fils jusqu'au bac. Oui, je sais que c'est important. Oui, madame ! On est venus en France pour donner des opportunités à nos enfants, pas pour peser sur tout le Système. Mais c'est l'Histoire qui nous a amenés ici, vous savez ? Vous n'avez pas débarqué chez nous, en premier ? Pourquoi maintenant vous nous reprochez notre présence ? » En réalité, une fois à l'école, les autoportraits sont assez différents. Les couleurs souvent contrefaites. Comme la bonne foi que doivent revêtir ceux qui portent l'interrogatoire : professeurs, éducateurs, assistants pédagogiques. La méfiance pollue l'air de leurs rencontres.

J'aimerais voir plus de pères à ces mises en scène que j'épie en nettoyant les couloirs, mais comme toujours les tâches les plus lourdes nous sont réservées. Moi aussi j'en ai eu pas mal. Et si je regarde en arrière je vois des années remplies de douleur mais aussi de pics d'euphorie tels que la chute ne pouvait qu'être assassine. Mais je ne suis pas morte. Mon pari tient. Je suis de celles qui se redressent.

Je pense toujours à Frantz Fanon qui a lutté jusqu'au bout et qui était si jeune quand il a abandonné cette terre de fous ! Il m'a laissé en héritage un cœur fin, qui arrive à comprendre. J'aurais préféré avoir un muscle brut et instinctif, battant toujours au même rythme.

Et pourtant, dès gamine, lors de mon mariage, quand les couturières vinrent des quatre coins de la ville de Dakar pour me bander dans leurs tissus en dentelle, brodé, wax et soie, comme on fagote un joli petit paquet, dès lors, je ne pouvais pas *ne pas* comprendre. Mon mariage était sous mes yeux, comme un abîme qui me dévorait de l'intérieur : du bas-ventre jusqu'au cou, m'empêchant de déglutir. Si ma grand-mère avait été vivante peut-être se serait-elle opposée, peut-être m'aurait-elle aidée. Mais elle reposait sous la terre de son village d'origine depuis trois ans. Enfin retournée chez les siens, les Bassaris.

Et je me retrouvai malheureusement seule dans la nouvelle villa en marbre blanc et rose, aussitôt rebaptisée La Villa Rose. Une maison que Victor avait fait construire pour nous. À l'époque je n'avais pas encore lu les livres de Frantz, je ne connaissais pas son existence. C'est un homme jeune et terrible, beau comme un diable, Éric, mon amour, rencontré dix ans après, qui me révéla ce qu'était le mal-être postcolonial. Un grand mot, n'est-ce pas ? Toutefois, je ne saurais pas comment exprimer autrement ma sensation d'inadaptation, partout où j'allais, dans les actions que j'entreprenais et les conversations auxquelles je participais. Avais-je le droit de parler de mon propre pays ? La présence de la France au Sénégal, aussi bien visible dans ma physionomie que dans le reste de la société, à quel niveau de légitimité me plaçait-elle ? Nous savions que les exemples de vie ne devaient pas venir de ces magazines français, ou de ces produits à longue consommation qu'on achetait au supermarché. Nous savions aussi que nos robes ayant une coupe occidentale n'étaient qu'une pâle copie de ce qui se passait ailleurs. Mais ce n'était plus vraiment possible de se replonger dans des traditions locales démodées, symboles d'un univers qui n'avait pas suffisamment pesé pour régir la confrontation avec l'Autre. Pourquoi alors personne ne voulait que j'aille en France et que je fasse des études poussées, que je décroche mille et un diplômes ? Devais-je vraiment me marier en pleine adolescence ? Frantz l'avait dit : la domination coloniale sclérose la culture, donc il faut créer de

nouvelles formes de vie avant de se crispier dans des traditions mortifères. Cependant, personne ne l'avait entendu dans ma famille. Le jour de mes noces je ne savais pas que pour mon futur mari s'unir à la fille d'un Français était plus qu'un acte prémédité : c'était un achat. Et que j'allais mourir un peu plus rapidement que ce que mon jeune âge aurait voulu. Ce soir-là je déboutonnai lentement la robe. Je rangeai les voilettes dans le premier tiroir de mon coûteux mobilier. Je détachai mes longs cheveux souples sur le coussin d'un lit démesuré.

J'avais seize ans.

Mon mari était encore avec ses amis, sous le manguier, à siroter du thé à la menthe avec le sourire qui s'illuminait d'autant plus que les ténèbres tombaient. Auparavant à la lumière, son autorité me jetait un sortilège ombrageux : j'étais ce coucher du soleil.

Si je repense à ma soirée de noces, après le rituel du mariage, je me souviens que je souriais faiblement alors que Victor refermait la porte derrière lui. De ma bouche timide on n'apercevait rien : rire aurait demandé trop d'assurance, l'écho de pas résolus. Et je ne savais pas encore marcher avec lui. Je ne savais même pas qui il était. Mon visage se présentait sans maquillage ni pièges, propre et imparfait. J'étais comme ça même lors de notre première rencontre, quand on nous avait présentés parmi les arbres et les taches de soleil. Et cette nuit-là je me préparais à être quelqu'un de nouveau pour lui. Enveloppée dans un pagne jaune comme le feu qui me brûlait à l'intérieur, mes lèvres étaient roses, ainsi que le don que je lui offrais. Un don que lui, comme on arrache une rose de terre, prenait sans s'apercevoir que c'était un trésor, mon trésor. Et pourtant il aurait dû savoir qu'il tenait entre les mains le dernier pétale d'un souvenir abandonné ce jour-là. Il aurait dû comprendre avoir mis fin, pour toujours, à mon enfance.

Pendant l'acte, il forçait ma réticence avec la force physique de l'homme qu'il était et me disait : « Shhh, il ne faut pas crier, tu vas réveiller tout le monde. Reste tranquille, ne pleure pas, après tu n'auras plus mal. » Entre-temps je pensais aux vieilles de sa famille, arrivées de la Casamance, qui, dehors, attendaient l'aube pour toquer à la porte. Elles auraient alors récupéré le tissu ensanglanté qui témoignait de ma virginité. Elles étaient réveillées, ces vieilles. Réveillées pour s'assurer

que je ne montrais pas de douleur. Que mon sacrifice portait seulement une marque visuelle, en sauvant leurs oreilles de mes requêtes. Parce que ce que je marmonnais, en m'essuyant le visage, était un faible « au secours ».

Vingt ans plus tard, à l'âge où Frantz Fanon mourrait, en reprochant à ses amis de ne plus avoir été présents lors de ses pics de maladie, j'accouchais de mon dernier fils, Jamal. La semaine suivante, la famille de mon mari le conduisait dans un lieu inconnu. C'est à ce moment-là que j'ai mis l'uniforme de guerrière pour la première fois. Une ride nette est apparue sur mon front. Une touffe de boucles blanches et un regard de pierre ont orné ma tête. Même maintenant, à cinquante ans sonnés, cette expression rêveuse, ces grands yeux bêtement alléchants que j'avais avant cet événement ne reviennent plus. Mes yeux sont devenus deux pierres. Ils le resteront.

Jeudi 19 septembre

Au travail je suis toujours en contact avec des gamins de l'âge que devrait avoir Jamal. Seize ans. L'élève accusé, celui qui ne fait qu'accumuler des mots sur son carnet et des rapports de discipline, m'a définitivement conquis le cœur. J'ai découvert que lui aussi est d'origine sénégalaise et qu'il s'appelle Salif.

Notre première conversation n'augurait pas d'une sympathie réciproque, mais la vie est bizarre. Je venais de quitter le sous-sol et j'étais plutôt contente car ma collègue Claudette m'avait donné un pot de compote de mangues à la cannelle ramené de Guadeloupe. Je souriais. Mais dès que j'ai trouvé le gamin derrière la porte d'une des toilettes qui doivent rester fermées pendant la récréation (pour privilégier celles de l'extérieur), mon sourire s'est éteint. Je lui ai fait signe de rejoindre les autres dans la cour. Il a levé la main pour me dire d'attendre, puis il s'est mis à compter des liasses de dix et vingt euros. Petit trafic, comme toujours.

« Je voudrais m'acheter des chaussures à quatre cents balles.

— C'est pas génial comme idée, je lui ai répondu.

— Bah, si c'était quelqu'un d'autre qui le disait... Mais vous... » Il m'a lancé un regard me signifiant que j'étais la dernière à pouvoir

m'exprimer sur le look ou les prix des vêtements. J'ai baissé les yeux sur mes chaussures confortables et j'ai eu envie de rire.

Je lui ai demandé :

« Qu'est-ce qu'elles ont de si spécial ces chaussures pour coûter aussi cher ?

— C'est des LV.

— C'est-à-dire ?

— Ah ouais... Alors vous êtes vraiment mal barrée, madame.

— Explique-toi mieux et parle correctement, j'ai dit sur un ton bienveillant.

— Louis Vuitton, ma pote.

— Ah, je comprends !

— Et je veux que le L et le V soient bien visibles.

— Tu ne trouves pas que ça fait ringard ?

— N'importe quoi ! Après avoir dépensé quatre cents euros pour des shoes, le L et le V ont intérêt à être bien grands, sinon pourquoi je les aurais achetées ! »

Aujourd'hui je l'ai entrevu dans le couloir et je lui ai demandé :

« Alors, as-tu acheté les chaussures dont tu me parlais ?

— Yeeeeeeessss.

— Et tu ne les mets pas ?

— Non... Enfin, j'ai décidé de les utiliser le moins possible. Avec tout l'argent que j'ai dépensé, je cherche à les garder un max de temps. » Puis il a ajouté, sérieux : « Je voudrais que mes enfants et si c'est possible mes petits-enfants puissent s'en servir. »

Moi j'ai eu cinq enfants, en comptant Jamal, mais désormais, interpellée, je réponds « quatre », « quatre filles ». *Vous les voyez souvent, ma chère ?* on me demande. Je réponds : *Eh bien, c'est une histoire compliquée, mais oui, certaines d'entre elles oui, je les vois assez souvent.*

L'autre jour, par exemple, ma fille Sonia est venue me rendre visite. Elle a effleuré du bout des doigts les touches de l'interphone, est montée en s'assurant de ne pas toucher les murs et a sonné à ma porte. J'étais en train de faire le grand ménage et je portais un paréo aux couleurs criardes autour de la tête. Ça faisait un petit moment qu'on ne se

rencontrait pas. Disons depuis qu'elle m'avait traitée de pauvre folle, un mois plus tôt. Cheveux en vrac, une robe à fleurs ample et le style d'une hippie *old school*, je ne l'ai certainement pas démentie. Mais je ne vois pas quelle autre idée je pourrais lui inspirer. Sonia et ses poux frêles si semblables aux miens ! Sonia qui, enfant, cachait les stocks de nourriture dans un tiroir de son armoire. Comment aurais-je pu imaginer qu'elle serait devenue une femme posée, précise, parfumée ?

Aucune ombre d'ambition ne la traversait. Pour qu'elle fasse ses devoirs il fallait poser les beignets de poisson à table, lui tirer les couettes, l'obliger à porter les *ciaraki* jusqu'au moment où elle se résignait à s'asseoir et pouvait s'en débarrasser pour rester pieds nus comme elle aimait.

Elle a passé son bac deux fois avant de l'avoir. Maintenant elle dirige une entreprise de cosmétiques pour femmes noires.

Comment est-il possible d'avoir des enfants si différents de soi ?

Virginie est la plus simple et, ce n'est pas un hasard, la plus sereine. C'est la seule qui ne m'a jamais préoccupée, qui ne m'a jamais paru au bord de la crise de nerfs. Sonia, au contraire, depuis son adolescence a toujours désiré de toutes ses forces une vie équilibrée, régulière, sans surprises. Elle voulait le contraire de ce que j'ai pu lui offrir. Voilà. Aujourd'hui, elle et son mari ont un compte en banque chacun et un autre en commun, pour quand ils auront des enfants, qui ne sont pas prévus à court terme en tout cas. Sonia est abonnée aux magazines mensuels de mode qui la tiennent au courant des tendances actuelles et Antoine, son mari, à *Men's Health*, pour ne pas oublier son corps entre un rendez-vous et l'autre, au bureau.

Ma fille a un carnet où elle note, scrupuleusement, tous les achats du jour, de la semaine et du mois, et à chaque fin d'année elle fait des bilans, des statistiques avec d'énormes tableaux Excel sur son ordinateur. Elle vérifie toujours les remboursements de sa mutuelle et son Iphone lui rappelle chaque anniversaire, échéance, il l'informe sur les prévisions météo des heures suivantes, mais aussi sur les périodes les plus rentables pour jeter un œil aux actions en Bourse, sur les offres et promotions de ses marques préférées et sur la régularité de ses règles. Elle me rend visite, ponctuellement, une fois par mois. Cette dernière fois, elle m'a tout de suite demandé comment allait Estelle.

La santé physique et mentale d'Estelle, la plus jeune de mes filles, c'est la préoccupation du moment car la petite traverse une « crise de

mi-jeunesse », comme je l'appelle. Au début je croyais qu'elle se trouvait dans cet état à cause du décès de notre voisin d'immeuble, Zev, un homme avec lequel elle avait noué une amitié étroite. Mais au final on dirait qu'il y a autre chose. Elle est perdue, à la recherche d'une route, et pour ça elle est retournée vivre chez moi. Ce jour-là elle n'était pas à la maison.

« Elle est chez une amie, je crois. Enfin, j'espère, j'ai répondu à Sonia, émerveillée par ma propre incertitude.

— Maman, tu devrais vivre différemment, elle m'a grondée en regardant autour.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? La vie m'est tombée dessus comme ça.

— Je ne crois pas. C'est toi qui as tout fait pour renverser tout ce qui tenait debout.

— Si tu le dis.

— Elles sont où tes dernières factures ? Laisse-moi les regarder. »

Armée d'une baguette magique Sonia trie et réorganise toujours toute la paperasse dans mon appartement. Je crois que ça la rassure, cette agression. Vu qu'elle n'arrive pas à me comprendre, elle veut me cadrer. Je la laisse faire.

Quand elle s'en va, les cahiers et les dossiers sont rangés par année et par couleur, avec des étiquettes fluorescentes m'indiquant quel est le mois dans lequel je dois placer le courrier restant.

Sonia arrive toujours avec plusieurs sacs de courses : la dernière fois aussi elle a rempli mon frigo jusqu'à le faire exploser et a jeté tout ce qui était périmé ou en train de pourrir.

« Non, ne le jette pas, il est encore bon pour une journée, je lui dis, de temps en temps.

— Et tu penses t'en souvenir demain ? » elle me demande en levant les sourcils et en jetant le fromage en question dans la poubelle.

Puis en général elle ouvre le placard et remplace le sucre blanc par du sucre de canne. Elle doit avoir lu quelque part qu'il est vraiment fait de façon plus naturelle et d'autres histoires saines. Sonia est toujours pleine de nouveautés et de conseils pour les femmes. L'autre jour, le thème d'actualité me concernant était la ménopause. Quelle joie.

Je l'ai écoutée pendant une dizaine de minutes jusqu'à son départ.

Pour elle, qui se sent « accomplie », c'est important de chercher à donner une ligne de conduite à ma vie tordue. Son mari est avocat dans

un cabinet. On peut dire qu'ils sont riches. On peut ? Oui. Sonia porte toujours des bijoux d'or, fins, à la simplicité déroutante. Quand je lui ai demandé pourquoi elle ne s'achetait pas quelque chose de plus vivant et luisant, elle m'a répondu : « Maman, tu n'as pas de classe, c'est pour ça que tu n'arrives pas à comprendre ! »

Vendredi 20 septembre

J'ai toujours ressenti de l'attraction pour ce qui brille.

La nuit dernière, le voilà, à nouveau, le cauchemar récurrent.

C'est un rêve plein d'argent, d'or et de nacre qui éblouissent les pupilles.

Je me trouve au Sénégal avec d'autres gens.

Et je suis une jeune vierge. Le suis-je vraiment ? Les arbres autour de moi bruissent en dispersant une poudre dorée. En silence, nous observons ce qui brille. Et alors la mer qui reflète des lueurs argentées nous attire, même si plusieurs y trouvent la mort par noyade. Et les bateaux à l'horizon, chargés de lames tranchantes et d'hommes aux armures étincelantes de soleil, nous appellent. On feint, pour les approcher, de croire qu'il s'agit de rêves amicaux.

Quand est-ce que j'ai dit oui moi aussi ? Quand est-ce que j'ai perdu ma virginité ? En ai-je jamais eu une ? Non. Ma mère l'avait déjà vendue.

Et voilà les lames scintillantes qui nous éventrent. Pendant que nous mourons, nous les regardons encore une fois, incrédules. Et avant de suffoquer dans nos mines, qui ne nous ont jamais appartenu, le reflet d'un diamant nous donne les vertiges. Nous ouvrons les yeux quand, en nous noyant dans le réveil d'un fleuve malveillant, nous glisse entre les doigts un fragment de pépite. Les damnés de la terre. Frantz l'avait bien dit.

Samedi 21 septembre

Aujourd'hui, Sonia fête ses trente ans. Elle est née le premier jour d'automne. Demain, au déjeuner, nous sommes toutes invitées chez elle,

à Trocadéro. Je vais me réveiller très tôt et cuisiner un colombo de crevettes, selon les enseignements de Claudette, ma collègue passionnée de cuisine. En rentrant des courses, j'ai rangé tous les ingrédients : les queues de crevettes décortiquées, le clou de girofle, le citron vert, le lard salé, les patates douces, le bouillon de volaille, la poudre à colombo.

J'avais déjà l'huile d'arachide, les oignons, le persil, la ciboulette et mon bouquet garni. J'ai décidé de ne pas cuisiner un plat « des nôtres » car Sonia semble ne plus aimer les recettes qui ont façonné son enfance. Je sais que pour elle cet anniversaire est une étape importante et je ne peux que sourire en repensant aux discours qui accompagnent les femmes rejoignant cet âge-là au Sénégal. J'entends à nouveau les voix des commères de quartier, à Dakar, ou des amies, mères, tantes, réunies, à propos de l'anniversaire d'une voisine : *Si à trente ans cette Anne-Sarah ne se calme pas dans sa tête elle sera perdue. On ne peut pas construire une famille digne de ce nom avec toutes ces conneries derrière !*

Oui, mais tu ne vois pas qu'elle se prend pour une Blanche ? Elle a même choisi de faire une fac de lettres. Tchim ! Comme si elle avait oublié qu'en Afrique on n'écrit pas : on parle.

Vous avez vu que Fatoumata, elle, s'est mariée avec ce big thiof² de monsieur Thiam ? C'est fini avec les études ! À quoi elles lui servent maintenant ?

Tout à fait ! D'ailleurs tu as été au baptême de la fille de sa sœur Adja ? Il faut voir les beaux cadeaux qu'elle a reçus cette petite ! Des bracelets en or blanc, magnifiques !

Mon père aussi me donnait souvent des bijoux en or. Il m'aidait à les porter avec un air méticuleux et prudent. Puis il me regardait en coup de vent, comme s'il n'arrivait pas à comprendre qui j'étais et quel lien nous avait unis pour toujours.

Un jour un camarade d'école me dit : « Ton père a des yeux en verre. » Rentrée à la maison je l'observai, émerveillée. C'était vrai, ses yeux transparents, d'un bleu presque gris, avaient quelque chose de sordide et de grinçant. Et moi je l'avais toujours su. En effet, dans les moments où ma mère me frappait avec sa ceinture et que j'invoquais son aide, mon père évitait mon regard. Ces yeux fuyants se tournaient

ailleurs. Ils avaient *toujours* été ailleurs. Là-bas, au loin. Ils connaissaient quelque chose que moi j'ignorais.

Et pourtant quand Frantz racontait qu'en France, aussi bien que dans les colonies, il y avait beaucoup de statues représentant une Marianne qui caressait la tête crépue d'un « bon nègre » auquel on venait de briser les chaînes, j'avais effectivement pensé que même mon père nous avait sauvées de quelque chose. Qu'est-ce qu'ils disent, les livres d'histoire ? Mon père colonisateur de ma mère ? C'est une blague ! Vous y croyez, vous ? Dans ce cas, tous les autres alors, les autres Blancs, n'étaient-ils pas eux aussi là-bas pour imposer quelque chose ? Éric, par exemple, chargé d'un projet de développement dans le quartier de Pikine, aidant à l'organisation d'une nouvelle école élémentaire, recrutant des professeurs, donnant lui-même des cours ? Maintenant, au bout du compte, je crois que tant qu'il y aura des gens comme lui – ou comme mon père – qui se rendront là-bas, nous ne pourrons jamais nous relever et prendre notre envol. Alors que moi-même c'est aux livres de Frantz Fanon que je demande de me relever : *Vous pourriez me soulever, mots voyants ?* Une nuit, en rêve, j'ai vu les étoiles se cacher juste derrière lui, en lui éclairant le dos. Et j'ai vu Frantz, encore jeune, avec le visage qu'il avait avant de tomber malade. Il souriait comme si de rien n'était ! Il y avait ses dents d'ange serties dans le ciel. Qu'est-ce qu'il était beau ! Plein d'une lumière bleue et jaune...

Qu'est-ce qu'elle est devenue incolore, par contre, mon Estelle. Elle est là depuis juin et a commencé à me faire partager son mal-être de façon graduelle. Un jour, elle m'a demandé de mettre tous ses habits d'été dans la cave. Elle m'a dit qu'elle s'en fichait de l'odeur de moisissure. Elle n'avait gardé que quelques hauts en lambeaux, des shorts et des sandales en cuir que son amie Lara lui avait ramenés du Maroc voilà quelques années. Elle se baladait comme ça, comme une adolescente en pleine angoisse, dans la maison. Du fait de la canicule estivale, j'avais juste pensé que la chaleur l'avait épuisée au point de vouloir se débarrasser de ses splendides vêtements virevoltants. Donc j'avais plié et rangé ses longues jupes en coton, ses tuniques de couleur crème ou rouge brique et ses pantalons bouffants.

Puis un matin elle m'a dit qu'elle aimait et détestait les êtres humains avec la même intensité et que du coup tout ne pouvait que finir en

tragédie. Je lui ai caressé la joue en lui disant de ne pas exagérer. Je savais par Rosa que le départ de Lara, sa copine d'enfance, avait été un petit choc. Alors j'évitais de prononcer son nom ou de lui demander des choses la concernant.

C'est à partir de ce moment que chaque fois que je proposais quelque chose elle s'est mise à répondre avec monotonie : « Au final ça ne change rien, on peut faire aussi comme tu le dis, mais ça ne change rien. — Estelle, bien sûr que ça change. Si on ne fait pas les courses aujourd'hui, le frigo sera vide demain », je lui répondais, pragmatique. Entre-temps ses draps se remplissaient de miettes et de taches de café, thé et camomille. Et mes mots se réfractaient, comme des ondes, à ses oreilles. Sans pouvoir y accéder.

Dimanche 22 septembre

Ce soir, j'ai entendu Estelle rigoler au téléphone. Je ne sais pas qui était en ligne, mais ce son m'a comblée de joie. Son rire est comme celui de son père. Victor qui ouvrait grand les bras, magnanime, et nous serrait fort contre lui, « nous, ses petites femmes ».

Les filles et moi nous buvons ses paroles.

La première est née à mes vingt ans. Depuis le temps, j'essayais d'avoir un enfant. Je me sentais seule dans La Villa Rose. Victor était toujours ailleurs et, une fois près de moi, il ne faisait que grossir. Les colliers et les bracelets en or se multipliaient sur son corps luisant. Il avait commencé à fumer. Cigarettes, cigares américains, cigares cubains de haute qualité que ses amis lui laissaient, enveloppés dans des feuilles fraîches de tabac, sur le bureau. Fanon avait bien essayé de nous mettre en garde contre les nouveaux visages de la domination coloniale, ces têtes camouflées. Mais pas grand monde ne l'avait écouté.

Quand nous mangions ensemble Victor mettait tellement de piment dans son riz ! Et il transpirait, qu'est-ce qu'il transpirait ! En se passant la main sur le front il remplissait son verre de bissap et me disait de me taire car il voulait suivre les informations à la télé.

Moi je mangeais, je le regardais ébahie et je pensais qu'il ne me parlait jamais de ses affaires. Il ne me parlait jamais de rien. Juste

après l'accouchement nous avons trouvé un sujet de conversation : l'enfant. Florette était une petite fille robuste qui pesait, à sa naissance, plus de quatre kilos. Victor la prenait dans ses bras et la faisait sauter, heureux de voir une si grande abondance dans un être si minuscule et comprimé. Et il lui répétait : « Tu es comme ton papa ! »

Elle était comme lui. Les mêmes joues pleines, les mêmes yeux rapprochés et légèrement bridés. La même fossette sur le menton. Où étais-je, moi ? Qui est-ce que j'étais ? Qui me ressemblait ? Qui me reflétait ?

« Florette, mon enfant adorée, sauve-moi », je chuchotais pendant que je lui changeais sa couche. C'est la première personne à qui j'ai demandé de l'aide. « Sauve-moi, ma tendre. » La peau de son petit corps était lisse et douce, j'y plongeais mon visage, je m'essuyais les larmes dans ses boucles qui sentaient le lait, des cheveux si touffus qu'ils ressemblaient à une perruque. Elle me regardait, sérieuse, mimant une grimace de compréhension. Je la chatouillais au nombril, je la serrais fort contre moi. Protégées par la moustiquaire, nous attendions que la nuit glisse ailleurs pour accueillir, humides de salive, lait et espoir, une journée différente de la précédente. « Sauve-moi, ma tendre, sauve-moi ma petite tendre », je lui murmurais dans les plis du cou. Des fois j'arrivais à la faire rire, mais tout de suite après elle arrêtait, en me regardant avec les mêmes yeux que son père.

Les enfants ressentent les imprécations qui nous coulent dans les veines, les seaux de glace qui nous immobilisent les lèvres. La poussée lente et inexorable de rancœurs indestructibles. Florette tapait des mains, elle rampait avec ses petites fesses enveloppées dans la couche et se retournait vers moi pour savoir si je la suivais ou pas. Moi je lui envoyais un bisou et je restais à côté de la fenêtre fermée, juste en dessous du climatiseur. Elle faisait le tour de la chambre en lançant des petits cris de poulain qui apprend à courir dans de vertes prairies...

C'est à cette période que Victor m'avait dit, pour la première fois, que j'étais folle. Le jour où il nous avait amenées visiter la ferme qu'il venait d'acheter. J'avais posé Florette à terre pour qu'elle puisse ramper dans l'herbe. C'est ainsi que je l'avais toujours imaginée à la maison : une enfant affamée de vert ! Elle riait, elle se roulait et moi je lui disais : « Tu t'amuses, tendre ? Tu es un poulain, voilà ce que t'es ! »

Tout de suite la nourrice l'avait récupérée et Victor l'avait prise dans

ses bras.

« Mais tu es folle ? Qu'est-ce que tu es en train de faire, bon sang ? »

Tu es folle, bon sang

Folle que tu es

Que fais-tu !

Oui, je fais la folle !

Je ressens encore à présent la bouffée de joie qui m'envahit quand mon mari me gifla : c'était la première fois. Enfin, la guerre.

À partir de ce moment je lui ai donné raison : « Oui, Victor, je suis folle. » C'était ce qu'il voulait entendre. Lui et tous les autres. C'est juste dommage pour mes filles. Sonia est celle qui aurait le plus aimé que de ma bouche ne sorte que du miel. Mais les abeilles de mon cœur ont commencé à faire grève très tôt. Puis, elles ont disparu.

Lundi 23 septembre

Ce soir, j'ai invité Rosa à la maison, elle voulait m'apprendre à faire les *arancini*, un plat sicilien à base de riz et de nourriture variée. Je lui ai rappelé qu'Estelle est végétarienne, donc on les a farcis aux épinards et à la mozzarella. Ma fille les a dévorés. Rosa était très douce avec elle, je pense qu'elle voudrait lui parler de Lara mais qu'elle n'ose pas. Quand Estelle est retournée dans sa chambre, mon amie m'a dit que sa fille avait toujours été très égoïste, mais que peut-être Estelle ne l'avait jamais vraiment compris jusqu'ici. Elle a aussi ajouté : « Tu dis toujours qu'elle te manque même si elle est à la maison. Tu dis que vous ne vous parlez pas beaucoup. Mais moi je trouve que le fait qu'elle soit là et pas ailleurs est un cadeau d'amour qu'elle te fait, tu sais. — Ah bon, tu trouves ? On doit se contenter de peu alors, nous, les parents », j'ai répondu en riant. Elle a soupiré et conclu : « Oui, c'est comme ça. Tes filles en tout cas sont extraordinaires : chacune indépendante mais liée à toi, chacune solitaire mais solidaire, elles forment une vraie fratrie. » Moi je trouve que ce qui est extraordinaire c'est plutôt qu'elles soient le résultat de l'union entre Victor et moi. Je ne peux pas nier qu'il y a un abîme entre mon corps et le sien. Entre nos cerveaux !

J'ai toujours cherché à me compléter dans un homme car je pensais

que l'Autre devait être traversé afin que toute une sphère de la vie ne nous échappe pas. Et pourtant ce sont des pas jamais accomplis, jamais conquis pleinement. Car Victor et moi nous avons vécu détachés. Chacun marchait seul en suivant sa pensée ou son besoin – nous ne nous voyions pas. Quand j'avais essayé de le comprendre, tout était devenu éphémère, comme la possession – et il restait cet espace entre nous. Aucun concept ne pouvait nous protéger, même ceux qui sont enseignés par Frantz.

Dans mon cœur grouillait la volonté d'unir nos bouts, car on avait les filles, mais juste le fait de vivre à ses côtés imposait le détachement. Tous les liens, même les visages de nos enfants, s'étaient dissous, emportés par les mots qu'on avait dits à profusion. Et dans les mots tus, surtout dans ceux-là. Depuis, je m'aperçois que je ne peux que bouger moi-même, moi seule. L'union est une utopie, une image jamais vue, au-delà du rêve.

De mes quatre filles Estelle est celle qui me ressemble le plus. C'est pour cela qu'avant sa crise elle venait rarement me rendre visite et je me déplaçais aussi peu qu'elle.

Elle est née l'année où j'ai rencontré Éric, ce nuage menaçant et plus tard orage fracassant qui a bouleversé nos existences. Quelle explosion de tonnerre et d'éclairs ! Pauvre Estelle.

Son ex-copain, Pedro, un *indignado* espagnol, lui avait conseillé de s'éloigner le plus qu'elle pouvait de moi pour trouver son chemin. Je n'ai rien contre lui, mais à mon avis son conseil est un peu exagéré. Pedro joue du piano électrique et Estelle aime essayer différents instruments. Il leur est arrivé de se donner en spectacle dans le métro ensemble. Je les ai rencontrés, une fois ; Estelle m'a souri. Je suis la seule de la famille à connaître son petit secret d'artiste de rue. Un fil de complicité nous unit depuis des temps reculés, depuis que je l'amenais à mes rencontres clandestines avec Éric et qu'elle était trop petite pour comprendre, pour parler...

C'est un fil de complicité coloré comme un arc-en-ciel, et le jour où nous nous sommes rencontrées dans le métro il était surtout un vert espoir. En ce moment elle vit chez moi, donc c'est le blanc du lait maternel. Demain, qui sait.

La seule à être restée au Sénégal est Florette. Grande ombre puissante, elle a pris la place que je n'ai jamais su occuper à La Villa

Rose. Après ses études en biologie, elle travaille maintenant, à mi-temps, dans un centre médical de dépistage. Elle milite aussi dans une association qui s'occupe des enfants de rue. Bien ancrée dans son quartier, sa ville et son pays, Florette n'a jamais songé à venir vivre en France. Victor est fier d'elle. De plus, elle a trouvé un homme qui l'aime vraiment. Sera-t-il son éternel fiancé ? Ou l'arrachera-t-il un jour des murs familiaux pour en faire sa femme ? Je crois avoir compris, par des allusions de Vi Vee, que leur mariage ne devrait pas tarder.

À presque trente-deux ans, elle est « tata » d'un grand nombre d'enfants et a su faire de La Villa Rose un lieu agréable, ventilé, avec la cour traversée par les couleurs vives des bougainvilliers. L'encens au *churai* brûle toujours dans la salle en diffusant son arôme aphrodisiaque et âcre, pendant que le visage grassouillet de ma fille accueille, à l'entrée, des mendiants, des diplomates, des facteurs, des adolescents, des femmes dans le besoin.

Florette, Florette. Mon enfant adorée. Je veux t'imaginer ainsi, heureuse des tâches domestiques que ta belle-mère te laisse faire. Ces tâches auxquelles tu as toujours voulu te dévouer, avec une précocité étonnante. Épanouie dans l'aide que tu apportes aux talibés de rue, ces petits enfants exploités. Satisfaite des bonnes relations que tu as su tisser avec ton entourage et nous, au-delà de l'océan.

On dit qu'Abibatou, la nouvelle femme de Victor, n'est pas accueillante. Mais qu'elle est comme une poupée d'ébène exposée sur le canapé à l'entrée, entre les énormes défenses d'éléphant.

Face à Abibatou il est difficile de parler, de demander, de se confier. Elle a eu un seul enfant, un garçon, Pierre. Avec lui, Victor reproduit le même schéma qu'avec nos filles. Une éducation « à l'africaine » et des prénoms français, *prénoms qui pourront passer partout.*

Mardi 24 septembre

Ces derniers temps, Rosa est gênée par rapport à la dispute entre nos filles. Ce soir elle est passée rapidement pour m'apporter des conserves que sa sœur lui a envoyées de Sicile. Elle est rentrée avec des yeux

alarmés en m'expliquant : « Voilà les conserves d'artichauts, d'aubergines, d'olives, de courgettes et de tomates séchées... Tu sais, dans la campagne on les pose sur des grands filets au soleil... » Je l'ai stoppée : « Ça m'affecte aussi que Lara soit partie », je lui ai dit, en lui tenant les épaules. Elle a pleuré un peu, en expliquant que ce n'est que maintenant que le père de Lara décide d'accomplir son rôle. Puis elle s'est énervée de s'être laissée aller. C'est un sujet encore pénible pour elle. De plus, elle ne supporte pas le fait qu'un homme, quoique le père de sa fille, prenne le dessus. J'ai donc fermement décidé de ne rien lui dire du rendez-vous avec Éric dans quelques semaines. D'ailleurs je sais déjà qu'elle s'y opposerait.

Éric et moi, nous nous étions connus à un cocktail de charité. Avec mes quatre filles, j'y prenais la place qu'on m'avait attribuée en société. Estelle, nourrisson, était encore dans sa poussette. Virginie courait partout, accrochant ses vêtements en dentelle aux buissons du jardin. Sonia vidait les plateaux des amuse-gueules et des entrées avec ses petites mains graciles. Florette était à mes côtés, débordante de santé dans sa jolie robe de princesse. Je lui avais mis une fleur entre les tresses. J'étais fière d'elle, qui venait de commencer l'école et qui savait déjà lire et écrire. Éric me regarda avec une expression que personne ne m'avait réservée auparavant. Curiosité et fascination se mélangeaient dans ce visage beau comme celui d'un djinn.

Il n'était pas noir, mais le noir était sa couleur. C'était un homme de la nuit. Un fugitif algérien. Yeux verts mais regard sombre, une forêt de mûres.

En croisant son regard je me sentis une déesse qui marchait au clair de lune et cueillait des gousses de froid entre les doigts. Vu qu'il faisait nuit dans mon cœur, je ne pouvais plus me contenter de la faible lumière familiale et je cherchais une existence qui explosât en révolte. J'aurais préféré un bûcher à l'obscurité. Et pourtant c'était lui, privé de lumière – une silhouette haute, mince et svelte –, qui s'approchait. C'était lui qui, habillé sombrement et avec un visage interrogateur, me saluait. C'était un homme sombre. Et j'aurais dû le comprendre, me retourner, et m'en aller.

Avant de le connaître je me demandais ce qu'il pouvait y avoir au-delà de la famille, du mariage et de l'amour pour mes filles. Et il me

semblait entrevoir, au-delà de la surface artificiellement sucrée de mon quotidien, en dehors de ma vie, un univers bourdonnant de surprises et de séduisants périls. Je passais mes soirées sur la balançoire à l'entrée, sous le portique. Mes trois plus jeunes filles étaient souvent sur moi avec leurs petits corps chauds et transpirants. De temps en temps, Florette m'aérait avec l'éventail et la bonne coupait des mangues et des papayes pour ensuite nous les servir dans un grand bol avec des glaçons. La haie laissait entrevoir les lumières des autres villas, où des existences peut-être analogues à la mienne s'écoulaient, troubles et silencieuses.

Parfois je sortais avec Estelle pour saluer les gardiens autour du feu de camp. Ils vivaient dans la rue. Ils mangeaient assis sur des petits tabourets en bois. Les moins chanceux sur des bancs tandis que les « nôtres » avaient droit, dans la cour, à des matelas enveloppés par des moustiquaires qu'ils accrochaient aux lampes du portique.

Ils portaient des bonnets en laine malgré la chaleur, ils mâchaient des petits bois et jouaient aux cartes. Visages creusés, bouches sans dents, mains à la consistance ligneuse.

Et je me demandais :

Quels secrets s'étaient coincés entre l'orbite et la paupière. Quelles vérités s'agitaient sous ces vêtements déclassés. Combien ces pieds poussiéreux avaient marché, et pour aller où.

Victor rentrait toujours très tard et nous retrouvait endormies sur la balançoire, enlacées dans le désespoir de ne pas l'avoir vu arriver, de ne pas l'avoir accueilli, vaincues par le sommeil.

Et il ne se posait aucune question.

Mercredi 25 septembre

Suite à ma dernière grossesse, celle de Jamal, la relation avec Éric prit un pli irrémédiable. Il n'était pas resté à mes côtés. J'avais complètement oublié l'ennui qui avait imprégné ma vie avant lui. Je me demandais plutôt où résidait la paix, si elle avait jamais existé. Je l'avais ressentie peut-être, mais sans savoir quoi en faire, je m'en étais débarrassée dans un tragique caprice. Qu'est-ce que ça voulait dire être « tranquille » ? Qu'est-ce que j'aurais dû faire pour plaquer la

tachycardie, la névrose constante ? Et l'oxygène qui m'entraînait à flots dans les narines ? Puisque j'avais passé les derniers mois « malade » dans la chambre d'invités, afin que mes filles ne s'aperçoivent de rien, je n'arrivais plus à trouver ma place. Alors je la cherchais dans les appels avec Éric, désespérée qu'il ne quitte pas le Mexique.

Après l'accouchement, Victor arrêta de m'adresser le regard et la parole : le visage de mon dernier enfant, le seul garçon, avait parlé à ma place. Il ne l'aurait pas fait baptiser et seulement par pitié, me dit ma mère, il ne l'aurait pas tué. Je fus aussitôt libérée de l'hôpital, pour que ma situation puisse être occultée le plus vite possible. À la maison, à l'abri des regards, je le serrais contre moi, j'ouvrais grand les yeux. L'enfant et le téléphone, le téléphone et l'enfant. Je ne voyais rien d'autre. Mes filles avaient disparu : enfin, leurs présences m'avaient été interdites. Les rares fois, cette semaine-là, où elles vinrent me visiter, en secret, je cachai le nourrisson dans les toilettes. Seule Florette, à un moment, avait eu droit à la vérité.

« Maman, tu es malade. Mais c'est quand que tu vas guérir ? »

Elles ignoraient que je n'allais pas guérir.

Parce qu'un jour ils l'enlevèrent, le petit Jamal.

Je devins folle. Je ne sais plus combien de temps ça a duré, mais je perdis le contrôle. Puis je m'enfuis. J'allai dans le village d'origine de mon mari avec Estelle : j'avais besoin d'une personne familière à mes côtés face à l'hostilité que j'allais sûrement rencontrer. Et encore une fois, c'était ma dernière fille. Peut-être que, malgré tout, arrivée là-bas, quelqu'un aurait su me dire la vérité. Peut-être que mon enfant était chez ses tantes.

Sur place, les visages des membres de la famille de Victor se montrèrent impassibles à mes explications bégayantes, à mes questions frénétiques. Ils savaient déjà tout – j'étais une briseuse de ménage – et ils avaient certainement eu des instructions précises sur ce qu'il fallait me raconter. « La folle arrive ! devait leur avoir dit mon mari. Elle a eu un enfant mais il est mort à sa naissance et elle n'arrive pas à l'accepter, elle croit que je le lui ai enlevé. » Puis il avait probablement ajouté, dans un chuchotement de compassion : « Faites-lui plaisir. Dites-lui que oui, il a

été emmené chez vous pour être soigné mais qu'il n'a pas passé la nuit et qu'il est mort là-bas, dans vos bras. »

Alors moi, « la folle », arrivée dans le cœur des rizières, à Kolda, je changeai de stratégie : je me proposai d'être sage, docile, de chercher la vérité guidée par la patience et non par le désespoir qui me paralysait l'estomac.

Je serais allée prendre l'eau au puits – mais je ne me serais pas désaltérée à cette source, et n'aurais pas tué des poulets ou filtré l'huile de palme. Parce que je ne savais pas vivre ainsi ; mon enfance et celle de mon mari n'ont jamais rien eu en commun. Lui était le huitième de treize frères et sœurs, dont la moitié redevenue poussière pendant leurs premières années de vie. Moi j'étais l'unique fille, câlinée, gâtée. Lui il avait eu, comme décor pour ses jeux, un enclos de tiges de bambou ; moi la porte et la haie d'une villa surveillée par des gardiens. Pendant que Victor, malgré les interdictions, allait nager à la rivière et volait les fruits des arbres des voisins, je peignais des poupées derrière les rideaux du premier étage. Si pour lui c'était assez ordinaire d'apprendre qu'un compagnon de jeux avait été englouti par un crocodile, de mon côté on m'informait que je n'avais pas eu les félicitations pour ma rédaction du mois. Lui allait chercher du bois pour allumer le feu et pêchait avec des cannes artisanales. Moi j'improvisais des cache-cache entre la cour et la chambre à coucher. Comment ne pas comprendre, alors, qu'en se mariant avec moi, Victor, déjà sur la voie de la richesse grâce au commerce des arachides, embrassait désormais une existence somptueuse, baroque et bruisante d'impératifs sociaux auxquels il n'aurait pu renoncer pour rien au monde ?

Un jour, lors de nos premières années de mariage, Victor m'avait raconté, soudainement, avec des yeux nostalgiques : « Quand j'étais jeune, arrivé à Dakar depuis peu de temps, je traînais dans les quartiers de Point E et d'Amitié. Je voyais souvent des déjeuners en plein air, où des riches et gras Européens prenaient leur repas. Ils étaient protégés par les parasols que les domestiques leur tenaient au-dessus de la tête, pendant des heures.

— C'est effrayant, j'avais dû dire, en épiant sa réaction.

— Je me suis promis qu'un jour c'est moi qui prendrais cette place sous le parasol. »

Le parfum de l'exotique, chez nous, c'est le parfum de l'Européen, arôme que je garantissais par ma simple présence.

Jeudi 26 septembre

Aujourd'hui Salif m'a montré ses fameuses nouvelles chaussures. Son meilleur ami portait les mêmes. C'est un âge où l'on partage tout. L'ami de Salif a un aspect très drôle : un visage de chanteur de raï et de grands yeux bleus. Il s'agit d'un jeune qui essaie de se la jouer caïd : il débarque toujours à l'école avec son scooter bruyant et n'enlève jamais ses écouteurs. Il lance des regards de défi assez inutiles et garde sa petite casquette sur la tête pour paraître plus grand. Quand il s'est approché de moi avec Salif, il a dû remarquer mon regard consterné qui scrutait ses pieds minuscules, car il m'a tout de suite demandé :

« Oui, je chausse du 38 et alors ?

— Je n'ai rien dit !

— Vous trouvez que j'ai des petits pieds ?

— En tout cas, ils ne sont pas bien grands.

— J'ai eu une chance énorme avec ces pieds, madame. J'ai beaucoup plus de probabilités de devenir un putain de footballeur.

— Ah bon ?

— Oui. Regardez Maradona, Roberto Baggio. Un pied de lutin court plus vite derrière le ballon. »

Qui sait quelle pointure chausse aujourd'hui Jamal, à seize ans. Il est sans doute grand, comme son père. Il a les yeux vert foncé et son regard contient le fond d'un lac. Qu'est-ce que j'aurais voulu le retrouver, dans mon voyage inutile !

Je me souviens d'avoir visité les environs de Kolda le lendemain de mon arrivée. Je laissai ma fille à mes belles-sœurs, sans leur donner d'explications. Le soleil était haut et cruel et je voulais tout voir. Les arbres à l'écorce rêche et leurs feuilles vertes et polies, les cases blanches, l'unique pont bancal, les magasins décharnés et enveloppés par la poussière, les meutes de babouins qui traversaient les rues, les pélicans géants et les vautours qui virevoltaient dans le ciel. L'air était très lourd et de retour à la maison, une fois posée la tête sur le lit, je m'aperçus que des petits insectes fuyaient entre les plis des draps.

J'étais tellement épuisée que je les observais sans bouger. « Tu es fatiguée Penda », me confirmaient les grandes sœurs de Victor en m'offrant leur petit sourire délavé. Elles cuisinaient avec les mains pleines de brûlures et ne faisaient rien d'autre que d'entrer et sortir de la cuisine, une cabane éclairée par le feu où les chèvres, la nuit, dormaient. Elles préparaient une fête. Une seule d'entre elles, la plus jeune, s'offrit de m'accompagner au cimetière, pour me montrer la tombe de Jamal.

Nous arrivâmes dans un lieu dont personne ne semblait prendre soin : une forêt jalonnée de petites pierres tombales, avec de rares inscriptions indéchiffrables. C'était le cimetière musulman : Victor refusait ainsi, même dans la mort présumée de mon fils, la paternité de cet enfant. Il l'avait séparé de ses aïeux, dans la terre de l'Autre, de l'Altérité. « Pourquoi est-il ici et pas avec les autres chrétiens de la famille ? » je demandai à la sœur de Victor, sans la regarder. Elle réfléchit une seconde pour me livrer, d'une voix incolore : « Victor nous a dit qu'il avait un esprit différent de nos aïeux. » Mentait-elle ? Je n'osai pas chercher ma réponse dans ses yeux. Il était sûr en tout cas que l'atmosphère de Kolda portait tout le poids des générations passées. Les ancêtres étaient partout. Parmi les gens qui marchaient, dans les regards qui se croisaient, dans les mots qui se répétaient.

Dans les rapports aux autres *il y avait les ancêtres*, dans les poignées de main *il y avait les ancêtres*, dans les bisous donnés à des joues inconnues *il y avait les ancêtres*. De quelle famille es-tu, de père ou de mère, de quel groupe linguistique, de quelle caste, de quelle religion ? Tu es peul ? mandingue ? wolof ? sérère ? diola ? Ou autre ? « Je pense qu'il est ici », me dit la jeune fille en indiquant une zone de plantes luxuriantes. On se réunit autour de ce symbole, en silence. Au moment de se diriger vers la sortie, en marchant avec elle, je changeai d'avis soudainement. Je retournai sur mes pas en courant et je me mis à chercher, sur les pierres que je trouvais, le nom de mon fils. Ce n'était pas vrai qu'il était mort, ce n'était pas vrai qu'il était là ! « Penda ! Il te faudra du temps ! Tu surmonteras ça ! Viens, on va manger là, le repas est prêt. » Une vague de colère m'aveugla de chaleur. En m'éloignant davantage d'elle, je pensai que ce lieu était décrépit. Je me convainquis que ce que je sentais était une odeur d'aliments avariés et que ces pourritures rances étaient désormais irrécupérables, comme la puanteur exhalée par les flaques d'eau stagnante : excréments, algues moisies. Je

bottais chaque dédale de ferraille que je rencontrais en essayant de démêler ces ficelles de tétanos, qui cependant restaient inextricables. Je repartis vers la maison, mais je n'entrai pas.

Je m'assis sur le bord de la route, d'où il était possible d'observer les jeunes vendeurs ambulants qui préparaient leurs épis de maïs brûlés, des sachets d'eau, de bissap et de lait à proposer aux conducteurs. Une de mes belles-sœurs se dirigea vers moi. Elle s'assit et mit une main sur mon genou. Je lui confiai que j'aurais voulu pleurer sur la tombe de Jamal mais que je ne l'avais pas trouvée et que de toute façon il n'était pas mort. Elle me pinça la joue et me dit qu'elle ne savait pas non plus où étaient enterrés des cousins « un peu bizarres » avec qui elle avait passé son enfance, mais qu'ils étaient vraiment morts, car malades comme le pauvre Jamal.

Elle me parla d'une petite qui ne voulait pas se nourrir avec des aliments et qui n'avalait que du sable. Sable et eau pour déjeuner, sable et eau pour dîner. Elle était sympathique, très intelligente.

Même quand elle apprit à manger comme les autres, elle continuait à se nourrir en cachette de sable et d'eau. Jusqu'à en mourir : son ventre était devenu enflé et tendu comme un ballon. Il y avait eu ensuite un autre petit qui ne bougeait pas : immobile, sans pleurer, il respirait faiblement et sans manifester d'appétit. Il était dépourvu d'énergie, comme un morceau de bois sec. Après l'avoir scruté pendant des jours et des jours, la mère et le reste de la famille décrétèrent qu'en réalité ce n'était pas un enfant, mais une tortue. À sa mort, ils dirent que l'enfant-tortue était retourné dans le royaume animal dont il provenait. Une fois son histoire terminée, je la choyai et lui dis qu'il était sûrement bien où il était maintenant, dans le ciel avec les anges.

Mais au fond je savais seulement que mon fils n'avait rien ! Aucune raison de disparaître, à part le fait d'être clair comme le Péché.

1. « Tongs » en wolof.

2. Gros poisson.

II

Vendredi 27 septembre

Ce matin, Salif a été exclu de la cantine. En sortant de l'école il m'a glissé un billet dans la poche du tablier : « J'ai fait le con. Cette fois-ci c'est eux qui ont raison. »

La cuisinière m'a raconté qu'il lançait de la nourriture sur la table des voisins et arrosait les plateaux des autres avec de l'eau. Dernièrement il a déjà été renvoyé à cause du « racket des desserts » dont il est incontestablement le boss, et voilà qu'il se prend trois jours à partir de lundi prochain, et l'interdiction de manger à la cantine pendant une semaine. Mais là je tourne autour.

Cette journée a été mémorable à cause d'un autre événement qui le concerne. C'était la fin de mon service, vers seize heures trente. Salif devait rester à l'école pour se présenter, avec son père, chez la proviseure et écouter le énième avertissement. Je ne sais pas quelle réprimande il a subie, car j'ai dû me déplacer dans l'autre bloc pour vider les poubelles. À mon retour dans le pavillon des bureaux, le gamin se faisait accompagner dehors par la secrétaire de direction qui, en même temps, prenait congé de sa journée de travail.

Dans le bureau annexe de celui où j'étais, son père, très agité, continuait à dire à la proviseure, une femme à la voix tranchante mais douce comme un biscuit à la papaye : « Je vous comprends, madame, vraiment, vous ne pouvez pas savoir la peine qu'on se donne, avec ma femme, ne serait-ce que pour le pousser à se lever le matin... » Elle l'a interrompu sèchement.

Je ne peux pas deviner la mimique avec laquelle elle lui a glacé la voix dans la gorge, mais il est sûr que l'homme s'est subitement tu au moment où elle a commencé une nouvelle tirade à l'encontre de Salif. « Voici le résumé des derniers jours d'école de votre fils que son

professeur principal, monsieur Azraël, m'a remis pour expliquer sa position lors du prochain conseil de discipline. Il a l'intention de voter pour l'exclusion définitive de Salif de notre lycée... D'ailleurs son attitude incivile à la cantine est si récente qu'elle n'y apparaît même pas. Écoutez donc :

"Salif écrit la dictée sur sa main gauche plutôt que dans son cahier et se taille le doigt comme s'il s'agissait d'un crayon, jusqu'à saigner. D'abord envoyé à l'infirmerie, puis en permanence, il crie au professeur que ses cours ne servent à rien et que les théories dont il leur parle sont dépassées depuis des siècles. L'heure suivante, en réintégrant son groupe de travail, il se montre plus apathique que jamais et en s'allongeant sur son bureau, capuche sur la tête, il répond au professeur de mathématiques *qu'est-ce que tu me casses les couilles, mon ami !* Comme si cela ne suffisait pas, malgré la chance de ne pas être tout de suite exclu, pendant l'épreuve il se prend en photo avec son téléphone. Puis il utilise une application pour se vieillir et la fait circuler entre les bancs en suscitant l'hilarité de ses camarades. Le jour suivant il s'en prend au bibliothécaire, qui est un homme incontestablement aimable et courtois, toujours disponible pour conseiller aux élèves des bd intéressantes. Non seulement il le harcèle en téléphonant continuellement dans son bureau avec des surnoms tels que *tête d'ampoule* ou *foutu lunatique*, mais il se permet aussi de débarquer au CDI du premier étage accompagné par deux camarades, pour le menacer avec les mots *à la fin de l'année on te lancera des boules puantes dans la gueule*." Vous voyez, monsieur Bâ ? Tout ceci sans compter les retards répétés et ce dont nous avons déjà discuté. »

Après un long soupir la proviseure a demandé :

« Qu'allez-vous me conseiller de faire, monsieur Bâ ? »

Le père de Salif a alors murmuré :

« Ça fait longtemps qu'on se demande quoi faire. Vous voyez... C'est une affaire plus délicate qu'il n'y paraît. Je peux vous faire confiance ?

— Ça dépend de quoi il s'agit, monsieur. Je ne suis pas tenue au secret professionnel. »

J'ai maudit son intransigeance et j'ai prié, en passant la serpillière avec des gestes lents et inaudibles, que personne ne fermerait la porte communicante.

« Ce n'est rien d'illégal ou d'immoral, madame, mais je souhaiterais que cela reste entre quatre murs... Il y a qui dans l'autre bureau ?

— Personne, juste une femme de ménage. Dites-moi. »

Pour la première fois de ma vie je me suis réjouie de ce manque de considération. Je l'ai donc entendu chuchoter :

« Salif n'est pas le fils de ma femme. Mais le mien. Sa mère est morte quelques jours après sa naissance, à cause d'une bactérie qui circulait à l'hôpital. »

L'homme a fait une pause, pendant laquelle on n'aurait pas entendu voler une mouche – ni glisser une serpillière – et a poursuivi :

« Je ne lui ai jamais dit. C'est mon fils, vous comprenez ? Mais fils d'une relation précédente. Ma femme l'a donc adopté au moment de notre mariage.

— Pourquoi ne pas expliquer au jeune homme que sa mère biologique n'est pas celle qui l'a élevé ?

— Au début cela ne nous a pas semblé important de lui dire, et maintenant, vu son tempérament, on ne veut absolument pas qu'il le sache. Il a un bon rapport avec sa petite sœur et son petit frère. Mais du mal avec beaucoup trop de choses : la discipline, le contrôle de soi... Je vous demanderai donc la plus grande discrétion. Je suis conscient que cela ne justifie ni n'efface son comportement. Mais je vous prie de plaider pour lui au conseil de discipline. Sans parler de cette histoire.

— Effectivement le secret de sa naissance, quoique agaçant pour vous et votre conjointe, n'a pas grand-chose à voir avec son attitude. Néanmoins... Je verrai ce que je peux faire pour vous, monsieur Bâ. Ma position n'est pas des plus confortables : presque tous ses professeurs risquent un burn-out à l'idée qu'il retourne en cours après les vacances d'octobre. Ils sont peu nombreux à croire aux dernières chances, vous savez. »

Samedi 28 septembre

Il fait nuit. Je n'arrive pas à dormir.

Salif n'a jamais connu sa mère, et il ne le sait même pas. Peut-être que mon fils vit de la même façon chez une famille qui n'est pas la sienne,

dans l'ignorance de la vérité. Je n'ai pas pu trouver Jamal, et maintenant c'est trop tard pour lui et moi. Il y a seize ans, personne ne m'avait aidée. Pourquoi ?

Pourquoi Éric n'avait pas réagi ? J'ai essayé de lui trouver des justifications : c'était un homme qui n'avait rien demandé, si ce n'est un peu d'amour. Un homme complexe, plein de théories qui le dévoraient et le guidaient vers des choix difficiles, comme celui de quitter le Sénégal pour suivre un nouveau projet de développement durable, cette fois-ci au Mexique. Un fils de harkis, les traîtres de la liberté, les collaborateurs algériens. Un homme né avec la marque de la honte sans avoir lui-même fauté. D'autant plus que ses parents n'avaient pas été de ceux qui jouaient le double jeu, avec l'armée française le jour et le FLN la nuit, ne se rangeant que selon les circonstances : sa famille avait été du côté de la France, sans ambiguïté et avec une vraie conviction, tels des petits fonctionnaires. Aucune faille, aucune incohérence. Et lui était né dans tout cela, il n'avait rien choisi. Peut-être que c'était pire ?

Il aurait voulu rester au Sénégal avec moi, mais son perpétuel sentiment de culpabilité était en train de le consumer. Il avait déjà vécu là-bas dix ans pour moi : il ne pouvait pas continuer à rester *seulement* pour moi. Frantz Fanon ne l'avait-il pas écrit, d'ailleurs ? Qu'il n'est pas possible « à un Algérien d'être vraiment algérien s'il ne ressent pas au plus profond de lui-même le drame inqualifiable qui se déroule en Rhodésie ou en Angola » ? L'Afrique il l'avait donc faite, l'Amérique l'attendait. Sauf qu'au Mexique, Éric avait sombré dans la drogue qu'il avait prise pour se confronter à Sartre et pouvoir explorer, lui aussi, les labyrinthes inconnus du cerveau. Pousser plus loin son écriture. Et entre-temps ma grossesse, pleine de doutes, se poursuivait. Je ne savais pas qui était le père : Victor, Éric ?

Aujourd'hui j'essaie de me convaincre que si Éric n'a rien fait pour moi, ça a été à cause de son état physique et mental. Il ne peut y avoir d'autres raisons que celle-ci.

Des mois plus tard, alors que ses hallucinations s'arrêtaient à peine, et qu'on m'avait privée de mon enfant, je me torturais le cerveau : où était Jamal ? Dans une forêt de la Casamance ? Dans le désert du Sahel ?

C'est à ce moment-là que les abeilles ont disparu de mon cœur. Et je

repense à ses mots, à quand il a voulu clore, de façon maladroite, la disparition de notre fils. Une disparition à laquelle il associait, comme les autres, le mot « décès ». Au téléphone, il occupait tout l'espace du combiné avec des mots inutiles. *Il paraissait endormi, tu dis, le petit Jamal ? Ben... Écoute : des fois l'existence glisse ailleurs, à l'improviste, et il nous semble qu'il n'y a pas eu de préavis. Alors que parfois... tu vois ?* Éric se trompait. Si c'était le cas, si depuis sa naissance Jamal avait eu le présage de la mort affiché sur le visage, je n'aurais pas été si désespérée, je ne me serais pas sentie prise dans un piège, le cœur rempli de couloirs sombres, denses, et des rêves noirs comme paupières. À cette époque-là, pour arriver à faire sortir mon âme, pour la débloquer, je me tapais la tête sur les vitres de la fenêtre dure comme la consistance du passé. Même si le soleil était peut-être là, je ne pouvais pas le voir : il était devenu une lumière offusquée, un sucre pâle. Je n'aurais pas pu me nourrir ni me réchauffer.

Tu me suis, Penda ? Écoute-moi : Jamal a vécu une semaine. Puis il est mort. Des fois il y a une énergie négative à mettre en péril la vie de nos proches. Mais nous ne la ressentons pas car elle est si perfide et sournoise qu'elle se cache, se camoufle. Se rendait-il compte que ses mots étaient une torture physique ? Que plus je l'écoutais, moins je pouvais l'entendre ? Dans les couloirs de la villa j'apercevais beaucoup plus de couloirs : mais le mien était un seul et rien ne se cachait à mes yeux. Je le parcourais de haut en bas cent fois par jour. Aux murs il y avait de toutes petites portes, étroites et longues. Je ne les ouvrais jamais : je scellais de secret mes lèvres. Le sol en marbre était parsemé de pétales de rose que j'effleurais, pendant que mes pas plongeaient dans le gris. Dans le hall, des lustres anciens comme le monde brillaient, mais je ne cueillais pas leurs pleurs et je laissais tomber des gouttes de cristal de mes yeux. Sur les tapis, des lettres dormaient. Je déchirais tout ce que j'écrivais, il n'y avait plus les bonnes paroles.

La mort subite de notre fils, si c'est ce dont il s'agit, c'est peut-être une disgrâce que Jamal portait dès son premier souffle. Et si des volontés plus lucides et conscientes avaient voulu violer la fragilité de sa vie ? Peut-être que Jamal a avalé du poison en poudre ou qu'il a été étouffé par un coussin que quelqu'un lui aurait appuyé sur le visage... Pour effacer la marque de l'illégitimité de ta famille. Ce sont des questions qui resteront toujours, mais il faut arrêter de leur prêter attention. On se retrouvera bientôt, mon amour. Je serai là pour t'aider.

Comment pouvait-il prononcer tout cela ?

De toute façon, en haut, encore plus haut que le regard, les poutres fragiles de greniers au-delà du souvenir racontaient des fables rêches, dépouillées, en bois : tout le monde mentait. Dans le froid, voilà mes pieds : je n'avais plus de chaussures. Dans la main fermée un bourgeon. Je n'en voulais pas. Je le lançai au loin. Mon âme érigeait des murs immenses au nectar de la joie, et quelque chose se dispersait pour toujours. Je le répète, c'est à ce moment-là que les abeilles, le miel, et la raison ont disparu de mon cœur.

*

Cette insomnie est une conséquence de la ménopause. Il est deux heures et quart et je suis en train de me faire une infusion d'aubépine, houblon et valériane. Je ne sais pas si c'est aussi cette histoire de Salif. Je crois bien que oui. Même s'il ne s'agit pas de mon histoire, je la sens mienne.

*

À nouveau sur ce journal. Il est trois heures et demie du matin. Souvent, quand Estelle n'est pas encore à la maison, l'angoisse me prend, comme au vieux temps de son adolescence. Combien de week-ends d'inutiles préoccupations ! Alors qu'elle faisait ce qu'elle voulait sans se soucier de moi. Je n'ai eu aucun pouvoir sur elle. Je crains toujours qu'elle ne glisse dans le monde des marginaux. Peut-être parce que les sans-abri et les autres exclus sont tellement nombreux. Il y en a de plus en plus, partout. Qu'est-il arrivé à ces hommes et à ces femmes ? J'éprouve une sorte de peur : et si un jour je devenais comme eux ? Et si Estelle, trop sensible, subissait le même sort ? La société bouge sans arrêt, rapidement, et le monde peut nous submerger à tout moment. Ces visages dévastés sont le revers de la médaille. Les noyés. Jusqu'à quand ma fille restera parmi les rescapés ?

Dimanche 29 septembre

J'attends qu'Estelle sorte de sa chambre. Aujourd'hui je lui ai cuisiné des lasagnes au pesto. J'espère qu'elle aimera. J'en ai déjà mangé un peu

car j'imagine qu'elle se réveillera trop tard pour que l'on déjeune ensemble. Cette nuit elle est rentrée à quatre heures et m'a trouvée dans la cuisine en train de faire du zapping. Elle sait que de temps en temps je souffre d'insomnie, donc elle n'a pas posé de questions et elle s'est assise à table pour se rouler une cigarette. Elle m'a dit, en soufflant sa fumée : « Je m'ennuie à mourir depuis que Lara est partie. Si je reste dehors si longtemps, c'est juste parce que je m'attends toujours à quelque chose. » Ça m'a étonnée qu'elle en parle.

« Tu veux aller un peu à Antibes, chez les grands-parents ? je lui ai proposé, en pressentant déjà sa réponse négative.

— Tu rigoles ?

— Non. Peut-être que la proximité de la mer peut te faire du bien. Ne sois pas défaitiste.

— Mais c'est exactement ce que je suis, maman. Défaitiste ! Et même si j'avais été au top de la forme, Antibes c'est peut-être le dernier endroit au monde où j'irais. Tu sais que je ne les supporte pas, ces deux-là, surtout ta mère. »

En effet, depuis que nous sommes en France, Estelle semble ne pas avoir eu une seule conversation normale avec mes parents. En lui souriant pour détendre l'atmosphère, je lui ai demandé, encourageante :

« Qu'est-ce que vous avez fait ce soir, toi et tes amis ?

— Nous sommes allés boire des bières sur un rail abandonné, tu sais, la Petite Ceinture.

— Et de quoi vous avez parlé ?

— De ce qu'on a fait aujourd'hui, de ce qui nous attend demain », elle a dit en bâillant.

En remarquant son visage ennuyé j'ai demandé :

« Et tout te semble si terrible ?

— Oui. Il n'y a rien de vraiment intéressant, on occupe juste le temps.

— Ta vision des choses est assez curieuse. Peut-être que tu devrais moins réfléchir. Sans doute qu'un événement intéressant pourrait t'arriver... T'as écouté les deux cd que je t'ai apportés hier soir ? » Je parlais des deux derniers albums de Stromae et Gaël Faye.

« Non, pas encore.

— Mais tu n'avais rien à faire...

— Ça, c'est toi qui le dis. Je dois survivre, faire passer le temps. Tu

vois, tu n'arrives pas à comprendre. »

Alors qu'en vérité je la comprends si bien. L'attente est un mouvement, un papillotement de l'estomac que j'ai bien connu pendant l'absence d'Éric ! Je vivais pour ses appels. Quand je lui parlais, j'avais toujours l'impression de piocher dans quelque chose de riche et de mystérieux. Quelque chose qui me faisait du bien. Je ressens encore sa voix chaude qui me faisait vibrer l'oreille et le désir que ses mains imaginaires, prolongement de son timbre passionné, n'abandonnent jamais mon corps, à travers le téléphone. Je le sentais proche, bien qu'entre nous il y eût l'océan. Quelle surprise, alors, quand des années plus tard, dans la même ville que lui, mon combiné mourrait d'une mort lente, inattendue. Éric ne m'avait-il pas prévenue avec sa deuxième promesse ? Je la connais par cœur, tellement elle m'avait assommée :

« Je ne te démontrerai jamais combien je t'aime avec des actes calculés, des mises en scène romantiques. Je te le dirai seulement. C'est toi qui devras le comprendre, le sentir, l'écouter. Parce que je te le répéterai à l'infini : mon amour ne se taira jamais ! »

Combien de fois m'avait-il dit : je t'aime Penda, je t'aime à la folie, je t'aime à en mourir. Penda, amour de ma vie, mon amour !

Lui avais-je vraiment pardonné son absence dans le moment de la douleur ? C'est ce que j'ai voulu croire.

« Pourquoi m'aimes-tu si fort, Éric ? lui avais-je demandé un jour en me cachant le visage avec le drap.

— Parce que t'es la plus belle personne que je connaisse.

— Belle comment ?

— Belle comme l'âme que je n'ai jamais eue, il avait dit : son expression était celle d'un enfant coupable.

— T'es con ! je l'avais grondé en lui giflant doucement la poitrine hirsute.

— Con et méchant, tu veux dire ! » et il m'avait enveloppée comme un cocon, avant de me bercer et de m'embrasser tendrement.

Nous allions échanger des choses vraies sans avoir à les démontrer, parce que nous étions libres, égaux, sincères et confiants l'un envers l'autre. Au moment de cette promesse nous étions à Saly, dans une boîte de nuit. Là où des amours naissaient et d'autres finissaient. Mais surtout là où certains, aux tables, au comptoir, faisaient durer toute la soirée la seule boisson qu'ils pouvaient s'offrir, la sirotant à une lenteur

exaspérante. C'était parfois un homme, parfois une femme. À Saly, cette distinction n'avait pas d'importance. Car c'était, foncièrement, une personne qui attendait un Européen, une Européenne. C'était une personne bien habillée, qui avait abandonné tongs et cure-dents.

S'il s'agissait d'une femme : le cul ferme, enveloppé par des tissus luisants, les talons vertigineux, les « cheveux naturels » qui caressaient un dos lisse et ample, aux muscles frétilants. Le visage somptueusement maquillé, transformé et rayonnant dans l'attente. Un visage ayant effacé toute préoccupation pour offrir la mise en scène de la naïveté et de la joie, d'une fraîcheur encore plus apaisante que les ventilateurs tournant au plafond.

S'il s'agissait d'un homme : la chemise claire et serrée mettant en évidence les épaules, le foulard en coton autour du cou. Le pantalon confortable, des mocassins ou des chaussures pointues, atrocement blanches comme s'il avait voulu montrer une clarté d'esprit et n'avait pas compris où était la limite à son mensonge, où il fallait s'arrêter.

Homme ou femme, c'était une personne qui riait et dansait quand il fallait, sans gaspiller d'argent ni d'énergie. Cette personne qui scrutait les corps dansants parmi les lumières attendait sa proie. Attendait de se *faire proie*.

La suite : une chasse impitoyable, oublieuse des vraies amours, des nouveaux et vieux fiancés car pauvres et sans futur – une chasse qui impliquait, d'un côté comme de l'autre, sentiments, traumas de jeunesse, désir de sexe, désir de nourriture. Mais on ne parlait pas d'argent ni de cadeaux dans un premier temps. On dansait, pour que l'étranger se sente à l'aise, caressé et rassuré par le local. Puis il y avait l'échange de numéros et les engagements inopinés, pour ne pas susciter le soupçon d'une disponibilité trop ouverte, grossière et carnivore. Il fallait faire monter le désir. Afin qu'il prenne et imprègne toutes les facettes possibles de la relation. Et puis, seulement à ce moment-là, le match, le Jeu des jeux, commençait. Et on découvrait qui réussissait, après des portables, des tablettes et des voitures, à se faire acheter des maisons ou se faire payer des loyers. Qui allait pouvoir subvenir aux besoins d'une famille entière grâce à son mariage avec un toubab, résidant au

loin mais heureux de s'évader, de temps en temps, du froid européen pour retrouver son adorable petite Noire, son étalon africain.

Lundi 30 septembre

C'est lui qui s'était proposé. Au nouvel an. La lune était pleine, les cocktails fruités remplissaient nos verres et pendant qu'il me parlait je m'étais surprise à m'asseoir sur la balançoire, comme auraient fait mes filles, qui, par contre, jouaient à l'intérieur de la villa. J'étais dangereusement en train de céder au balancement du soir. On était à Dakar, au centre du jardin des Fall. *J'ai entendu que votre aînée est douée pour le français*, avait-il dit pendant que mes mains s'accrochaient aux cordes qui m'auraient peut-être poussée vers les étoiles : non, je devais leur résister et essayer de garder les pieds sur terre pour continuer à ressentir la réalité. L'obligation de rentrer. Mes obligations.

Pendant qu'il me parlait, j'avais détourné le regard. *Je voudrais pouvoir aider Florette à s'améliorer davantage, Penda, si vous me le permettez*. La lumière des autres se diffusait de l'intérieur de la villa à l'extérieur. Leurs mouvements rapides et leurs sursauts discordants n'arrivaient pas à me toucher. Avec la peau tendue par les frissons, je ne sentais rien d'autre que le vert de ses yeux chercher le fil du discours parmi les brins d'herbe. *Je pense que je pourrais être un bon professeur pour elle, j'étais le meilleur de ma classe, à Marseille*. J'avais l'impression de porter sur moi le poids de toute l'année qui finissait comme une bougie, et d'être la soucoupe sur laquelle s'était posée la cire froide des jours définis, désormais émiettés dans mon cœur. Et dans le sien ? Je lui aurais tendu la main et dit : « Viens, allons sur l'onde qui est en train de nous emmener, tu ne peux pas ignorer la marée qui grossit, les nuages rapides. Tout passe vite, tu dois serrer, serrer mon petit rêve de toi – encore minuscule comme l'étoile sur le toit, jusqu'à ce que tu la voies. Les certitudes du jour effacent l'univers. Prends, saisis la nuit. » Mais il n'avait pas entendu et moi je n'avais pas parlé. L'air avait juste transmis un murmure, un chœur qui de la villa nous avait rappelés à la réalité – « Bonne année ! ». Il fallait donc rentrer.

« Le maître arrive ! » criait Florette quelques mois plus tard, quand elle

voyait, de la terrasse, Éric marcher dans la rue. Avant de rentrer, en général, il causait avec les gardiens, ils se tapaient amicalement dans le dos. Puis il franchissait le seuil des haies, enfonçait le pas dans le gravier de la petite cour et me faisait un signe galant, comme s'il portait un chapeau invisible et qu'il le soulevait avec la pointe des doigts.

Florette l'adorait et courait l'embrasser.

« As-tu fait les devoirs pour aujourd'hui ? » lui demandait Éric, sérieux. Elle s'arrêtait, avec le visage rond qui retenait le rire, et hochait la tête avec violence. Alors Éric la prenait et la faisait virevolter comme l'hélice d'un hélicoptère. Mes autres filles les regardaient avec de grands yeux.

C'est comme ça que les cours de français avaient commencé.

Et avec ce détail inoffensif, tout le reste aussi.

Maintenant que j'y pense, notre rapport s'est fêlé seulement dans sa dernière période sénégalaise, avant ma grossesse : je devais le rassurer sur tout. Il me disait : « Je suis tellement fatigué, Penda. J'ai l'impression d'avoir une immense responsabilité. À l'égard du monde. Quand je n'écris pas ou je ne suis pas au milieu de ceux qui nécessitent mon aide j'ai l'impression de m'effacer, de disparaître. » Il ne se sentait pas seulement arabo-berbère, mais également noir, juif... et peu après il serait devenu amérindien, maya. Éric essayait d'expier le passé de ses parents. Ce qu'il aimait définir son « Surmoi » était plus que jamais présent : il envahissait nos rencontres en dirigeant son temps. Oh le temps ! Comment il fallait l'utiliser. Pour qui. Pour quoi. Pourquoi. C'est à cette période qu'il commença à se prendre pour un demi-dieu, un guerrier solitaire. Un héros fragile, qui avait besoin d'être constamment câliné, mais tout de même un héros. Ce n'était jamais assez. « Encore, encore, j'ai encore faim », criait son corps fébrile, un corps qui était en train de se consumer tout seul. « Encore, encore, nous avons encore faim », criaient les touches de son ordinateur, prêtes à avaler ses mots dorés et tranchants, ses phrases précieuses.

Il s'était fixé une règle sans même le savoir : « J'existerai seulement à travers l'action. »

Le contraire l'aurait rendu proie des fantômes qu'il chassait depuis toujours, ces visages fluctuants qui emplissaient ses nuits plus que le sommeil. Ces horribles monstres. Ses parents. Et il avait aussi commencé

à parler comme dans un livre : « Penda, mon Surmoi est en train de me tuer, il m'impose chaque jour de nouvelles épreuves, de nouveaux devoirs. Je ne peux pas m'y soustraire, ni me rebeller. Je voudrais le jeter dans une cave et balancer les clés dans l'océan. » Il essayait de me préparer à son départ.

Entre-temps, l'Atlantique arrivait et se retirait au rythme de nos secrètes danses du soir, au milieu des navires de pêche qui sommeillaient, là où les rochers ne résonnaient pas, et où la discrétion de la pierre était notre seule protection. Le seul cadre de notre amour.

Un après-midi, des ondes plus vertes et plus puissantes que les autres commencèrent à nous emporter. Au-dessus de nous, même le ciel était devenu lourd. Rien, pas même l'air, n'était transparent : on ne voyait que de la matière, on ne touchait que ce qui était vraiment là. Dans l'eau où au matin les pêcheurs avaient jeté leurs mailles, Éric et moi nous effleurions l'univers, nous flottions sans poids, nous méditions.

La marée épaisse et déterminée nous guidait en avant, en arrière, en avant. Quelque part, à l'horizon, un éclatement de blanc cherchait à nous aveugler. À un moment, je me retournai pour le regarder. Je vis seulement des ondes, des souffles d'air, des ondes. Je ne voyais plus Éric. Où était-il ? Le voilà : il s'immergeait et il réapparaissait loin, comme pour plaisanter. Il se mettait derrière moi, puis quelques mètres à gauche, puis devant, des fois très loin. « Éric, tu es où ? » je criais dans un frisson qui me donnait la chair de poule. C'était la première fois qu'il me fuyait ainsi.

Plus tard, allongés derrière les galets que l'eau avait désertés, il m'avait demandé, en appuyant sa main sur mon ventre et en me massant doucement : « Tu penses pouvoir continuer de m'aider à me reposer ? Je peux exister autrement qu'avec les autres, avec toi ? »

Bien sûr qu'il le pouvait. Quand il était avec moi il dormait profondément, la bouche ouverte, comme un enfant. Puis, entre mes cuisses, toute l'énergie qu'il pensait avoir déjà dépensée se manifestait comme une force farouche. Éric avait bel et bien de la vigueur. Mais quand il s'est agi de trouver Jamal, notre petit Jamal, de toute cette énergie il ne restait plus rien.

J'ai eu Vi Vee au téléphone : elle m'a appelée pour me demander quand je pouvais l'accompagner chercher les cadeaux à amener au Sénégal. Dans un mois elle part avec son copain et son enfant rendre visite à Victor et Florette. Stéphane est photographe et veut organiser une rétrospective sur l'artisanat africain : évidemment, il commence par le Sénégal.

Avec la fin de la saison des pluies il sera plus facile de ne pas attraper le palu et le petit Nelson n'aura pas trop chaud. Ça fait cinq ans que Vi Vee n'est pas allée chez son père. Elle a hâte de présenter son fiston à tout le monde. Ne pas avoir officialisé l'union entre elle et Stéphane pourrait sembler un acte trop « occidental », donc je lui ai conseillé de dire qu'ils se sont pacsés, sans grande fête, pour éviter ainsi les reproches qui gâchent l'atmosphère. De toute façon, même dans ce cas-là, Vi Vee saura se débrouiller. Je ne m'inquiète pas pour cette fille. Peut-être parce que j'ai toujours cru que ce ne sont pas les périls extérieurs qui rendent dangereuse la vie d'une personne, mais ceux qui viennent de l'intérieur. Ceux qui nous font trébucher en nous-mêmes. Les pires. Ceux qu'elle semble n'avoir jamais connus.

Elle et son compagnon sont en couple depuis qu'ils ont dix-huit ans. Au début, elle nous l'avait présenté à la maison en tant qu'ami et *writer*. C'était la période hip-hop de ma fille, qui faisait partie d'un *crew* et taguait Vi Vee sur les murs, surnom qui lui est resté. Stéphane aussi peignait : en plus des *murals*, son art se manifestait en peintures à l'acrylique qu'il nous rapportait à la maison et nous exposait avec orgueil. Jeune homme aux yeux noirs, cils touffus, chevelure en tempête et corps vigoureux, grand, enveloppé dans des vêtements chamboulés, il avait attiré l'attention de Vi Vee parce qu'il prenait toujours le même métro qu'elle, un cahier à la main.

J'ai donc répondu à Vi Vee que samedi prochain on pourrait aller au marché aux puces de Clignancourt, pour acheter des cadeaux à bon prix. Elle a dit oui. J'entendais Nelson crier, excité par quelque chose.

Aujourd'hui c'est la journée des appels : j'ai vu Estelle qui riait au téléphone, sûrement en ligne avec Dialika, et je l'ai trouvée insouciant comme l'autre jour. Elle essaie de combler l'absence de Lara. Cette fille nous manque. Nous étions toutes habituées à elle, présence constante

dans cette maison, un peu comme Stéphane. Lui, Éric et Lara ont été des hôtes fixes à ma table pendant des années. Mais les camarades d'alors ont désormais déserté mes dîners. Seul Stéphane se pointe de temps en temps.

Quand je repense à notre arrivée à Paris, je me rends compte que mes filles et moi étions avides de découvertes, affamées de connaissances, ouvertes au monde. Nous aurions même invité les SDF du coin de la rue si Éric n'avait pas, du moins au début, filtré nos fréquentations.

Nous ne tardâmes pas à comprendre que nos personnalités étaient simplement celles de *blédardes* aux yeux des Parisiens, à qui il fallait réussir à montrer ce que cet emballage contenait.

Estelle se battit rapidement avec une camarade de classe, une fillette mince, Lara justement, celle qui allait devenir son inséparable copine. Ce jour-là, elle rentra les joues griffées et les poignets parsemés de petits bleus. « Elle m'a pincée à mort, avec ses foutus doigts osseux. » À onze ans, elle avait déjà une personnalité épouvantable qui ne se laissait pas marcher sur les pieds. En quittant Dakar, je savais bien quelle corvée m'attendait : celle de l'élever toute seule, sans les sanctions de son père. Pendant la première période parisienne, il me parut que la bonne méthode était d'ignorer ses démonstrations d'indépendance. À force de ne pas y faire attention, sans doute se lasserait-elle d'elle-même.

« Pourquoi vous vous êtes frappées ? Qu'est-ce que vous vous êtes dit avant ?

— Rien du tout. Cette mongole ne voulait pas me passer le Tipp-Ex qu'elle gardait dans sa trousse. Alors je lui ai dit "hey, petite Blanche, tu ne veux pas me le passer parce que c'est avec ça que tu te colories le visage au matin ?"

— Je comprends. » Je restai silencieuse pendant un moment en espérant que ça allait la faire réfléchir. Mais Estelle me regardait avec ses grands yeux nougat en attendant d'autres questions.

« Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Elle m'a dit qu'elle ne prêtait rien à qui se lavait le visage avec la boue. » Elle me regarda en levant les sourcils. Ce regard signifiait : tu ne penses pas qu'il fallait réagir ? Avant de pouvoir lui rappeler que la gamine ne faisait que répondre à sa propre provocation, Estelle avait poursuivi son récit :

« Alors j'ai tiré sa chaise si rapidement qu'elle est tombée le cul par terre. Puis elle s'est levée et s'est jetée sur moi. Nous nous sommes battues, mais j'ai bien encaissé », elle conclut en faisant un clin d'œil.

C'était une constante d'Estelle, se dire toujours gagnante. Cette fois-ci c'était vrai et l'autre fille en avait pris plein la gueule. Donc, le premier mois de l'année scolaire j'étais déjà convoquée par la CPE du collège, en présence d'Estelle, de Lara et de sa mère.

La CPE avait décidé, comme réprimande avant une éventuelle punition, que les gamines devaient écrire un composé sur les préjugés qui caractérisaient les origines de chacune. Elle nous avait demandé ce qu'on en pensait nous, les mamans. Vu l'accent avec lequel la mère de Lara répondit, je saisis de suite qu'elle devait être arrivée en France adulte. « Bien sûr qu'elle le fera. Je vais lui rafraîchir la mémoire sur l'accueil réservé aux Ritals dans les années quarante. » De mon côté, je dis que c'était un très bon avertissement.

En sortant, la mère de Lara me serra chaleureusement la main et se présenta : « Enchantée, Rosa. » Nous commençâmes à nous fréquenter quelques jours plus tard et je peux dire qu'elle devint très tôt ma meilleure amie. Elle l'est toujours. Quinze ans après cette première rencontre elle est toujours là, dans les meilleurs comme dans les pires moments de ma vie. Complice et appui dans la gestion de nos adolescentes et, plus tard, de nos vies de célibataires.

Une fois en France, mes filles se montrèrent sous une nouvelle lumière. Virginie se transforma, momentanément, en garçon manqué. Estelle devint encore plus indisciplinée et Sonia acquit une attitude étrange, que je ne comprenais pas au début. Puis un jour elle m'engueula parce que je ne faisais aucun effort pour effacer mon accent sénégalais, et alors je compris. Elle était complexée. Et elle allait l'être de plus en plus. Aujourd'hui je me rends compte que tout est résumable dans son rapport à la musique, filtre de son mal-être existentiel. Quand elle était petite, elle avait un grand sens du rythme et de l'amusement, qu'elle manifestait à travers son corps. Elle dansait de façon harmonieuse et libre. Elle se transformait avec la musique. Maintenant qu'elle est adulte, elle ne fait que des petits gestes, mime le début de la danse sans l'achever : se contente de taper du pied ou de claquer les doigts, comme je l'ai vue faire à son anniversaire. Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Peut-être que pour être mariée à un Français et porter le nom de famille

Morel il faut se raidir ? Ou qu'en grandissant elle a abandonné cette partie de sa personnalité ?

Un jour, il y a des années, je lui avais donné un foulard léopard acheté dans un magasin sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Elle avait dix-sept ans et me dit : « Maman, toi qui es métisse tu peux mettre une touche exotique mais sûrement pas moi ! Je suis noire ! Et si je commençais aussi à m'habiller avec des vêtements zèbre ou tigre ? Tu ne te rends pas compte qu'en portant des textures pareilles je pourrais passer pour une allumeuse ? » Je sentais de la gêne dans ses mots. Un malaise mal placé. J'aurais voulu lui dire, comme Fanon l'aurait fait, qu'« il n'y a pas de mission nègre, il n'y a pas de fardeau blanc » et qu'elle pouvait donc se sentir libre d'utiliser tous les tissus qu'elle souhaitait. Pourtant je savais qu'au regard de la société, ce qu'elle aurait porté se vêtirait à son tour d'une signification. C'est pourquoi je me tus, gênée à mon tour.

Mercredi 2 octobre

Ce soir, j'ai mis ma veste et je suis allée marcher.

J'avais besoin d'affronter le vide qui survient à la tombée du jour. En me promenant, j'ai réalisé qu'au Sénégal je n'avais jamais ressenti ce vide, cette brèche découverte en France. J'ai eu des périodes de grande solitude, oui, mais je savais que je pouvais compter sur le soutien de quelqu'un si j'avais osé me promener pieds nus, dans un moment de détresse, et que j'allais être reconduite chez moi pour mettre des chaussures. La solidarité pour l'humaine que je suis aurait été sans faille. Et la certitude d'exister n'aurait jamais été mise en doute, jamais. Alors qu'ici je me demandais parfois si je n'étais pas un fantôme. Les Français, surtout les femmes, semblaient à peine me considérer : sans argent, sans rôle social et sans les autres atouts laissés au Sénégal, je devins peu intéressante.

Mes moments de vide arrivent toujours le soir, quand une mélancolie poignante m'amène à m'abandonner à l'extase de l'imagination. Les premières années à Paris, je descendais la rue, allais sur ma droite jusqu'à croiser le canal Saint-Martin et levais le regard : la faible lumière du coucher du soleil découpait les ombres noires des immeubles

et je distinguais presque des petits chats au loin, des silhouettes fuyantes, traverser, rapides, les toits. J'enviais les jeunes qui habitaient les greniers et je me mettais à penser, de façon récurrente, à une fille aux cheveux très courts qui vivait dans l'immeuble en face du mien. Elle semblait jeune, menue, avec un visage grincheux et froncé. Quelquefois, je l'épiais. À travers les rideaux de la salle de bains, je pouvais entrevoir ses mouvements sur le balcon du dernier étage : ou encore, je la surveillais depuis la cuisine. Devant un poulet yassa, en faisant mijoter patiemment oignons, piment végétal, moutarde, olives farcies d'amandes, ail, sauce soja, poivre et poulet, je me disais que j'aurais pu l'inviter à manger chez nous, un soir. Après tout, ça n'aurait rien changé aux grandes quantités de nourriture que je préparais jour après jour. Elle devait avoir la vingtaine et elle se serait sûrement ennuyée avec mes filles en pleine adolescence, mais en vérité je la voyais plus comme une compagnie pour moi. Quelqu'un qui aurait pu me soustraire de la routine journalière : réveil, travail, courses, cuisine, entretien de l'appartement, surveillance des carnets scolaires, linge, courrier, paperasse, repos. La jeune fille avait un chat, Oscar, et elle l'appelait d'une voix aiguë et chaude. Puis quand Oscar rentrait on n'entendait plus rien pendant des jours. L'été, elle sortait sur son balcon pour bronzer. Blanche comme neige, elle s'allongeait sur son matelas gonflable et lisait un livre ou s'appliquait du vernis sur les ongles des pieds, lentement, en repassant plusieurs fois avec grande attention. Je n'avais jamais vu personne chez elle, et je ne l'avais jamais croisée dans la rue avec quelqu'un. Quand elle quitta l'immeuble, je regrettai de ne lui avoir jamais adressé la parole. J'aurais vraiment aimé, par la suite, en savoir davantage sur sa vie : pourquoi était-elle seule à son âge et pourquoi ne parlait-elle qu'à son chat ? Si jeune. Mais peut-être qu'elle n'était pas triste, dans son grenier. Ou peut-être souffrait-elle de la fin d'un amour et, pour le surmonter, avait-elle eu besoin d'une année de solitude et de lectures introspectives. Comme j'avais tenté de le faire aussi à ma première rupture avec Éric. La différence entre nous était sa jeunesse qui semblait pleine de possibilités, excitante, changeante. La preuve : elle était partie, on ne savait vers quoi. Alors que la mienne me paraissait n'avoir jamais existé. Je ne pouvais désormais que rester : j'étais déjà partie, une fois, pour toujours.

Les jours d'exclusion de Salif sont terminés et le voilà à l'école « en grande forme ».

Ce matin, je l'ai observé prendre plaisir dans son rôle d'agitateur. Je passais dans le couloir pour garnir à nouveau mon chariot d'essuie-tout, quand j'ai entrevu le professeur Chavernot qui essayait d'insérer le câble de l'ordinateur dans le mur avec Salif qui l'incitait : « Courage, prof, il faut *bien* le faire pénétrer. » La classe a éclaté de rire. Le prof lui a dit de maîtriser son langage et il a répondu : « C'est incroyable ! Maintenant on ne peut même plus parler de pénétration en classe ! »

Il doit traverser une tempête hormonale parce que dans l'après-midi la porte ouverte m'a permis encore une fois d'assister à une de ses provocations : il était en train de passer des informations sur un billet à un camarade quand la suppléante les a menacés : « Vous voulez que je me mette entre vous ? » Salif s'est donc exclamé : « C'est une proposition, prof ? »

Qui sait combien de ces sketches je rate, les portes fermées. Mais je dois avouer que la plupart du temps les professeurs optent pour une salle aérée, surtout l'hiver, quand on ne peut pas ouvrir les fenêtres et qu'on risque de mourir par asphyxie à cause des hormones de l'adolescence. Et je dois dire que j'en suis heureuse : j'assiste tous les jours à des spectacles de variété gratuits.

Paris c'est surtout ça, une ville qui offre des divertissements de toutes sortes. Ce soir, en remontant la rue du Temple, après avoir acheté une valise en promotion pour Vi Vee et ses trente-cinq kilos de bagage en soute, je me suis arrêtée devant un jeune saxophoniste dont la musique était à pleurer de beauté. J'étais bouleversée par la mélodie à l'intérieur de laquelle il torturait sa jeune personne. J'ai pensé qu'il y avait sans doute une vieille âme dans ce jeune corps, et pourtant il y avait quelque chose de si frais dans la déception évoquée par ses notes que je n'ai pas pu en être sûre. Presque hypnotisée, je lui ai donné deux euros. Il a arrêté de jouer et m'a remerciée en se passant une main sur sa bouche charnue. Je lui ai demandé s'il jouait toujours là. Il m'a répondu : « Non, plus bas, vers le centre. À la fontaine Stravinski. » J'ai pensé aussitôt à le dire à Estelle, elle qui autrefois était toujours à la recherche de nouveaux talents pour animer ses soirées dans les squats.

Mais rentrée à la maison elle dormait, avec la même expression qu'elle avait enfant. D'épuisement heureux. Je l'ai laissée à ses rêves.

1. Tissages constitués par des cheveux naturels, provenant souvent d'Inde.

III

Vendredi 4 octobre

Il est tard dans la soirée.

Je suis assez tendue depuis ce matin. La preuve : j'ai engueulé les gamins qui faisaient semblant d'aller aux toilettes pour pouvoir traîner dans les couloirs. Je me dis que quiconque l'aurait fait à ma place, vu qu'en plus je venais de les surprendre en train de détacher les bois en contreplaqué du plafond. Mais si j'avais été mieux disposée, je leur aurais tout simplement parlé. Alors que non, je leur ai carrément crié dessus.

Avec mes filles, en revanche, j'ai toujours eu une infinie patience. Les rares fois où je l'ai perdue, c'était que *je ne pouvais pas* me mettre à leur place.

La plus difficile à comprendre, depuis notre arrivée à Paris, a été Sonia.

Frantz Fanon a écrit que la date à laquelle un pays rejoint l'indépendance n'a rien à voir avec la décolonisation des esprits : cela expliquait, à mes yeux, le refus de notre passé de la part de ma fille. Pour pouvoir se sentir « égale et légale face à l'Autre », elle nous faisait tout un cinéma avant de recevoir ses amies à la maison :

« Maman, tu peux éviter de mettre ces *cendres* dans le couloir ? sifflait-elle en indiquant les pots d'encens placés par terre. Cette odeur ne plaît pas à tout le monde ! » Et ce n'était que le début, elle aurait pu écrire tout un Règlement.

Il est interdit de s'habiller de façon traditionnelle en dehors des jours de fête ou de commémoration.

Il est interdit de cuisiner en utilisant des quantités excessives d'ail, d'oignon et de piment.

Il est interdit de se balader en pagne et de demander aux invités d'enlever leurs chaussures en entrant dans le salon.

Il est interdit de servir la nourriture dans des bols collectifs et de couper la viande avec les mains. Tout le monde doit avoir une assiette et des couverts.

Il est interdit de s'asseoir par terre, sur une nappe, s'il reste une place libre sur le canapé.

Je tiens tout cela de ma grand-mère : l'amour pour les tenues criardes, pour les plats épicés, pour la convivialité. Et j'adore m'asseoir sur le tapis. Ça me ramène aux après-midi de mon enfance. Quand je me posais à côté de mamie Penda et, en me suçant le pouce, je regardais attentivement sa silhouette qui ne faisait que s'agenouiller et se lever sur le tapis pour la prière.

C'est dans ces moments d'intimité qu'après avoir accompli ses rituels elle me racontait que dans le village où elle vivait avant de se marier avec mon grand-père, Ethiolo, tout le monde croyait à un Être Suprême appelé Kahanu. Cet être avait créé toute la vie présente dans l'univers et dirigeait les esprits de la forêt, de l'eau, du vent, mais aussi les esprits humains. Un jour j'entendis ma mère dire à Victor que j'étais malheureusement comme ma grand-mère, dont je portais le prénom. Voulait-elle signifier que j'étais une sorcière ? Une question à laquelle je ne peux que répondre affirmativement.

D'ailleurs, après sa mort je sus que mamie Penda était considérée comme une voyante.

Bien avant cela, ses récits devinrent notre monde secret : j'avais pris l'habitude de me blottir auprès d'elle pour pouvoir respirer sa magie.

Mamie Penda, confirmant ma conviction de notre particularité, me disait : « Tu es une enfant et moi une vieille. Nous sommes toutes les deux à la frontière entre le monde des esprits et celui des humains. C'est notre chance, notre privilège, ma petite. Toi, tu viens de quitter le monde des *biyih*, tandis que moi je ne vais pas tarder à le rejoindre. » Ne sachant pas que ces mots représentaient une menace à mon

équilibre, j'acquiesçais, rassurée. Puis ma grand-mère m'enjoignait, comme toujours, de ne répéter à personne ce qu'elle m'avait raconté et, changeant d'expression, continuait : « Beaucoup de temps a passé, désormais. J'ai traversé plein de villages et de villes. Ce monde-là existe encore, mais il est loin de nous. Maintenant il n'y a de place que pour le Grand Prophète et pour Allah dans notre vie. »

Quand elle est morte, j'ai hérité de son coffre à bijoux – ma mère n'en a pas voulu. Il y avait au moins une trentaine de boucles d'oreilles, une dizaine de colliers, des centaines de bracelets et quelques bagues imposantes. Et des amulettes bassaries que j'ai gardées précieusement. Seule Estelle, parmi mes filles, a été intéressée par ce coffret. Il n'y a aucun doute : si l'âme de mamie Penda s'est réincarnée en quelqu'un, ce n'est pas moi, mais Estelle. Elle qui, enfant, à l'arrivée de la nuit vernie d'une couleur qui annonçait l'univers, se mettait au lit, les yeux grands ouverts, et me demandait, en se frottant la bouille fatiguée, si tout existait vraiment.

J'aurais voulu lui répondre que oui, que le moteur de chaque geste existait, tout comme les présences qui l'entouraient : tout existait vraiment. Les projets à réaliser, les mots à démontrer et même le fait de devoir transpirer, pour obtenir un sourire, étaient des efforts communs. Elle les vivrait, elle n'avait pas à se soucier de cela. Et pourtant je lui répondais juste : « Essaie de dormir, Estelle. Et demain, à l'école, sois sage. »

Je la regardais hocher la tête et je me demandais ce qui lui glaçait la poitrine ou quel feu brûlait ses énergies. Mais surtout : à quoi pensait-elle ? Sa passion pour la vie semblait, dès l'enfance, trouver insatisfaisant le mouvement d'un lieu à l'autre, le jeu, les embrouilles, la sécurité, les câlins de la famille. Elle était stimulée par le désir d'atteindre un but suprême, qui allait dévorer tous les détails et les silences quotidiens. Dans ses yeux enfantins je lisais déjà l'ennui du loisir, de l'amitié, l'ennui de l'ennui même.

Je ne suis donc nullement surprise que maintenant elle affirme ne plus supporter les matinées sans but, sans objectif, ni même l'arrivée d'un autre jour. Je la vois, elle cherche à attraper le vide de ses désirs, sans y parvenir. Il y a quelques jours je lui ai dit : « Ne sais-tu pas que nous sommes toujours près de ce qui va nous toucher ? L'imprévu, le virage, l'arrêt d'une attente. Ce sont eux qui nous suivent, Estelle, et pas le contraire. » Elle a l'intelligence pour me comprendre, mais feint de ne

rien saisir. Je sais qu'elle voudrait suivre le Grand Rêve et le rejoindre : ce rêve fait d'abandons, d'obstacles, et elle à chaque action, elle responsable de tout, elle qui bouge pour atteindre ce qu'elle aime. Peut-être qu'elle aurait dû grandir dans la communauté bassarie, où les jeunes femmes initiées descendent, la nuit, par la colline sacrée. Dans l'obscurité la plus totale, elles doivent trouver la bonne voie pour atteindre le fond de la vallée. Celles qui voient dans la nuit aident les autres à éviter les dangers de l'obscurité, les animaux sauvages et les esprits malveillants. Une fois passé cette épreuve d'initiation, elles sont considérées comme de Vraies Femmes. Est-ce qu'Estelle aurait guidé les autres dans le noir, ou se serait laissé guider ?

Je me souviens qu'adolescentes, elle et son amie Lara choisissaient des boucles d'oreilles et des bagues du coffre de mamie Penda, pour les porter lors de fêtes entre amis. Je les laissais faire, tout en les inondant d'informations sur la valeur affective qu'avaient pour moi ces bijoux.

« Tu fais la hippie ? demandait Sonia en épiait les préparatifs d'Estelle.

— Oui, je suis une nouvelle baba cool », répondait-elle en se plantant une plume dorée dans les cheveux. Vi Vee a toujours jugé ces ornements beaux, mais trop excentriques.

À notre départ du Sénégal j'aurais voulu que Florette choisisse ce qu'elle préférerait, dans le coffre, et qu'elle le garde pour elle. Mais elle non plus n'a pas voulu en entendre parler, comme ma mère. Je me suis alors demandé si la légende que mamie Penda était une sorcière lui avait fait craindre l'énergie d'objets lui ayant appartenu autrefois.

« Maman, emmène-les avec toi. C'est un souvenir important », m'avait-elle dit de sa voix grave. C'est ce que j'ai fait. Quand je repense à cette période je me sens mal, j'ai un nœud dans l'estomac qui ne semble pas près de se défaire. Guidée par une force souterraine, j'avais commis une Erreur Misérable : accepter que Florette reste là-bas. La conversation clé, celle qui a rendu définitive la décision de ma fille, avait eu lieu dans la chambre des invités, où je dormais pendant mes derniers mois à Dakar, après la disparition de Jamal.

Elle était entrée sans toquer, le visage potelé et transpirant, les traits altérés. Une ample robe wax couleur saumon l'enveloppait. Depuis, cette couleur est la couleur de l'Erreur.

Elle s'était assise, en s'affalant et en faisant craquer légèrement le

sommier.

« Pourquoi tu es en train de nous faire ça, maman ? » m'avait-elle demandé. Sa voix était une corde tendue qui ne se casse pas.

« Pourquoi je suis en train de faire ça à qui ? Si tu me parles comme ça, je me sens encore plus mal, Florette. Viens, toi aussi, tes sœurs viennent !

— Moi non. Moi, je reste avec papa. Tu veux le laisser complètement seul ? Mais tu te rends compte de la façon dont tu es en train de l'humilier ?

— Après ce qu'il m'a fait c'est le minimum, être humilié. Rester seul.

— Il dit que tu as tout inventé sur l'enlèvement.

— C'est ce qu'il dit, mais ce n'est pas la vérité.

— Peut-être que moi je le crois.

— Je dois partir, Florette. Je ne peux plus le voir, ni vivre ici. Vraiment.

— Alors, va-t'en, elle avait dit en plissant les yeux.

— Viens, toi aussi. Tu fais ta dernière année de lycée à Paris et puis tu pourras commencer la fac là-bas, trouver un bon travail. Ici tu referas ce que j'ai fait, ce que font toutes les femmes autour de toi. » Je parlais de clichés auxquels ni elle ni moi ne croyions. Mais je ne savais plus à quoi m'accrocher.

« C'est toi qui es malheureuse, maman, et tu fais tout pour projeter ton malheur sur nous. Estelle, Sonia et Virginie sont jeunes et irresponsables, elles croient aller au pays des bonbons, mais elles ne savent pas ce qu'elles font. Moi si. Et je reste. »

J'aurais dû insister, comprendre qu'elle était en train de m'appeler au secours, qu'il y avait beaucoup plus à expliquer, à lacérer, qu'on aurait dû hurler, pleurer, nous réconcilier. Et puis partir. Ensemble.

Mais j'étais trop faible pour supporter qu'on me renvoie ma misère de cette façon.

J'étais épuisée. Alors je lui ai dit, à voix basse :

« Je ne sais pas quoi te dire. Fais comme tu veux. »

Elle s'en était allée en claquant la porte : un ouragan couleur saumon qui me laissait, dévastée, dans mon refuge précaire. Quand je pense à cette couleur, j'ai encore envie de vomir.

Ce que l'on ressent envers son premier enfant demeure inexplicable. J'ignore pourquoi, mais hier, au moment où je me suis souvenue de cette conversation douloureuse, j'ai revécu l'instant où j'ai pris Florette dans les bras pour la première fois. La joie. Distillée, pure, unique. Avant d'annoncer ma grossesse à mon entourage, je croyais qu'il allait être surpris : je n'allais pas poursuivre mes études après le bac, mais j'allais avoir un enfant. À mon grand étonnement, je ne surprénais personne : ce parcours était ce que tout le monde attendait de moi. Et pourtant c'était la première fois que je me sentais importante. J'étais en train de créer un être humain, quelqu'un qui ne pouvait pas passer inaperçu. Parfois, en m'endormant, je répétais dans ma tête ces mots, « un être humain », et je m'assoupissais heureuse comme un enfant qui découvrirait un incroyable pouvoir. L'accouchement, quant à lui, fut une corvée inattendue. J'y avais songé avec légèreté, mais je fus submergée par la douleur. C'était comme si un train à grande vitesse me traversait au rythme des contractions, jusqu'au moment où je fus endormie et coupée. Une césarienne. La seule. Je sentais que ça allait être une fille. Je le désirais. Je désirais une amie. Les sages-femmes pouponnaient beaucoup Florette, elles me disaient qu'elle éclatait de santé, qu'elle était très forte.

Malgré cela, la première fois que je lui donnai un bain, j'avais peur de lui faire mal. Ma mère, à mes côtés, voulait m'apprendre à le faire. J'acceptai, tout en ayant très envie de me retrouver seule avec la petite. Quand je sus qu'à l'âge d'un mois Florette avait adressé son premier sourire à mon mari, un après-midi où j'étais sortie faire des courses, l'envie me prit de ne jamais me séparer d'elle. De la garder. Je la voulais toute à moi. C'était tellement rassurant de sentir son petit corps collé au mien, dans la tiédeur des couvertures. À cause de l'angoisse que me procurait mon nouveau statut de mère, bien qu'attendu depuis un moment, je me nourrissais à peine. J'avais donc très peu de lait. Je lui donnais plutôt le biberon avec du lait en poudre venu de France. Ce fut triste pour moi, mais j'étais trop maigre et sans énergie. De mes quatre filles, c'est la seule que je ne suis pas arrivée à nourrir au sein.

Florette se montra assez précoce et sage. Elle apprit à manger la

compote à cinq mois en acceptant la cuillère, elle riait s'il se passait quelque chose qui paraissait comique à sa conscience de bébé. À sept mois elle eut sa première dent. À dix mois elle pouvait se tenir droite, à condition d'être appuyée à quelque chose. À un an elle commença à marcher et à treize mois elle dit ses premiers mots. Ce sont les seules dates dont je me souviens. Pour les autres enfants les dates se confondent, se chevauchent. Elles se sont suivies très rapidement et naturellement. Le seul souvenir qui me reste est celui d'avoir été, dans la joie de leur présence, toujours fatiguée. J'étais jeune, heureuse d'elles, mais fatiguée.

À force de donner le sein, pour mes trois dernières filles, j'avais maigri davantage et perdu la prospérité des premières années de mariage. Victor aimait les femmes opulentes. Je ne l'avais jamais été, et là encore moins. Il se consolait sûrement ailleurs. Je ne sais pas, je ne lui ai jamais demandé, j'en étais sûre, c'était un acquis. Quand Éric me connut, j'avais donc mon corps d'adolescente, svelte et délicat. Juste un peu moins frais.

J'avais vingt-six ans.

Dimanche 6 octobre

Aujourd'hui, grand ménage.

Je vis toujours dans le premier appartement qu'ils nous ont assigné ici, dans la cité de Couronnes. J'ai très peur qu'un jour on me l'enlève, vu que je n'ai plus trois filles à ma charge. Pour éviter cela, j'ai laissé, dans les déclarations annuelles, les noms d'Estelle et de Virginie. Sonia est partie très tôt ; et de toute façon elle ne supporterait pas de participer à ce petit mensonge. C'est parfois dur d'y vivre seule. Depuis qu'Estelle est revenue, j'ai l'impression de renaître et que les espaces acquièrent un sens : deux chambres à coucher, une salle de bains, des toilettes, une cuisine et un salon.

Avant, grâce à un lit superposé et à un petit lit posé perpendiculairement à celui-ci, mes filles dormaient toutes dans une chambre. Leur garde-robe occupe encore la moitié du couloir, même s'il n'est plus « le magasin de fringues », comme l'appelait Éric. Je me rappelle le désordre qui régnait, souverain, ces années-là. Les

chaussures parsemées sur le sol, des pots de vernis à ongles sans bouchon sur le bureau, des assiettes pas finies, des vêtements au fond des lits, dont je n'arrivais pas à distinguer s'ils étaient propres ou non pour faire une lessive. La redistribution sommaire de culottes et chaussettes, les différents soutiens-gorge dans leurs trois tiroirs où tout se mélangeait. Et la musique qui tournait en boucle, toujours. Comme la machine à laver.

Je serais sûrement devenue folle, avec trois filles en pleine adolescence, si je n'avais pas rencontré Rosa. Quand Sonia se renfermait dans ses journées de mutisme et qu'Estelle testait ma patience en rentrant et en sortant de la maison à n'importe quelle heure, mon amie m'emmenait me promener dans les quartiers de luxe, à l'Ouest, pour critiquer joyeusement le prix des habits affichés dans les vitrines. Ou elle me traînait dans un petit cinéma bon marché aux alentours de Pyrénées. Un ciné géré par des amis à elle, où l'on projetait des films en langue originale. Je découvrais donc des facettes de la vie que je n'avais jamais soupçonnées et je retournais à la maison les yeux pleins d'images sur lesquelles réfléchir. Ces évasions de quelques heures me permettaient de mieux supporter les adversités ménagères.

« Maintenant je décroche le téléphone et j'appelle papa » était ma menace constante, carte internationale à la main. Mais avec le temps, ces mots produisaient un effet de moins en moins dissuasif.

« Ah bon ? Si tu savais comme je m'en fous ! » me criait Estelle.

Lara et elle, après le fameux mercredi passé à l'école à rédiger la composition sur les préjugés, étaient devenues inséparables. Pareilles que Rosa et moi. Sans que ces rapports améliorent, pour autant, les relations intergénérationnelles ! La seule qui ne me donnait pas du fil à retordre était Vi Vee, la plus douce de mes filles, en définitive. Si Florette peut mettre son sucre au service de toutes sortes de plats, même les plus vénéneux, si Sonia ne manie pas d'édulcorants à l'instar d'Estelle, Virginie ne sait assaisonner que des repas sains et le miel ne lui manque pas. Une mère un peu plus anxieuse que moi aurait pu s'inquiéter à la vue des changements esthétiques de sa première période parisienne. Alors que les deux dernières années de collège ne lui avaient pas laissé de signes particuliers sur le corps et dans l'esprit, dès qu'elle commença le lycée professionnel pour devenir aide-soignante, elle se fit trois piercings (sur la langue, au nez et au sourcil)

et un grand tatouage au bas du dos. Cheveux rasés sur les côtés et une espèce de panier pour coiffure, elle ne sortait jamais sans ses Air Max et des baggys qui lui déformaient le corps. Tout cela avant de commencer sa carrière de *writer* sur les murs de la ville. Toutefois je connaissais les jeunes qu'elle fréquentait, et cela me suffisait. Un groupe de l'immeuble en face, des jeunes tranquilles. Et surtout, je savais que je n'étais pas en train de la perdre.

Je ne pouvais plus supporter la perte. Avec Rosa, nous avons en commun d'avoir perdu tous les hommes de notre vie. De mon côté la raison en est très simple : j'ai jonglé entre trop d'attente et aucune attente. Quand je rencontrai Éric, j'avais tellement peu d'espoirs à l'égard des hommes que tout me paraissait normal. Le seul que j'admirais était mon cousin Alassane, le père de Dialika, celui qui maintenant travaille dans une usine italienne, et qui ne peut pas écouter du reggae car sa femme craint que l'un de leurs enfants ne devienne rasta. Jeune, il se levait à l'aube pour la première prière, puis il allait marcher dans la fraîcheur du matin. Il aimait faire le thé à la menthe *nanah*, observer les mouvements de la lune, lire les étoiles et lire Camus. Il se confiait à moi, je me confiais à lui. Nous nous respectons beaucoup l'un l'autre.

Pour le reste... Mon père n'avait jamais eu de gestes d'affection, de regards tendres, de soupirs de compassion, de mots d'éloge pour moi. Victor ne m'aimait pas.

Lundi 7 octobre

J'ai eu Florette au téléphone. Je lui ai enfin dit qu'Estelle ne va pas très bien. Je ne sais pas si une de ses sœurs le lui avait déjà annoncé. Avec moi, en tout cas, elle a accueilli l'information comme si elle ne la connaissait pas. Je lui ai dit aussi de ne pas le communiquer à son père, pour l'instant. Elle a répondu « Mais oui, bien sûr ». Florette ne me demande jamais pourquoi elle ne doit pas parler. Simplement, elle ne parle pas. Qui sait combien de choses lui dit mon ex-mari, des choses qu'elle ne me répétera jamais. Elle est muette comme une tombe, rassurante comme un berceau. C'est le seul lien qui me reste avec le Sénégal.

Elle seule a eu droit à la vérité sur la naissance de Jamal. Je le lui avais montré en cachette : « Regarde, c'est le fils d'Éric. » À l'âge de seize ans, Florette savait déjà se taire. Malheureusement, elle aussi avait cru, une semaine plus tard, à la farce de sa mort mise en scène par Victor. Quand je lui avais présenté son petit frère, à peine né, elle lui avait caressé la joue et m'avait regardée avec terreur. Elle ne pensait pas que j'en serais arrivée là. Un fils d'un autre homme que son père ! Les autres n'ont jamais su pour Jamal. Pour le reste, Sonia ne s'est pas intéressée, n'a jamais rien dit sur la coïncidence de retrouver dans le contexte parisien le « professeur de français » qu'elle voyait, enfant, à Dakar, ni qu'il devienne, étrangement, mon compagnon. Sonia n'a jamais souhaité s'avouer la vérité, elle la nie toujours. Voilà la différence entre elle et Virginie, dont la vie ne laisse place qu'à très peu de doutes et d'interrogations, et qui a tout compris sans en faire une affaire d'État : il était mon ancien et mon nouveau copain. Point. Une relation en montagnes russes, oui, mais nous nous connaissions depuis longtemps, depuis qu'il était leur professeur de français au Sénégal. Elle le trouvait sympa, un peu bizarre, mais « réglo ».

Aucune place, dans l'âme de Vi Vee, pour des nourrissons couleur caramel, des drames, des disparitions, des silences éternels. Des secrets. Pour elle la réalité a toujours été seulement et exclusivement celle qu'elle voyait. Estelle, de son côté, était au courant de la passion qui nous unissait, Éric et moi. Mais elle ne m'a jamais rien demandé. Les souvenirs de son enfance lui suffisaient pour se taire. Elle s'est donc assise sur la toile des évidences que je lui ai déployée dès son plus jeune âge. Et l'a acceptée.

Et moi ? Moi j'ai cherché à mon tour à accepter chaque comportement d'Éric.

Pourtant, le seul effort qu'il a consenti, maintenant que j'y pense, a été celui de me demander de le rejoindre à Paris. Cela fut l'unique consolation qui m'avait aidée dans le passage de l'ancienne vie à la nouvelle, une vie post-Jamal. Éric ne fit pas le voyage avec nous, pour éviter d'éveiller les soupçons. Il partit directement de Mexico-City et me rejoignit ici.

J'acceptai ce tournant parce qu'à la fin de mon année solitaire à la recherche de Jamal, j'aimais encore Éric. Je m'étais retrouvée face à un choix : devenir folle et ne jamais lui pardonner ou lui pardonner et tourner la page.

Je décidai ainsi de lui consacrer des jours limpides. J'enterrai tous les tumultes et les orages qui m'avaient déchirée à la seule idée de notre histoire. J'abandonnai la nuit morne, les étoiles de glace. J'espérais marcher avec lui au milieu de ruelles inconnues et de paysages jamais parcourus. Mais je le prévins : à partir de ce moment, notre voyage devait être clair et la confiance, comme une lumière, ne devait plus me quitter. En somme, je demandais à Éric de me serrer d'une main sûre, afin que plus rien n'échappe à mon cœur. Il accepta. Mais ces mots apaisants ne firent pas partie de sa troisième promesse.

Je revois encore son regard fiévreux des débuts parisiens, un visage fatigué par l'expérience mexicaine, mais également épuisé par toute cette rationalité stockée et transférée sur papier. Il s'était lancé dans une étude poussée et comparative de Jean-Paul Sartre et de Frantz Fanon, notre, *mon* Frantz. Il s'emparait de la honte d'exister et de la lutte contre la passivité des êtres humains. Je ne sais pas s'il avait repensé à sa propre lâcheté lors de la naissance de Jamal, mais je n'aurais jamais eu l'intention de lui rappeler. Je ne voulais pas le perdre lui aussi. Je l'écoutais donc me dire qu'il fallait s'accrocher au cœur de la vie, forcer le rythme, en déplacer le système de commande, réagir toujours et, dans tous les cas, affronter le monde. Il avait aussi commencé à écrire un livre sur la guerre d'Algérie du point de vue d'un fils de harkis qui décide de devenir policier. Cette mission l'avait englouti. C'était comme s'il n'était plus là, parmi nous. « Il est où Éric ? me demandait Estelle en rentrant. — Il est en train d'écrire. » Lui annoncer qu'il était parti en voyage aurait eu le même effet. Le peu de fois où il dormait à la maison, il sortait de ma chambre les yeux rouges, nerveux car contraint de se confronter à la réalité, qui lui paraissait sûrement acquise et banale : il se forçait à être présent, à nous écouter, à être véritablement avec nous. Il se frottait le visage comme s'il sortait d'un rêve, se ranimait les cheveux en tempête et demandait : « Comment ça se passe, les filles ? » Estelle riait.

*

Aujourd'hui, au contraire, elle rit un peu moins.

Je l'ai trouvée dans sa chambre en train d'écouter de la musique *new age* et de se masser les tempes avec le mix d'huiles essentielles que je lui ai donné pour ses maux de tête : eucalyptus, menthe poivrée et lavande.

« Pourquoi tu ne sors pas un peu, Estelle ? Il faudrait te bouger le jour. Pas seulement chercher à te distraire la nuit...

— Pour quoi faire ?

— Pour voir tes amis. Il n'y a pas que Lara. Tu dois passer à autre chose. À Londres elle fera sa vie, elle connaîtra son père. Ça lui prendra du temps. Tu dois avancer, toi aussi. » Je l'admets : j'ai tenté une approche directe et maladroite.

« Tout le monde sait quoi faire de sa vie. Ils se lèvent, ils se lavent, s'habillent, mangent et sortent. Des petites fourmis acharnées. Lara fera comme eux.

— Eux ?

— Oui, les gens. *Vous*, quoi !

— Et qu'est-ce qu'il y a de mal à trouver de quoi occuper ses journées ?

— Il n'y a rien de mal... Je vais au bar pour parler de ma journée. Comment l'ai-je remplie ? Ai-je bien employé mon temps ? Le temps, le temps... Est-ce que je n'en ai pas trop gaspillé dans quelque chose qui ne valait pas la peine ?

— Ce sont des questions vieilles comme le monde. Écoute, Estelle, essaie de prendre un peu d'air. » Son visage sarcastique m'a distraite une seconde avant de me souvenir de ce dont je voulais lui parler depuis quelque temps : « Ah ! L'autre jour j'ai rencontré un jeune saxophoniste au talent vraiment rare. Va l'écouter à la fontaine Stravinski. C'est un jeune Noir, assez beau et grand. Mais il a un visage rond, d'enfant. Un beau garçon. » J'ai tenté un regard malicieux.

« T'as l'impression que je suis en mode "je cherche un mec" en ce moment ?

— Pourquoi, Estelle ? » Elle était en train de m'exaspérer.

« Parce que c'est comme ça, maman. Et je ne vais sûrement pas m'arrêter pour toi. Je ne vais pas te consoler du fait que je me sente si mal, je ne te dirai pas que tu n'as aucune faute. Je ne suis pas Florette, moi. »

Son regard de haine contenait une petite flamme d'amour. Alors j'ai cherché, avec discrétion, à m'y réchauffer.

Aujourd'hui les cours finissaient à treize heures. Les étudiants que j'ai trouvés en salle de permanence, à quatorze heures, étaient là en punition.

Au fond de la salle il y avait ceux qui n'auraient pas fait leurs devoirs même sous la torture et dont la présence relevait déjà du miracle.

Bruno, un jeune homme venant d'une famille avec une longue tradition de trafic sur le dos. Son oncle et son grand frère sont encore en train de purger leurs peines. Le père est mort l'année passée et Bruno essaie d'en être un digne héritier, pour soutenir sa famille composée de la mère et des frères cadets : il prétend venir à l'école en touriste, car s'il le veut il a déjà un travail. Bruno porte des vêtements de marque et possède ce regard qui en général ne plaît pas aux femmes. Pendant un certain temps, j'entendais les surveillantes l'appeler « l'obsédé sexuel », puis ce surnom aussi est passé de mode.

Surtout que le surnom s'est démontré proche de la réalité, perdant tout aspect ludique : pendant la pause-déjeuner Bruno conduisait un petit groupe d'élèves de sa classe vers un camion où des prostituées leur offraient des services complets à vingt euros et partiels à dix euros. Tout cela avant que la police ne fasse disparaître le véhicule du plaisir. À côté de lui voilà Otto : un jeune de quinze ans d'origine turque qui a l'air d'avoir le triple de son âge. Épais et trapu, il gesticule en soulevant ses doigts courts et gras ornés de bijoux. Ses yeux ronds et globuleux sont tellement noirs qu'il est impossible de voir ses pupilles. Mais le plus surprenant est que sa mère le considère comme quelqu'un qu'il n'est, évidemment, pas : un jour je l'ai entendue parler de lui comme d'un tendre bébé qui nécessite de l'attention. Alors qu'en réalité je l'ai surpris des dizaines de fois en train de rassembler les jeunes errants du quartier et de dicter la loi en crachant par terre, avec sa tête d'homme brisé par les événements.

Sans doute que j'ai aussi un regard décalé avec ma fille.

Quand je suis rentrée à la maison, elle était déjà sortie. Elle m'a laissé une note me disant qu'elle allait à une soirée dans un des nombreux squats qu'elle a ouverts dans le passé. J'en suis heureuse. J'espère qu'elle rencontrera Pedro, son ex, et qu'elle se remettra en couple avec lui. Je suis sûre qu'il pourrait la faire aller mieux. Rosa était,

elle aussi, sortie : son téléphone fixe sonnait dans le vide et son portable était éteint. Il était désormais trop tard pour me rendre à une réunion avec des gens de l'AMAP². Je me suis mise dans ce groupe après l'arrivée d'Estelle chez moi. Vu qu'elle est végétarienne et qu'en général elle n'a pas trop les moyens de manger bio, j'ai trouvé cette façon écologique et sympa de lui rendre service.

Alors je suis allée me balader dans la brise du soir. J'ai souvent parcouru les boulevards avec Éric. Nos promenades étaient ralenties par quiconque nous adressait la parole. Éric parlait à tout le monde : les sans-abri, les drogués, les vieux dépayés. Face à ces corps jetés en pâture à la rue, protégés par des cartons ou enveloppés dans des sacs de couchage, je me rendais compte que la solitude ne nous abandonnait jamais, elle glissait sur nous, nous caressait.

Elle n'existait pas, la Dame volante dont m'avait parlé ma grand-mère, cette dame qui amenait dans le vent les mots jamais prononcés, pierres sans formes qui pèsent sur le cœur, en les délivrant. En croisant des regards étrangers et pénétrants, je mesurais que la solitude était quelque chose de différent pour chacun d'entre nous et qu'elle perdurait car son visage et ses silences étaient nés, chaque fois, avec notre premier cri sur terre. Aucun mot de réconfort n'aurait jamais la même signification pour tous, ni ne pourrait vraiment se creuser un chemin dans le cœur et le corps d'un autre. C'est pour cela que parfois les mots pour atteindre Estelle me manquent.

Vendredi 11 octobre

En nettoyant l'établissement comme à la fin de chaque semaine, j'ai retrouvé les dissertations de la classe de Salif Bâ éparpillées en salle de permanence. J'étais avec ma collègue Géraldine, qui a bronché : «Toujours la même histoire avec cette classe d'enfer.» Elle a commencé à ramasser les feuilles et à les plier pour les jeter à la poubelle. Évidemment, je me suis lancée à la recherche de la copie de Salif, que j'ai aussitôt repérée. Géraldine l'a remarqué mais n'a rien dit. Avec Claudette, elles ont l'habitude de s'occuper de leur vie, et de temps en temps de s'amuser de celle des autres. Elle a juste souri d'un air moqueur en me voyant l'enfiler dans la poche de ma veste. Un chef-

d'œuvre. Je l'ai photocopiée plusieurs fois et de retour à la maison je l'ai mise dans une pochette en plastique. Pour être encore plus sûre de ne jamais la perdre, j'en colle une copie ici :

Nous sommes en 2050 et tu es le Proviseur d'un lycée expérimental que tu dois réorganiser de fond en comble. Quels sont tes objectifs ? Parle du règlement interne, de l'organisation de la vie scolaire et des difficultés que tu pourrais rencontrer.

Moi je démissionne tout de suite, ça ne m'intéresse pas d'être Proviseur.
Ok, je blague.

Pour commencer, j'enlèverai les heures de colle, parce qu'elles gâchent la jeunesse. Puis je ferai surveiller le comportement des professeurs vis-à-vis des élèves, parce qu'ils doivent arrêter de les soumettre. Encore mieux : je vais écrire un règlement pour que les jeunes soient conscients de leurs droits.

Le voici :

- On viendra à l'école juste deux fois par semaine et les éventuelles absences ne devront pas être justifiées.

- Il y aura des chaises confortables et surtout pas en bois, comme maintenant. Et aussi des lieux relax avec des canapés, des jeux vidéo, une console, des boulangeries et une piscine avec jacuzzi.

- J'introduirai des escalators.

- À chaque étage il y aura une machine à barbe à papa.

- L'école ouvrira à 10 heures, mais les cours obligatoires commenceront seulement à 14 h 45.

- Les élèves seront amenés à l'école par des voitures volantes qui partiront de différents coins de la ville. D'ailleurs, l'accès au lycée se fera grâce à une carte magnétique que les élèves devront déposer, une fois arrivés, à l'intérieur de boîtes automatiques. Ils la récupéreront à la fin de la journée. Cette carte évitera aux profs de devoir faire l'appel.

- Les récréations passeront de 10 à 20 minutes.

- Les récréations se feront dans deux cours. Une cour piétonne et une spatiale (on pourra y circuler seulement avec les semelles de chaussures volantes ou des sacs volants qui, une fois portés, te soulèvent du sol). La vitesse de vol sera limitée à 5 km/h.

- Dans chaque classe il y aura au moins 10 filles sur 25 élèves, parce que ce n'est plus possible de voir que des mecs.

- Chaque année un voyage dans un continent étranger sera prévu.

- La matière principale sera « sport » et les autres, comme les maths, l'histoire, la géographie et la chimie, seront optionnelles. La PlayStation sera dans le programme d'études.

- La cantine offrira sandwichs grecs, frites, pizzas, hamburgers, cordons bleus. Les boissons seront illimitées et chaque repas coûtera au maximum 2 euros.

— Les élèves devront se forcer à écouter les cours au moins pendant 30 minutes, mais s'ils trouvent que le programme du professeur n'est pas très intéressant, ils pourront lui demander de le changer.

— On aura le droit de boire et de manger pendant les cours, ainsi que de consulter le portable trois fois par heure pour répondre aux messages les plus importants.

J'ai imaginé entendre mon fils parler. De la vie. De ce qu'il attend d'elle à seize ans. Le visage de Salif s'est dissous en laissant la place à un visage anonyme et embué : Jamal.

J'ai repensé aussi à mon neveu Mansour : je ne lui ai pas encore rendu visite depuis son retour. Il a été frappé sauvagement par la police, ne sort plus de chez lui, ne veut plus reprendre ses études. Ma cousine Khadija n'a pas su m'en dire plus. Estelle, interrogée, a survolé le sujet, mais il y a déjà de quoi se préoccuper. Je suis une tante indigne. Trop submergée par les problèmes de ma fille ? Non, en vérité je n'ai pas très envie de voir son père, Didier, un homme introverti et difficile. Un sommelier désemparé. Quelqu'un qui n'aurait jamais pensé élever seul un enfant métis dans une cité de banlieue. Cette claque a marqué son visage. Pourtant, chaque fois que je me rends à mon travail ou les week-ends où je garde mon neveu Nelson, je suis bien à Clichy, à deux pas d'Asnières. Je pourrais aller les voir. Je ne le fais jamais. Et Mansour est si particulier ! Très précoce, très sensible. S'il avait grandi parmi les Bassaris, ils l'auraient aidé à passer ce moment difficile en lui faisant porter le masque blanc de kaolin. Son visage serait couvert de cette matière pour lui infuser du courage, de la force physique et morale.

Samedi 12 octobre

Un mois a passé depuis le début de mon journal. Je me souviens de la troisième promesse d'Éric. Mais plus tôt, encore, je me souviens de mes débuts parisiens. Une année après mon arrivée en France, lors d'une promenade le long de la Seine, sous une Notre-Dame menaçante, Éric m'avait raconté le massacre des Algériens du 17 octobre 1961 par la police française. Il m'avait dit que la manifestation pacifique n'avait pas empêché l'utilisation de matraques et d'armes à feu contre des hommes et des femmes, tués et jetés, toute la nuit, dans la Seine. Il m'avait confié

que, malgré ce passé atroce, sa place de Français-Algérien-Berbère-fils de harkis était ici, où il pouvait recoudre le passé dans le présent. Puis, en s'apercevant de mon silence, il m'avait demandé :

« Et toi, t'aimes bien Paris ?

— C'est une ville froide, pleine de malentendus et d'illusions.

— Quelles illusions ? » m'avait-il questionné avec une légère anxiété dans la voix. Il savait que j'espérais vivre avec lui de façon stable, mais qu'à cause de son indécision ce n'était pas possible. Je ne lui aurais jamais avoué.

C'est précisément à cause de ma déception que ma bouche restait scellée : par crainte de l'affaiblir, lui qui n'a jamais supporté la culpabilité. Lui qui autrefois se sentait coupable pour un rien et sans raison logique. Lui qui par contre, lorsqu'il était vraiment responsable, affirmait son innocence, se disait loin de la lâcheté. Intègre. Honnête. Craignant toujours que ça soit le contraire.

Et quand il sentait que je ne le voyais pas comme ça, il m'éloignait.

Il fallait que je le voie comme il se voyait lui-même. L'incohérence entre mes propos et son autoportrait l'angoissait. Pas parce que c'était un mensonge avec lequel je cherchais à le duper, mais bien plutôt parce qu'il redoutait la part de vérité qui l'aurait rabaissé à ses propres yeux. Et il ne faisait que me dire :

« Si je te fais souffrir et que tu n'es pas heureuse avec moi, éloigne-toi. »

« Tu vois, je ne suis pas digne de ton amour, je te fais toujours pleurer. »

« Je ne suis qu'un poids pour toi et je ne peux que gâcher cette relation. »

Qu'est-ce que j'aurais aimé entendre à la place de ces mots ceux-ci : « J'essaierai de ne pas te faire souffrir car je serai toujours à tes côtés, en toute bienveillance », « On doit s'améliorer ensemble », « Je m'efforcerai de protéger notre relation contre les cruautés de la vie ». Non. Tout ça demandait trop d'attention pour un autre être humain, tandis que son *moi* devait être cultivé plus que tout. C'était un *moi* mis au service de l'humanité. Un *moi* caché, qu'il défendait résolument. Un *moi* souffrant et, pour cette raison, à l'appétit terrifiant.

Donc ce jour-là, près de la Seine, j'avais juste répondu :

« Bah... Les désillusions que j'ai éprouvées ici sont celles d'un tel communautarisme que je n'ai aucune envie de fréquenter des

Sénégalais, par exemple. On veut tout de suite savoir de quelle ethnie je suis issue, le nom de mon père et de mon mari. Et très vite les mauvaises langues risquent de raconter les échos du scandale provoqué par mon départ. Dans la haute société les rancunes résistent plus que ce que l'on imagine. Et Dakar est un village, qu'est-ce que tu crois... Ici je vis un double isolement. Les Français me semblent froids, repoussants, la vie est cachée entre les murs des logements minuscules. Les prix sont élevés, j'ai moins de ressources. Mais je ne peux plus retourner là-bas. Voilà. » J'avais souri.

Éric avait hoché la tête et, me prenant par la taille, m'avait rassurée :

« Ça va bientôt changer. Tu dois juste t'habituer à ta nouvelle vie, mon trésor. »

Il aimait me rassurer, mais j'ai toujours senti qu'il s'agissait d'une défense, d'une façon de ne pas affronter la réalité. Il me donnait des conseils pour ne pas en recevoir et toute solution à mes problèmes servait à ne pas affronter les siens.

Je me rappelle un jour lointain à Ngor, dans une petite crique sablonneuse. Les traces de nos pieds n'avaient pas encore été effacées par la mer et les ondes, douces et transparentes, nous invitaient à nous taire.

Mais, fascinée par le ciel limpide et l'air chaud qui me lissait la peau, j'avais dit, en jouissant de cette avalanche de sérénité :

« C'est beau d'être vivants ! »

Éric, en continuant à me caresser la cuisse, avait répondu :

« Oui, c'est exactement ça. » La note de douleur de sa voix, toutefois, fut tellement grave que j'en eus peur. Il ajouta : « La vie est un grand jeu. Rien d'autre. Pourquoi n'arrive-t-on pas à la prendre ainsi ? »

Je compris que j'avais touché une de ses cordes les plus sensibles : la peur de mourir ou, pire, le désir d'immortalité.

Quelques années plus tard, à Paris, face à la BNF³, j'éprouvai la même sensation. Je l'avais interpellé : « Tu te rends compte du nombre de livres que nous n'avons pas lus ? Quand j'y pense j'en ai le vertige, mais je suis heureuse. Je sais qu'il y aura toujours quelque chose de nouveau à découvrir ! »

Éric avait hésité une seconde et m'avait dit : « Moi je pense à combien de livres on n'arrivera jamais à lire. Il y en a trop pour une

seule vie. »

Cela dit, son unique vie il la mettait souvent en péril. À Paris, à peine quelques mois après mon arrivée, j'allais le chercher aux fermetures des bars : Pigalle, Belleville, Barbès, Strasbourg-Saint-Denis. Il était toujours prêt à se battre pour défendre l'honneur d'une cause ou de quelqu'un. Dès qu'il me voyait arriver, l'amour le libérait de toute agressivité : « Viens, Penda, trésor de ma vie. Heureusement que tu existes, heureusement que tu es là mon amour... » Les blessures de son corps pulsaient et appelaient à mon secours.

Il me prenait dans ses bras et nous marchions enlacés, en titubant. Il délirait : « Personne ne pourra te connaître comme je te connais. Je suis entré en toi depuis très longtemps, tu sais ? Tu ne pourras plus te débarrasser de moi. Tu aimerais que je disparaisse de ta vie. Mais comment ferais-tu sans moi ? Comment ferais-je sans toi ? » Il m'adressait son regard vert, vert feu. Vert mal au cœur.

Il était fusionnel et fuyant à la fois. À croire qu'il n'avait jamais reçu d'amour. Pourtant ses parents l'avaient tellement aimé. Leur vie de couple s'était effacée pour lui et ses frères. Éric avait vu son père caresser distraitement les cheveux de sa mère et sa mère lui enlever la veste chaque soir, à son retour du travail.

Il les avait observés préparer méticuleusement les bagages, chaque été, pour les vacances et il s'était promis de ne jamais devenir comme eux. Il avait accepté leur amour et sans doute l'avait-il rendu, mais jamais, jamais, il ne serait devenu comme eux. Ce n'est que dans ce caillot d'incompréhension à l'égard de nos familles respectives que nos imaginaires précédaient notre rencontre, et pouvaient nous projeter dans un futur commun.

On allait créer quelque chose de différent, de vrai. Quelque chose d'extraordinaire.

Je ne peux pas dire qu'on ait échoué. On a bâti une relation folle. Mais qu'est-ce que sa troisième promesse m'avait assommée !

« Je ne verrai pas tes yeux se teinter de terne, ta bouche convoiter des baisers perdus, tes doigts caresser une habitude. Je fuirai l'obscurité parce que je ne serai que la lumière qui te donnera toujours la vie, l'étincelle qui fera battre ton cœur. »

Cela pouvait dire beaucoup de choses. Mais cela prit la pire des significations : il n'allait pas me voir vieillir. Nous ne connaîtrions jamais la routine.

J'aurais voulu lui dire : « Tu m'as dépassée de quelques pas, je te vois marcher devant moi sur le sentier de la vie. Mais je n'arrive pas à accélérer, je risquerais de me détacher de moi-même si je ne m'attendais pas. Je t'en prie, fais un pas en arrière. »

En fait, il me laissa seule.

La première fois qu'Éric décida de rompre, quelques années après cette promesse, à mes quarante-cinq ans, je me retrouvai à respirer une solitude de poussière, de sable. Je n'avais autant désiré la légèreté qu'à ce moment-là. Mes filles m'interdirent de rester à la maison. Elles disaient qu'elles ne seraient pas complices de mon implosion dans l'amertume. Mais ça m'intéressait peu et j'écoutais *Avec le temps* de Léo Ferré en boucle.

Je découvrais que la pesanteur naissait de la connaissance, de l'imbrication d'opinions, d'expériences, de sentiments, d'attentes.

Dans leur accolade, deux amants coulent plus rapidement que deux individus séparés par une autonomie sentimentale. Tu vis et tu meurs différemment quand ta joie dépend d'un autre corps, d'une autre voix, de deux yeux qui s'engagent à donner un sens aux tiens.

Comme je me souviens de l'horreur des réveils alors que je savais que personne ne m'attendait ! Si quelqu'un m'appelait, cela ne pouvait que signifier qu'il ou elle avait besoin de moi. En général c'était une de mes filles, hâtive et autoritaire. L'horreur. La solitude d'une journée où les aiguilles me transperçaient l'âme quand j'avais tellement de choses à donner ! J'avais l'impression de m'effondrer.

C'est cet été-là que j'ai reçu Florette pour la dernière fois. N'ayant pas supporté de me voir aussi molle qu'une éponge échouée, sans eau ni vie, elle n'est plus revenue nous rendre visite. Sonia est allée au Sénégal deux fois, Vi Vee trois. Estelle, comme moi, n'y a plus mis les pieds depuis quinze ans.

Ce matin, j'ai commencé à travailler tard. Avant je n'ai pas résisté à la tentation d'appeler Florette pour lui expliquer en détail la façon dont la situation avec Estelle a évolué depuis cet été. Même si je dois avouer que dernièrement ma jeune fille s'en sort mieux, ce n'est pas gagné. Elle reste très insolente et impatiente. Tandis qu'à la fin juin, quand elle est retournée chez moi, elle était plutôt un grumeau de douleur. Lors de ces rares matinées où elle ne traînait pas au lit, elle se levait et allait à la fenêtre, pour fumer et pleurer. Tous les objets dans la pénombre de la maison lui racontaient un monde caché, me disait-elle. Elle n'arrivait pas à comprendre la réalité, qui lui échappait. Je lui avais conseillé de se faire aider. « Mais par qui ? » me demandait-elle. Par qui. Elle ne croyait pas aux psychologues. Elle écrasait ses mégots sur le rebord. Quelle idée. Elle rentrait. Puis il lui arrivait de dire : « Le froid est en train de monter, voilà, je le sens. » Alors elle regardait ses mains qui tremblaient de peur et je voyais ses yeux se remplir de larmes dans le reflet de la vitre.

J'étais derrière elle, mais c'est comme si elle ne s'en rendait pas compte. L'angoisse l'entraînait comme un ouragan et Estelle se laissait submerger. Elle s'écroulait par terre, le souffle coupé. Moi je la prenais dans mes bras en espérant qu'elle me sente près d'elle. *Bientôt tout va passer*, je lui disais, *tu sais Estelle, tu sais*. Mais elle répétait que ça ne passait pas. Ses larmes coulaient au loin, enjambant les sanglots. Elles s'imposaient sur les pensées, inondaient nos respirations. Elles s'écoulaient tempétueuses et tyranniques pendant que je serrais Estelle avec toute la force que j'avais, pour qu'elle ne me laisse pas, pour qu'elle ne se laisse pas. J'étais son écho et j'essayais de l'aider à faire sortir toute cette douleur. Elle devait rester vide et se refaire, renaître à nouveau. Frantz Fanon avait parlé des femmes traversées par l'hystérie de conversion⁴, et voilà que ma fille avait les mêmes symptômes. Un grand changement non assumé devait l'avoir touchée. Mais lequel ?

Il y a une raison obscure qu'elle n'a pas voulu nous dire, j'en suis sûre. Ça ne peut pas être seulement le départ de Lara ou le décès de Zev.

Ne sachant pas comment l'aider, je lui cuisinai des petits plats gourmands. Je lui faisais du mafé sans viande, avec très peu de pâte d'arachide pour rendre le repas plus léger, du riz blanc et du *gombo*. Ou du gratin de papayes vertes, qu'elle aimait particulièrement.

Je n'ai jamais cuisiné avec tant d'amour.

Ce soir j'ai fait des lasagnes végétariennes. Comme dessert : des babas au rhum et aux fruits de la passion. Estelle a dévoré le repas, puis elle m'a demandé, de but en blanc : « Tu te souviens de Cindy ? » Pendant une seconde j'ai eu un vertige. Ça faisait des années que le nom de Cindy n'avait pas été prononcé dans cette maison. L'avoir citée l'a rendue violemment réelle. À mon arrivée ici il y a quinze ans, j'y ai souvent pensé, à mon amie afro-américaine. Au début je l'appelais de temps en temps et elle faisait de même, on s'envoyait de courtes lettres. Puis je fus absorbée par ma vie parisienne et j'arrêtai de lui donner des nouvelles : à elle, comme à ma cousine Khadija, les deux restées au Sénégal. Mes seules amies de l'époque. Toutefois, pour pouvoir avancer de mon côté sans me déchirer dans les souvenirs, et surtout par crainte de leur jugement concernant ma vie ici et l'échec auquel elle ressemblait de plus en plus, je dus couper les liens. Ce fut graduel. Jusqu'à une communication faite de silence.

Un silence qui avec Khadija a pris la forme de la courtoisie : on s'appelle pour les souhaits, les naissances, les morts de là-bas. Mais surtout : elle m'appelle s'il y a des personnes de la famille qui ont besoin d'argent. Dans ce cas, j'envoie ce que je peux. Avec Cindy, par contre, ça s'est passé différemment. Notre relation, déjà diluée par mon absence d'assiduité dans les échanges, a été brusquement interrompue voilà quatre ans, quand j'arrêtai d'en recevoir des nouvelles de façon radicale.

Elle aurait pu beaucoup m'apprendre, lors des années passées ensemble, mais elle préférait me parler de sujets légers. Peut-être que je ne lui inspirais que cela. C'était une militante, et je n'ai compris qu'a posteriori à quel point son engagement était profond. Une fois elle me dit avoir suivi le conseil donné par Thomas Sankara à une foule de Harlem. Un discours qu'elle avait vu à la télévision, quand elle était déjà en Europe. Elle me raconta que c'était en 1984 et que cet homme annonçait que les Afro-Américains de Harlem étaient en réalité des Africains. Qu'ils devaient se reconnecter à leurs origines et participer, avec les autres Noirs du monde, à la révolution contre l'impérialisme. Il disait que cette lutte devait être réellement menée afin que l'Afrique se libère des chaînes qui l'opprimaient. Il levait l'étui de son arme, il mettait en garde avec son index. Et il souriait, confiant. Trois ans après

ce discours il était assassiné, lui aussi, comme beaucoup d'autres révolutionnaires. Quand Cindy décida de se rendre au Sénégal, plus tard, elle se trouvait en Angleterre.

Qu'est-ce que j'avais été égoïste avec elle, toutes les fois où j'arrivais à Gorée, Estelle au cou et quelques heures seulement de liberté pour voir Éric. Et pourtant elle semblait contente de garder mon enfant. Un jour, en allant récupérer ma fille, j'entendis la voix préemptoire de Thomas Sankara sortir d'un magnétophone. Rentrée à la maison, Cindy m'informa, en riant, que l'avenir de ma petite était prometteur car chaque fois qu'elle pleurait il suffisait de mettre une cassette avec ses discours pour qu'elle se calme et reste fascinée, face au magnétophone. Elle avait pressenti qu'Estelle était une enfant particulière. Elle me disait de m'attendre à de grandes choses de la part de ce petit être. Il y eut par la suite beaucoup de signes, quoique pas toujours positifs.

Une fois par exemple, quand elle était gamine, Estelle m'avait confié que le seul moyen d'exister pleinement était celui de ne plus exister, de disparaître. J'avais pris son visage entre mes mains et je lui avais suggéré de ne pas dire des bêtises. Mais elle s'était débattue et avait crié, en riant : « Je veux exploser comme un feu d'artifice ! T'as vu combien d'étincelles ça fait quand ça explose ? Tout le monde te voit ! Tout le monde le regarde parce que après il n'est plus là. »

Son nom vient du latin *stella*. C'est peut-être à cause de ça qu'elle a toujours été loin de nous tous. Le seul vrai astre de ma vie, pendant que je me concentrais sur Éric, en fin de compte c'était elle. Comment ai-je fait pour ne pas m'en apercevoir, pour ne pas lui prêter l'attention due ?

Comment ai-je pu croire qu'Éric était une étoile ? Quand je l'observais écrire, je me demandais pourquoi il était si lointain, luisant et inatteignable. Je le voyais comme une étoile tremblante qui montrait sa sagesse à des années-lumière de nous. Ses rayons rendaient vacillante la terre sur laquelle je marchais. Et ses éclats si séduisants recouvraient ma vue au point de croire que j'avais ses yeux – alors que j'étais juste aveugle.

« Pourquoi tu me demandes des nouvelles de Cindy ? »

Estelle a fait une grimace d'indifférence et a répondu :

« Comme ça.

— Non, Estelle, dis-moi pourquoi.

— Elle est retournée vivre aux États-Unis depuis quatre ans.

— Et toi, comment tu le sais ?

— Et pourquoi, toi, tu ne le savais pas ? »

J'ai soupiré, fatiguée de notre enchaînement de questions. Elle en a profité pour me balancer, d'une voix voilée de colère :

« Ce n'était pas ta grande copine ? »

J'ai allumé la télé.

1. Esprits.

2. Association pour le maintien d'une agriculture paysanne.

3. Bibliothèque nationale de France.

4. Des femmes qui faisaient, sous les yeux de tous, des attaques impressionnantes : crises de nerfs ressemblant à l'épilepsie, rigidité, parfois perte de conscience, crises de rire ou pleurs incoercibles, convulsions, troubles visuels, mise en mots de thèmes délirants.

5. Ancien président du Burkina Faso.

IV

Mercredi 16 octobre

Demain Florette ira déjeuner chez les beaux-parents de ma cousine Touti. Elle cherchera à les sensibiliser, une fois de plus, sur la situation des talibés afin qu'ils versent de l'argent à son association. Je l'imagine déjà insister sur le pilier musulman de la charité en leur expliquant que ce n'est pas en leur donnant des sous *dans* la rue qu'ils les aident, mais plutôt en soutenant les structures qui les feront *sortir* de la rue. Qui sait s'ils vont l'écouter. Ah, comme ils l'ont fait souffrir, ma cousine Touti, ces deux vieux Libanais ! Son mari Amar avait essayé de reproduire avec elle le même genre de couple asphyxiant que celui de ses propres parents. Cela pour rassurer les siens de son choix, critiqué à l'époque, d'épouser une Sénégalaise. Éric, qui enseignait le français à leurs enfants aussi, trouvait que la vie conjugale de ma cousine et de son mari était une fade copie des parents d'Amar.

« Qu'est-ce qu'ils m'ennuient ces "nouveaux Shafiq" ! il disait.

— Oui, moi aussi ils m'ennuient, je répondais.

— Avec leur manie de se couper les ailes l'un l'autre.

— Dans quel sens ?

— Mais tu ne vois pas à quel point ils sont malheureux ? Là, par exemple, ta cousine veut à tout prix aller à Ngor avec lui pour les vacances et Amar, grâce à l'excuse du travail, va l'envoyer avec les enfants à l'hôtel Président pour trois semaines. » C'était ce que Victor faisait avec moi quand il louait une villa à Saly et m'y envoyait accompagnée des filles et d'une bonne. Saly, le lieu où ma relation adultère pouvait se déployer sous les éclairages des boîtes de nuit, près des réverbères des coins de rue, dans ses chambres d'hôtel. Sûrement, Victor, comme Amar, trouvait son compte dans cet éloignement de sa femme et de ses enfants.

« Tu crois que c'est pour voir ses amantes ? j'avais demandé.

— Peut-être. Mais je crois surtout qu'il veut se débarrasser d'elle pendant un moment. Juste qu'au lieu de le dire, il invente des prétextes. Évidemment.

— Bah... Ce serait déplacé d'être trop explicite...

— Et alors ? Le mariage, ça devrait être ça aussi, non ? Pas que des compromis et des non-dits...

— J'aimerais pas que tu me dises de me casser.

— Et t'aurais raison. Le jour où je vais le faire, notre histoire se terminera, on ne pourra plus se sentir bien comme avant. Mais jusqu'ici on ne s'est pas fait de mal, n'est-ce pas, mon trésor ? » Tout cela précédait ma dernière grossesse. Pour ça j'avais pu répondre :

« Jusqu'ici, non. »

En y repensant, je me demande si ses promesses ne m'ont, chaque fois, pas plus blessée que ce qu'aurait provoqué une phrase dure à entendre. Je ne m'en rendais compte qu'après, quand elles se concrétisaient. Voilà mon erreur : croire que dites d'une certaine façon, les choses m'auraient fait moins mal.

J'ai toujours essayé de lui pardonner : quand Jamal vint au monde Éric était loin, ce n'était pas de sa faute ! J'essaie maintenant aussi. Mais même si j'arrive à peindre le passé, je ne trouve pas de cadre, de clou et de marteau. Je me demande si un jour je réussirai à fixer ces lancinants moments de solitude et si je serai jamais apaisée. D'ici là, je reste penchée sur les fragments de ce passé. Il y a plein de couleurs, de taches, de pinceaux derrière les verres. Mais le chagrin aveugle toute connaissance. Voilà pourquoi, si j'avais un cadre avec lequel tout fixer, je continuerais certainement à pleurer, sans le voir, et à me demander, épuisée, en quoi je me suis trompée. Je m'aperçois que mon Pardon ne se sépare pas, avec fierté, de la rancœur, mais il se façonne, lentement, de colère mélangée à de la douceur. Il n'évolue pas vers une transformation radicale. Il demeure un ensemble de fragments et d'échardes qui me blessent aux pieds. Le Pardon, pour moi, est un chemin douloureux. Je m'arrête à chaque pas. Je saigne de l'intérieur. Et j'ouvre mon petit coffre. Le coffre de l'enfant.

*

Cet après-midi, je me suis rendue chez le médecin. Il m'a confirmé que j'ai atteint la ménopause. De toute façon, je suis devenue mère. Les

préoccupations pour mes enfants m'ont servi de justifications aux rides, et les accouchements de trophées pouvant faire accepter mon ventre flasque. Le temps passé à la maison, entre devoirs et corvées domestiques, a été une raison à invoquer si l'on me demandait d'expliquer ma non-évolution professionnelle. J'ai eu toutes les excuses que la société tolère. Bien joué ? Oui, bien joué.

Le bureau de mon médecin se trouve dans un immeuble poussiéreux. Le bois des escaliers grince et les sonnettes rétro semblent avoir été collées au mur par chance. En sortant de ce lieu vétuste et où l'on m'a dit que je suis désormais vieille, j'ai pris la rue du Faubourg-Saint-Denis. Les sans-abri essayaient de se chauffer sur les grilles d'aération, tandis que les Parisiens au pas rapide cherchaient probablement des bars où manger moules et frites et boire une bière. Protégés par la discrétion criante du passage des Petites-Écuries, ces jeunes gens franchissent tous les jours le seuil qui les conduit à l'éternel brouhaha des restos-bars, loin des prostituées asiatiques qui travaillent près de la bouche du métro, loin des fientes de pigeons qui couvrent le sol sous l'arche, loin des promoteurs sous-payés des coiffeuses et esthéticiennes africaines. Alors moi aussi, avec l'allure d'une femme qui a accompli quelque chose, je me suis éloignée de tout ça.

Jeudi 17 octobre

Je repense aux vieux Shafiq. Les Libanais dont parlait Florette hier. Ce couple de l'âge de mes parents. Le mari, à la suite du mariage de son fils Amar avec ma cousine Touti, était devenu un grand ami de ma famille : de mon père en premier, de mon mari plus tard. Les deux générations vivent dans un des quartiers les plus chics de la capitale. Dès le début de leur vie, ces gens savent comment avancer. Leurs domestiques aussi. Les bébés dont ces derniers s'occupent sont des milliardaires avec la morve au nez, les couches à vider, les pleurs qui perforent les tympans. Et pourtant être près d'eux, les faire grandir non loin de leurs propres enfants, a toujours été pour les plus pauvres une façon de garantir leur propre futur. Une manière de donner à ce futur des murs à l'intérieur desquels grandir, au lieu de le laisser dépourvu de protection. Comblé d'attention ces petits dorés est une façon de fournir

des béquilles à ce futur trébuchant.

Les Shafiq avaient fourni à Victor toute la lignée de domestiques qui s'étaient cassé le dos dans sa nouvelle ferme. Ils voulaient que nos deux familles fassent partie des plus puissantes de Dakar. Je me demande ce qu'ils ont dû penser du délabrement de la nôtre. De sa chute inexorable.

Samedi 19 octobre

Florette m'a dit que sa récolte d'argent auprès des Shafiq a moyennement marché. Ils donneront un chiffre selon elle ridicule en aide à son association... Qu'il s'agisse des Shafiq ou de l'entourage de Victor, je sais que notre faute est claire et indéniable. Notre erreur de nouveaux riches africains. Frantz avait déjà compris que la bourgeoisie décolonisée allait devoir lutter contre elle-même pour ne pas reproduire ce qui l'avait précédée, pour arriver à mettre en place une « remise en question intégrale de la situation coloniale ». Mais nous ? Pourquoi ne pas l'avoir envisagé, même une seconde ? Le temps a passé et maintenant ce que l'on trouve au Sénégal n'est que la réalisation des pires prophéties de Fanon.

Alors viens, Frantz, que je t'amène voir les villas au bord de mer. Cette même mer traversée par des pirogues au destin incertain. Mais ces villas ne savent rien des pirogues, ou feignent de n'en rien savoir. Aveugles et sourdes, elles contiennent un nombre incalculable de pièces, de piscines jacuzzi, d'ascenseurs. Leurs salles regorgent de couverts en argent, de couteaux aux manches en ivoire, de plantes, colonnes et vases arabisants. Leurs chambres à l'arôme de santal sont décorées avec des meubles en bois rosé de la Casamance, des fauteuils en chanvre et d'autres en cuir. Et puis, sur la terrasse, voilà les hamacs et les transats où profiter de la brise marine.

Viens voir les hommes qui vivent dans ces villas, Frantz. Ce sont des big thiof qui n'ont pas besoin de prendre les pirogues pour voguer : ils nagent protégés par de grosses voitures aux vitres teintées, sillonnant la ville de Dakar, des Mercedes avec chauffeur à leur service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des hommes qui peuvent insulter sans raison, en

desserrant leur cravate d'un air farouche. Des messieurs qui attendent qu'on leur ouvre la portière, qu'on leur achète des journaux et des croissants au matin, qui passent leur temps au téléphone. De gros poissons qui ont souvent fait leurs études à l'étranger et qui maintenant connaissent plusieurs idiomes internationaux et locaux, ont plusieurs femmes, appartements. Des hommes qui ont semé leur avenir, aussi bien que leurs comptes en banque et leurs enfants, dans plusieurs pays. Tu veux t'approcher avec moi et les écouter parler ? Tu les as entendus ? Ils aiment se vanter d'avoir des connaissances auprès des autres intelligentsias africaines.

Viens voir leurs femmes, Frantz, ne sois pas timide. Si elles travaillent, elles choisissent le temps et l'espace où le faire. Elles aiment manger des gâteaux français, recevoir en cadeau des bijoux diamantés, offrir à leurs invités des amuse-gueules au caviar, saumon et viande salée. Elles ont des bonnes qu'elles réveillent si elles ont mal à la tête, qu'elles giflent si elles n'ont pas bien repassé leurs robes. Parfois ces femmes souffrent de mélancolie : elles cherchent alors à la suffoquer en fumant des cigarettes dans la baignoire, un verre de vin blanc à la main, en grand secret de la société, qui ne doit pas s'apercevoir des tranches de jambon de porc dans leurs petits réfrigérateurs, jamais ! Et il arrive qu'elles soient angoissées, aussi. Car leurs fils adolescents se droguent, ont des rottweilers, désertent l'école bien que des professeurs viennent tous les jours à la maison. Alors ces Mesdames consultent des marabouts maliens, vont en Mauritanie pour trouver la solution, envoient leurs fils auprès d'oracles mystiques, puis, si ça ne marche pas, chez des médecins occidentaux. Ce sont les mêmes fils qui, enfants, expérimentaient leur pouvoir auprès des domestiques.

Viens, Frantz, viens, je t'en prie, cache-toi avec moi derrière la haie et regarde les gardiens intimider ces petits enfants de riches avec des bâtons qu'ils brandissent haut. Tu les as vus ? Ils exhibent une autorité imaginaire qui exorcise leur impuissance, mais seulement dans le jeu, dans la représentation. Et les enfants le savent, c'est pour ça qu'ils rient : personne, parmi ces gardiens, ne pourrait les toucher. Ils ont déjà compris que ce ne sont que des plançons. Des êtres insignifiants, qui se donnent du courage en buvant le thé d'un jet, avec un bruit sec, des hommes qui, pour rire, montrent les dents. Et puis ces plançons ne

*peuvent pas faire un faux pas, car les grands poissons les surveillent.
Qui est gardien de qui ?*

Et si un jour ils se font éjecter, ce qui arrive souvent, tant pis.

Il y a toujours les pirogues non ?

Lundi 21 octobre

Hier soir, Rosa est venue dîner chez moi. Nous avons cuisiné un risotto au *ragù*. Je l'ai trouvée tendue. En me tournant le dos, elle a commencé par m'expliquer qu'on allait frire la saucisse dans un mélange de carottes, céleri et oignons avant d'y ajouter la purée de tomates. « J'ai l'estomac un peu acide ces derniers temps, on mettra une cuillère de sucre, ok ? » elle m'a dit d'un air légèrement souffrant. « Ok, Rosa. Par contre, écoute-moi une seconde. » Je lui ai tendu les ingrédients en lui demandant directement : « Qu'est-ce qui ne va pas ? — Rien. Tu es en vacances, toi, voilà pourquoi tu te poses ce genre de questions : si ça va, si ça ne va pas... Tu as le temps. — Oui mais bon, Rosa, tu es au travail ou en vacances selon ta volonté, c'est toi qui vois... » Comme elle donne des cours privés d'italien, sa flexibilité a toujours été pour moi une assurance d'épanouissement. Je l'ai écoutée se plaindre de tout un tas de choses, le temps de cuire le riz avec le *ragù*. Pendant que j'analysais toutes ses affirmations ombrageuses en essayant de les recouvrir d'un peu de lumière, elle m'a prié de couper la mozzarella en petits dés, d'étaler le jambon, la ricotta, les œufs durs et la saucisse hachée. Manifestement, Rosa n'écoute pas trop les conseils et avait juste besoin, comme d'habitude, de se défouler. En plus à un moment elle s'est écriée, d'un air moqueur : « En gros, tu m'as invitée chez toi pour te faire la cuisine. » Pendant que je recouvrais la garniture avec l'autre partie du riz, je lui ai expliqué : « Tu sais très bien que personne au monde ne sait faire ce plat mieux que toi. Ou se plaindre autant. Du coup je prends les deux, que veux-tu que je te dise... » Elle s'est levée en riant puis, en redevenant sérieuse, m'a demandé : « Tu as étalé l'œuf brouillé sur la surface du risotto ou pas ? »

Rien à faire pour qu'elle m'avoue que sa fille lui manque ou que son

dernier plan avec un homme est tombé à l'eau.

*

Aujourd'hui je suis allée avec Rosa à Belleville, là-haut dans le XX^e, pour me promener un peu. Je me suis donc retrouvée à observer les jeunes Parisiens, ces hommes et femmes bobos remplissant les bars de leurs superbes présences. Vu que pour une fois il faisait beau, ils portaient surtout des tee-shirts larges et vieilliss sous les vestes vintage. Des écharpes pashmina. Derrière les franges volontairement confuses ils avaient les yeux allumés, les regards circonscrits par des lunettes si grandes et spacieuses qu'elles semblaient fausses. Protégés par ces montures d'une autre époque, volées à une génération d'autrefois, ils buvaient des bières bon marché, roulaient minutieusement leurs cigarettes. Certaines filles, les moins frileuses, portaient des sandales pour montrer le vernis des ongles. Les garçons, des pantalons serrés, des cheveux fluides autour des visages raffinés. Certains avaient des livres froissés dans la poche. Ils donnaient l'impression d'une humanité rassurante, éternellement jeune et pleine d'idées, de projets chouchoutés sur les terrasses bondées des bars ou devant les comptoirs, ordinateurs à la main, sous des portiques aux noms anciens. Je les ai observés, et je me suis rendu compte que tout ce que j'ai fait jusqu'ici, en commençant par nier que le Sénégal puisse être le pays de notre futur, jusqu'à avoir espéré qu'Estelle fasse des études brillantes, a eu comme unique but de voir une de mes filles dans ces bars. La regarder, de loin, rire détendue dans ces bistrotts et ces cafés où la jeunesse et les réflexions semblent ne jamais s'épuiser, où l'échange des sourires est un bouclier face aux coups de la vie. Où le passé vit seulement entre les pages d'un livre dont on peut se débarrasser à tout moment.

Si ça se trouve, eux aussi, comme ma fille, sont parfois gagnés par l'anxiété. Qui sait. Ou, au contraire, ils ont pris conscience de qui ils sont et de ce qu'ils veulent depuis longtemps et ils parviennent à poser des mots sereins sur chaque trouble ressenti. À quand le tour d'Estelle ? Dans tous les cas, je suis sûre d'une chose : même si elle n'arrivera jamais à être comme eux, elle ré-émergera, retrouvera son souffle et, enfin, respirera.

En rentrant je lui ai demandé quels étaient ses programmes pour les prochains jours. « Tu veux dire pour m'évader ? » elle m'a lancé comme réponse, en me regardant droit dans les yeux. Puis, sans me laisser le

temps de répliquer, elle a continué : « De toute façon, qu'est-ce que je peux faire ? »

J'ai pensé aux derniers mots du premier livre de Frantz Fanon, à sa prière : « Fais de moi toujours un homme qui interroge ! » Il m'a semblé que cette phrase m'avait dépassée pour s'installer dans le cœur d'Estelle. C'est moi qui l'ai trouvée mais c'est elle qui l'a cueillie.

Mon enfant a conclu, sans possibilité de faire appel :

« Plus que de m'étourdir avec des joints et de me dissoudre dans l'alcool, tu sais bien que les voyages coûtent cher. Pour tout te dire, je voudrais casser le monde et le refaire. Ou me barrer. Et en vrai... Même si je m'en vais vivre à la campagne, je sais que je suis en train de fuir quelque chose, ce ne serait pas correct. Je dois rester. Bref. Tu ne peux pas comprendre, maman. »

Mardi 22 octobre

J'ai passé la journée avec Estelle et Sonia chez Vi Vee, qui voyagera bientôt à Dakar avec son copain Stéphane et leur bébé Nelson. Nous l'avons rejointe pour l'aider dans ses préparatifs. Nous sommes toujours là les unes pour les autres dans les moments les plus importants. Mes filles, par exemple, m'ont beaucoup aidée lors de la première grande rupture avec Éric. Et c'est tellement étrange, quand j'y pense ! J'étais le seul parent présent en France, mais ma tête était absente. Elles ont réussi à amortir ma chute. Éric représentait tout ce que je n'avais pas le courage d'être par moi-même : je lisais le journal avec ses yeux, j'absorbais les nouvelles comme une jarre qui les laissait stagner dans l'attente que *lui* les filtre, qu'il les analyse pour m'en donner l'essence que je n'arrivais pas à saisir. Lors de son départ de ma vie, je ne savais plus comment m'en sortir, donc je comblais son absence avec les mots de Frantz. Frantz, l'homme qui ne pouvait me décevoir. En lisant l'histoire de sa vie, j'apprenais qu'il avait un caractère très dur, mais qu'il était doté d'une grande compassion pour les maladies mentales. Je me convainquis d'être folle et qu'à force de le lire il finirait par me soigner avec la verve de ses propos. Il l'aurait fait au nom de ma date de naissance – et sa date de mort. Si moi j'avais reconnu Éric, il n'y avait pas de raison que Frantz ne me reconnaisse pas ! Vi Vee m'avait

traitée assez durement lors de cette période. Mais de manière juste. Elle l'est toujours. Cet après-midi je l'ai regardée et je me suis souvenue que Zev disait d'elle qu'elle était comme la reine sud-africaine Nandi de Zululand : élancée, aux formes généreuses et bien proportionnées, mais surtout pleine d'une calme et fière estime d'elle-même. Il ne peut pas la voir maintenant, mais il dirait sûrement qu'elle regarde son enfant comme si c'était le futur roi, un Chaka Zulu encore à la tétine. Pendant ce temps, elle coupait les légumes en souriant à Nelson qui criait de faim. J'aime énormément cet enfant, mais j'ai du mal à me voir comme une grand-mère, comme « mamie ». Je prends soin de lui comme si c'était mon enfant, c'est tout. Sonia le regardait avec curiosité, en penchant son long cou vers lui. Zev l'appelait Néfertiti, car elle a les traits fins, et comme la reine égyptienne elle possède un certain goût esthétique et artistique, a de grandes manières, est élégante et autoritaire. D'ailleurs à un moment elle a dit à Vi Vee qu'elle devrait davantage stimuler Nelson : « L'être humain n'est pas défini à la naissance, il est dynamique. Quand l'enfant naît, seul un quart de son cerveau est constitué, tu te rends compte ? » Estelle, qui était en train de mettre les vêtements dans la valise, a répondu en riant : « On est sûr que le reste sert à quelque chose ? Pas l'impression de voir des têtes entières très souvent. » Estelle, celle que Zev associait à Aminatou de Zaria, reine guerrière et conquérante haoussa qui refusait de se marier et chassait ou tuait au petit matin les hommes avec qui elle avait couché la veille. Sonia a fait mine de ne pas l'entendre et a ajouté, s'adressant à Vi Vee : « Tu pourrais lui parler n'importe quelle langue... — Ouais, parce que j'en connais des masses... », a répondu Vi Vee en souriant à sa sœur. Sonia, les yeux brillants, nous a quand même déversé les informations qu'elle a dû lire dans un de ses magazines. De son enseignement, je me rappelle juste cette phrase : « Tu sais, plus tu lui donnes des inputs, plus tu aides ses connections synaptiques à ne pas mourir. Dans quatre ans, la plupart des choses seront fixées. Et rien ne pourra rattraper le temps perdu. »

Ces mots ont capté mon attention. J'ai pensé à ce que j'avais pu rater avec Jamal, c'est-à-dire tout. Puis mes pensées sont allées à Florette, que Zev a vue deux fois seulement mais dont il trouvait une ressemblance à Anna Zingha, reine d'Angola, femme qui résista de nombreuses années aux attaques des armées occidentales, habile tacticienne dont la flèche

trouvait toujours le but. Mais qui ne donna aucune descendance. J'espère que ce ne sera pas son cas.

*

Tout à l'heure, j'ai rappelé à Estelle les surnoms des reines que Zev aimait leur donner.

Elle a fait une grimace, je ne sais pas dire s'il s'agissait de retenue ou de gêne, et elle a dit, en bâillant : « C'est toujours la même histoire. Soit on est des misérables, soit on est des reines. Pour ne pas s'attarder sur un sort qui devrait être celui de tout le monde et qui ne l'est pas, un destin équilibré quoi, on nous valorise de façon excessive.

— Tu le penses vraiment, Estelle ?

— Bah oui. C'est comme si quelqu'un venait à ton travail et remplaçait ton balai par un sceptre, ta blouse par une tenue royale, et te prenait en photo. Ça changerait quelque chose à ton quotidien ? Zev nous peignait comme ça parce qu'il ne voulait pas qu'on s'identifie à des villageoises sans espoir, à des prolétaires épuisées, et qu'on sache que dans notre passé il n'y avait pas que des esclaves soumises à leurs hommes et aux Occidentaux. Mais pourquoi on devrait le penser ? C'est ça la question. »

Elle a parlé sans l'intonation interrogative qui devait accompagner ses propos. J'ai murmuré :

« Zev nous aimait beaucoup...

— Moi aussi je l'aimais beaucoup. Et il me manque. Mais il faisait une erreur de point de vue. Il se plaçait haut, pour nous tendre la main, et si on la prenait, c'était pour nous balancer dans un passé mythique. Alors que, déjà, personne n'a demandé son aide et qu'en plus on a droit à la considération, quels que soient nos ancêtres. »

Estelle m'a coupé le souffle. J'ai l'impression qu'elle commence un énième chemin identitaire ou en tout cas qu'elle prend conscience de quelque chose que je lui ai peut-être suggéré auparavant sans m'en apercevoir. Ce qui m'a étonnée a été sa phrase sur la main que Zev nous aurait tendue alors que « personne n'a demandé son aide ».

D'un coup, j'ai eu honte des cinq promesses auxquelles je m'accroche depuis.

Parfois, pendant les vacances scolaires, je regrette de n'avoir jamais vraiment bougé. Rosa a déjà découvert, voyagé. Elle a bien profité des années quatre-vingt. Moi j'ai toujours l'impression que quelque chose m'a échappé, quelque chose désormais difficile à retrouver.

J'ai inlassablement attendu ce « quelque chose » des autres. Et c'est fou, à y penser, la passivité avec laquelle j'ai accueilli la quatrième promesse d'Éric, peut-être la plus terrible :

« On ne fera pas d'efforts pour préserver notre amour. On sera ouverts et poreux à chaque nouvelle rencontre, on se laissera entraîner par tous les courants. Si à la fin nous voulons encore être ensemble, c'est que nous aurons valu plus que les autres. »

Il aurait pu se passer de moi. Ce jour-là je me regardai dans le miroir.

Je me rappelais l'époque où j'étais jeune fille, trente ans auparavant, peu après mon mariage, et que j'avais pensé pour la première fois que j'étais belle.

J'étais belle parce que la lumière de l'après-midi mourante était couleur ambre, entre les reflets des rideaux. Et pendant que le coucher du soleil s'échappait de mon corps, se courbant jusqu'à disparaître, j'espérais qu'il s'arrête au moment où mes yeux devenaient jaunes, à l'instant où le feu et le soleil les auraient menacés sans les brûler et qu'ils auraient rigolé de joie. Mais je sentais que de toute façon l'obscurité reviendrait. Alors, courageusement, j'attendais. Je me souviens que j'avais les lèvres tendres et qu'à l'intérieur de tout ce rose ancien je gardais des phrases, des mots non formulés, des idées prodigieuses. J'étais belle parce qu'une mèche noire descendait sur mon front, comme une fleur. Et j'étais la seule à m'en apercevoir.

À l'époque de sa quatrième promesse, je n'étais plus cette jeune fille. Il y avait toujours un rayon de soleil pour illuminer mes cheveux par les vitres du bar où nous nous étions installés. Ma bouche rosée était encore charnue, mais mes yeux étaient plus effilés qu'autrefois, à cause des petites rides qui me cernaient le regard. Mon front toujours marqué par le même chagrin. Je n'étais plus belle, j'étais autre chose. J'étais vraie. Et après sa promesse, en rentrant chez moi, je commençai à

regarder les autres femmes, surtout les plus jeunes, comme Éric l'aurait fait. De qui serait-il tombé amoureux ? De la fille aux cheveux roux qui travaillait au guichet du métro à République ? De la caissière du Monoprix au décolleté généreux ? De la femme asiatique aux petites mains lisses et à la bouche en forme de cœur de la poste du coin ? Ou aurait-il trouvé une femme noire, grande et fine, elle aussi immigrée ? Mon cœur battait comme pour un premier amour, face à ces femmes qu'il aurait désirées. Je les désirais aussi.

À la suite de notre conversation, une fois à la maison je me passai les mains sur les hanches, plus épaisses qu'avant. J'avais de la cellulite. Un grumeau de graisse sur la cuisse gauche. Depuis au moins trois ans je me teignais pour cacher les cheveux blancs. Je devais faire une mammographie par an et, avec un peu de chance, la ménopause ne serait pas arrivée avant mes cinquante ans... Elle est là maintenant.

Dehors la ville klaxonnait, mais personne ne me demandait de sortir.

Je m'assis sur le lit en posant mes mains sur les genoux, comme ces vieux sages au Sénégal lorsqu'ils s'apprêtent à faire un grand discours. « Asseyez-vous, mes enfants, aurais-je dit aux filles si elles avaient été là. À partir d'aujourd'hui, je suis livrée à moi-même. Éric peut se passer de moi. Je sais que cela semble impensable mais c'est comme ça. » Il se serait passé de mes sourires après ses conférences, quand le premier visage qu'il cherchait, pour se rassurer, était le mien. Maintenant il donnait cette occasion à *un autre* visage. Il se serait privé des matinées enveloppées par la musique, quand le réveil caché loin du lit nous obligeait à nous lever au rythme de nos chansons préférées. *Father and Son* de Cat Stevens, *A Kind of Magic* des Queen, *Felling Good* de Nina Simone, *You're so Vain* de Carly Simon, *I Just Called to Say I Love You* de Stevie Wonder, *Sweet Fanta Diallo* d'Alpha Blondy, *Piece of my Heart* de Janis Joplin, *Turn your Lights Down Low* de Bob Marley, *I Will Survive* de Gloria Gaynor... Il dormirait *ailleurs* en écoutant d'autres sons. Voilà comment sa vie allait continuer.

Lui, qui avait cru en nous deux au point de me pousser à venir en France, aurait désormais renoncé à connaître mon quotidien. L'horreur !

Everybody Needs Somebody chantait la stéréo le lendemain matin.

En marchant dans le quartier je regardai autour de moi et oui, effectivement, *tout le monde avait besoin de quelqu'un*. Comment arriver, moi aussi, à avoir besoin de quelqu'un, alors que je ne voulais qu'Éric ?

Je commençai à le démonter dans ma tête.

Et je reconstituai l'image de mes enfants.

Puisqu'elles étaient toutes parties de chez moi, je les voyais moins, mais paradoxalement je pouvais ainsi mieux les voir, les saisir. Je m'aperçus alors qu'elles me ressemblaient plus que je ne pensais. Florette attendait toujours que je finisse de parler avant de dire quoi que ce soit : elle ne m'interrompait jamais. Sonia avait le même corps menu que moi quand j'étais jeune et était frileuse, de santé fragile. Vi Vee avait pris mon rire, un feu d'artifice qui éclate à l'improviste, accompagné par le battement des mains. Estelle reflétait mon propre regard, un peu plus sombre et mélancolique, et avait la même voix que moi, mais la sienne était d'un timbre qui avait saisi quelque chose de plus et qui savait donc se régler aux fréquences du monde, en les dépassant.

Vendredi 25 octobre

Nous avons eu une surprise, Estelle et moi : Dialika est arrivée hier d'Italie, sans prévenir personne, pleine de lumière et bavardages. Dès qu'elle a franchi la porte, elle m'a fait signe de ne pas faire de bruit car elle souhaitait surprendre sa cousine, qui dormait tapie dans sa chambre. Pendant qu'elle sortait de son sac à dos du *parmigiano reggiano*, du vinaigre balsamique crémeux de Modène et plein de paquets de biscuits *crumiri*, Dialika m'a expliqué qu'il fallait remédier au fait qu'Estelle n'était pas allée en Italie cette année. Elle avait l'air vraiment bien. Voire très très bien. Dès qu'elle est entrée, elle a tout de suite rempli l'atmosphère de la maison, en transformant la sourde mélodie dans laquelle je m'étais habituée à vivre. J'ai rarement connu une fille aussi active. Elle est arrivée à sortir Estelle de la maison en journée, après une semaine de tentatives inutiles de ma part. Ma petite a retrouvé sa jumelle spirituelle.

« Tata Penda, c'est incroyable, tu restes toujours pareille ! » elle a dit en me regardant plus attentivement après avoir rangé dans un coin du salon ses deux gros sacs. Elle m'a prise dans ses bras. Enveloppée par ce corps affectueux et énergique, j'aurais pu me fondre. Je suis tellement fatiguée au fond. Mais je l'ai enlacée à mon tour et lui ai dit : « Merci, ma chérie. Toi aussi tu es toujours aussi merveilleuse ! » Et c'est tellement vrai. Dialika a une peau resplendissante, foncée et homogène, veloutée. La physionomie tonique et massive d'une Mami Wata au pas décidé et rassurant. N'importe qui marcherait derrière elle aurait l'impression d'être sur la bonne route. J'étais sûre qu'Estelle allait la suivre. Dialika a crié de joie dès que ma fille s'est montrée sur le seuil de sa chambre, le visage gris froissé de sommeil, les cheveux ébouriffés... Peut-être que c'était la proximité de sa pétillante cousine, mais Estelle m'est apparue dans toute sa dévastation actuelle. Ma nièce s'est penchée et a dit : « Votre beauté, permettez-moi de vous présenter mes hommages les plus sincères », et s'est approchée lentement, en regardant les yeux lucides d'Estelle avec la sérénité peinte sur les lèvres et le front dégagé. Elle a attendu que sa cousine se rende à elle. Dialika comprend tout. Estelle l'a serrée dans ses bras. Je me suis précipitée dans la cuisine. Le moment était trop intime pour moi.

Mais quelle joie, une demi-heure après, d'entendre leurs voix superposées qui me saluaient : « Salut maman, salut tata, à plus tard, à ce soir ! » Elles allaient à Montmartre. J'ai imaginé Dialika au Sacré-Cœur. Fille sacrée. Cœur.

Dimanche 27 octobre

Mansour vient passer quelques jours à la maison. Je suis très heureuse de les avoir tous ici. J'ai organisé un déjeuner festif à base d'acras et de fatayas. On s'est vraiment amusés. Estelle était curieuse de découvrir la vie nocturne sénégalaise par la bouche de son cousin. Étant donné qu'elle a quitté le pays au début de l'adolescence, elle se sent en défaut. « Dans tes longs mails..., dit-elle à Mansour avec un clin d'œil et en tirant la langue, tu as oublié de me dire quelles boîtes de nuit tu

fréquentaient.

— Ça déchirait. Jamais vu des dj aussi forts ! a exulté Mansour.

— Tu sortais beaucoup là-bas ? » l'a questionné Dialika en ouvrant grand les yeux. N'ayant jamais été au Sénégal, elle devait trouver incroyable que les soirées dakaroises soient plus branchées que celles de France ou d'Italie.

« Oui, je dirais que le soir j'avais de quoi m'occuper », a répondu Mansour en exhibant une certaine aisance et en ajoutant : « Souvent jusqu'à l'aube.

— J'imagine la joie de ton grand-père en te voyant rentrer si tard », ai-je dit en bonne tante.

Mansour a ri.

« Tu fumais beaucoup ? a demandé à bout portant Estelle.

— Non, dans les soirées avec Diaby et Djibril on se suçait la bouche avec la chicha ou on prenait des glaces à la pâtisserie. Des trucs sains, tu vois... Eux sont cool, comparés aux autres, les Majid et Fakry.

— Pourquoi ? » l'a interrogé Dialika.

Mansour a expliqué :

« Parce que les autres sont des mecs défoncés. Ils passaient tout leur temps dans un centre commercial, le Sea Plaza, et au soir ils vidaient leurs porte-monnaie au restaurant Uno et puis allez hop, tout le monde vers un autre hôtel, le Terrou-bi, ou la boîte de nuit Duplex. Ici ils perdaient des heures brouillées par la marijuana et le crack.

— Où sont ces endroits ? lui a demandé Estelle en prenant du plateau le dernier acra.

— À la Corniche et aux Almadies. »

Ah les Almadies ! La brise de la mer, l'odeur corsée des calamars grillés qui t'inonde de plaisir...

Pendant ce dîner avec mes jeunes, j'avais le cœur tellement gai ! J'ai même pensé que si Éric voulait se remettre avec moi, je lui dirais enfin « non ». Peut-être que j'en aurais vraiment le courage. Je me suis souvenue de la dernière fois que nous nous sommes remis ensemble. Peu après, Rosa me conseillait : « Tu dois utiliser une tactique, faire en sorte qu'il tombe à nouveau amoureux de toi, éperdument. »

« C'est très simple », me répétait-elle.

Mais moi je ne connaissais pas l'art du silence, ni l'astuce d'un

baiser esquivé ou le bon langage du corps. Je ne connaissais pas les yeux pleins de symboles ni la caresse qui coupe un discours ou le pleur retenu par jeu. Je n'avais toujours connu que ce que le cœur me commandait : des actions insensées, des bisous sans épargne, des regards comme des traductions simultanées de ce que je ressentais. Et des mots absurdes, une surenchère de pulsations... « Ne sois pas pressée, tu dois y aller prudemment. Si c'est le cas, ça va le faire », disait Rosa. Mais comment lui expliquer que je marchais légère, à un mètre de la terre, et que mon amour était là à ce moment, prêt à renaître, et qu'il ne florissait pas à toutes les saisons ? Quand Éric revint, je n'ai pas eu besoin de tactiques. Il revint parce qu'il le voulait. Et moi, encore une fois, je lui pardonnai. Je me souviens qu'un matin je le regardai sortir de la douche ruisselant d'eau : j'aurais voulu être son peignoir, ses yeux verts allumés et aux cils humides, sa bouche rose. J'aurais voulu être ce nez aux narines dilatées et respirer avec lui l'air qui nous entourait.

Il était revenu.

Et moi je l'avais accepté.

*

Les jeunes sont sortis depuis quelques heures et je viens d'émerger d'une longue sieste. Dernièrement je fais toujours un rêve, un rêve où quelqu'un crie, peut-être le vent : « Les dieux renaissent toujours. » Dans ce rêve il y a un gamin, mais je suis la seule à savoir qu'il s'agit d'un gamin réapparu du silence. Il est rouillé dans les mots, il ricane et a la tentation de se moquer de moi. Peut-être que c'est lui qui dit « les dieux renaissent toujours ». Il est très fluide dans les mouvements. Il conduit d'une seule main un camion plein de débris et laisse la place à toute possibilité : c'est ainsi qu'un vent jaune agite notre coiffure depuis la fenêtre. Je le sens aussi à l'intérieur de moi, ce vent. Il me froisse le cœur. Quand je suis avec ce gamin, j'ai conscience que même si je le lui demandais il ne reviendrait jamais en arrière pour moi, à l'instant où il avait décidé de me prendre dans son camion. Il ne me ramènerait pas au début du voyage. D'ailleurs, le camion file sur une route longue et aveuglante. C'est pur hasard si j'ai croisé sa route et qu'il m'a fait monter. Il est proche de moi, donc je n'ai aucune raison de pleurer, et cependant je voudrais le faire, je sens que je voudrais lui dire : « Tu

m'as embarquée simplement parce que je me trouvais là ! Pas parce qu'il s'agissait de moi ! Si tu ne m'avais pas vue ici, tu ne m'aurais jamais cherchée. » Mais je ne dis jamais rien. Je ne veux pas alimenter d'une signification quelconque cette rencontre. Je veux juste le regarder et le laisser me regarder comme si l'on était deux souvenirs qui coïncident, sans se toucher.

Je me demande si ce jeune c'est Salif, rentré depuis peu dans ma vie. Éric regarderait-il ce gamin avec le même sentiment parental ? Pense-t-il aussi souvent que moi à notre enfant perdu ? Quand je n'étais pas encore enceinte de lui, il m'avait dit qu'en aucun cas il ne serait le père de mes filles et que moi je ne serais la mère de ses futurs enfants. Il me rassurait en revanche sur le fait qu'on les aurait protégés, qu'on aurait été les moteurs cachés qui leur auraient permis d'exister et de grandir.

Je lui avais répondu : « Mais bien sûr, je le sais. » L'idée qu'il pouvait avoir des enfants avec une autre femme me coupait le souffle. Je ne pouvais pour autant rien demander, rien prétendre. Pendant les dix années passées ensemble à Dakar, j'avais été une épouse, *l'épouse de Victor*. Et au moins une fois par semaine j'offrais mon corps à l'homme qui m'entretenait, au père de mes filles. En échange du salut matériel, je faisais de mon propre corps un objet, un jouet dont il pouvait disposer à son propre gré. Et je ne plaisais même pas tant que ça à Victor. Il me répétait que je devais grossir, que mes seins étaient trop petits, mes hanches trop peu généreuses. Il aurait voulu que je dompte mes cheveux trop désordonnés avec des tissages et défrisages. Il détestait mes tresses naturelles, leur consistance qu'il appelait « laineuse et sauvage ».

Avec Éric, au contraire, je devenais une gamine.

« Qu'est-ce que j'aime ton corps immature, tu dois encore fleurir, mon amour, viens ici mon poussin. »

« Tu as la peau si lisse, Penda. Tu es l'éternelle envie de recommencer pour voir si c'est vrai que tu es si belle. »

« Qu'est-ce que tu me plais. »

« Ah là là qu'est-ce que tu me plais. »

Oui, je lui plaisais.

1. Divinité du culte vaudou.

V

Mardi 29 octobre

Depuis qu'il y a autant de jeunes à la maison, j'ai repris mes vieilles habitudes de mère. L'argent pour les courses est le même qu'autrefois. Les magasins bon marché où les faire sans me vider le portefeuille aussi. J'ai donc recommencé à cuisiner en grandes quantités et à surgeler. Je fais moi-même des sauces et des jus aux fruits.

Ça fait quelques jours que Mansour me semble renaître. Il n'est plus le gamin effacé qui se faisait supplier pour finir son assiette et que son père devait poursuivre, fourchette à la main, pour qu'il daigne avaler une bouchée.

Il demeure tout de même mince, pâle et réfléchi – mais comment lui en vouloir ? Mansour est dans une phase ascendante, il ne quitte pas la vie, il revient à elle. Hier soir il nous a expliqué qu'après deux mois cloîtré chez lui il se sent assez fort pour reprendre une vie sociale sans substances. Le voir si conscient m'a donné un peu d'espoir pour Estelle.

J'ai comme l'impression que la douceur de sa mère a laissé des ombres dans son regard. Mais j'ai du mal à trouver de vraies ressemblances avec ma cousine ; elle a disparu il y a trop longtemps. Nous avons pourtant partagé un bout de vie ensemble. Rama était bien plus jeune que moi, donc je devais lui donner l'exemple. En vérité, d'une certaine façon, c'est elle qui me l'a donné. À l'âge de trois ans, elle vint vivre chez nous pour être « éduquée ». Mais avant qu'elle ne s'unisse aux filles-satellites qui gravitaient autour de ma grand-mère, celle-ci mourut.

Rama resta quand même, pour me tenir compagnie. Elle prit la place de mamie Penda dans le lit. Une enfant pour remplacer une vieille : une femme, toujours une femme à mes côtés. Plus tard, elle dû se dévouer aux tâches que ma mère lui confiait. Rien d'extraordinaire :

la vie des fillettes qui l'avaient précédée présentait un parcours similaire. Un réveil et un sommeil réglés par les cloches de mamie Penda, femme suprême. C'était elle qui expliquait, jusqu'au moindre détail, quelles portions de nourriture il fallait distribuer aux pauvres du quartier, et celles qu'il fallait conserver. À qui attribuer les meilleures parties du mouton, les poissons les mieux farcis. Nous, les gamines, nous apprenions tôt à connaître les supplices de l'âge, les médicaments à prendre avant ou après les repas : combien de pilules et la signification de leurs différentes couleurs. Quand changer l'eau du dentier et l'heure des massages sur ce corps à moitié flétri, sur cette peau tantôt lisse, tantôt ridée. Les matelas sur lesquels dormaient ces jeunes filles étaient positionnés autour de son lit comme les pétales d'une fleur. Parce que mamie Penda incarnait le passé et le futur. Réservoir clos de savoirs bénéfiques, quand elle s'entrouvrait c'était pour donner de précieux conseils, en observant la fille du moment, face à elle, de ses yeux profonds et inquisiteurs. Nous, les gamines, nous l'écoutions. Nous écoutions et nous conservions, nous écoutions et nous oubliions.

Un jour, longtemps après, nous nous serions rappelé les matinées inondées par le soleil et les mouches bourdonnantes dans la chambre. Et aussi l'odeur du savon, des lessives et de l'encens au *churai* – puis au rez-de-chaussée les miaulements des chats affamés et les oignons mis à frire dans l'huile d'arachide. Nous nous serions souvenues des châles et des foulards des femmes élégantes, mi-transparents et perlés – et de leurs parfums coûteux. Le tintement de l'or fin, jaune, blanc et rouge à leurs poignets. La bonne société était toujours à la recherche d'une bénédiction, voilà pourquoi ces femmes accouraient intimidées, auprès de ma grand-mère.

Nous nous serions rappelé également les autres, les pauvres femmes sans dents et aux seins tombants. Celles qui s'attachaient le pagne avec la même énergie que lorsqu'elles devaient commencer à laver le riz, à lessiver le linge des patrons. Nous nous serions souvenues des rires bouillonnants des femmes aisées – et des voix humbles, incolores, des indigentes. Nous aurions su tracer par cœur les rues traversées pour les centaines de commissions effectuées et les personnes qu'on y rencontrait : le vendeur de sandwiches à l'omelette, le cordonnier itinérant, le mendiant sans jambes et les enfants de sable, chiffons et faim, ceux qui assiégeaient les feux des carrefours. Les petits talibés.

Elle avait une personnalité de fer, Rama. Quand elle arriva chez nous, elle était vraiment toute petite, mais forte. Elle était tellement belle, avec son petit nez luisant et ses yeux énormes, deux puits de pétrole qui suivaient les mouvements de ma bouche pour saisir la signification du français et se perdaient entre mes cheveux tressés avec des mèches. Ses lèvres semblaient murmurer en silence que j'étais une grande fille chanceuse. Mon oncle et ma tante avaient voulu qu'elle grandisse dans un quartier moins chaotique que le leur, ce qui ne l'empêchait pas, une fois chez nous, de jouer du matin au soir avec les enfants du coin. Je la voyais traîner près des maisons abandonnées, celles où il y avait des gros rats cachés dans l'ombre. Chaque soir, elle allait au bord de l'étang regarder les poissons rouges avec d'autres fillettes, elles marchaient en équilibre sur les pierres : celle qui tombait dans l'eau avait perdu. Je ne sais pas combien de piqûres de moustique elle accumulait ces soirées-là. Heureusement, ma mère ne s'en souciait pas trop : Rama n'a reçu que quelques claques volantes, rien de sérieux.

Au contraire, un jour c'est moi qui giflai un enfant pour l'avoir traitée de servante, coupant le souffle au reste de la bande.

Quand je quittai la maison pour me marier, elle continua sa vie chez mes parents. Elle se réveillait tôt, allait en pagne acheter le pain, puis nettoyait la maison avec les bonnes. Tout cela avant d'aller à l'école. C'est seulement quand je retournais faire de courts séjours chez mes parents, lors des voyages de Victor, qu'elle connaissait un peu de repos : on restait souvent allongées dans mon lit à causer dans la fraîcheur de la climatisation.

Je me souviens du faste de mon adolescence, où il suffisait de claquer des doigts pour que mes nécessités matérielles fussent entendues et satisfaites. De la modestie de Rama, plus tard. Les vêtements et objets inutilisés de mamie Penda prenaient la poussière dans les armoires, tandis que dans les autres chambres de la maison les gamines s'habillaient avec quelques lambeaux colorés et rêvaient de se pavaner misérablement. Moi je les possédais, ces robes-là, mais je ne les portais pas. Les filles disaient que j'étais bizarre. Elles souhaitaient que je reste, pour justifier leur présence à la maison, leurs services à ma personne. Malgré cela, ma mère en renvoya une bonne partie dans leur village à mes seize ans, peu après mon mariage.

Alors que ces noces furent célébrées par tout le monde, je me souviens de l'étonnement provoqué par celles de Rama, à ses vingt-cinq ans. Personne n'aurait jamais pensé qu'elle se serait mariée avec un Blanc sans argent. Moi oui, je la connaissais bien. Elle avait l'esprit vif, rebelle, malicieux. Mais qui s'était développé dans un milieu conservateur et qui avait donc dû feindre d'intégrer certains diktats sociaux. C'est moi qui lui donnai l'argent pour s'inscrire à l'université lors de ses vingt ans.

Elle mit du temps pour finir ses études, entre un petit boulot et l'autre, mais ne se découragea jamais. De temps en temps je l'aidais, quand elle me le demandait, telle une grande sœur. À cette époque-là, Victor n'avait pas encore fermé mon compte. Quand elle se maria, après sa licence en Droit, elle était déjà enceinte, mais de quelques semaines seulement. Je me souviens que sa mère avait fait une tragédie de cette union avec un toubab. Pauvre Rama. Elle connut beaucoup d'obstacles dans sa vie.

Et pourtant elle me parlait de tout, même de cette humiliation, avec l'ironie de la personne aucunement affectée. J'aurais voulu la soutenir en ce moment de transition vers une indépendance que j'avais toujours promue, car elle en avait toujours rêvé, mais c'était la période où Éric partait pour le Mexique, j'étais aussi enceinte et tout cela m'absorbait. Son mariage est le dernier événement public qui me voyait au bras de Victor.

Voilà qui était, pour moi, la mère de Mansour.

Jeudi 31 octobre

Ça y est, c'est décidé : je passe un week-end à Antibes, chez mes parents. Je ne les vois plus depuis pas mal de temps. Je pense qu'une petite retrouvaille familiale pourrait me faire du bien. Ou en tout cas faire avancer ma réflexion sur le passé. J'ai demandé à Estelle si elle voulait venir, mais elle m'a ri au nez. Ce qui me fascine, chez elle, c'est son indépendance. Je l'envie et je la crains en même temps. J'ai l'impression qu'elle pourrait vivre sans attaches. Tout le contraire de moi, qui ai eu ma grand-mère, puis mes filles, puis Éric. Je n'ai jamais pu me contenter de moi-même. Et c'était toujours quelque chose de très

physique. D'animal. Depuis que j'en ai le souvenir je possède les corps, je les mange. Surtout dans l'amour. Le corps d'Éric était longiligne, ses épaules incroyablement larges m'accueillaient avec une force nerveuse que j'adorais. Faire l'amour avec lui était comme s'évanouir, électrocutée, et entrer dans une dimension Autre où ni lui ni moi n'existions distinctement. La fureur était le seul ressort de nos estomacs, nos pulsations, nos souffles. Avec Victor, c'était différent : je connaissais ce que j'étais censée aimer. Son corps massif, posé, méthodiquement chaotique et privé, pendant l'acte. Je pense qu'il ne m'a jamais donné quelque chose de vraiment intime, à lui. Les hommes rencontrés après ma première séparation avec Éric, eux, avaient quelque chose de rassurant : ils étaient interchangeables. Leurs corps comme leur place dans ma vie. Mais le corps d'Éric. Ça ! Quand nous étions jeunes, j'avais tellement peur qu'il lui arrive un malheur ou qu'il se dégrade lui-même, dans un élan autodestructeur, que j'imaginai le pire, pour qu'une fois ce pire concrétisé, ça ne me choque pas. Je l'imaginai chauve, maigre, consommé par ses propres démons. Ses dents se seraient assombries, ses traits se seraient altérés à cause de l'alcool ou à la suite d'un coup reçu en plein visage et sans défense. Dans tous les cas j'aurais continué à l'aimer. Si un bus l'avait renversé et qu'il était resté sans jambes, je l'aurais massé, lavé, distrait. S'il s'était retrouvé en prison, je lui aurais rendu visite tous les jours, en cuisinant pour lui à la maison, en le tenant informé de l'extérieur. Je l'aurais soutenu. Toujours. Mon amour aurait dépassé tout ce qui est de l'ordre de l'apparence pour s'agripper à son noyau originaire, la substance d'un attachement inextirpable. Et pourtant, c'est moi qui au final ai eu besoin de lui.

Et c'est lui qui s'est éclipsé.

*

Je me demande comment seront mes parents demain. Nous n'avions eu de véritables conversations depuis très longtemps. Je me suis invitée chez eux sans presque les consulter. En quittant le Sénégal, quelques mois avant mon départ précipité, ils ne se seraient probablement jamais attendus à ce qu'on se retrouve ici, en France. Depuis mon divorce, ils craignent mes actions comme si je voulais faire capoter leurs projets ou, pire, les couvrir de honte. Alors que franchement j'aurais plus de raisons d'avoir honte d'eux que l'inverse. Mon père a été l'un de ceux qui ont réprimé le plus cruellement la révolte en Casamance¹, habitué à

pratiquer la torture, à l'approuver. Mon père qui s'était acheté des maisons en Europe pour son départ à la « retraite de l'Afrique », avant que des vieilles rancunes renaissent et lui posent problème. Pas étonnant qu'il n'ait jamais aimé parler du passé. Pour lui, seul compte le présent.

Ma mère, elle, n'aime pas parler tout court.

Ou peut-être, juste pas avec moi.

Dimanche 3 novembre

Je suis enfin à la maison. Revoir ses parents après si longtemps nécessiterait un avertissement sur les changements physiques de la vieillesse. On peut les accepter de la part de tout le monde, mais pas des siens.

C'est mon père qui m'a ouvert. Il avait la posture d'un homme qui va bientôt s'excuser, et sa bouche était tendue en avant, comme s'il gardait un mot précieux sur le bout de la langue, un mot qu'il n'arrivait pas à prononcer.

« Bonsoir, Penda. »

Le mystère de ce qu'ont vu ses yeux. *Tu es compromis pour toujours et tu le sais. Ta femme le sait et t'a pardonné. Elle t'a conseillé, anéanti. Elle t'a soutenu, renié. Sous le joug de ces yeux noirs et profonds tu as survécu à son silence et a créé le tien. Pauvre Père. Tu ne vas jamais m'avouer qui tu es, je le sais.*

Mes souvenirs récents font irruption.

Je revis tout comme s'il s'agissait d'un film.

« Tu as fait bon voyage ? »

Le regard de mon père m'invite à le suivre dans le séjour, où une vieille m'attend. Elle a les yeux revêches. Ses cheveux sont des dédales de crins. Elle ne les garde plus attachés en chignon, ils sont courts et le noir gagne sur le gris. Elle se lève du canapé, l'équilibre incertain.

Elle est plus petite que dans mes souvenirs.

« Penda. Bienvenue. »

Ils sont là. Chacun s'appuie à quelque chose : lui à la porte, elle au

dossier du canapé. Au milieu, un espace vide. Je m'y introduis, en imaginant les serrer dans mes bras.

Je ne le ferai jamais. Cela ne me correspondrait pas. Ça ne leur plairait pas.

Et pourtant je suis née pour remplir ce vide.

Ça n'a pas d'importance, on doit poursuivre.

Ils me demandent, distraitemment, comment va ma vie à Paris.

Je réponds, comme je l'ai appris dans le long entraînement de nos conversations téléphoniques, que tout va bien. J'énumère les succès de mes filles, en négligeant tout ce qu'ils ne voudraient jamais entendre. Je force donc le jeu sur les satisfactions de Sonia et j'étends un voile d'illusions sur les défaillances d'Estelle.

S'ils savaient ! Leurs visages éteints refléteraient l'ancienne peur : le retour de mamie Penda, de ce sang fragile et bouillant qui coule irrégulier, impatient, voulant la rapidité mais incapable de l'obtenir. Ce sang qui chevauche la folie et qui arrive à la dompter.

Pendant que ma mère me raconte, à une lenteur exaspérante, la vie de leurs voisins, je ressens l'envie de pleurer. Elle est si vulnérable désormais.

Ses jambes autrefois menues se présentent enflées et protégées par des bas de contention. Les varices sont là, hôtes non désirés, serpents malveillants entre des reliefs de souffrance et l'envie encore d'être coquette. Une petite robe à rayures adhère à son corps resté ferme. Les doigts courts et arthritiques bougent paisiblement, comme auparavant. Je remarque un léger tremblement du bras gauche qui, de temps en temps, est plaqué par sa main droite. À un moment, mon père – Papa, réussirai-je jamais à l'appeler Papa ? – lui apporte un comprimé avec de l'eau. Elle le remercie et fait une pause. Elle boit. Elle est à l'opposé de l'héroïne d'Ousmane Sembène, Diouana, cette femme renfermée dans un appartement d'Antibes et traitée comme une esclave. Jamais ma mère n'a été contrainte à faire quelque chose qu'elle ne souhaitait pas, jamais elle n'a ressenti la nécessité, comme Diouana, de parler de ses sentiments, depuis qu'elle est arrivée en France il y a des années de cela. Jamais elle ne se couperait la gorge dans les toilettes à l'instar de cette héroïne sénégalaise, incapable de communiquer son mal-être : ma mère a toujours su comment obtenir ce qu'elle voulait.

Mon père, lui, est plus difficile à regarder.

Ses yeux presque transparents s'agitent encore, mais des taches rouges voyagent à travers les orbites : ce sont des vaisseaux capillaires éclatés et jamais réabsorbés. Qu'est-ce qu'ils doivent être lents, les processus de reconstruction à l'intérieur de ce corps ! La mâchoire, autrefois carrée, s'est adoucie et a accueilli des grains de beauté rouges à côté des noirs.

Les bras et les jambes, parallèles comme des bâtons, manifestent une maigreur effrayante, comme s'ils avaient été vidés de tout ce qui leur appartenait : muscles, gras, substance. Les cheveux, touffus mais candides comme une farce de la nature, sont toujours coiffés de la même manière : vers l'arrière, en laissant découvert le visage de qui n'a pas affronté la vérité, un visage paradoxalement offert au monde.

Je regarde mes parents m'offrir ce triste spectacle, désarmés et sans l'ombre d'un remords.

Et je sens que j'ai envie de les gifler, de les remuer. J'ai envie de braire *Comment avez-vous pu vous réduire ainsi ! Comment avez-vous pu ! Et moi qui voulais continuer à vous détester, à vous haïr comme vous le méritez, qu'est-ce que je vais faire là ! Comment pourrais-je y arriver maintenant que vous êtes si faibles ! Comment avez-vous pu...*

Ils m'ont échappé. À un moment, je ne sais pas quand, ils se sont faufilés. Peut-être que je ne les ai jamais tenus. Ils étaient tellement silencieux. Ils avaient compris tôt combien les mots pouvaient être dangereux.

Ils me proposent, avec un enthousiasme tremblotant, d'aller voir un spectacle dans un nouveau bar pas loin qui invite des artistes inconnus à se produire. Je suis surprise : je ne savais pas qu'ils aimaient les nouveautés. Je réponds, d'un air prudent, que c'est une bonne idée.

Nous sortons ensemble. Ils se donnent le bras. Antibes est restée à peu près fidèle à mes souvenirs : une ville pleine de vie, riche et à la mode. Pendant que je marche dans la foule à côté de ma mère qui salue des connaissances, je me dis que c'est exactement comme ça que j'imaginais mon séjour ici : ne pas savoir quoi dire, ni quelle est ma place. Alors je me tais. C'est moi Diouana, ici. Je ne peux produire un changement auprès de mon entourage, je n'en ai pas la force, ni les

instruments. Je suis écrasée entre mes parents et piégée par leurs volontés, et ce malgré cette faiblesse apparente qu'ils exhibent.

Je repense au jour de leur départ du Sénégal, direction la France. À l'aéroport, le sillage de leur avion était vite passé du blanc au bleu, comme le regard de mon père qui fuyait dans l'univers, toujours protégé par la Voie lactée. Toujours soutenu par cette femme, ma mère, qui lui indiquait les raccourcis de la vie. Je pense au nombre de libertés qu'il a dû voler, contraindre, enfermer en signant des documents, en regardant ailleurs, en se couvrant les oreilles. Une statuette de singe qui n'entend pas, ne voit pas et ne parle pas mais qui garde une arme à la main : un stylo. Combien d'horreurs a-t-il dû accepter, en se bouchant le nez devant les prisonniers puants, à bout de forces. Mais la force de lui parler, encore une fois, me manque.

Lundi 4 novembre

Le travail à l'école a repris. En passant et en repassant devant les salles munies de vidéoprojecteurs, j'ai vu des élèves perturber les films avec leurs ombres chinoises et leurs rires. Pas évident le retour en classe.

Salif est également surexcité. Un camarade a retiré sa chaise quand il s'asseyait et il est tombé par terre. Il a juré lourdement et a été réprimandé par le professeur, à qui il a répondu : « Vous voyez pas que Mahdy fait tout pour me niquer la journée ? » À la récréation, grondé pour avoir dit des obscénités à haute voix, il a jeté à l'éducatrice : « Allez, me casse pas les couilles toi aussi ! »

On lui a mis un mot dans le carnet et pendant qu'une autre surveillante l'accompagnait en classe, en lui expliquant qu'il aurait dû changer son langage selon l'interlocuteur auquel il s'adressait, il s'est exclamé : « Mais alors toi aussi tu es une casse-couilles ! » Une professeure l'a entendu et, pendant qu'elle s'approchait d'eux pour le reprendre, j'ai lu, sur les lèvres de Salif, la énième expression de lassitude : « Une autre pète-couilles... » Je suis rentrée dans le bureau de la CPE et celle-ci, la tête entre les mains, a laissé échapper : « Ce gamin m'a vraiment cassé les couilles. »

Je pense que sa mère aurait dit la même chose.

Ce soir, j'ai préparé le Dernier Dîner avec mes jeunes hôtes. J'ai fait le plat national sénégalais : le *ceebu jen*. Estelle, à son habitude, s'est servie sans poisson. Tout le monde était content. Pour le dessert j'ai par contre choisi une recette des Antilles : un gâteau à la crème pâtissière, vanille, confiture de noix de coco et plein d'autres ingrédients pour un *tourment d'amour* délicieux. Je suis très satisfaite du résultat. Regarder mes jeunes le manger farouchement et parler non-stop a été très agréable pour moi. D'ailleurs je suis assez émerveillée par leurs prises de position déterminées. Le thème de la soirée a été introduit par Mansour, qui voulait nous expliquer pourquoi il n'avait pas recommencé l'école en septembre. Il a décidé de faire le moins de compromis possible. « C'est vrai, il y a des compromis qui nous affaiblissent », a convenu Estelle.

Ils ont regardé Dialika, attendant des propos tout aussi subversifs. Dialika n'a pas traîné : « Moi, je ne supporte pas le fait que l'Université soit devenue un cumul de crédits et de points. On te fait croire que tu gagnes quelque chose à la fin... En vrai, que dalle. »

Mansour a surfé sur cette thématique en s'exclamant, triomphant : « C'est pour ça que j'ai arrêté le lycée ! Sans compter que toute cette culture, ces livres pleins de rhétorique et ces morts à connaître me donnent la nausée. Parfois je me demande : et si je ne voulais rien savoir de la pensée d'un mec qui a vécu il y a deux siècles ? Pourquoi ces choses deviennent autant nécessaires ? C'est mégalourd. »

Estelle a secoué la tête : « Non, c'est important au contraire, Mansour. Tu le comprendras plus tard. Moi je ne fais que lire, je ne sais même pas depuis quand, jusqu'à quand. Mais je le fais pour moi. Pour me panser, me soigner. Pas pour que ce soit reconnu par quelqu'un. C'est ça la différence avec l'école. »

Il m'a semblé que le moment d'intervenir était arrivé :

« Les jeunes, il faudra faire des compromis si vous voulez trouver un travail, un de ces quatre ou un jour lointain...

— Maman, tu sais bien que je me suis toujours débrouillée à ce niveau-là. Et par rapport aux compromis j'ai travaillé dans des boîtes de nuit tellement improbables, ici à Paris, pendant des années... Tu ne te souviens peut-être pas parce que j'étais déjà partie de la maison. Mais avec quatre soirées par mois ça allait : quatre cents euros et voilà.

— C'est vrai ? Je ne savais pas qu'ici on payait autant. Wow, pas

comme à Turin... Tu étais toi aussi aux vestiaires ? a demandé Dialika.

— Non, au bar », a répondu Estelle, puis elle a poursuivi : « Mon plan pour mieux supporter ces atmosphères-là c'était d'y aller le moins souvent. Une fois par semaine pendant un mois, puis j'y retournais quelque temps plus tard. Comme ça mes employeurs et mes collègues gardaient un bon souvenir de moi et on m'appelait encore. Je le fais pour tous mes boulots : je saute par-ci par-là. Si je devais toujours sauter au même endroit, je créerais un trou et à la fin je tomberais dedans. »

On s'est mis à rire.

Dialika a affirmé : « Moi aussi j'ai toujours jonglé entre un travail et l'autre... Mais là, après ma licence, il faut que je me bouge le cul. Et l'Italie c'est la crise... Je pense que je vais venir en France, les amis ! » Elle a soulevé le verre pour trinquer. Nous l'avons suivie.

J'ai demandé, d'un souffle : « C'est vrai ? » en cherchant autour de moi des regards aussi surpris que le mien, mais je devais être la dernière au courant de quelque chose qui était dans l'air depuis un moment.

Je me suis interrogée sur la possibilité qu'elle s'installe chez nous, l'idée me remplissait de joie. Mais Mansour m'a devancée : « Tu viens direct à Asnières, on a une chambre libre et tu vas me sauver de mon père et son humeur *dark* ! » Dialika a ri. « Ok, pas de soucis. Mais je ne sais pas encore quand, hein ? »

Mercredi 6 novembre

De retour à la maison après le travail je ressens fortement l'absence de Mansour et de Dialika.

Estelle est à nouveau enfermée dans sa chambre.

Je pense à mes filles, petites. À quand je les regardais jouer.

J'aurais voulu m'en occuper pour toujours, les dorloter, les câliner. Leur départ m'a rendue inconsolable. Des petites femmes parties pour l'aventure de la vie.

Leur enfance a été dense, capricieuse, compliquée et gaie en même temps. Pleine de rires et de blagues. Je suis contente de les avoir eues l'une après l'autre. Je me souviens que les garder près de moi, pendant que je lisais, me remplissait d'une paix incroyable. Une page après

l'autre, je pouvais m'évader sans les perdre de vue. Elles étaient là, pieds nus, avec leurs tresses qui virevoltaient, elles claquaient des mains, elles poussaient des cris. D'adorables cris.

Qu'est-ce qu'il est odieux, par contre, ce silence.

Samedi 9 novembre

Il y a quelques heures, j'ai reçu un mail de Vi Vee :

Coucou maman,

Je t'écis parce qu'hier je ne voulais pas te parler au téléphone devant les autres. Sache qu'ici l'accueil a été magnifique et que le petit Nelson s'est déjà fait plein d'amis. Je suis toujours accrochée à Flo, on passe le temps à papoter. Elle est tellement contente de nous avoir à ses côtés !

D'ailleurs elle ne voulait pas que je te t'crive, car elle m'a dit que cette note dont je vais te parler émerge sûrement du passé et ouvrirait d'anciennes blessures...

J'arrive à ce que je voulais te dire. Avec Stéphane on a été logés dans la chambre d'amis. Et pendant que je vidais les tiroirs de la salle de bains j'ai trouvé une note sur une feuille. C'est une feuille à carreaux pliée plusieurs fois et coincée entre un meuble et l'autre, dans une fente. Je l'ai ouverte et il y avait écrit :

« Aujourd'hui j'ai dit adieu à Jamal. Salut mon enfant. »

Je ne me permettrais pas de t'crire si je ne pensais pas que c'est vraiment ton écriture, maman. Je ne sais pas qui est Jamal, mais tu me le diras sans doute un jour. Trouver cette note m'a troublée, j'ai pensé au petit Nelson. Je ne pourrais jamais lui dédier des mots si graves sans une vraie raison derrière, et je crois que tu dois l'avoir eue....

Dans l'attente d'une réponse de ta part, je t'embrasse.

Virginie

Je suis tombée dans un sommeil profond. Parfois, on ne peut rien faire d'autre que dormir.

Je me suis souvenue d'une scène grotesque, absurde. Une femme qui ne se lave pas et n'ouvre pas la fenêtre depuis des jours. Puis lui, si petit et pourtant déjà acteur doué, avec un visage différent, qui fait semblant

d'être mort. Elle qui le réanime avec un souffle entre l'outre-tombe et le soleil, à mi-chemin, incertaine de l'accompagner ou de poursuivre seule. J'ai vu une femme qui glisse dans la baignoire sèche et arrose ce petit visage d'eau pour le voir réagir. Puis le vide. J'ai senti des mains qui déchirent une feuille de l'agenda, les carrés sur le papier qui semblent une défaite. Une écriture rapide, à cacher pour qu'elle soit retrouvée par la postérité, quand tout le monde sera loin de l'Horreur.

Puis, longtemps après, j'ai entendu frapper frénétiquement à la porte.

Je me suis réveillée et je me suis souvenue.

Je me suis réveillée et je me suis souvenue.

Je me suis réveillée et je me suis souvenue.

Le jeune du camion plein de débris et moi nous arrivons à nous toucher. Enfin, nos souvenirs coïncident.

Je tenais ce petit corps dans mes bras et le visage de ma mère était vilain comme une insulte. Elle cherchait à me l'arracher des bras, mais je le tenais trop étroitement. Je n'avais jamais remarqué à quel point la tapisserie de la chambre d'invités était sordide. C'est ma mère qui l'avait choisie à ma place. Je l'avais bousculée et chassée en la laissant parler à la porte : *Des fois c'est comme ça, tu n'es pas la première à qui ça arrive, Penda. Écoute-moi, pourquoi tu ne m'ouvres pas une seconde ?* Mon Dieu, les fuchsias remplissaient tous les coins. Une vulgarité sans justification. *Penda ? Allez, je t'en prie, ouvre la porte...* J'avais peut-être crié : *Ferme ta gueule, mauvaise femme. Toi et ta tapisserie indigne, toi et tes explications qui ne savent même pas arriver à temps pour nous sauver de la catastrophe.*

Soudain j'ouvris la porte, et ma mère, qui y était collée pour écouter un éventuel signe de vie, tomba par terre. En se relevant elle me tendit la main, je l'aidai et elle en profita pour me soustraire Jamal. Puis elle le confia à la bonne derrière. Ensuite elle se protégea le visage des coups que je lui infligeais à l'aveuglette.

Arrête, ma fille, calme-toi ! Les rideaux étaient semi-transparents, avec un peu de paillettes. Comment avais-je pu tolérer une décoration pareille, une maison pareille, où je ne me retrouvais nulle part ? *Ce sont les enfants que les anges reprennent avec eux, tu ne pouvais pas le*

garder ici, dans ta chambre ! Les tableaux encore présents quelque temps auparavant avaient été remplacés par de nouvelles peintures figuratives. Je m'en apercevais seulement à ce moment-là : quelqu'un était rentré pour tout changer. Maintenant il n'y avait que des natures mortes, des visages d'enfants qui jouaient à cache-cache dans la jungle d'endroits méconnus. Et une multitude de fuchsias.

Quand les nourrissons perdent le souffle il n'y a plus rien à faire, tu dois l'accepter, en ce moment tu es hors de toi, mais tu l'accepteras. Je n'avais pas remarqué que ma mère avait de si petites mains, tellement petites qu'elle n'arrivait pas à protéger son visage de mes coups. Et sa peau. Qu'est-ce qu'elle était élastique, on aurait dit qu'elle ne sentait rien. Soudainement, je ressentis une immense fatigue.

Maintenant tu dormiras, ma fille, tu as besoin de repos. Tout doucement tu oublieras. Sa voix était un murmure qui me réchauffait l'oreille, un sifflement de serpent que je n'arrivais pas à chasser. J'étais peut-être dans un lit. Mon corps était lourd, ma langue pâteuse et mes jambes deux troncs d'arbre. J'aurais voulu lever les bras mais je n'y arrivais pas. Je pouvais juste écouter et essayer d'oublier.

Essayer d'oublier.

Alors j'ai oublié.

Dimanche 10 novembre

J'ai décidé de ne rien dire à Éric. Rien dire à Victor. Seule Florette aura le droit de savoir.

À part me faire vivre une vie différente de celle que j'envisageais, Éric ne m'a jamais demandé de construire quelque chose ensemble. Il m'a juste alertée, année après année, de sa distance et donné des clés – ses promesses – pour la supporter. Pour lui Jamal est mort, depuis toujours. Malgré sa lettre, je suis sûre que pour lui il n'a jamais véritablement existé.

De toute façon Éric n'a à aucun moment réclamé un enfant de moi. Ni voulu qu'on vive ensemble. Tout était limpide et cristallin ! Et pourtant moi je tournais la tête, je ne voulais pas voir. J'accueillais à bras ouverts

ses promesses parce que c'était une autre façon d'être, la preuve que nous n'étions pas comme tout le monde. Moi, la plus révolutionnaire des femmes oubliées, et Éric, celui qu'on lit entre les lignes, la voix à contre-courant. Le silence des conversations futiles. L'ange qui passe.

En pensant à ma vie, je devrais peut-être pâlir. Rosa me dit souvent, en blaguant, que je suis une sorcière. Que j'ai inventé une potion magique pour arriver, chaque fois, à me relever. Que je possède une énergie puissante, secrète.

La sienne est une blague légère, un pissenlit printanier. Mais les murmures de ma famille sur ma ressemblance avec mamie Penda résonnent encore. Avant que ces mots ne se posent au sol, je les garde entre les mains. Puis je les balance au loin.

Sorcière des boulevards parisiens, fée des canaux qui traversent la ville, magicienne des quartiers oubliés : voilà ce que je suis. Mais je suis aussi une maman qui a perdu son enfant : mon fils est mort comme la mère de Salif est morte, il faut se rendre à l'évidence. Et si dans deux jours Éric me promet de disparaître pour toujours, je serai aussi une vie sans lui. Mais ne le suis-je pas déjà ?

Il m'avait promis de m'envelopper avec ses cinq doigts : mais je sais que les années se sont écoulées et qu'il aurait pu y avoir une main, forte et chaude, dans ces journées de soleil où le corps renaît et la vie semble contenue dans l'instant. Une main dans les matinées humides et froides recouvertes de givre, dans les après-midi vieillis avant le temps ou dans les soirées légères comme l'air, celles qui semblent parfumées de l'attente d'un été proche, croissant, mourant.

Il aurait pu y avoir une main pour relever mon visage quand je regardais par terre, me tourner vers qui s'approchait de moi, m'accompagner où je souhaitais aller. Une main pour me donner du courage ou me caresser les joues dans les moments tristes. Et ce ne fut pas la sienne. Ni celle de quelqu'un d'autre.

Lundi 11 novembre

Demain je te reverrai.

J'aurai une voix à moi et non à moi. Un menu écrit de jets, au

hasard. Comme toujours face à toi. En torchons, débris, gribouillages. Le prévisible s'absentera. Je serai peut-être plus jeune – innocente. Je chercherai à soutirer de moi ce qu'il reste de toi. Ton regard me traversera pour devenir les murs, les objets les plus quotidiens, que je saisirai avec terreur. La peur. De l'amour. Non résolu, traîné. Un amour que tu as su et sur lequel tu t'es tu. Parce que tu ne l'as pas compris. Parce que tu ne m'as pas comprise.

Je fuirai le malentendu en y plongeant, je multiplierai les nouveautés, dans un cliquettement joyeux, je te demanderai de me parler de toi, en me sentant inutile, face à tout ce que tu auras vécu – la mort que tu auras effleurée –, le choix de ne pas être accompagné. Je les suggérerai sans parler : tu les tairas, sans les éviter. Les silences ne te feront pas peur. Jamais ils ne l'ont fait.

Je me souviendrai – oh je me souviendrai ! Le cœur caché, piégé, a tellement dit que maintenant on ne peut plus dire. Aucun sens – et pourtant je sentirai. J'ai tellement dit de moi que je ne pourrai plus mentir – aucune vérité – et pourtant tout sera vrai.

Demain je te reverrai. Et tu m'adresseras ce ton formel, ces phrases brèves et légères, soufflées avec retenue, réserve, et tu auras de l'affection, pour moi, mais de loin. Tu seras loin. Tu raccourciras l'espace et le temps en avalant tout ce sexe, cette passion, ces pleurs, ces livres, ces rancœurs, ces rires – tu les avaleras et expulseras. Ta voix sera dans l'oubli de tout, neuve, tiède, libérée. Alors je chercherai en moi, jusqu'à avoir les doigts ensanglantés, cette matière que tu as jetée. Cet estomac, cet intestin que nous avons ensemble et que je porte seule depuis. Je les chercherai dans la fin de tes phrases, dans le timbre des dernières syllabes.

Tu auras la bouche rose et douce comme autrefois. Une bouche qui a parlé à des foules, qui a embrassé des femmes, des lèvres cachées, humides, entre cuisses et sourires au soleil, grimaces de douleur – et plaisir. Ce sera une bouche qui n'est plus à moi, mais qui m'appartiendra pour toujours. Quand je dirai des choses que tu aurais peut-être dites, et quand je sentirai des raisonnements affluer en moi, dans des veines que tu ne verras pas et que je ne verrai pas, mais qui te

traverseront. Car j'en aurai décidé.

Et pourtant, je n'ai rien décidé jusqu'ici.

Demain je te reverrai. Et tu auras la poitrine serrée, une jarre fermée, scellée. Les mains ouvertes, lisses, pas pour une caresse : juste pour écouter. Et pour me laisser l'espace, comme avant, comme maintenant sur cette page – tu n'as peut-être rien fait d'autre que me laisser l'espace. Et moi je l'ai pris, j'y ai dansé, je l'ai meublé, j'y ai érigé des sculptures, des récits, des poésies incomplètes, à la recherche de moi en toi, vu que toi tu étais déjà en moi. Tu m'as laissé l'espace parce que j'aimais imaginer. Tu ne pouvais rien faire d'autre : tu ne pouvais pas freiner les attentes, calmer les espoirs, t'aimer toi-même en moi. Parce que moi, au contraire, je ne t'en ai pas laissé, d'espace.

Demain je te reverrai. Et je voudrai te laisser l'espace. Cette masse d'air – ces deux ans de non-dits et d'événements où je n'étais pas incluse, et où tu ne m'as pas pensée, ou tu m'as juste effleurée. Je voudrai te laisser l'espace pour exister en toi, me donner une forme, devenir un être humain que je n'ai jamais vu mais qu'au fond j'ai créé. Car je te sens dans mes cils au miroir, dans les conquêtes de ma vie, dans les lignes vides de mon cv, dans mes blagues, dans les hommes possédés et ceux que j'ai juste séduits.

Je voudrai te faire de la place, dans celle que tu as déjà, pour que tu me pardonnes de t'avoir aimé au point de ne pas arriver à te voir.

Mercredi 13 novembre

Hier, j'ai vu Éric.

Avant, je m'étais bien préparée. J'ai mis du temps à choisir quelle image donner de moi. Je voulais me rendre belle et insaisissable. Je me suis maquillée pour camoufler les cernes, mieux dessiner mes lèvres, rendre mes yeux plus grands. J'ai vidé la moitié du flacon d'Aloe Vera sur ma tête, pour faire briller les cheveux et en définir les boucles. Pendant toutes ces années je ne les ai pas coupés, tout en sachant qu'avec la perte de volume due à l'âge ils n'auraient plus le même

effet : parce que je savais qu'Éric aimait y plonger la main, m'attraper par la nuque et rapprocher mon visage du sien.

J'ai choisi une robe verte qui ne moule pas mon corps, mais qui ne me fait pas non plus ressembler à un sac : serrée juste au niveau de la poitrine, elle laisse entrevoir la courbe des fesses et couvre mes cuisses. Des chaussures plates, comme d'habitude, des jolies ballerines noires, rondes et coquettes. Les cheveux relevés par une barrette, mais juste devant, pour donner de la valeur à mon front et tirer mes traits afin de détendre quelques rides de trop.

Avant de sortir, je me suis regardée dans le miroir.

Tout était si faux.

Dans un geste désespéré j'ai arraché ma barrette. J'ai enlevé mes bijoux et en me passant la main sur la bouche j'ai effacé le rouge à lèvres. Puis j'ai laissé tomber mon sac et je suis allée me démaquiller dans la salle de bains. J'ai changé de robe. J'en ai choisi une qui n'avait pas de forme. En sortant, j'ai mis mes lunettes, puis je suis retournée à l'intérieur pour les enlever. Qu'il voie toute la détresse accumulée dans ces deux ans, sans déguisements pitoyables.

Je suis arrivée au bar habituel, Le Zorba, à Belleville, avant lui. Dès qu'il est entré, il s'est assis et sans me faire la bise a dit : « Penda, beaucoup de choses ont changé. » Je l'ai bien regardé et je me suis rendu compte que c'était la première fois que je le faisais depuis longtemps. Quand je l'avais observé pour la première fois, il y a vingt-six ans, et qu'il m'avait paru un homme ombrageux, j'avais aussi pensé, de façon certainement contradictoire, qu'il ressemblait à un cheval. Le nez grand et à la base large, avec deux bosses, sous lequel apparaissait sa bouche charnue, incroyablement rose, lui donnait l'air d'avoir les yeux verts par erreur, comme si sur le visage d'un animal apprivoisable quelqu'un avait mis la couleur d'un poisson ou d'un félin fuyant et insaisissable. Là, en l'observant en face de moi, j'ai retrouvé cette vieille sensation, mais je ne savais plus quoi en tirer. Il m'a plutôt semblé sentir les jours, les mois et les années me glisser entre les doigts comme une pluie torrentielle, engloutis par le sol rapace, perdus pour toujours. Je lui ai répondu : « Heureusement. Si tout était comme avant, il y aurait de quoi se préoccuper. » J'ai ri doucement. Il n'y avait pas d'aigreur dans ma voix, mais Éric s'est approché pour lire dans mes yeux. Nous nous sommes affrontés en silence. Ça a duré un instant. Puis nos traits se sont détendus. Il m'a chuchoté : « Je vais beaucoup mieux.

Vraiment. » Une mèche de cheveux gris lui est tombée sur le front. « J'en suis heureuse, Éric. » Je pouvais aussi ne rien dire : je l'ai fait pendant des années, ne rien dire. J'ai fait l'amour avec des hommes qui m'ont donné toutes leurs angoisses, leurs traumatismes, leurs ternes espoirs, leurs tièdes joies, et j'ai accepté qu'ils réservent leurs rires frais à d'autres femmes, moins habitées. Moins encombrées d'autre chose : de cette personne qui ne s'affichait jamais au regard, ni entre les syllabes prononcées. Aucun d'entre eux ne m'a vraiment aimée, parce que moi j'aimais trop – et ce n'étaient pas eux que j'aimais. Et pourtant c'est à ces hommes que j'adressais mes phrases les plus douces, mes silences les plus tendres, mes effusions les plus intimes. Sur la surface. Le fond, lui, était désormais affecté pour toujours. Ce ne sont pas des choses que l'on décide, ce sont des choses que l'on subit comme des évidences. Être folle d'amour. Être folle d'Éric. Dès le moment où je l'ai vu, dans une secrète harmonie dévastatrice, mon corps et ma tête l'ont nommé. J'ai nommé Éric. J'ai su son nom, Amour, avant qu'il ne le prononce.

Mais là, près de lui, je ne savais plus ce qu'il était pour moi.

Devant un thé à la menthe, il s'est laissé aller aux souvenirs :

« Ça a été comme monter sur une montagne, l'escalader sans jamais m'arrêter, pendant des années. » Il a poursuivi : « Il y a ceux qui commencent la marche en partant de la plaine. Pas moi, moi j'ai commencé par un fossé. Quand nous nous sommes rencontrés, j'étais déjà en train de grimper. Et heureusement que je t'ai connue. » Il a souri, gêné : « Tu m'as montré des raccourcis. »

En détournant le visage, j'ai demandé :

« Quelle est ta cinquième promesse ?

— Penda, écoute. » Il a repris son souffle et continué : « J'ai vu ce qu'il m'arrivera. J'ai rencontré un homme plus âgé et je me suis reconnu en lui. C'est terrible. »

Je l'ai regardé. Ses joues tremblaient légèrement : il était en train de me dire quelque chose d'important, je le pressentais, parce que ses yeux fixaient un point au-delà de mon visage. Il a poursuivi :

« Je serai un homme seul. Je rencontrerai d'autres femmes, on rira jusqu'à la fermeture des bars, on fera l'amour chez moi. Elles feront semblant de comprendre qui je suis, qui j'ai été, qui je serai. Elles me demanderont quel a été mon passé, elles verront que je ne me suis jamais marié et, comme si c'était une maladie, elles essaieront de me soigner. Elles rempliront de mots mes silences. Elles riront très fort. Elles

seront jeunes, enthousiastes. Elles seront belles, douces, intelligentes. Créatives. Et je penserai chaque fois tomber amoureux. » Il m'a jeté un coup d'œil en se passant les doigts dans les cheveux. Puis il s'est frotté la barbichette, a effleuré ses lèvres et a repris, presque en chuchotant, toujours en fixant un point au-delà de nous :

« Je voyagerai avec chacune d'entre elles, je les fascinerai avec les mêmes choses qui t'ont fascinée et mieux encore : je m'adapterai à elles. Je comprendrai leurs nécessités. Je ne leur promettrai plus rien, comme j'ai fait avec toi. Je leur épargnerai tout avertissement : je les laisserai rêver. Je vivrai sans penser à demain. Mais demain arrivera et au final elles me quitteront. Oui, elles qui m'avaient choisi, avec tous mes défauts, m'abandonneront pour ces mêmes défauts. Parce que la vérité c'est que je n'arriverai pas à changer. Et alors je vivrai en continuant à rafler des rencontres. Je séduirai sans me rénover, en utilisant la technique sûre des premiers mois et des premières années. J'allongerai les relations dans le temps, comme une plaine aride. Sans chercher la source du fleuve, je me contenterai toujours de marcher à la surface. Je ne réussirai jamais à aller en profondeur. Je n'y parviendrai pas parce que je ne le voudrai pas. » J'ai toussé, exaspérée par l'attente et en même temps en espérant qu'il n'arrive jamais à ce qu'il voulait dire.

Il a dit, d'une voix tendue :

« J'ai compris que c'est seulement avec toi que je peux le faire, y arriver. Penda, mes promesses jusqu'ici étaient des mots pour t'éloigner. Parce que tu me fais peur. Tu me révéles à moi-même. Et j'ai peur. »

Je sentais mon cœur battre violemment. Je respirais doucement.

« Penda, voilà ce que je voulais te dire. Ma dernière promesse est celle-ci : À partir de maintenant je ne tiendrai aucune de mes promesses. »

Un vide sinistre me pompait l'oxygène, m'assourdissant. La vue brumeuse, j'ai tâté la table pour m'assurer d'être encore là.

La seule chose que j'ai comprise sur le moment était que pendant toutes ces années, Éric avait soufflé son amour ailleurs. Ailleurs. Ailleurs. Et le vent l'avait désormais emporté loin. Je ne voyais plus la lumière oblique de passion dans ses yeux, mais juste du désespoir. Pendant que je l'écoutais, j'ai essayé de recomposer ma poitrine avec ces morceaux, avec le souvenir de cette lumière oblique. Le souvenir de cet ancien

amour.

J'aurais voulu lui tendre ma main, avec une paume qui devait être confiance, drapeau blanc. Mais entre les lèvres fermées je retenais juste des injures. J'essayais toutefois d'étouffer la rancœur. J'ai fermé les yeux et j'ai senti qu'autour de nous, dans le bar qui nous avait vus tellement de fois discuter et flirter, tout le monde parlait avec une voix pleine et douloureuse. « Ne me mens pas », j'aurais pu l'avertir, mais je savais qu'il ne mentait pas. Les paupières lourdes, je l'ai regardé furtivement et j'ai mimé un sourire face à son visage détruit. Dès qu'il a baissé les yeux, je me suis essuyé le cœur avec des mains tremblantes. Je respirais en cachette.

Même si le ciel dehors était clair, plein d'ombres me traversaient, rapides et nocturnes. J'ai revu ma personne écrire des lettres jamais envoyées, sur le canal ou dans des bars à Ménilmontant, ou prendre des bus vers le néant, réchauffer des repas cuisinés seule dans le micro-ondes de la cantine du lycée.

Je me suis demandé quelle force il m'aurait fallu pour que j'arrive à lui expliquer, à lui dire à quel point je l'avais désiré. Pas comme on désire un rêve. Il l'était déjà. Mais comme une musique. Comme ce qui résonne au-delà de l'espace. La partie secrète qui anime la vie à l'infini après la mort. La mélodie dont on sait qu'elle fait partie de nous et qui nous inclut en elle. Mais à présent Éric n'aurait pas compris le manque. Ni la douleur. Ni les pleurs. Ni l'enchantement du souvenir. Et maintenant – alors que j'essayais de les oublier pour me remplir d'autre chose : de ses regards, de ses gestes, de ce que les pauses auraient dit, de ce qu'il n'avait pas été et que peut-être il allait enfin devenir –, d'un coup, sans préavis, un rire, un sanglot féroce est sorti de ma bouche.

J'ai compris, comme foudroyée, que je n'allais pas y arriver.

Je me suis levée.

Son regard vert est reparti loin, se protégeant de la surprise.

Je lui ai dit :

« Tes promesses ont duré trop d'années. Je n'ai plus le temps maintenant. »

Je suis sortie du bar, rapide, la rue sous les pieds.

En me retournant, j'ai regardé son visage qui me fixait.
C'était un visage inconsistant, abstrait.
Un visage d'amour défiguré.
De défaite.
Blessant.
Blessé.

Mais enfin.
Étranger.

Vendredi 15 novembre

Arrivée à la maison, j'ai appelé Florette pour lui souhaiter bon anniversaire. Pendant que je composais le numéro j'ai pensé à sa naissance. Elle était douce comme un amour de crème, souple comme un bisou de chocolat. Elle fleurissait de mon propre bourgeon. Fraîche comme le souffle tiède de qui n'a pas d'expérience, elle était démunie ! Désarmée telle une main nue au premier rayon de soleil. Et tendre, comme un bonbon né de la bonté du monde. Elle était neuve, lisse, belle. Et me rappelait le miel. Florette avait les couleurs de la savane au coucher du soleil et le parfum de l'aube dans le désert. Elle n'arrêtait jamais de renouveler la surprise qu'elle soit véritablement née de moi.

C'est à elle que j'ai demandé de me sauver, à ma fille !

Une année après l'autre depuis sa dernière visite, j'ai espéré qu'elle revienne. Je ne peux plus retourner là-bas, ils m'ont bannie. Ça fait très longtemps que je ne la vois pas, qu'elle ne me voit pas. Le téléphone, les mails, les appels vidéo sur Skype nous ont leurrés. Nous ne nous sommes plus vues, plus parlé. C'est ça la vérité.

« Florette, ma petite tendre...

— ... Oui, maman ?

— Tu avais raison, Jamal est mort.

— Oh maman... » J'ai entendu sa voix craquer.

« Ne pleure pas, ma petite tendre. » J'ai respiré bruyamment. J'avais tellement envie de la prendre dans mes bras : « Moi-même je n'ai plus de larmes, tu sais ? Il faut accepter l'évidence parfois.

— Pourquoi tu as changé d'avis après tant d'années ? » L'image de la feuille retrouvée par Vi Vee planait sur nous, dans le silence qui a

suivi, mais j'ai décidé de ne pas la nommer.

« Je me suis souvenue de quelque chose que j'avais enfoui. À force de me dire que j'étais folle, ton père m'a rendue dingue. J'étais dans le déni, mon enfant. Mais désormais...

— Ça va aller ?

— Oui. Mais je veux que tu écoutes ceci. Pardonne-moi. Pardonne-moi. Pardonne-moi.

— Maman... Ce n'est pas important. »

Le combiné a retenu notre respiration dans un espace-temps humide, une pause tropicale qui nous a serré la gorge. Puis Florette, je ne sais pas comment, a trouvé les mots quelque part. Dans les pulsations du ventre :

« L'été prochain, je viens à Paris. »

Nous avons pleuré ensemble. J'attendais depuis toujours ses mots. Elle attendait depuis toujours les miens.

*

Tout à l'heure, j'étais sur le balcon et j'ai appelé Estelle pour qu'elle vienne voir la rue vêtue d'automne. Après m'avoir rejointe, elle a inspiré profondément et en me tournant le dos pour regarder le paysage elle m'a dit qu'elle allait commencer à mettre de l'ordre dans sa vie. D'abord, en décembre elle ira chez ses grands-parents, à Barcelone, là où ils passent les mois les plus froids. C'est très étonnant de sa part de vouloir aller chez eux, soudain, après une décennie d'hostilité. Je ne lui conseillerais peut-être pas de commencer par ça pour se replonger dans les voyages d'antan, mais le fait de bouger à nouveau ne peut que lui faire du bien, donc je n'ai rien dit.

Au coin de la rue s'élevait un lent tourbillon de feuilles : je n'imaginais pas me retrouver face à un jaune pareil, qui, comme un artifice lointain, explosait sans bruit, soulevé et caressé par le vent. Même les arbres royaux le montraient, surplombant la rue de leur majesté protectrice.

Pendant que je me laissais caresser par la brise, j'ai demandé à ma fille : « Tu arrives à respirer ? » Estelle a fermé les yeux et, au moment où je lui enlaçais les épaules, m'a répondu : « Oui. » Elle m'a semblé reprendre du volume, acquérir une forme. S'élargir. Vivre. « Je peux y arriver. » Elle avait un ton déterminé, de guerrière. Elle a posé ses

mains sur la balustrade. C'est alors que j'ai compris : Estelle écrira sa musique, qu'il s'agisse de notes ou de mots, avec le rythme qui lui appartient. Je sais déjà qu'elle refusera la partition que quelqu'un, peut-être moi ou un ami, lui offrira, pour devenir, au contraire, un courant qui coule, obstiné, aux limites du pentagramme. Elle sera une musique en sanglots, en gargouillis. Mais toujours prête au pic mélodique de qui se jette en proie au monde. Sa plongée sera l'entrelacement de notes triomphantes parce que Estelle n'est pas une personne qui a peur de vivre. Estelle vit.

Et si elle a besoin de moi, je m'insinuerai entre les geôles de son être, là au fond, argentée comme un sursaut, une lueur. Je défierai ses oreilles quand elles feindront d'être sourdes, j'harmoniserai le crissement des « oui » et des « non » pour étendre un tintement d'amour et être, toujours et pour toujours, la main ouverte, les cinq doigts qui l'aideront à se relever.

1. En 1982, au sud du Sénégal.

ÉPILOGUE

Un jour de décembre

Quelque part, à Asnières, une femme passe la porte d'une tour HLM. Elle s'appelle Penda et une demi-heure plus tôt est péniblement entrée dans le métro plein d'êtres humains, comme chaque fois sur la ligne 13. Maintenant que c'est son quotidien, Penda ne s'intéresse plus à la mauvaise humeur des gens, à la pollution sonore, aux vêtements sombres qui l'entourent. Laisant derrière elle son ancienne vie, quinze ans auparavant, elle a perdu son nom, ses privilèges, se dit-elle en posant le regard sur les visages des passagers, l'un après l'autre. Personne ne semble lui prêter attention. D'ailleurs c'est sûrement à cause de la vivacité soudaine de ses yeux que ceux des autres s'en détachent, alarmés : « Ne réveille pas le tigre qui dort dans ton voisin », voilà la règle tacite qui régit les trajets en métro.

Penda s'attarde avec sympathie sur les travailleurs qui, fatigués après une journée à Paris, rentrent dans leurs quartiers de banlieue. Loin des tentacules de la Ville lumière, ils osent enfin arracher le masque du dynamisme pour prendre des expressions distraites, épuisées et vaguement anxieuses. Et cela au fur et à mesure qu'ils s'approchent du lieu dont ils sont partis à l'aube. *Est-ce qu'il y aura beaucoup de vaisselle ? Mon fils a-t-il bien envoyé le recommandé avant dix-sept heures ? Si le match de foot commence vers vingt heures quarante-cinq, est-ce que j'aurai le temps de manger avant ? L'étudiant qui sous-loue la chambre a-t-il décongelé la viande, comme je lui ai demandé par texto ? La voisine a-t-elle ramené mes enfants à notre appart', ou au sien ? Depuis combien d'heures jouent-ils à la PlayStation ?*

Penda lit toute cette faiblesse et ces vérités dans les yeux des femmes et des hommes avec qui elle partage le voyage. Elle se demande s'ils savent qu'ils sont le peuple que Frantz Fanon avait désigné comme héritier de sa pensée. Elle ferme les yeux et essaie de capter des bribes de conversation. « Ah oui, maintenant que Mandela est mort, ça y est,

tu verras mon chéri, l'apartheid reprendra tout doucement, officieusement oui, mais ça y est, ils ne seront plus à l'abri ces pauvres Noirs », dit une dame à l'air débordé en cherchant à garder entre les mains ses courses, ainsi que le téléphone où elle mène sa campagne d'optimisme. Une autre femme hausse le ton à l'égard d'une jeune fille qui l'accompagne : « Tu devrais arrêter de fréquenter ces boîtes-là. En plus, vu comment tu t'habilles, ça ne m'étonne même pas qu'ils t'aient sauté dessus. Tu ne sais pas qu'il faut te respecter avant de prétendre au respect des autres ? » Penda renonce, découragée, à poursuivre son écoute bienveillante. Ça fait désormais quinze ans qu'elle prend le métro, qu'elle tire la gueule en regardant le reflet des gens sur la vitre. Elle ne s'est pas sentie à la maison ici comme là-bas. Ce n'est que dans son corps, son propre corps, qu'elle a pu bâtir une maison. Des fois elle s'en est fait expulser, des fois elle s'y est cachée – et d'autres fois encore, elle a lutté pour rester dans ce corps qui avait été traversé par l'Histoire. Frantz aurait pu en faire une de ses patientes. Penda se souvient de la sensation qu'avait habitée sa jeunesse. Cette peur de se désintégrer sans l'affection à laquelle son corps s'accrochait pour rester en vie. Après chaque perte, symbolique ou réelle, son estomac s'était fermé de crainte de se renfermer. Un paradoxe, un court-circuit absurde, insensé, prévisible, évitable, quoique jamais esquivé. L'impossibilité de manger. *Comment vais-je faire pour survivre sans mamie Penda ? Pourrai-je vraiment faire le deuil de moi-même dans ce mariage où il n'y a pas de place pour ma personne ? Serait-il réalisable d'avoir secrètement un amant sous le toit de cette famille étouffante ? Une vie après Jamal peut-elle exister ? Pourrai-je quitter le Sénégal pour toujours et m'installer en France ? Comment rester en chair et en os sans Éric ?* À chaque étape elle avait perdu la faculté de manger. Pouvoir se nourrir était devenu son obsession. Puis, les différents traumas plus ou moins passés, elle avait analysé avec étonnement ce fait. C'était donc réellement elle, cette femme sans forces et avec une nausée grandissante ? Cette petite chose qui regardait sa silhouette dans le miroir, en attendant de disparaître, à petit feu, par sa propre faute ? À Dakar, elle allait chez un tradipraticien d'un quartier populaire où personne ne pouvait la reconnaître. Elle y trouvait des remèdes qui l'aidaient à maîtriser son anxiété et tous ses symptômes : tachycardie, transpiration, diarrhée, brûlure d'estomac. Avant d'être reçue elle patientait avec les autres, amassés sur des bancs en bois décrépit, dans

une salle à moitié éclairée et sans ventilateur : les vieux toussaient et les bébés tétaient ou pleuraient d'une voix monotone et obstinée. L'entrée était bloquée par une marée de gens assis par terre, dont la suspicion à son égard se transformait vite en curiosité et volonté de l'aider. Elle devait leur sembler perdue, avec son air d'étrangère dans son propre pays. Quand c'était son tour, elle franchissait le seuil de ce qui paraissait être un vieux magasin alimentaire rempli de grands sacs de plantes, de blé, d'herbes et de poudres. Sur la droite, une porte donnait sur une petite chambre sombre d'où venait le meuglement d'un mouton. À part un petit banc pour les patients, il n'y avait ni bureau ni chaise : juste un tabouret fragile où le tradipraticien était assis et notait, d'une écriture large et méticuleuse, les rendez-vous et les traitements prescrits. Les pages de son agenda étaient usées et les coins tellement biseautés qu'ils en étaient presque inexistantes. Toute cette atmosphère réussissait à l'apaiser. Tout comme les herbes conseillées.

Depuis cette époque, le temps a passé de manière incroyablement lente et rapide à la fois. Et maintenant, quand l'anxiété la regagne, Penda se contente de prendre des pastilles homéopathiques. Elle pense désormais avoir rejoint une forme d'équilibre, opaque et désillusionnée, certes, mais stable.

La ligne 13, surchargée, attire comme d'habitude quelques pervers qui s'amusent, profitant de la foule, à serrer leurs corps frémissants contre les postérieurs des « mamans ». Le va-et-vient de chaque arrêt aux stations leur permet, en outre, de se frotter sur les jeunes filles distraites par les décibels en trop de leurs écouteurs et le bousclement général. Penda se porte justicière et attire l'attention des femmes en question pour les alerter sur ce qui leur arrive. Il s'agit souvent de « nouvelles » passagères, peu habituées à la vigilance nécessaire sur cette rame.

Le pleur d'un enfant lui rappelle soudainement Florette apprenant à ramper dans le vert rayonnant de l'herbe, petit être lié à elle par un fil invisible, mais en même temps libre, tragiquement indépendant de son existence. Comme Éric, qui, à leurs rencontres dans la baie cachée, faisait semblant de soutenir son dos pendant qu'elle flottait, le ventre en l'air, alors qu'en réalité il était détaché d'elle. À jamais. Puis elle pense à sa grand-mère, quand, ébranlée par l'arthrite, avec les mains déformées mais tout de même colorées de henné et ornées de bagues, elle étalait l'huile sur ses épaules et sur ses bras de gamine. Son regard

était fier, derrière ses yeux voilés par la douleur de la maladie, et une lumière disait : « Je suis encore là, je suis vivante. » Même lors de sa dernière année de vie, quand elle ne parlait presque plus, il lui restait l'intensité de ses yeux. Penda se souvient de sa mamie qui mâchait, avec une lenteur infinie, entre un médicament et l'autre, des noix de kola et des *mad*, qu'elle assaisonnait avec du citron et du piment. Elle aussi était indépendante.

Et maintenant tout ça est loin. Et proche.

Mort. Et vif.

Indépendant d'elle, toujours.

Arrivée chez Mansour et Didier, Penda toque avec délicatesse. L'appartement est silencieux. Quelqu'un bouge derrière la porte. Didier ouvre et la salue de sa joue angulaire par un geste brusque et gêné. À table, une raclette les attend. Mansour apparaît sur le seuil de sa chambre. « Tata, enfin ! Tellement content de te voir ici. Ça fait des siècles que tu ne viens pas ! » Penda le trouve d'un coup grand et dégingandé. Elle s'aperçoit, à la façon dont il lui a serré l'épaule et souri, qu'il est en train de devenir un homme. La mâchoire équarrie est rêche et le nez un peu plus décidé et frémissant. Les boucles sombres contrastent avec cette peau ambrée et uniforme, comme un Mauritanien à qui on aurait empêché, pendant trop longtemps, de voir le soleil. Mais son regard luit.

Penda sent sa poitrine fondre et l'estomac s'ouvrir de faim.

« Comment va le travail, Didier ? demande-t-elle, une fois assise, en se servant un carré de fromage fondant sur la pomme de terre.

— Très bien, merci », répond Didier avant d'ébaucher un sourire timide. Puis il casse avec décision un morceau de baguette. Penda prend du beurre salé, ravie d'écouter du jazz qui, presque imperceptible, se répand en arrière-plan. Elle pense au tourne-disque toujours allumé chez Cindy, où la musique aidait son amie à faire passer le temps pendant qu'elle, au contraire... le remplissait ailleurs, avec Éric.

« Quand est-ce qu'Estelle rentre d'Espagne ? demande Mansour.

— Elle devrait rentrer demain, elle restait juste trois jours. Je n'ai pas très bien compris cette urgence d'aller rendre visite à ses grands-parents. Mais tu sais comme elle est, tu la connais bien ! Elle a ses

raisons, comme d'habitude complexes...

— Elle m'a beaucoup aidé, les mois derniers, l'interrompt Mansour.

— C'est vrai ? Et dire que je ne l'ai jamais vue éteinte comme cet été !

— Oui, mais elle a su m'écouter », affirme-t-il, résolu.

Son père acquiesce en le regardant avec appréhension. Didier a pris de l'âge sans changer, pense Penda en observant ce visage égal à tant d'années passées – émacié, aux petits yeux foncés, des yeux de souris –, un visage jeune et vieux à la fois, et sur lequel le temps s'est arrêté.

« Ah bon ? reprend Penda en direction de son neveu. Pourtant elle m'avait dit qu'elle ne répondait à aucun appel...

— Oui, on se parlait par mails... Ou plutôt », Mansour s'éclaircit la voix et poursuit : « Je lui écrivais et elle, comme je lui avais demandé, évitait de me répondre. » Il finit de parler avec une grimace de défi. Penda l'observe pendant que ses yeux trahissent son amusement. Ces deux-là, Estelle et Mansour, sont vraiment similaires. Ils se sont trouvés il y a des années et une union insolite les lie. Ce n'est pas un hasard s'ils ont passé, au même moment, un été critique.

« Je suis contente », dit-elle en remerciant d'un signe Didier, qui vient de lui servir un verre de vin rouge.

À présent, Penda se sent bien avec eux. Elle reconnaît le bonheur de Didier et de Mansour de pouvoir lui offrir le mieux dont ils sont capables pour un dîner.

« Alors, elle arrive quand Dialika ? demande Penda, contente d'avoir un sujet de conversation avec Didier.

— Je pense avant le jour de l'an. Elle fête Noël en famille, elle est tout de même italienne..., il répond en mimant un air amusé.

— Tu sais qu'elle a eu sa licence avec une supernote ? » Mansour a l'air fier de cette nouvelle.

« Oui, Estelle m'a dit ça. Mais Dialika est un puits de connaissance, une fille très curieuse.

— J'ai trop hâte qu'elle soit là », dit, d'un ton enfantin, le jeune homme.

Penda sourit, pensant qu'un bon équilibre se préfigure pour cette famille jusqu'ici sans présences enthousiastes. Dialika pourra combler ce vide, et bien.

À la fin du dîner ils s'installent sur le canapé, où Mansour lui montre

les cours par correspondance qu'il suit dernièrement. Didier feuillette les pages d'un livre et fume sa pipe.

« Tu sais, tata, beaucoup de choses de mon passé me semblent maintenant frivoles, superficielles. » Il la regarde, prêt à la surprendre.

« C'est-à-dire ?

— Eh bien, avant par exemple je ne savais même pas ce qu'est la Françafrique. »

Penda le considère en souriant. Le même chemin identitaire qui recommence encore et encore. La suite est prévisible :

« Puis, tu sais, j'ai découvert qu'avant existait une unité spirituelle de l'Afrique ancienne.

— Je croyais que l'Histoire ne t'intéressait pas. Que tu ne voulais pas t'encombrer avec le passé..., le taquine Penda.

— Il est dans son moment *back to the roots*, murmure Didier sans lever les yeux de son livre.

— Oui, à fond », répond Mansour d'un ton voilé de colère, une colère générale, à l'encontre de personne en particulier. Mais à l'égard du monde entier.

« C'est le voyage au Sénégal qui t'a donné envie de t'y intéresser ? le questionne sa tante.

— Oui. Ces derniers temps, j'ai trouvé des librairies spécialisées dans la cause noire et j'ai commandé quelques bouquins.

— Où tu les as trouvés ?

— Dans le quartier de la Sorbonne, rue des Écoles. Ils devraient arriver dans quelques jours !

— Tu as vu, Penda, il ne veut même pas finir le lycée, mais il commande déjà des livres d'universitaire.

— Oui je vois ça. Il a toujours été trop intelligent, ce petit.

— Merci tata, dit Mansour en tirant gentiment la langue à son père. Tu sais, j'en ai marre d'entendre que si l'esclavage a été possible, c'était par la faute des Africains aussi.

— Tu penses qu'ils ont seulement été des victimes ?

— Je ne sais pas. Je n'étais pas là », dit-il avec un peu de sarcasme, avant de se radoucir et d'ajouter : « Mais prétendre que tous les rois et les chefs de tribus vendaient leurs sujets aux Occidentaux, ce n'est pas vrai. Je n'y crois pas une seconde. Il y a eu, au contraire, des enlèvements, des chantages, de véritables guerres. C'est documenté. Je te montrerai la prochaine fois. »

Penda hoche la tête. Elle aime beaucoup son neveu. Même si elle craint que pour le moment il ne connaisse rien de la vente de prisonniers concédée par quelques chefs ou intermédiaires africains aux conquérants arabes, ni des enlèvements ou des prises d'otages effectués dans le but de calmer le jeu avec les puissances européennes. Peu importe, il apprendra qu'il existe des réalités complémentaires.

« Ce jeune homme a enfin accepté de témoigner au tribunal..., murmure, le visage contracté, Didier, en cherchant la bonne façon de sourire à Penda.

— Ah bon ?

— Oui tata. Je me sens prêt à commencer tout le bordel qu'il faut pour que la justice fasse son chemin », lui dit son neveu, en baissant les yeux.

Penda lui caresse timidement une épaule, sans creuser dans un souvenir qui semble encore douloureux.

En laissant traîner son regard, elle se demande soudain où est passé le tissu qui depuis toujours occupe une des places, à table. Ce tissu qui appartenait à sa cousine Rama. Le même qu'elle garde accroché au plafond de sa chambre. Elle répond à sa propre question : « Ils ont dû tourner la page. » Comment le corps de Mansour a-t-il pu prendre cette forme malgré l'absence d'amour maternel ? Et est-ce que la physionomie de Salif aurait été la même s'il avait eu sa vraie mère au lieu de sa mère adoptive ? De son côté, Penda se dit que chaque enfant qui a traversé son corps lui a enlevé la certitude d'une unité avec elle-même. Le poids du fœtus devenait le poids de la responsabilité envers la vie, un devoir qu'elle n'arrivait pas toujours à assurer. Elle avait grossi et maigri cycliquement, sans rejoindre, jusqu'à ces dernières années de tiède solitude émotionnelle, ce qu'on appelle le poids cible. Et ce, car elle avait tout donné pour garantir à ses enfants *une forme humaine*. Mais là, il n'y a plus l'ombre d'un doute. Tout le monde a pu exister malgré les absences endurées. Et d'ailleurs, non seulement le vide laissé par Rama a pu être supporté, mais maintenant même le tissu la représentant a disparu. L'absence de ce pagne chez Mansour et Didier déclenche en Penda un sentiment de vide et de soulagement puissant. C'est donc possible de passer à l'étape suivante. Ils l'ont fait : ils ont offert une nouvelle chance au futur.

Penda se sent envahie par un bien-être dont elle n'a pas mémoire.

La vie, qui lui a semblé jusqu'ici coincée dans un passé statique, sort de sa cage. Ce qui a été n'est plus. De toute façon, il y a eu un malentendu à en perdre la raison, car « ce qui a été n'était pas vraiment ». Il faudra y faire face. Elle se dit qu'elle doit en profiter pour faire comme Didier et Mansour : se libérer de ce qui l'encombre depuis longtemps et qui alourdit son âme, et essayer ainsi de changer sa vie. La force qui l'habite à présent lui est inconnue, mais elle ne peut l'ignorer. Elle ne veut plus s'apitoyer sur son sort. Penda regarde ses hôtes avec une expression qui anticipe l'envie d'être pardonnée.

« Excusez-moi. J'ai quelque chose d'urgent à faire.

— C'est-à-dire ? lui demande Didier, les sourcils pliés vers le centre du front.

— Je vous expliquerai plus tard... Mais ne vous inquiétez pas, je reviens la semaine prochaine... », dit-elle en se levant comme si un ressort l'avait actionnée. Didier baisse les lunettes et la regarde de travers, avant de la rassurer : « On aura tout le dessert pour nous, alors.

— Vous avez été adorables. Je reviens très vite, promis. » Mansour est consterné. Alors, elle ajoute : « Sans le savoir, vous m'avez donné le courage pour résoudre un problème. Un jour, certainement, je vous en parlerai. »

Son neveu, qui garde en main une série de manuels, se sent un peu bête. Penda s'assoit à côté de lui. Elle pose une main sur sa joue rude et s'aperçoit, pour la première fois, que les yeux de Mansour ont des marbrures vertes, tout près de la pupille, d'un vert plomb et changeant. Elle lui dit :

« La semaine prochaine, tu me feras lire tes derniers slams, ok ? Si tu as repris tes études, il n'y a pas de raison que tu n'aies pas recommencé à écrire des textes personnels. D'accord ?

— Ok ! » lui répond-il, en s'illuminant.

Le trajet jusqu'à chez elle ne lui a jamais semblé aussi long.

Penda ne s'y attarde que cinq minutes, le temps de mettre un vêtement plus chaud et de prendre ce dont elle a besoin.

Sortie du métro, elle rejoint le quai Saint-Bernard, au bord de la Seine.

Là où l'été des groupes de tango, salsa, merengue et musique maghrébine mélangeaient leurs mélodies aux concerts de djembé, dans

une volonté multiculturelle frap- pante, aujourd'hui il y a une performance théâtrale. Les acteurs dansent, tombent amoureux, s'embrassent, discutent. Le public autour boit du vin brûlé.

Penda ressent le besoin de s'affranchir de ce poids, comme si un phare de lumière, celle venant des bateaux-mouches, l'avait enveloppée pour l'aider à accomplir quelque chose d'important. Un acte théâtral la dépassant. Elle est donc sur la scène d'un Drame qui touche à sa fin. « C'est ton moment » semblent suggérer les bateaux qui pointent leurs projecteurs sur elle. Un homme qui porte un masque essaie de lui faire peur, pour rire. Sa voix caverneuse vibre et se mêle au clapotis d'une barque. Voilà un esprit, se dit-elle. Ce masque est en train de l'exhorter, à travers « la voix de l'eau » comme lors des rituels bassaris, à se libérer de son poids. Elle en est sûre.

Penda s'agenouille, le cœur sur la pointe de la langue.

Sa main qui accompagne l'adieu.

Puis, plus rien.

Le plouf a vidé sa poitrine.

Dès que le coffre a disparu dans la Seine, elle se demande que faire. Qu'est-ce qu'elle ne connaît pas encore ? Quoi de la vie, du monde, lui a échappé jusqu'ici ? À qui va-t-elle s'adresser maintenant, alors qu'elle abandonne ce grumeau de souvenir ? Les seuls liens à l'enfant. Cette rengaine obsessionnelle qui l'a fait se recroqueviller sur elle-même. Penda a soudain le sentiment d'être nue. Puis une grande peur. Elle comprend qu'elle est en train d'effleurer le grand vide. Il faut l'accepter.

En se levant, elle a l'impression de voler. Ne se souvenant plus de la route pour rentrer, elle suit son instinct, un instinct aérien. Le long de sa marche, Penda se demande si elle va enfin arrêter de répandre, en saignant, des lambeaux de conscience. Le pouvoir de médiation entre le monde du visible et de l'invisible qu'elle croyait avoir hérité de sa grand-mère n'a jamais existé. Elle découvre, seize ans après la perte du petit, qu'elle s'est trompée, qu'elle a vécu dans l'erreur. « Adieu Jamal », voilà ce qu'elle avait gribouillé sur cette feuille retrouvée par Vi Vee à Dakar. C'est ça la vérité. La seule. Et tout le reste : sa vie jusque-là, ce qu'elle a cru, rêvé, dit, respiré, que du vent.

Quelque part, à Barcelone, une fille se lève d'un banc et se met à marcher. Elle s'appelle Estelle et parle au téléphone avec sa sœur Vi Vee. En mettant un pied devant l'autre, enchantée et bavarde, avec la lenteur d'une caravane précaire, elle parle, parle, parle, des amis, de la famille, de sa cousine Dialika qui va bientôt déménager à Paris, de tout ce qui lui passe par la tête. C'est le énième délire, cette fois-ci à voix haute. Le moindre silence risquerait de l'engloutir dans l'abîme de ce qu'elle fuit.

Et pourtant, même si les discours abordés avec Pedro – qui l'a accompagnée dans ce voyage sans trop poser de questions – l'ont convaincue qu'il y aura un nœud à dénouer, Estelle n'est pas sûre de pouvoir y arriver.

Sous le pâle soleil de cette ville qui l'accueille avec prudence, Estelle a écouté Pedro lui dire que pour lui il n'y a que deux familles d'êtres humains. Ceux qui font tout pour assouvir leurs désirs, qui se laissent dévorer par la recherche de ce nectar et qui affrontent les périls nécessaires pour l'obtenir. Et ceux qui ignorent cette pulsion, qui la laissent implorer, qui l'estompent volontairement. Si les seconds pensent être guidés par un instinct de survie et de conservation et veulent vivre sans agitation ou spasmes, ils risquent tout de même la vie. Car nier le désir peut user la psyché, le corps.

Estelle pense que, de son côté, elle jongle aujourd'hui entre les deux positions. C'est sans doute pour ça qu'elle est inquiète. Et qu'à son deuxième jour ici elle n'a pas encore abordé le sujet qui l'a amenée chez ses grands-parents.

Maintenant qu'elle a salué Pedro, qui ira manger à la Plaza del Sol puis faire une sieste dans le Airbnb qu'ils ont loué, son regard s'arrête sur

quelques feuilles rouges collées au trottoir. Témoin d'un automne finissant, sa poitrine s'emplit de désarroi. Ses désirs se confondent avec le rouge des formes qu'elle piétine. Quelques feuilles glissent dans les égouts et y meurent, mélangées aux jaunes.

Si seulement elle pouvait parler. Elle le fera bientôt. Elle *doit* le faire. Ou peut-être devrait-elle plonger dans ce rouge jamais touché, doux, cruel, et oublier cette enfance jaune, criante, gênante. Une enfance trop consciente, si précise qu'elle devra être effacée pour permettre à la vie de continuer. Une enfance à enterrer. Qu'elle va, au contraire, amener à la surface. Après son départ de Dakar, Estelle a essayé de vivre dans d'autres villes. Mais le lien qu'elle a toujours eu avec la Ville Ancienne l'a empêchée de s'installer à Barcelone, à Londres, à Porto, à Turin. Comme s'il y avait un espace donné où pouvoir se déployer, et que la possibilité de le multiplier, ou de le compléter en vivant ailleurs, s'avortait toute seule. Juste Paris, sa Ville Nouvelle, avait été vivable. Associable, en quelque sorte, à son lieu de départ.

Elle marche alors dans cette Barcelone pleine d'autres langues. Estelle a appris l'anglais et le castillan à l'école. L'italien, en allant en vacances chez sa cousine. Dans tous les cas, la pratique a nourri la théorie de ces idiomes européens. Mais aucune langue de sa famille, ni le mandingue, ni le bassari et encore moins le wolof, n'a pu sortir de sa bouche depuis son arrivée en Europe. Elle les comprenait, oui. *Avant*. Maintenant elle a tout oublié. Elle a dû le faire. Tout comme elle a dû fuir sa famille.

Estelle réalise, en s'approchant de l'immeuble tant craint, qu'elle s'est effectivement cachée de sa famille. Pourquoi ? Ce mot, « famille », a essayé de l'envelopper avec des arcades de marbre et des vignes ensoleillées. Et peut-être qu'il y est arrivé malgré sa fuite, parce que sans ce temple triomphant, un vent sec l'aurait sans doute asséchée, en faisant d'elle une pierre grise abandonnée aux griffes du monde. Désolée, et sans pensées.

Pour ne pas succomber à ce destin minéral, Estelle passe la porte de l'appartement où deux personnes âgées l'attendent, la table dressée. Le moment de parler est arrivé.

Après avoir mangé en silence, grand-mère Ichir ferme les fenêtres de

l'appartement du Borni. Elle s'assoit sur le canapé et demande à son mari de leur préparer du café. Une fois celui-ci prêt, le vieil homme va se coucher pour la sieste.

C'est à ce moment-là qu'Estelle décide de clarifier la situation.

Un jour lointain, au Sénégal, elle avait vraiment vu deux enfants dans la petite salle du rez-de-chaussée. La nuit. Ce n'était pas un rêve. Il faut l'assumer. Là, tout de suite.

Et puis le visage de quelqu'un, luisant de sueur, quelqu'un qui trafiquait avec des couvertures, pendant que les chatons nés la veille miaulaient dans le jardin, comme s'ils avaient volé la voix aux deux nourrissons qu'elle voyait devant elle, si immobiles qu'ils semblaient faux. Ils étaient deux. Depuis, elle a l'impression d'être une personne double. Deux vérités en un seul corps. Pourquoi le réel s'était-il ainsi dédoublé ? Ou s'agissait-il d'une hallucination ? Et ce visage dans l'obscurité, était-il vraiment celui de grand-mère Ichir ? Le lendemain, sa mère, retirée dans une chambre depuis quelque temps, avait crié, écrasé, détruit. Elle et ses sœurs n'avaient rien vu mais tout entendu. Et aucune d'entre elles n'avait compris la raison de ce désespoir. L'année suivante, elles étaient parties pour la France. Toute éventuelle question avait été engloutie par le voyage, le déménagement, la nouvelle vie.

Jusqu'à cet été, Estelle n'avait plus pensé à la nuit des enfants doubles. Mais ce moment était resté coincé là, quelque part. C'est son père qui avait tout réactivé, en brisant les frêles arguments qui l'avaient amenée à mentir à sa mère et à mentir à l'école. Peut-être qu'elle s'était toujours menti à elle-même aussi, depuis cette nuit-là.

« Grand-mère », commence Estelle. Jamais elle ne pourrait appeler cette femme « mamie ». « Cet été j'ai parlé avec papa. J'ai appris que maman a eu un enfant il y a longtemps. » Elle marque une pause, même si elle voudrait tout balancer d'un jet. « Pourquoi personne ne m'a rien dit ? »

Sa grand-mère feint d'être surprise par cette question soudaine et porte la main à sa bouche. Mais n'y a-t-il pas, derrière ces doigts, le sourire soulagé de qui l'espérait depuis longtemps ?

« De quoi parles-tu, Estelle ? Encore cette histoire ? »

— Quelle histoire ? »

Estelle sent qu'un scénario bien plus ancien a été écrit et qu'une scénographie dressée depuis des décennies attend juste une voix brisant

l'immobilité pour que la pièce, enfin, se joue.

« Tu veux vraiment recommencer, après tant d'années ? » confirme la vieille dame en posant lentement la main sur sa cuisse. Ses yeux noirs sont brillants comme des billes qu'on vient de dépoussiérer.

« Oui, je veux savoir. Et puis je ne me souvenais même pas qu'on en avait déjà parlé... »

— Tu en as déjà parlé. Tu es la seule à l'avoir fait. Et là, d'un coup, tu sors encore ce sujet pénible...

— Oui ! Parce que sûrement personne m'a répondu, non ? » Estelle se rend compte que sa voix stridule.

« Ma chère, tu as tout vu, répond sa grand-mère, calme, comme si elle décidait de se rendre à une conversation contre laquelle elle se serait opposée jusqu'ici. Si tu n'as rien dit, c'est parce que tu savais que tu devais te taire, tu le sais ça, ma fille ? »

Estelle a oublié que les sorcières, en échange de leur pouvoir, doivent offrir l'âme d'un membre de leur famille. Elle découvre à ce moment-là que sa grand-mère a élu la sienne. Et qu'elle a choisi la nuit, il y a des années de cela, pour renverser la moralité du monde.

« Grand-mère. Je me sens mal depuis... » Ces mots glissent en dehors de la bouche d'Estelle. Une phrase qui ne devient vraie qu'en la prononçant. Et qui blesse comme mille épées enfoncées dans la bouche de l'estomac.

La vieille dame soupire, agacée :

« Tu le sais, non, que cet enfant est mort ? Ton père te l'a sûrement dit : donc, ne te torture pas avec des souvenirs brumeux. Avant tu savais et maintenant tu ne sais plus rien. Voilà. Ça sert à ça le passage du temps. »

Grand-mère Ichir bouge la main comme si elle était animée par une vague, un flot de vent qui disperse tout, puis la pose délicatement près de ses jambes. Elle regarde sa petite-fille avec circonspection, évaluant on ne sait quoi, de plus en plus droite et vigilante. Estelle a l'impression que cette femme veut la pousser à l'intérieur d'un film, une poésie, un roman. En effet, après un moment d'hésitation, illuminée par une étincelle de perversion, elle poursuit : « Tu étais très curieuse enfant, on ne pouvait jamais te maîtriser... Toujours à te mêler de tout. Et tu ne dormais jamais ! Tu vivais la nuit. Et tu as payé pour ça. » Estelle pense que la nuit et le jour lui ont toujours semblé être deux mondes différents. « Et dire qu'un jour je t'ai emmenée dans la brousse pour te faire

oublier, mais tu étais dure, têtue ! »

Grand-mère Ichir tousse et lui demande, d'une voix adoucie, si elle veut encore du café. Estelle fait non de la tête. Et interroge : « Pourquoi est-ce que je me souviens d'avoir vu deux nourrissons une nuit, à la maison ? » Est-elle vraiment en train de rire ? La vieille ricane. Estelle tend le buste en appuyant les deux mains sur les genoux, le cou allongé, électrisé par la peur. « Tu le vois, tu savais déjà tout ! Que veux-tu savoir maintenant ? Qui était l'autre enfant ? » Grand-mère Ichir lui parle en indiquant la porte qui les sépare des chambres à coucher, pour que sa petite-fille la referme. Grand-père ne doit pas les entendre. Estelle se lève et pendant qu'elle s'approche de la porte elle sent que sa tête tourne et que quelque chose de surréel est en train de lui arriver. Les couleurs de ce logement ne sont pas rassurantes.

Rien n'est agrémenté : la peinture des chambres semble éternellement fraîche et imprécise. Estelle se demande qui a peint les murs et s'ils étaient déjà comme ça quand ses grands-parents ont acheté cet appartement. Au moment où elle s'assoit, sa grand-mère la regarde dans les yeux et dit : « Bon... Je t'explique tout, comme ça tu vas te libérer de cette idée. » Elle se mouille les lèvres et avec un faux sourire elle reprend : « Sache, avant tout, que ta mère a toujours été un peu déséquilibrée. Depuis qu'elle est petite, elle n'a jamais voulu se plier aux contraintes de la vie, suivre les autres, s'adapter, ou comprendre où étaient ses intérêts. C'est comme si elle n'était pas née au bon endroit. Elle m'obéissait, oui, mais dès qu'elle pouvait, elle agissait de son propre gré. Un peu comme toi. » Elle la fixe avec une rancœur naissante et poursuit, amèrement : « Et Dieu sait si j'ai fait tout ce que je pouvais pour lui offrir les meilleures conditions. Celles que toute fille désirait à cette époque-là ! Au Sénégal ! Un mari riche, une belle maison, des domestiques. Mais elle a tout gâché. Une vraie rabat-joie. »

Estelle se dit que souvent les jours ne concèdent pas de sourires, ni à elle ni à sa mère. Elles restent, les deux, enfermées dans leur propre dysharmonie et n'en sortent que pour se défouler et décompresser. Pourraient-elles affirmer que tout ce « crier » est un « ne pas dire » ? Ou plutôt que c'est lancer l'âme en espérant une prise quelconque ? Avec sa mère, Estelle rit ou pleure, au lieu de parler. Crie : pour parler. Se

taït : pour parler. Pourtant elle ne pense pas avoir aimé quelqu'un plus qu'elle. Et maintenant, grand-mère Ichir voudrait sa complicité ! Jamais. « Une semaine après l'arrivée de ce petit imposteur que ton père n'aurait jamais, au grand jamais, reconnu comme fils légitime, la cousine de ta mère, celle que tout le monde appelait Princesse Rama, donna naissance à un nourrisson qui ne lui a survécu que quelques heures. » Elle reprend son souffle, contractée : « J'assistai à cet accouchement atroce. Je veillai la défunte dans sa chambre d'hôpital. Et tout de suite après je m'assurai, avec les autres, que l'enfant continue à respirer. » Estelle veut retarder l'horreur qui viendra avec une question purement pratique, pour ne pas perdre le contact avec la réalité. « Il n'y avait pas d'infirmière avec vous ? Ou un médecin ? » Elle espère que quelqu'un ait pu, tout de même, contrôler l'incontrôlable. « Le médecin avait fait le nécessaire, Estelle. Il laissa la tâche de surveillance à une de ses infirmières. Oui, une seule, ma fille, pas la peine d'ouvrir grands tes yeux. Tu crois qu'il y a des milliards d'aides-soignantes dans les hôpitaux sénégalais ? De toute façon il n'a pas duré longtemps, tu sais, cet enfant malheureux... — C'est-à-dire ? demande Estelle. — C'est-à-dire que je me rendis compte très tôt que lui aussi, comme sa mère, était décédé. Au moment de ma découverte, l'infirmière était aux toilettes. J'ai tout de suite su ce que j'allais faire. — Non, tu ne l'as pas fait, dis-moi que tu ne l'as pas fait. » Grand-mère Ichir se redresse et dit : « À son retour, je la payai une fortune pour qu'elle s'absente en me laissant, seule, prier avec l'enfant. Je lui dis qu'il était orphelin de mère et qu'une prière spéciale le protégerait toute sa vie, que c'était donc indispensable qu'elle me laisse seule avec lui. Alors qu'il était mort, peut-être dans le sommeil, peut-être par un manque soudain d'oxygène, qui sait. De toute façon elle ne le savait pas. — Et donc ? crie Estelle sans plus se retenir. — Calme-toi, ma pauvre fille. Alors... L'infirmière était réticente, mais la somme la convainquit. Elle s'est dirigée vers la porte de l'étage, en me prévenant qu'elle reviendrait avant le début du service matinal et qu'en cas de besoin je devais l'appeler avec la sonnette. »

Estelle entend la note fausse, l'ondulation d'une situation qui est à deux doigts de se jeter dans le néant. Dans le gouffre : le Malentendu lui pleure dessus.

Ses yeux s'emplissent de larmes. À la place du regard, elle offre à la vieille femme deux flaques d'eau. Grand-mère Ichir les accepte malgré elle, en les échangeant contre un mouchoir. Une grande injustice sera déclarée et la jeune fille ne sait pas si elle va survivre à cette vérité.

« Et maintenant ça suffit de pleurer sur le lait répandu. » En sortant un nuage de cruauté, de beauté et de joie consommées, perdues pour toujours, grand-mère Ichir lui enjoint, avec les sourcils voûtés peut-être par un frêle sens de culpabilité : « Écoute l'histoire, vu que tu as tant insisté pour la connaître. » Estelle sait juste une chose : que la lutte contre tout ce qui est double est une lutte jusqu'au dernier souffle et elle suit donc sa mort, ou sa renaissance, consciente qu'elle doit tout écouter, qu'une partie d'elle est ainsi destinée à disparaître.

« Je prélevai le petit de la chambre où il avait expiré en l'enveloppant sous ma tenue. En profitant du sommeil des autres femmes dans le couloir, j'appelai un taxi qui m'amena à La Villa Rose. » Grand-mère Ichir hésite une seconde et, en scrutant le visage de sa petite-fille, elle annonce : « J'effectuai l'échange. Seule. Je ne renie rien. Ta tante Rama était morte vidée de son sang et son enfant était probablement resté trop longtemps sans oxygène. Dans cette malheureuse famille ils avaient perdu deux personnes en une seule nuit ! Alors que nous, nous gagnions un enfant, le seul garçon, mais hélas, illégitime. » Elle détend les traits de son visage avec sa petite main bouffie, geste qui la rend, d'un coup, plus jeune et sereine : « Ça n'a pas été difficile de les remplacer. Ta mère dormait, tu sais à l'époque on lui donnait des somnifères. Et les enfants se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. » Elle se gratte un coin de la tête, pensive, pour ensuite rectifier : « Eh bien, le petit défunt avait moins de cheveux et il était légèrement plus foncé. Je dirais qu'à part ces détails il n'y avait pas d'autres différences. Même l'infirmière et le médecin, par la suite, étaient contents de voir que l'enfant allait bien. »

Estelle se prend le visage entre les mains. Elle voudrait s'arracher les traits de désespoir, de chagrin. Pour ne plus jamais être associée à cette femme. Elle, Estelle, qui a employé tant d'énergie pour ne pas se souvenir. Qui a fait semblant d'être une, et une seulement, dès le début. Pourra-t-elle commencer à le faire maintenant ? N'est-ce pas trop tard ?

Sa grand-mère émet un soupir qui semble interminable à la jeune fille puis conclut : « Voilà. Voilà pourquoi cette nuit tu vis deux nourrissons. »

Probable que sa grand-mère dit aussi autre chose, mais Estelle ne l'entend pas. Elle se lève, chancelante. Sans au revoir, elle sort de cet appartement trop froid. Et marche beaucoup. Beaucoup trop, peut-être. Elle arrive jusqu'à la colline Montjuic. Presque au bout. Elle entrevoit la Fundació Joan Miró par là, mais il ne reste pas de place pour l'art dans cette souffrance ; rien pour sublimer tout cela. Sauf, éventuellement, la nature. Estelle s'attarde dans les bois qui, luxuriants, l'invitent à se perdre et se perdre encore. Puis elle s'allonge près d'un arbre. Elle sent le sommeil arriver, mais veut le vaincre. Elle marche encore un peu. Puis se pose quelque part et, malgré elle, s'endort. En se réveillant, après elle ne sait pas combien de temps, Estelle décide qu'elle va tout raconter. Mais elle doit partir, rentrer à Paris. Absolument. Tout de suite. Sans attendre le lendemain. Pendant qu'elle descend la colline elle se dit qu'une fois arrivée en bas elle ira dans un call center pour appeler son père au Sénégal, afin qu'il connaisse l'autre côté de l'histoire. De retour à Paris, elle conseillera à sa mère d'appeler grand-mère Ichir. Parce qu'il faudra mettre des mots sur un acte irrémédiable. Une abomination. Si rien ne remonte à la surface, elle se fera charge de la vérité. Peut-être qu'elle n'a pas le droit de faire tout ça. Peu importe : elle le prendra quand même.

En redescendant du parc, Estelle tombe, trébuchant sur une pierre. Le genou douloureux, elle se relève, galopant dans la descente, en larmes. Elle a un petit trou près de la rotule, mais elle est contente, car cette cicatrice témoignera d'un moment important. Elle se dit qu'elle sait ce qui va se passer : leur vie n'hésitera pas une seule seconde à recommencer pour la énième fois. Sa mère changera la « chambre des filles » pour permettre à Mansour de s'y installer. Les murs deviendront d'un jaune chaud. Ils rangeront tous ensemble dans la cave les autres affaires. Sa mère, oh sa mère sa mère sa mère ! Elle ne saura plus quoi faire, et alors elle enlèvera tous les cactus : dehors les géraniums, les roses, les cyclamens géants ! Elle n'aura plus besoin de se créer des fausses occupations. De s'entourer de plantes. Il y aura lui, Mansour.

Et elle, Estelle, tournera la page, ne demandera plus aux autres un dédommagement pour des actes méconnus, des excuses sincères pour les fautes d'autrui, une patience ancestrale pour des provocations lointaines, une endurance aux chantages affectifs pour combler son non-

amour d'autrefois.

Avec cette idée de changement inévitable et tant attendu, elle appelle Virginie, lui crie à l'oreille :

« Je deviendrai la voix des opprimés, Vi Vee ! Je voyagerai là où on n'attend plus rien. Je créerai des écoles, des hospices, je braquerai des banques, ma sœur, des entreprises. Je formerai un parti politique ! Oui moi ! Puis je le dissoudrai pour le transformer en mouvement citoyen ! Je guiderai des manifs, des cortèges. Des grèves de la faim. Je ferai de la prison !

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, Estelle ?

— Oui dis-le-moi que je suis Estelle, répète-le fort ! J'existe et tout est possible !

— Oui, tu es Estelle... Mais tu es où en fait ?

— Peu importe, Vi Vee ! Je suis à ma place dans le monde !

— T'es avec quelqu'un ?

— Je suis avec quelqu'un, oui ! Moi-même ! À partir de maintenant, je ne vais me priver de rien ! Je risquerai même de me priver de tout ! Peu importe, Vi Vee, ma vie sera un oxymore permanent, une contradiction galopante. Je vais la dompter, lui imposer des directions, puis les trahir ! Je serai l'unique hortultrice de mon potager secret, je créerai des fruits et des légumes dont moi seule connaîtrai la formule, la naissance et la mort !

— Estelle, arrête, tu me fais peur, pourquoi tu inventes tout ça ?

— J'invente parce que dès aujourd'hui des néologismes habiteront ma tête flamboyante ! Et mon futur sera comme celui de ceux qui allument les réverbères, le long des routes qui montent et descendent, avec une main ouverte et généreuse ! Vi Vee, écoute ça : je porterai le feu entre les doigts et je frapperai aux vieilles portes qui pleurent pour demander, en grinçant, de raconter ce qui a été fait.

— Très bien. Reprends ton souffle, Estelle...

— Des femmes et des hommes de tous les âges m'ouvriront. Après les avoir écoutés, je quitterai leur maison, je n'aurai jamais de maison, jamais et encore jamais ! Je traînerai avec moi des feuilles de mémoires. Pour me reposer, enfin, là où les coquillages et les forêts m'attendent. Où les constellations me sourient. Et voir, comme si c'était encore un peu de vie, le ciel épuisé de l'éternité ! »

Mais avant que tout cela se passe, elle raccroche, Estelle. Et court,

la jambe qui saigne, le cœur pansé. Arrivée au bout de la descente, elle sait qu'elle fera tout ce qu'elle peut pour offrir une nouvelle alternative au Petit Cousin Fragile.

Au Petit Frère Perdu.

L'Enfant Absent qui s'est fait, lui-même, absence.

Le plus doux des espoirs.

Celui qui a été retrouvé.

1. Quartier de Barcelone.

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Olivier Gbezera, talentueux frère de poésie. Si mon roman voit le jour, c'est aussi grâce à son aide infatigable de lecteur, à ses premières corrections et à sa confiance dans mon écriture, en italien comme en français.

Je remercie mes parents.

Merci à ma mère, d'avoir accroché au mur de la chambre le premier poème de mes sept ans. De m'avoir donné le goût de la lecture. D'avoir toujours encouragé mon imagination et loué aussi bien que critiqué mes textes, pour que je n'arrête jamais de m'améliorer.

Merci à mon père, de m'avoir fait connaître le Sénégal dès ma plus tendre enfance. D'avoir ouvert mes yeux sur la complexité des identités, sur les marées qui traversent l'océan de l'existence, et d'avoir accepté mes originalités.

Aux deux, je dois la recherche continue du sens, l'intranquillité créative, le regard vers l'avant.

© *Éditions Gallimard*, 2018.

AMINATA AIDARA

Je suis quelqu'un

« Je suis quelqu'un qui a vu un enfant un jour, un nourrisson qui a disparu. Je suis quelqu'un qui connaît un secret. Probablement que je le sais depuis longtemps, parce que ça ne me détruit pas d'apprendre son existence. Je suis choquée, par contre, que mon père en dise le nom à haute voix : "le fils de l'Autre !" »

Personne ne l'a jamais fait, nommer l'innommable. »

Un secret hante les membres d'une famille éclatée entre la France et le Sénégal. Mais un jour de juin, le silence se rompt. Commence ainsi une quête de vérité où différentes voix se déploient. Celle de Penda, la mère, qui se livre dans un journal intime, et celle d'Estelle, sa fille, au travers de délires cathartiques. Face à elles, l'insaisissable Éric entretient le trouble avec ses promesses. À tour de rôle, les personnages démêlent les ficelles du temps et démasquent les injustices historiques qui façonnent nos vies intimes. Dans ce roman polyphonique on traverse alors les beaux quartiers dakarois, où des drames se consomment sans dépasser les haies des villas. On parcourt aussi les cités et les squats parisiens. Pour découvrir que ce qui semble à tous la ruine d'une famille est, en réalité, sa rédemption.

Aminata Aidara, italo-sénégalaise, est née en 1984. Primée pour le recueil de nouvelles La ragazza dal cuore di carta en 2014, elle publie des nouvelles en italien et en français depuis 2009. Je suis quelqu'un est son premier roman.

Cette édition électronique du livre
Je suis quelqu'un de Aminata Aidara
a été réalisée le 19 juin 2018 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072780110 - Numéro d'édition : 331082)

Code Sodis : N95626 - ISBN : 9782072780158.

Numéro d'édition : 331086

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.